The background of the cover is a complex, high-contrast red and white pattern. It features a mix of organic, cell-like shapes and sharp, geometric forms. A large, prominent shape in the upper left quadrant resembles a stylized sunburst or a fan with multiple segments radiating from a central point. Below this, there are clusters of small, dark red triangles. The lower portion of the cover is dominated by a dense, interlocking pattern of white lines forming a grid of irregular, stepped squares, similar to a maze or a complex architectural plan. On the right side, there are vertical, wavy bands of red and white, suggesting a textured or fabric-like surface. The overall effect is one of intricate, layered complexity.

# **Pornographie**

**Les hommes s'approprient les femmes**

**Andrea Dworkin**



# Note de traduction

Le premier livre d'Andrea Dworkin traduit en français fut *Les femmes de droite*, en 2012, soit vingt-neuf ans après la parution du texte original. *Les femmes de droite* fut publié avec une couverture présentant une ménagère ceinturée d'un tablier et souriant bêtement à l'appareil photo tout en présentant un gâteau au chocolat bien lourd – faudrait-il comprendre "aussi lourd que son esprit". Il aurait été impossible de mieux tuer et enterrer le propos d'Andrea qu'avec cette image. Non, *Les femmes de droite* n'est pas un ouvrage se moquant des femmes de droite, ce n'est pas un ouvrage misogyne, ce n'est pas un ouvrage qui prend pour cible (facile) la femme esclave de son conjoint.

Mais Andrea est morte, et les vivants ont toujours raison. J'espérais mieux – et je crois ne pas être la seule – pour la sortie de ce premier livre en français d'Andrea.

*Pornography, Men Possessing Women*, est paru en anglais en 1981. Soit il y a presque quarante-ans. Alors pourquoi traduire un vieux texte comme celui-ci, quand le féminisme n'a jamais été aussi tendance et que les ouvrages sur le sujet se multiplient ?

Pour une seule raison : quand des femmes me disent « T'as des livres féministes à me conseiller ? Des bons livres féministes ? Des livres sur la prostitution, la pornographie, l'oppression par le sexe ? », je n'ai malheureusement qu'une chose à leur répondre « Oui, j'en ai. En anglais ». Et invariablement, je vois le visage de ces femmes s'allonger : elles ne lisent pas l'anglais.

Alors je me suis dit que j'en avais marre. Que la discussion féministe devait pouvoir avoir lieu entre nous. Que je parle anglais. Que je sais traduire. Que je devais me sortir les doigts du

cul, pour rendre tous ces livres féministes accessibles aux femmes qui me demandent des références.

Et j'ai choisi de m'atteler en premier à *Pornography, Men Possessing Women*. Pourquoi ? Parce que, à ce jour, je n'ai pas lu d'analyse et de critique plus complète du système sexuel. Parce que, même quarante ans après, les propos d'Andrea restent d'une qualité inégalée.

Il m'aura fallu un an. Un an de traduction, en y passant en moyenne une heure par jour, le soir en rentrant du boulot. J'étais frustrée : je n'avais pas assez vite. J'étais détruite : combien de fois je devais m'arrêter au milieu d'une phrase parce que les horreurs décrites par Andrea me faisaient pleurer. Combien de fois j'ai dû éteindre l'ordinateur tellement je tremblais. Devoir choisir les meilleurs mots en français pour rendre compte de ce qui était écrit en anglais, cela revenait à choisir les meilleurs mots pour décrire des viols. J'ai dû choisir les meilleurs mots. C'était atroce. Et Andrea l'a fait avant moi, dans sa langue maternelle. J'en tremble encore en écrivant ceci.

Et je tremble – de rage cette fois – en imaginant qu'un homme aurait pu s'autoriser à traduire *Pornography, Men Possessing Women*. J'ai en tête le nom d'au moins un homme qui aurait aimé traduire ce livre. Comment pourrait-il ? Il lui faudrait choisir les meilleurs mots pour décrire des viols. Comment oserait-il ?

Un homme a participé à la traduction des *Femmes de droite*. J'en ai la nausée.

Mais revenons à ce livre. En ce qui concerne *Pornography*, j'estime devoir expliquer trois de mes choix de traduction.

## Le premier : refuser d'utiliser le masculin comme forme neutre

J'ai choisi de ne pas utiliser le masculin comme une forme neutre de la langue.

Ce n'est pas parce que je veux faire la promotion d'une écriture inclusive. L'écriture inclusive, je m'en bats les côtes comme de l'an quarante. Une écriture inclusive ? Et inclusive de quoi ? Inclusive des femmes dans ce monde merdique des hommes ? C'est ça la lutte féministe ? Faire partie de cette grande piscine de merde, parce que l'égalité quand même ? Non, pas pour moi.

Si je refuse le masculin comme forme neutre du langage, ce n'est pas sous prétexte d'inclusivité et d'empowerment et de reconnaissance de la place des femmes dans la société. Si je refuse le masculin comme forme neutre du langage, c'est parce que le masculin en tant que neutre empêche de vraiment comprendre de quoi on parle.

Si, dans un article de journal, nous lisons : « Les intellectuels se sont penchés sur la question des pesticides », que comprenez-vous ? Qui sont les intellectuels ? Des hommes ? Des hommes et des femmes ? Le masculin universel utilisé comme forme neutre dans la langue nous empêche de situer ce que nous lisons. Et, incapables de situer, il nous est plus difficile de nous poser des questions de fond pour comprendre d'où vient l'information et comment elle a été triée. Pour reprendre mon exemple de l'article de journal sur les pesticides : Est-ce que les intellectuels ne sont que des hommes, parce qu'il n'y a que des hommes qui s'expriment sur la question des pesticides ? Est-ce que ce ne sont que des hommes parce que le journaliste a fait le choix de n'interroger que des hommes ? Et pourquoi aurait-il fait

un tel choix ? Quelles idéologies cela peut-il cacher ? Et si l'on apprend dans la suite de l'article qu'il y a aussi des femmes, pourquoi a-t-il fallu attendre la suite, précisément ? Quel pouvoir s'exprime à travers la langue quand celle-ci est utilisée pour nous faire poireauter, nous laisser dans le vague ?

Le masculin en tant que forme neutre de la langue opacifie le discours. Cette opacité est évidemment une stratégie des hommes pour garder le contrôle sur la production de sens. Clarifier le discours en refusant de continuer à utiliser le masculin comme neutre est un acte féministe.

Lorsque j'utilise le masculin, ce masculin ne comprend que les hommes. À chaque fois que vous lisez un nom ou un adjectif au masculin, faites l'effort de vous dire, consciemment, que cela ne renvoie qu'à des hommes. Vous prendrez alors conscience à quel point la réalité de la présence des hommes est un impensé, une évidence, aujourd'hui indétectable puisqu'elle passe pour « la norme »/« le neutre ».

Lorsque j'utilise le féminin, ce féminin ne comprend que les femmes (mais était-ce vraiment nécessaire de préciser ce point là ?).

Lorsque je veux parler à la fois des femmes et des hommes, j'emploie une formule qui ne peut laisser place à l'ambiguïté telle que « les intellectuel.les » ou « l'interlocuteurice ». Parfois, dans certains contextes, il n'est pas facile de déterminer si Andrea a voulu parler des hommes et des femmes ou uniquement des hommes, comme par exemple dans cet extrait : « scholars in the male tradition ». C'est là que, en tant que traductrice, je choisis. Dans ces moments ambigus, j'ai parfois choisi de renvoyer aux hommes et aux femmes, mais parfois j'ai choisi de ne renvoyer qu'aux hommes. Cela dépendait du

contexte, de ce qu'Andrea disait, des stratégies de pouvoir qu'elle décrivait, de la réalité qu'elle expliquait.

### Le deuxième : les équivalents de *male* et *female* en français

Dans la version originale en anglais, Andrea utilise majoritairement les mots *male* et *female* pour parler des hommes, des femmes et de leurs caractéristiques (male commitment, female education, male power, the adult male, females...).

*Male* et *female* sont des mots très utilisés en anglais, des mots courants. Ces mots sont autant utilisés pour parler des animaux non-humains que des animaux humains. Ils sont très utilisés, en tant que nom et en tant qu'adjectif. Ce n'est pas le cas en français. En français, on utilise *mâle* et *femelle* en tant que noms lorsqu'on parle d'animaux non-humains (la femelle babouin, le mâle rhinocéros...). Lorsqu'on utilise les noms *mâle* et *femelle* pour parler des êtres humains, c'est surtout pour créer un effet humoristique et souvent de mauvais goût (par exemple : "comment savoir si une femelle veut coucher avec toi ?").

Traduire systématiquement les noms *male* et *female* par leurs calques français *mâle* et *femelle* aurait été particulièrement malvenu. C'est pourquoi j'ai avancé en fonction des contextes. Lorsqu'Andrea utilisait ces mots pour parler des femmes ou des hommes, j'ai traduit par *femmes* ou *hommes*. Lorsqu'Andrea utilisait *females* pour parler en même temps des femmes et des filles, j'ai traduit par *les femmes et les filles*. Lorsqu'Andrea utilisait *males* pour parler en mêmes temps des hommes et des garçons, j'ai traduit par *les hommes et les garçons*. Lorsqu'Andrea utilisait

*females* pour parler en même temps de toutes les femelles (humaines et non-humaines), j'ai traduit par *femelles*. Lorsqu'Andrea utilisait *males* pour parler en même temps de tous les mâles (humains et non-humains), j'ai traduit par *mâles*. Lorsqu'Andrea utilisait *male* dans un contexte où elle se moquait clairement des hommes, j'ai traduit par *mâle*, pour conserver l'ironie. La traduction de ces deux noms fut un travail de dentellière. J'espère l'avoir réussi du mieux possible.

Pour ce qui est de la traduction des adjectifs *male* et *female*, ce fut plus simple. J'ai parfois traduit par *masculin* et *féminin* (ex : *male domination* => *domination masculine*). Parfois j'ai traduit par *des hommes* et *des femmes* (ex : *female education* => *l'éducation des femmes*).

Si je me permets toute ces précisions par rapport aux mots *male* et *female*, c'est que, malgré tout, *male* et *female* renvoient aussi à une classification du corps. Est étiqueté *male* celui qui présente un pénis. Est étiquetée *female* celle qui présente une vulve. Avec les mots *male* et *female*, ce lien entre apparence corporelle et tri social est très clair. Avec les mots *homme* et *femme*, ce lien est tout de suite beaucoup moins clair.

Si Andrea a choisi, tout au long de son texte, de parler majoritairement de *male* et *female*, alors qu'en de nombreux endroits elle aurait pu utiliser *men* et *women*, c'est à mon avis précisément pour appuyer sur ce lien entre apparence corporelle et tri social. Et c'est un élément à ne pas oublier lorsque vous lirez cette traduction.

### **Le troisième : la traduction des citations**

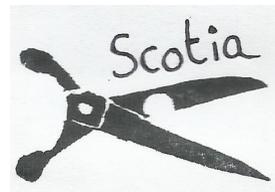
Andrea a énormément eu recours aux citations. Deux cas de figures se sont présentés :

- Lorsqu'Andrea cite des textes qui ont été écrits en anglais, ou en allemand, ou dans n'importe quelle autre langue étrangère, je ne suis pas allée chercher les éventuelles traductions qui pouvaient déjà exister en français. J'ai produit ma propre traduction de ces citations. J'ai donc laissé les références bibliographiques d'Andrea.

- Lorsqu'Andrea cite des traductions en anglais de textes écrits en français (par exemple, une citation de Simone de Beauvoir), je suis allée chercher la version originale en français. J'ai donc changé les références bibliographiques pour inclure celles que j'avais utilisées.

Sur ce, je vous souhaite à toutes une bonne lecture. Et si vous êtes un lecteur, j'espère que ce livre vous poussera à arrêter de faire usage de votre bite.

Le 15 juillet 2018,



[unlivrepoursoi.noblogs.org](http://unlivrepoursoi.noblogs.org)

Pour John Stoltenberg  
En mémoire de Rose Keller

Les problèmes tracent leur route.

Proverbe russe

Nous ne sommes pas deux à penser la même chose, et pourtant il me semble clair que cette problématique anime l'ensemble du mouvement, et toutes nos petites prises de bec pour améliorer les lois, pour le droit de vote, finiront par disparaître derrière la vraie question, à savoir : La femme a-t-elle le droit d'exister par et pour elle-même ? Cela m'importe peu d'avoir le droit de vote, le droit à la propriété, etc, si je ne contrôle pas mon corps, l'usage qui en est fait, que cela n'est pas mon droit absolu. Aucune épouse, sur des milliers, ne dispose de ce droit aujourd'hui.

Lucy Stone, dans une lettre adressée à  
Antoinette Brown,  
11 juillet 1855

Ainsi, la liberté sexuelle signifie l'abolition de la prostitution aussi bien à l'intérieur comme à l'extérieur du mariage. Cela signifie l'émancipation de la femme vis-à-vis de l'esclavage sexuel et l'avènement d'un état où elle contrôle son propre corps. Cela signifie la fin de sa dépendance économique vis-à-vis de l'homme, de façon à ce qu'elle n'ait plus à fournir de faveurs sexuelles pour se procurer ce dont elle a besoin ou désire.

Victoria Woodhull, "Tried As By Fire ; or, The  
True and The False, Socially", 1874

Il a dit que la vie était très chère. Même les  
femmes sont très chères. Que lorsqu'il veut  
b--- une femme, elles réclament tellement  
d'argent qu'il renonce.  
J'ai fait semblant de ne pas entendre, parce que  
je ne parle pas la pornographie.  
Carolina Maria de Jesus, *Quarto de Despejo: Diário  
de uma favelada*

# **Table des matières**

<b>Introduction</b>	<b>14</b>
<b>Préface</b>	<b>52</b>
<b>Pouvoir</b>	<b>55</b>
<b>Les hommes et les garçons</b>	<b>106</b>
<b>Le Marquis de Sade (1740-1814)</b>	<b>141</b>
<b>Objets</b>	<b>188</b>
<b>Force</b>	<b>234</b>
<b>Pornographie</b>	<b>339</b>
<b>Putes</b>	<b>345</b>
<b>Remerciements</b>	<b>377</b>

# Introduction

1

Je n'avais aucune hésitation à reconnaître que  
l'homme blanc qui voudrait réussir à me  
flageller devrait également réussir à me tuer.

Frederick Douglass, *Narrative of the Life of  
Frederick Douglass, an American Slave, Written by  
Himself.*

En 1838, alors âgé de 21 ans, Frederick Douglass devint un esclave en fuite, un fugitif traqué. Bien qu'il fut plus tard reconnu en tant qu'orateur politique charismatique, sa première prise de parole publique eut lieu en 1841 dans le massachussetts, lors d'une réunion abolitionniste, qui n'était autre qu'un rassemblement de personnes blanches. William Lloyd Garrison, un leader abolitionniste, décrivit ainsi ce moment :

Il s'est avancé vers l'estrade avec hésitation et gêne, les deux accompagnatrices auquel aucun esprit sensible ne peut échapper dans ce genre de situation. Après s'être excusé de son ignorance et avoir rappelé à l'audience que l'esclavage maintient l'esprit et le cœur humain dans un état de privation extrême, il se mit à raconter certains faits relatifs à sa propre histoire en tant qu'esclave... Dès qu'il se fût rassisi, effaré et rempli d'espoir, je me levai... [et]... rappelai à l'audience le péril qui pesait sur ce jeune homme auto-émancipé ici même, au Nord et au

massachussets, sur la terre des pères pèlerins, parmi les descendants des révolutionnaires. Et je leur ai demandé s'ils laisseraient faire ceux qui tenteraient de remettre les fers à ce jeune homme, loi ou pas loi, constitution ou pas constitution.<sup>1</sup>

Douglass, toujours menacé en tant que fugitif, devint un organisateur des abolitionnistes ; l'éditeur de son propre journal qui plaidait pour l'abolition et les droits des femmes ; un chef de gare au sein du chemin de fer clandestin ; un proche camarade de John Brown ; et la seule personne à soutenir la résolution d'Elizabeth Cady Stanton pour le droit de vote des femmes lors de la Convention de seneca falls. Pour moi, il a été un héros politique : quelqu'un dont la passion pour les droits humains était à la fois visionnaire et ancrée dans l'action ; quelqu'un qui prenait de réels risques et qui ne se contentait pas de les théoriser ; quelqu'un qui n'a cessé de se battre pour l'égalité et dont l'endurance est devenu un étalon de l'honneur politique. Dans ses écrits, qui étaient aussi convaincants que ses discours, son rejet de l'asservissement ne souffrait d'aucun compromis. Son intelligence politique, à la fois analytique et stratégique, était imprégnée d'émotion : indignation vis-à-vis de la souffrance humaine, peine vis-à-vis de l'avalissement, tourment vis-à-vis de la douleur, fureur vis-à-vis de l'apathie et de la collaboration. Il détestait l'oppression. Il ressentait de l'empathie pour ceux touchés par l'inégalité qui dépassait les frontières de la race, du genre et de la classe, et cette empathie provenait de sa propre expérience, d'humiliation ou de dignité.

---

<sup>1</sup> William Lloyd Garrison, Préface, *Narrative of the Life of Frederick Douglass An American Slave Written by Himself*, Frederick Douglass, ed. Benjamin Quarles (Cambridge, Mass. : The Bellknap Press of Harvard University Press, 1960), p. 5.

Autrement dit, Frederick Douglass était un homme sérieux, un homme sérieusement à la recherche de la liberté. Hé bien, vous voyez le problème. Assurément, c'est évident. Quel rapport cela a-t-il avec nous, avec les femmes de notre époque ? Imaginons aujourd'hui une femme disant – et le pensant vraiment – qu'un homme qui voudrait réussir à la flageller devrait également réussir à la tuer. Admettons qu'une perspective de libération sous-tend cette affirmation – une affirmation qui ne soit pas pétrie d'idéologie mais d'une indignation profonde et tenace face à la réalité de l'abus, une affirmation ferme, une affirmation sérieuse portée par des femmes sérieuses. Mais qu'est-ce donc que des femmes sérieuses ? Existente-elles vraiment ? Est-ce que tout ce sérieux à propos de la libération des femmes par les femmes n'est pas, au fond, grotesquement comique ? Nous ne voulons pas qu'on se moque de nous, n'est-ce pas ? À quoi est-ce que ça pourrait ressembler, cette perspective de libération ? Où pourrions-nous la trouver ? Que devons-nous faire ? Faudra-t-il aller plus loin que simplement nous parer de nos plus beaux atours ? Devrions-nous empêcher les personnes qui nous font du mal de continuer ? Pas simplement en discuter avec elles, mais bien les en empêcher. Devrions-nous mettre fin à l'esclavage ? Pas simplement en parler, mais bien y mettre fin. Faudra-t-il arrêter de faire semblant que nos droits sont protégés dans cette société ? Devrions-nous être grandioses, arrogantes, anti-féminines, au point de croire que les rues que nous foulons, les maisons au sein desquelles nous vivons, les lits au creux desquels nous dormons sont à nous – qu'elles nous appartiennent – qu'elles nous appartiennent vraiment : nous décidons ce qui est bon et ce qui est mauvais et si quelque chose nous blesse, cela doit cesser. Il est, bien sûr, maladroit d'être trop sincère à ce sujet. Et il est complètement ridicule d'être sérieuse. Les gens intelligents sont bien élevés et modérés, même lorsqu'ils se lancent en quête

de liberté. Les femmes intelligentes murmurent et disent « s'il te plaît ».

À présent, imaginons Sucre d'orge ou Mon lapin ou Cocotte ou Minou disant – et le pensant vraiment – qu'un homme qui voudrait réussir à la flageller devrait également réussir à la tuer. Elle le dit, elle en est convaincue. Ce n'est pas un scénario pornographique dans lequel elle a le rôle de la poupée, et où le maquereau ventriloque la force à prononcer l'omniprésent Non-Qui-Veut-Dire-Oui. Ce n'est pas la provocation sexuelle habituelle des pornographes au cours de laquelle ils utilisent le corps d'une femme pour dire : Je refuse d'être fouettée, alors fouette-moi plus fort, fouette-moi encore ; Je refuse d'être fouettée, ce que je veux vraiment c'est que tu me tues ; Fouette-moi et tue-moi après ; Tue-moi et fouette-moi après ; Tout ce que tu veux, comme tu en as envie – Est-ce que ça t'as plu ? Non, au lieu de ça, la figure décrite sur la page ou dans le film refuse de continuer et s'en va. Elle dit : Je suis réelle. Elle sera hésitante et gênée, comme Frederick Douglass. Elle se sentira ignare. Elle utilisera la première personne du singulier pour raconter son expérience dans la prostitution, dans la pornographie, en tant que victime d'inceste, en tant que victime de viol, en tant que personne qui a été battue ou torturée, en tant que personne que l'on a vendue et achetée. Elle ne rappellera peut-être pas à son audience que la servitude sexuelle maintient l'esprit et le cœur humain dans un état de privation extrême – violée sexuellement, souvent depuis l'enfance, elle n'aura peut-être pas conscience de la valeur de son intellect humain ou de son cœur humain – et l'on ne peut pas compter sur l'audience pour savoir qu'elle méritait mieux que ce qu'elle a reçu. Y aura-t-il quelqu'un.e pour implorer l'audience de l'aider à s'échapper de la pornographie, loi ou pas loi, constitution ou pas constitution ? L'audience comprendra-t-elle que, tant qu'il existe une pornographie fabriquée à partir d'elle, elle en est

captive, qu'elle est une fugitive ? L'audience acceptera-t-elle de se battre pour sa liberté en luttant contre la pornographie fabriquée à partir d'elle parce que, comme Linda Marchiano l'a dit à propos de *Deep Throat*, « chaque fois que quelqu'un regarde ce film, il me regarde en train de me faire violer<sup>2</sup> » ? L'audience comprendra-t-elle qu'elle se tient là pour toutes celles qui n'ont pas pu s'échapper ? L'audience comprendra-t-elle ce que s'extirper de la page ou du film lui a coûté ? Ce qu'il lui a fallu pour survivre, pour s'échapper, pour oser parler maintenant de ce qui lui est arrivé dans le passé ?

« Je suis une survivante de l'inceste, une ex-mannequin de pornographie et une ex-prostituée », dit la femme. « Mon histoire incestueuse commence avant le jardin d'enfants et se termine bien des années plus tard, avec mon père. J'ai également été maltraitée par un oncle et un pasteur... Mon père me força à pratiquer des actes sexuels avec d'autres hommes lors d'un enterrement de vie de garçon alors que j'étais adolescente... Mon père fut mon maquereau dans la pornographie. De mes neuf à seize ans, il m'a forcée à trois reprises d'être mannequin pornographique... au nebraska, alors, oui, ça arrive aussi ici<sup>3</sup> ».

La femme dit : J'avais treize ans lorsque l'on m'a forcée à me prostituer et à me pornifier. J'ai été droguée, violée, par un ou plusieurs hommes, emprisonnée, frappée, vendue d'un proxo à l'autre, photographiée par des proxos, photographiée au moyen de ruses. J'ai été utilisée à l'intérieur d'un système pornographique et ils ont usé du système pornographique contre moi. « Ils étaient capables de reconnaître un visage d'enfant

---

<sup>2</sup> Audiences publiques pour l'ordonnance sur l'ajout de la pornographie en tant que discrimination à l'encontre des femmes, conseil municipal de minneapolis, comité des opérations gouvernementales, 12 et 13 décembre 1983, procès-verbal disponible auprès de Organizing against Pornography, 734 East Lake Street, minneapolis, Mn. 55407. p. 16.

<sup>3</sup> Anonyme, manuscrit.

lorsqu'ils en voyaient un. Il était clair que je n'agissais pas de mon plein gré. J'étais couverte de marques et de bleus... Il était encore plus évident que je n'avais aucune expérience sexuelle. Je ne savais absolument pas quoi faire. Alors ils m'ont montré de la pornographie pour m'apprendre la chose sexuelle et ensuite, ils faisaient semblant de ne pas voir mes pleurs alors qu'ils positionnaient mon corps de la même manière que celui des femmes sur les photos et qu'ensuite, ils m'utilisaient<sup>4</sup> ».

« En parlant de pornographie, ici, maintenant », dit la femme « je parle de ma vie. Mon oncle m'a violée quand j'avais dix ans, mon demi-frère et mon beau-père ont fait de même avant mes douze ans. Mon demi-frère fabriquait des images pornographiques de moi avant mon quatorzième anniversaire. Je n'avais pas seize ans et la réalité de ma vie consistait à sucer des bites, poser nue, accomplir des actes sexuels et être violée de manière répétée<sup>5</sup> ».

Ces femmes sont celles que l'on voit sur les photos. Elles s'en sont sorties, mais les photos existent certainement toujours. Elles sont devenues des femmes très sérieuses, sérieusement à la recherche de la liberté. Elles sont plusieurs milliers aux états-unis, et bien qu'elles n'aient pas été toutes enrôlées enfant dans le système pornographique, la plupart ont été maltraitées sexuellement lorsqu'elles étaient enfant, violées ou bien encore violentées un peu plus tard dans leur vie, devenant parfois sans domicile et pauvres. Il y a des féministes dans le mouvement anti-pornographie et elles ne veulent pas débattre de la « liberté d'expression ». Comme Frederick Douglass, ce sont des fugitives qui tentent d'échapper aux hommes qui ont fait du profit sur leur

---

<sup>4</sup> Sarah Wynter, pseudonyme, manuscrit. 19 juin 1985.

<sup>5</sup> Anonyme, manuscrit. Témoignage également tenu devant le sous-comité chargé de la justice des mineurs appartenant à la Commission des affaires judiciaires. Sénat des états-unis. 12 septembre 1984.

dos. Elles vivent dans le danger, et se cachent toujours plus ou moins. Elles s'organisent pour aider d'autres à s'échapper. Elles écrivent, avec leur propre sang. Parfois, elles publient, et même leur propre bulletin d'information. Elles manifestent ; elles résistent ; elles disparaissent quand le danger est trop grand. La Constitution ne contient rien pour elles – aucune aide, aucune protection, aucune dignité, aucun réconfort, aucune justice. La loi n'a rien à leur offrir – aucune reconnaissance des blessures que le système pornographique leur a infligées, aucune compensation pour ce qu'on leur a arraché. Ces femmes sont réelles, et bien que cette société ne fasse rien pour elles, certaines en sont arrivées à la conclusion que l'homme qui voudrait réussir à les flageller devrait également réussir à les tuer. Cela change la nature du mouvement des femmes, qui doit maintenant mettre un terme à l'esclavage. L'esclave fugitive fait maintenant partie de ce mouvement.

## 2

Un nouveau petit plaisir était de sortir seule en soirée. J'avais soigneusement réfléchi à cela et j'en avais conclu que ce n'était pas seulement un droit, mais un devoir. Pourquoi une femme devrait-elle être privée de son seul temps libre, les heures que l'on alloue aux loisirs ? Pourquoi devrait-elle dépendre d'un homme, et être ainsi forcée de lui faire plaisir si elle veut sortir la nuit ?

Un jour, un brave homme contesta ma prétention à aller seule librement. « Un vrai

homme, dit-il avec ardeur, est toujours prêt à accompagner une femme la nuit. Il est son protecteur naturel ». « Contre quoi ? » demandai-je. En réalité, la chose qu'une femme a le plus peur de rencontrer dans une rue sombre est son protecteur naturel. Au singulier.

Charlotte Perkins Gilman,

*The Living of Charlotte*

*Perkins Gilman : An Autobiography*

Elle avait treize ans. Elle participait à un camp d'éclaireuses au nord du Wisconsin. Elle partit faire une longue promenade seule dans les bois au beau milieu de la journée. Ses cheveux étaient blonds. Elle vit trois chasseurs en train de lire des magazines, discutant, blaguant entre eux. Un des chasseurs leva les yeux et dit : « En voilà une ». Elle pensa qu'ils parlaient d'une biche. Elle se pencha pour se cacher et se mit à courir le plus loin possible. En réalité, ils parlaient d'elle. Ils la traquèrent, l'attrapèrent et la ramenèrent de force là où ils campaient. Les magazines contenaient des images pornographiques de femmes à qui elle ressemblait : blondes, enfantines. Ils s'adressèrent à elle en employant des noms pornographiques : sainte-nitouche, vide-couilles, ainsi que chienne et salope. Ils menacèrent de la tuer. Ils la forcèrent à se déshabiller. C'était novembre et il faisait froid. L'un d'entre eux a pointé un fusil sur sa tête ; un autre a frappé ses seins avec son fusil. Ils l'ont violée tous les trois – pénétration de leur pénis dans son vagin. Au début, le troisième n'arrivait pas à bander alors il a exigé une fellation. Elle ne savait pas ce que c'était. Alors le troisième type lui a enfoncé de force son pénis dans la bouche ; un des deux autres a armé la détente de son fusil.

On lui a dit qu'elle avait tout intérêt à s'appliquer. Elle essaya. Lorsqu'ils en eurent fini avec elle, ils la rouèrent de coups de pieds : ils frappèrent son corps nu et la fouettèrent avec des feuilles et des épines de pin. « Ils me dirent que si j'en voulais encore, je n'avais qu'à revenir le lendemain<sup>6</sup> »

Elle avait subi des sévices sexuels à l'âge de trois ans de la part d'un garçon qui en avait quatorze. C'était un « jeu » qu'il avait appris en regardant de la pornographie. « Cela me paraît bizarre d'utiliser le mot "garçon" car le seul souvenir que j'ai de cette personne date de l'année de mes trois ans. Et de mon point de vue de petite fille de trois ans, il me paraissait être un homme vraiment très grand ». Plus tard, alors qu'elle était une jeune adulte, elle fut droguée par des hommes qui fabriquaient et vendaient de la pornographie. Elle se souvient de lumières clignotantes, d'avoir été forcée de monter sur une scène, d'avoir été déshabillée par deux hommes et d'avoir subi des attouchements de la part d'un troisième. Des hommes agitaient de l'argent dans sa direction : « l'un d'entre eux a enfoncé l'argent dans mon ventre et m'a en fait donné un coup de poing. Je me demandais sans arrêt comment ils faisaient pour ne pas voir que je ne voulais pas être là, que j'étais là contre mon gré<sup>7</sup> ».

Elle avait un petit copain. Elle avait vingt et un ans. Un soir, il s'est rendu à un enterrement de vie de garçon au cours duquel il a regardé des films pornographiques. Il l'a appelée pour lui demander s'il pouvait coucher avec elle. Elle s'est sentie obligée de lui faire plaisir. « J'avais aussi l'impression qu'un refus de ma part révélerait que j'avais, entre guillemets, *des complexes sexuels* et que je n'étais pas, entre guillemets, *assez ouverte d'esprit*. Lorsqu'il est arrivé, il m'a fait savoir que les autres hommes présents à la soirée l'enviaient d'avoir une petite amie à baiser.

---

<sup>6</sup> Voir Auditions Publiques, minneapolis, pp.38-39.

<sup>7</sup> Voir Auditions Publiques, minneapolis. pp. 39-41.

Eux aussi avaient envie de baiser maintenant qu'ils avaient regardé de la pornographie. Il m'a dit ça en enlevant son manteau ». Il a obtenu d'elle une fellation : « Je n'ai pas fait ça de mon plein gré. Il m'a mis ses parties sous le nez et m'a dit "Gobe tout" ». Il l'a baisée. Ça a duré, en tout et pour tout, environ cinq minutes. Puis il s'est rhabillé et est retourné à la soirée. « Je me sentais honteuse et engourdie et j'avais l'impression très intense de m'être faite utiliser<sup>8</sup> ».

Elle avait dix-sept ans, il en avait dix-neuf. Il était étudiant en art. Il a utilisé son corps pour ses projets photos en la faisant poser de manière inconfortable et en lui racontant des histoires de viol afin d'obtenir l'expression qu'il attendait sur son visage : la peur. Environ un an plus tard, un de ses devoirs consistait à réaliser des moulages corporels en plâtre. Il n'arrivait pas à trouver de mannequin car le plâtre était lourd et provoquait des évanouissements. Elle commençait tout juste ses études en médecine. Elle essaya de lui expliquer à quel point le plâtre pouvait être dangereux. « Lorsqu'on met du plâtre sur soi, il sèche. Cela fait remonter le sang vers la peau. Plus le plâtre couvre une surface importante du corps, plus le sang remonte vers la peau. On est pris de vertiges, de nausées, on a mal au cœur, et on finit par s'évanouir ». Il fallait qu'il mène à bien son projet pour pouvoir l'exposer, alors il avait besoin qu'elle lui serve de modèle. Elle essaya. Elle ne pouvait pas supporter la chaleur et le poids du plâtre. « Il voulait que je réalise des poses où j'avais les mains au-dessus de la tête, mais elles s'engourdisaient et retombaient. Alors il m'a attaché les mains au-dessus de la tête ». Ils se marièrent. Puis il se mit à consommer de plus en plus de pornographie. Il lui lisait des extraits trouvés dans des magazines à propos de sexe collectif, d'échanges de femmes, de pénétration anale et de bondage.

---

<sup>8</sup> Voir Auditions Publiques, minneapolis. p. 41.

projections de films pornographiques et à des concours de t-shirts mouillés. « J'étais dévastée et dégoûtée lorsque je regardais ça. Les hommes que je fréquentais me disaient que si j'arrêtais d'être trop intelligente, que si je me libérais sexuellement et que si j'étais plus sexy, alors ma vie serait bien plus agréable et que beaucoup d'hommes, eux compris, m'apprécieraient plus. C'est là que j'ai commencé à ressentir de la terreur. J'ai compris que ce n'était plus une blague ». Elle appela sa mère à l'aide et celle-ci lui répondit que le divorce était un déshonneur et qu'elle devait prendre sur elle pour que le mariage tienne bon. Il fit venir ses amis à la maison pour rejouer des scénarios tirés de la pornographie. Elle trouva que les pratiques sexuelles de groupe étaient humiliantes et dégoûtantes et, pour éviter que cela ne se reproduise, elle accepta de recréer les scénarios pornographiques en privé avec son mari. Elle commença à avoir des pensées suicidaires. Il fut muté pour son travail dans un pays asiatique. La pornographie du pays où ils vivaient à présent était plus violente. Il l'amena à des performances sexuelles live où des femmes avaient des relations sexuelles avec des animaux, souvent des serpents. De plus en plus fréquemment, il la réveillait au beau milieu de la nuit et la forçait à coucher avec lui. Puis il se mit à voyager régulièrement et elle profita de son absence pour apprendre le karaté. « Une nuit, alors que je me trouvais dans un club porno, j'étais assise avec quelques personnes que je connaissais, et je regardais les femmes sur la scène, les différentes transactions, les femmes que l'on vendait, les différents actes qui se produisaient, et j'ai pris conscience que ma vie n'était pas si différente de celle de ces femmes, sauf que moi je subissais tout cela au nom du mariage. Je me rendais compte que j'étais dressée à accepter la pornographie et je voyais où tout cela allait me mener. Je savais que l'avenir me réservait encore plus de violence, plus d'humiliation, et à ce moment là j'ai su que j'allais soit en

mourir, soit me suicider, ou que j'allais partir. Et comme je me sentais suffisamment forte, je suis partie... La pornographie n'est pas un fantasme, c'était ma vie, la réalité<sup>9</sup> ».

Au moment où elle a fait cette déclaration, elle n'avait pas plus de vingt-deux ans. Elle était terrifiée que l'on puisse identifier les gens dont elle parlait, alors elle n'a utilisé que des termes extrêmement génériques, sans jamais donner de détails sur les relations qu'ils entretenaient avec elle. Elle dit avoir habité avec une femme divorcée, ainsi que ses enfants, et son ex-mari qui refusait de partir. Elle a vécu dans cette maison pendant dix-huit ans. Pendant toutes ces années, « la femme était régulièrement violée par cet homme. Il ramenait des magazines pornographiques, des livres et tout un attirail dans la chambre, et il disait à cette femme que si elle ne se livrait pas aux actes sexuels décrits dans les livres et les magazines "cochons", alors il la battrait et la tuerait. Je le sais parce que ma chambre était collée à la sienne. J'entendais tout ce qu'elles disaient. J'entendais ses cris et ses pleurs à elle. De plus, comme je faisais presque tout le ménage dans la maison, je tombais souvent sur les livres, les magazines, et les accessoires qui se trouvaient dans leur chambre et dans d'autres pièces de la maison... Non seulement j'endurais la torture de devoir entendre cette femme se faire violer et torturer, mais en plus j'avais sous les yeux les actes grotesques que cet homme réclamait d'elle, des actes qui s'étaient sur les photos des ouvrages pornographiques. J'étais également témoin de la destruction systématique d'une être humaine. À l'époque où je vivais avec cette femme, j'étais totalement démunie, incapable de l'aider elle et ses enfants à s'enfuir ». Lorsqu'elle était enfant, l'homme lui dit qu'il lui briserait les bras et les jambes et qu'il lui tailladerait le visage si jamais elle parlait ou essayait de s'enfuir. Il la fouettait avec des fils électriques. Il la forçait à baisser son

---

<sup>9</sup> Voir Auditions Publiques, Minneapolis. pp. 42-46.

pantalon pour la battre. « Il m'a touchée et empoignée à des endroits où je ne voulais pas qu'il me touche ». Elle était également enfermée dans des placards sombres et à la cave pendant de longues périodes.<sup>10</sup>

Elle fut violée par deux hommes. Ils jouaient "Custer's Revenge", un jeu vidéo pornographique. Elle était amérindienne ; ils étaient blancs. « Ils m'ont immobilisée et l'un d'entre eux, qui faisait courir la pointe de son couteau sur mon visage et mon cou, a dit "Tu veux jouer à la bataille de Little Bighorn<sup>a</sup> ? C'est super. Tu vas perdre mais tu t'en fiches, pas vrai ? T'aimes avoir mal, n'est-ce pas, squaw". Ils ont ri tout les deux puis le premier a repris : "La bataille de Little Bighorn, c'est un truc de queutard. Tu devrais être contente, squaw, que des américains pure souche comme nous aient envie de toi. On va peut-être t'attacher à un arbre et allumer un feu autour de toi"<sup>11</sup> ».

Elle s'appelle Jayne Stamen. Elle se trouve actuellement en prison. En 1986, elle a payé trois hommes pour tabasser son mari. Elle voulait que lui aussi sache ce que ça faisait d'être passé à tabac. Il mourut. Elle fut poursuivie pour assassinat au second degré, reconnue coupable de ces faits et condamnée à vingt-cinq ans de prison avec une peine minimum de huit ans et demi. Elle fut également condamnée à sept ans de prison avec une peine minimum de deux ans et un tiers pour sollicitation criminelle : en

---

<sup>10</sup> Voir Auditions Publiques, Minneapolis. pp. 65-66.

<sup>a</sup> Note de la traductrice : En 1876, la bataille de Little Bighorn opposa plusieurs centaines d'hommes de l'armée américaine, menés par le lieutenant-colonel Custer, à une coalition de combattants Cheyennes et Sioux, menés par Sitting Bull. Cette bataille fut remportée par les Cheyennes et les Sioux. Le jeu vidéo *Custer's Revenge*, que l'on peut traduire par *La Revanche de Custer*, met en image le lieutenant-colonel Custer nu et en érection. Le joueur doit réussir à faire avancer Custer jusqu'à une femme nue, identifiée en tant qu'amérindienne, pour la violer, tout en évitant les flèches qui tombent du ciel.

<sup>11</sup> Voir Auditions Publiques, Minneapolis. pp. 66-67.

1984, elle avait demandé à des hommes de tuer son mari avant de se rétracter. Les peines sont censées se dérouler l'une après l'autre. Dans le cadre de son mariage, elle était torturée par un homme obsédé par les mises en scène pornographiques. Il l'attachait pour la violer ; il lui cassait des os ; il imposait des pénétrations anales ; il la battait sans merci ; il enfonçait des objets dans son vagin, « son fusil, une carafe avec un long col ou des godemichés de trente centimètres ». Il rasa les poils de son pubis parce qu'il voulait, comme il le disait, « baiser une chatte de bébé ». Il dormait avec un fusil et gardait un couteau à côté du lit. Régulièrement, il la menaçait de lui trancher le visage avec si jamais elle ne se soumettait pas à ses scénarios pornographiques, mais également si elle ne montrait pas qu'elle prenait du plaisir. Il la traita de tous les noms : pute, salope, pétasse, chienne. « Il avait l'habitude de se branler sur ma poitrine pendant que je dormais. D'autres fois, je me réveillais au moment où il m'éjaculait sur le visage et après il me pissait dessus ». Elle essaya plusieurs fois de s'enfuir. Il l'a traquée, armé de son fusil. Elle est devenue dépendante de l'alcool et des cachets. « Il était écrit sur les papiers que je n'avais pas rapporté [les faits de violence] à la police. Pourtant, la police est venue chez moi plusieurs fois. Deux fois à long island pour les menaces avec arme à feu et une fois à starrett city également pour l'arme. Les autres fois, c'était pour les tabassages et lorsqu'il me jetait dehors. Quelques fois, la police m'a aidée à m'enfuir avec mes vêtements et les garçons. Je suis retournée chez ma mère. [Il s'en est pris à elle avec une arme.] Je suis également allée chez le médecin et à l'hôpital à plusieurs reprises, mais je n'arrivais pas à dire comment je "m'étais" vraiment fait mal. Je l'ai toujours couvert, parce que je savais que ma vie en dépendait ». Le juge rejeta son témoignage concernant les tortures parce que, dit-il, ce n'était pas le procès de son mari. En privé, l'avocat de la défense affirma que, selon lui, elle aimait

certainement les relations sexuelles violentes. L'affaire sera portée en appel mais Jayne devra probablement rester en prison à bedford hills, une prison pour femmes de l'état de new york, durant toute la durée de l'appel car le Women Against Pornography, un groupe qui a créé un fond pour sa défense, n'a pas réussi à récolter suffisamment d'argent pour couvrir le montant de sa caution. D'ailleurs ni moi, ni d'autres qui se préoccupent de Jayne, n'avons réussi. Ce n'est pas chic d'aider ces femmes ; elles ne sont pas les Black Panthers. En outre, il existe beaucoup d'autres femmes – et même récemment une adolescente, victime d'inceste – qui ont engagé un tiers pour tuer l'homme (des maris, des pères) qui les torturait, parce que ces femmes n'arrivaient pas le faire elles-mêmes. Ou alors, la femme dont il est question verse de l'essence sur le lit lorsqu'il dort et allume le feu. Jayne n'a pas engagé les hommes pour tuer son mari. La vraie question est peut-être : pourquoi pas ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? Les femmes ne perçoivent pas l'autodéfense de la même manière que les hommes, peut-être parce que les agressions sexuelles détruisent la personne. Nous ne nous sentons pas le droit de tuer simplement parce que nous sommes battues, violées, torturées et terrorisées. Nous subissons des violences pendant très longtemps avant de rendre les coups. Et généralement, lorsque nous le faisons, nous nous faisons punir : « J'ai vécu en prison pendant dix ans, et cette prison, c'était mon mariage, dit Jayne Stamen, [...] et maintenant ils m'ont mise dans une vraie prison<sup>12</sup> ».

Toutes les citations que j'ai utilisées, je les ai tirées de déclarations faites en public par des femmes que je connais bien (sauf Jayne Stamen ; je lui ai parlé mais je ne l'ai jamais rencontrée). Je me porte garante de ce qu'elles disent ; je sais que

---

<sup>12</sup> Les citations sont directement tirées de la déclaration de Jayne Stamen, publiée par Women Against Pornography, 14 février 1988.

leurs histoires sont vraies. Les femmes qui ont tenu ces propos ne sont que quelques-unes parmi les milliers de femmes que j'ai rencontrées, avec qui j'ai parlé, que j'ai questionnées : des femmes qui ont souffert de la pornographie. Pour moi, ces femmes sont faites de chair et d'os. Je sais de quoi elles ont l'air lorsqu'elles font face à l'adversité ; j'ai vu leur peur ; j'ai été témoin des souvenirs qui leur revenaient ; nous avons parlé de différentes choses, de sujets variés : des questionnements intellectuels, de la météo, de politique, de l'école, des enfants, de la cuisine. Je perçois un petit peu les aspirations qu'elles avaient en tant qu'individues, celles qu'elles ont perdues au fur et à mesure des violences sexuelles, celles qu'elles portent aujourd'hui. Je les connais. Pour moi, chacune a un visage, une voix, une vie entière derrière ce visage et cette voix. Chacune est plus éloquente et plus meurtrie que je ne pourrais jamais le décrire. Depuis 1974, date de parution de mon livre *Women Hating*, des femmes sont venues me trouver pour me dire que la pornographie leur avait fait du mal. Elles m'ont raconté avec force détails comment elles avaient souffert, avec quelle intensité, sur quelle durée, par combien de bourreaux différents. Je pense qu'au départ, elles devaient se dire que je les croirais, parce que je prenais la pornographie au sérieux dans *Women Hating*. J'y avais écrit que la pornographie était cruelle, violente, que cela constituait le fondement de la façon dont notre culture perçoit et traite les femmes. Je disais surtout que la haine y était réelle. Hé bien, elles savaient que la haine y était réelle parce qu'elles avaient été agressées sexuellement par cette haine. Personne ne tente de communiquer sur ce sujet avec des gens qui vont probablement se moquer. Certaines femmes ont pris un risque en se confiant à moi ; et c'était un risque réel, parce que souvent je n'avais pas envie de les écouter. J'avais mes limites et mes raisons, comme chacune d'entre nous. Pendant plusieurs années, j'ai entendu les mêmes histoires que j'ai essayé de

résumer ici : les mêmes histoires parfois plus complexes, parfois plus sauvages, de la part de milliers de femmes qui, pour la grande majorité, n'avaient jamais osé en parler. Tout le pays était concerné, tous les groupes d'âge, tous les groupes raciaux ou ethniques, tous les styles de vie, qu'ils soient "traditionnels" ou "alternatifs". Les déclarations que j'ai paraphrasées ne sont pas spéciales : je ne les ai pas choisies parce qu'elles seraient plus sadiques, particulièrement écœurantes ou choquantes. En réalité, elles ne sont pas particulièrement écœurantes ou choquantes. Elles reflètent simplement ce qui arrive aux femmes qui sont brutalisées par l'utilisation que l'ont fait de la pornographie à leur rencontre. Ces histoires racontées à la première personne du singulier sont dénigrées par les défenseurs de la pornographie qui voient en elles des "anecdotes". Ils détournent le sens de ce mot pour lui coller l'image d'une histoire probablement inventée qui s'avère dérisoire, triviale, sans conséquence, faisant uniquement la preuve d'une déficience de la narratrice. L'histoire ne nous apprend rien sur la pornographie, mais nous dit tout ce que nous avons besoin de savoir sur la femme qui la raconte. Elle ment certainement ; elle a peut-être vraiment aimé tout ça ; si seulement ça a vraiment eu lieu, comment peut-on (parfois, ils disent "une fille intelligente comme toi") être aussi stupide, aussi bête, pour penser qu'il y a un quelconque lien avec la pornographie ? N'y avait-il pas également, comme ne manque jamais de le faire remarquer un adversaire narquois, du café à la maison ? Le café est, selon lui, plus susceptible d'entraîner des violences que la pornographie. Après tout, les effets indésirables du café ont été scientifiquement prouvés. Que peut-on faire lorsque les vies des femmes valent si peu ? Que tout ce qu'elles méritent est d'être complaisamment tournées en ridicule, avec arrogance ? Qu'il n'y a même pas l'ombre d'un début d'empathie et d'inquiétude, quand bien même ces sentiments seraient

simulés ? Hélas, faut-il répondre : l'homme (mari, petit ami, violeur, bourreau, toi ou ton collègue ou ton meilleur ami ou ton pote) ne s'est pas servi du mode d'emploi sur le paquet de café pour serrer les nœuds. Les instructions qu'il a suivies sont celles de la pornographie et, honnêtement, on ne les trouve nulle part ailleurs. Les histoires à la première personne du singulier sont des expériences humaines, crues et réelles, sans aucun arbitrage de la part d'un dogme, d'une idéologie ou des conventions sociales. "Humaine" est ici le mot clé. Lorsqu'on reconnaît que les femmes sont des êtres humaines, il n'est pas possible de tourner le dos ou de se boucher les oreilles pour s'affranchir de la responsabilité d'avoir à écouter. Il n'est pas possible d'abandonner les femmes à leur sort ou de les laisser seules avec le poids des souvenirs qu'elles portent. Lorsqu'on reconnaît que les femmes sont des êtres humaines, on ne peut pas laisser seules les femmes qui souffrent aujourd'hui ni celles qui souffriront demain.

La plupart de ce que nous savons sur le vécu de la répression, le vécu de la torture, le vécu du sadisme socialement accepté, vient de témoignages individuels racontés à la première personne du singulier – du contenu "anecdotique". Nous disposons des témoignages à la première personne de Frederick Douglass et de Sojourner Truth, de Primo Levi et d'Elie Wiesel, de Nadejda Mandelstam et d'Alexandre Soljenitsyne. Dans des conditions similaires ou différentes de torture et de terreur, d'autres ont pris la parole pour témoigner. Souvent, on ne les a pas cru.es. Illes ont été humilié.es, pas honoré.es. Nous pouvions sentir l'odeur de l'humiliation, du dénigrement sur elleux et nous avons détourné le regard. Et en même temps, leurs histoires étaient trop horribles, trop impossibles, trop déplaisantes. Leurs histoires accusaient ceux qui restaient neutres et ne faisaient rien – la plupart d'entre nous, la plupart du temps. Avec respect, je suggère que les femmes qui ont vécu dans leur chair

l'expérience du sadisme pornographique (les femmes qui évoluent dans l'industrie pornographique et celles contre qui la pornographie est employée) sont également des survivantes. Aujourd'hui, elles témoignent, pour elles-mêmes et pour les autres. « Les survivant.es, écrit Terrence Des Pres, ne sont pas des individu.es dans le sens bourgeois du terme. Ce sont des vestiges vivants de la lutte globale et illes en ont sans aucun doute conscience<sup>13</sup> ». En ce qui concerne ces femmes blessées par la pornographie, nous devons reconnaître qu'elles ont bien conscience d'être des survivantes. Avant, chacune d'entre elles était seule, effroyablement seule, recluse dans la terreur et même humiliée par l'envie de vivre – car après tout, c'est l'envie de vivre qui les a emmenées d'un viol à l'autre, d'un tabassage à l'autre. Elles n'avaient jamais entendu quelqu'une d'autre mettre des mots sur ce qui s'était passé, raconter la même histoire. Car il s'agit bien de la même histoire, encore et encore, et aucune parmi celles qui se sont échappées, qui ont survécu et enduré, ne sont des individus dans le sens bourgeois du terme. Ces femmes n'abandonneront pas le sens de leur propre expérience. C'est-à-dire que la pornographie est la destruction programmée du corps et de l'âme des femmes ; que le viol, le passage à tabac, l'inceste et la prostitution sont ses outils ; que la déshumanisation et le sadisme sont ses caractéristiques. C'est une guerre contre les femmes, des attaques en série contre la dignité, l'identité et la valeur humaine ; c'est la tyrannie. Chaque femme qui a survécu sait d'expérience que la pornographie est une forme de captivité – la femme captive des images que l'homme utilise contre la femme qu'il maintient sous son contrôle.

---

<sup>13</sup> Terrence Des Pres, *The Survivor : An Anatomy of Life in the Death Camps* (New York: Pocket Books, 1977), p. 39.

La charge de la preuve incombera à celles d'entre nous dont on aura fait des victimes. Si je [n'importe quelle femme] suis en mesure de prouver que cette photo que vous tenez, celle où le couteau est enfoncé dans mon vagin, a été prise sans mon consentement alors que mon proxo me menaçait d'une arme à feu ; s'il est prouvé que mon existence est réelle ; alors je viendrai m'emparer de ce qui m'est dû. Si je suis en mesure de prouver que ce film intitulé *Black Bondage* que vous regardez, celui où ma peau noire est synonyme de souillure et dans lequel me mettre des chaînes et me réduire en esclavage est encouragé, a pour moi été une source de souffrance et de discrimination ; alors je viendrai m'emparer de ce qui m'est dû. Que cela vous plaise ou non, il est temps que vous me foutiez la paix avec vos fantasmes.

Therese Stanton, "Fighting for Our Existence" dans *Changing Men* n°15, automne 1985

À l'automne 1983, quelque chose changea. Les mots des femmes blessées par la pornographie devinrent publics et réels. Ils se mirent à exister dans la sphère de la réalité publique. La juriste spécialiste en droit constitutionnel, Catharine A. MacKinnon, ainsi que moi-même furent engagées par la ville de minneapolis pour rédiger un amendement à la loi des droits civils

de la ville : un amendement qui reconnaîtrait la pornographie en tant que violation des droits civils des femmes, en tant que forme de discrimination sexuelle, bref, un abus en matière de droits humains. On nous a également demandé d'organiser des auditions qui serviraient ensuite comme témoignages démontrant la nécessité d'une telle loi. En substance, les parlementaires devaient prendre conscience que ces violations étaient systémiques et très répandues parmi les femmes, qu'il ne s'agissait pas d'anomalies bizarres et rares.

Les années pendant lesquelles j'avais écouté ces histoires personnelles avaient été, pour moi, des années de désespoir. C'était sans issue. Je ne pouvais rien faire. Il n'y avait aucune aide. J'ai écouté, puis je suis partie, et rien n'a changé. À présent, toutes ces années d'écoute se révélaient être une mine de connaissances, une ressource, pas un fardeau ni une malédiction. Je savais comment la pornographie blessait les femmes. Ce savoir était tangible, pas abstrait : je savais comment la pornographie était utilisée, comment elle était fabriquée ; je connaissais les scènes d'exploitation et de violence dans la vraie vie – les vies des prostituées, des filles, des petites amies, des épouses ; je connaissais les mots que les femmes employaient lorsqu'elles osaient chuchoter ce qui leur était arrivé ; je pouvais entendre leurs voix dans ma tête, dans mon cœur. Je ne savais pas qu'il y avait ces femmes tout autour de moi, partout, cet été là à minneapolis. J'avais le cœur brisé lorsque des femmes que je connaissais se sont présentées pour témoigner. Et, bien que j'ai écouté les histoires de viol, d'inceste, de prostitution, de tabassage et de torture – toutes au service de la pornographie – avec le visage de l'indifférence, à l'intérieur j'avais envie de mourir.

Les femmes qui sont venues témoigner au cours des auditions organisées par le conseil municipal de minneapolis les

12 et 13 décembre 1983 ont décliné leurs noms ainsi que le quartier dans lequel elles habitaient. Elles ont pris la parole devant les représentants gouvernementaux d'une ville dans laquelle elles vivaient. Elles se tenaient là, sous les yeux de leur famille, de leurs voisins, de leurs amis, de leurs patrons, de leurs professeurs et d'étrangers, qui ne manqueraient pas de se rappeler d'elles. Elles ont décrit en détail les violences sexuelles dérivées de la pornographie telles qu'elles les avaient subies. Elles ont dû répondre à des questions concernant leur témoignage posées par Catharine MacKinnon et moi-même ainsi que des membres du conseil municipal et parfois l'avocat de la ville. Il y avait des photographes et des caméras de télévision. Il y avait environ deux cents personnes dans la salle. Il n'y avait aucune sécurité, aucune intimité, aucune échappatoire, aucune protection ; seulement, pour confirmer leurs dires, un faisceau d'éléments tirés du témoignage des expert.es – psychologues clinicien.nes, procureur.es, psychologues chercheu.ses, spécialistes en sciences sociales, spécialistes des violences sexuelles travaillant dans des centres d'aide aux victimes de viol et dans des refuges pour femmes, ainsi que ceux qui travaillaient avec les délinquants sexuels. Les témoignages de ces expert.es n'étaient ni abstraits ni théoriques ; ils étaient les fidèles rendus de témoignages d'autres femmes ou d'autres enfants encore, avec toujours le viol et les atteintes découlant de la pornographie. Elleux aussi parlaient de personnes réelles qui avaient vraiment souffert et qui avaient parfois été tuées. Illes avaient vu, connu, soigné, interviewé un grand nombre de victimes. Jusqu'ici étouffée par la peur, la honte et le silence des opprimées, une nouvelle vérité sociale émergea : aucune femme ayant souffert de la pornographie n'était seule – elle ne l'avait jamais été. Aucune femme ayant souffert de la pornographie ne se retrouverait plus jamais isolée car chacune d'entre elle était –

réellement – « un vestige vivant de la lutte globale ». Ce que les survivantes disaient formait un discours : la pornographie avait été, tout au long de leur vie, un outil pour réprimer activement leur parole. Elles avaient été transformées en pornographie vivante puis forcées au silence ; terrorisées par la pornographie puis forcées au silence. À présent, les mutiques ont retrouvé la parole ; celles que la société ne voyait pas redevenaient visibles ; les femmes étaient réelles ; elles comptaient. Cette parole – leur parole – était nouvelle dans l’espace public, et l’émergence de cette parole fut rendue possible par la création d’une loi que certains qualifient de censure. Les femmes sont venues aux auditions parce qu’elles pensaient que la nouvelle loi sur les droits civils reconnaîtrait ce qui leur est arrivé, leur procurerait des voies de recours et des réparations, améliorerait leur regard ainsi que celui de la société sur leur personne.

La loi les fit *exister* : je suis réelle ; illes m’ont crue ; j’ai de l’importance ; la politique sociale va enfin prendre ma vie en compte et reconnaître ma valeur – moi, la femme qui fut forcée de baiser un chien ; moi, la femme sur laquelle il a uriné ; moi, la femme qu’il a ligotée de façon à ce que ses amis puisse m’utiliser ; moi, la femme dans laquelle il s’est masturbé ; moi, la femme qu’il a marquée ou mutilée ; moi, la femme qu’il a prostituée ; moi, la femme qu’ils ont violée à plusieurs.

La loi fut adoptée à deux reprises, en 1983 puis en 1984, à Minneapolis, par deux conseils municipaux différents. À chaque fois, le même maire y opposa son veto, un homme membre d’Amnesty International<sup>β</sup> et qui prenait position contre la torture

---

<sup>β</sup> Note de la traductrice : au final, on remarquera une certaine cohérence entre les positions de ce maire membre d’Amnesty International et la position pro-prostitution développée par cette même organisation dans un rapport datant du 26 mai 2016 intitulé *Position d’Amnesty International relative à l’obligation des états de respecter, protéger et mettre en œuvre les droits humains des travailleuses et travailleurs du sexe*. Rappelons que

en dehors de minneapolis. La deuxième fois, en 1984, la définition de la pornographie avait été remaniée pour cibler la pornographie violente, celle contre laquelle "tout le monde" s'offusque. Pour forcer l'adoption de la loi malgré le veto du maire, la ville fut poursuivie en justice. Mais les tribunaux ont déclarée la deuxième version de cette loi inconstitutionnelle. En appel, les juges reconnurent que la pornographie causait toutes les souffrances que nous dénoncions, à savoir : que la pornographie encourageait les insultes et les coups, les viols et les agressions, et qu'elle était même responsable des salaires inférieurs que touchent les femmes. Mais pour les juges, le fait que la pornographie ait autant d'impact démontrait qu'il s'agissait d'une forme d'expression puissante et, en tant que forme d'expression, elle était protégée par la liberté d'expression. En 1985, à cambridge dans le massachusetts, cette loi fut soumise au scrutin par une pétition populaire. Le conseil municipal refusa de la soumettre au vote. Nous dûmes nous pourvoir en justice pour obtenir l'accès au vote, ce à quoi les gens des libertés civiles s'opposèrent également. Finalement, nous remportâmes l'action en justice et la ville fut contrainte de soumettre la loi au vote. Nous obtînmes 42 pourcent des voix, un pourcentage supérieur à ce que les féministes remportèrent lors du premier référendum sur le droit de vote des femmes. En 1988, la loi fut soumise au vote à bellingham dans l'état de washington, à l'occasion de l'élection présidentielle. Nous obtînmes 62 pourcent des suffrages. Encore une fois, la ville de bellingham avait tenté de bloquer la loi, et nous avons dû obtenir une ordonnance du tribunal pour pouvoir la soumettre au vote. La ville fut poursuivie par l'ACLU<sup>γ</sup> auprès de

---

ce rapport a notamment été rédigé en concertation avec Douglas Fox, proxo anglais.

<sup>γ</sup> Note de la traductrice : American Civil Liberties Union, ou Union américaine pour les libertés civiles.

la cour fédérale. Un juge fédéral de district estima que la loi était inconstitutionnelle tout en précisant que les torts imputables à la pornographie étaient reconnus et ne faisaient pas l'objet de débat, se plaçant en filiation directe avec la décision prononcée par la cour d'appel pour l'affaire d'Indianapolis.

Nous n'avons pas réussi à obtenir la confrontation, devant les tribunaux, d'une femme bien réelle se portant partie civile contre un pornographe bien réel pour l'avoir privée de ses droits au moyen de l'exploitation sexuelle ou de violences sexuelles. La raison de cela est que les oppositions à la loi sur les droits civils ont pris la forme d'argumentaires abstraits sur la liberté d'expression, comme si les vies des femmes étaient abstraites, comme si les violences étaient abstraites, que l'on voulait bien reconnaître leur existence sans toutefois percevoir leur réalité. Les femmes piégées sur les photos sont toujours considérées comme relevant de la liberté d'expression des proxos qui les exploitent. Aucun juge ne semble vouloir s'adresser à une des ces femmes en chair et en os, et lui dire en face que la façon dont le proxo l'a utilisée est protégée par son droit constitutionnel à la liberté d'expression ; qu'il relève du droit du proxo d'abuser d'elle et d'en faire une forme d'expression. Les femmes contre lesquelles la pornographie est utilisée lorsqu'elles se font agressées restent invisibles et sans voix lors de ces procès. Aucun juge n'a eu à s'endormir après avoir entendu une femme bien réelle décrire ce qui lui était arrivé, l'inceste, le viol, le viol collectif, les coups, la prostitution forcée. Maintenir ces femmes dans le silence est la principale stratégie des avocats spécialisés qui défendent l'industrie de la pornographie lors des procès. Hé, ils aiment la littérature ; ils déplorent le sexisme. Si quelques femmes sont blessées, c'est le prix que nous payons pour être libres. Mais qui est ce « nous » ? Que signifie « être libres » ? Ces avocats amoureux de la liberté d'expression font tout ce qui est en leur

pouvoir pour empêcher les femmes de déposer à la barre, de telle façon qu'aucun juge ne les entende jamais.

Les femmes continuent de s'exprimer lors de rassemblements publics, bien que nous soyons réduites au silence au sein des tribunaux. Les auditions concernant les effets de la pornographie sur les femmes et les enfants ont été menées par un sous-comité du Comité judiciaire du Sénat ; la Commission du procureur général sur la pornographie a entendu les témoignages de femmes meurtries par la pornographie ; les femmes réclament de pouvoir s'exprimer lors de conférences, de débats, à la télévision, à la radio. Cette loi sur les droits civils est enseignée dans des écoles de droit au quatre coins du pays ; des revues de droit en parlent, souvent de manière positive ; le soutien de la communauté universitaire à cette loi va crescendo ; son vote a été cité comme précédent dans au moins une décision judiciaire par laquelle la cour a déclaré que la pornographie sur le lieu de travail peut être légalement reconnue comme harcèlement sexuel. Le silence dans lequel nous étions plongées prend fin, du moins se craquelle-t-il. La loi sur les droits civils créée à minneapolis a eu un impact dans le monde entier. Cette loi est au programme des législateurs en angleterre, irlande, allemagne de l'est, nouvelle-zélande, tasmanie ainsi qu'au canada ; elle est au programme des activistes politiques des quatre coins du globe.

La loi elle-même est civile, pas pénale. Elle permet à celles que la pornographie a fait souffrir de porter plainte pour discrimination sexuelle. Cette loi définit comme discrimination sexuelle toute tentative d'obtenir de qui que ce soit la participation à un acte pornographique, au moyen de la force, l'intimidation, ou le mensonge ; est également discrimination sexuelle le fait d'imposer de la pornographie à qui que ce soit sur le lieu de travail, le lieu d'apprentissage, le foyer et n'importe quel endroit public ; constitue également une discrimination

sexuelle le fait d'agresser, d'attaquer physiquement ou de blesser qui que ce soit d'une manière directement liée à la pornographie – les pornographes sont coresponsables de l'agression ; dans la version de la loi qui fut présentée à Bellingham, est également qualifié de discrimination sexuelle le fait de diffamer qui que ce soit par l'utilisation non autorisée de pornographie comportant le nom, l'image ou toute caractéristique qui rendrait la victime reconnaissable ; est aussi discrimination sexuelle le fait de produire, vendre, montrer ou distribuer de la pornographie – de participer au trafic de l'exploitation des femmes, de faire le trafic de matériel responsable des violences exercées à l'encontre des femmes et de leur statut inférieur dans la société.

Cette définition légale de la pornographie est matérielle, pas abstraite. La pornographie y est définie comme la subordination sexuellement et graphiquement explicite des femmes au moyen d'images et/ou de mots, y compris lorsque les femmes sont présentées sous des formes déshumanisées comme objets sexuels, choses ou marchandises ; y compris lorsque les femmes sont présentées comme des objets sexuels qui éprouvent de la jouissance à se faire blesser et humilier ; y compris lorsque les femmes sont présentées comme des objets sexuels qui éprouvent de la jouissance à se faire violer ; y compris lorsque les femmes sont présentées comme des objets sexuels ligotées, charcutées, mutilées, contusionnées, agressées physiquement ; y compris lorsque les femmes sont présentées dans des positions ou attitudes de soumission sexuelle, de servilité ou de marchandisation ; y compris lorsque les parties des corps des femmes – comme par exemple les vagins, les poitrines, les fessiers – sont exhibés de telle manière que les femmes se retrouvent réduites à ces parties de leur corps ; y compris lorsque l'on fait passer le message que les femmes sont faites pour être des putes ; y compris lorsque les femmes sont présentées en train de se faire

pénétrer par des objets ou des animaux ; y compris lorsque les femmes sont mises en scène dans des scénarios tournant autour de l'aviissement, les mutilations, les tortures, où elles sont présentées comme étant inférieures et sales, en train de saigner, contusionnées, blessées dans un contexte qui sexualise chacune de ces atteintes. Si des hommes, des enfants ou des personnes transsexuelles sont utilisé.es de manières similaires, cela constitue également de la pornographie.

Pour les femmes meurtries par la pornographie, cette loi ne fait que décrire la réalité : elle donne une cartographie du monde réel. Et parce que cette loi leur donne la possibilité de porter plainte contre ceux qui leur ont imposé cette réalité – tout spécialement les fabricants, les vendeurs, les exposants et les distributeurs de pornographie – les femmes disposent d'un moyen pour redessiner la carte de la réalité. Aujourd'hui, les tribunaux protègent la pornographie ; ils reconnaissent les torts que subissent les femmes dans leurs décisions judiciaires – ou du moins ils utilisent des mots qui disent reconnaître les torts – puis ils répliquent aux femmes que la Constitution couvre ces torts ; pour eux, les profits sont bien réels et ils s'assurent que les proxos restent riches, alors même que les femmes et leurs enfants sont les pauvres de ce pays. Cette loi sur les droits civils a été conçue pour exiger des tribunaux et des proxos une égalité matérielle et pas théorique. Cette loi affirme : nous avons le droit de les empêcher de nous faire cela parce que nous sommes humaines nous aussi. Voilà ce qu'a écrit Therese Stanton pour chaque femme qui veut utiliser cette loi : « Si la preuve est faite de la réalité de mon existence, alors je viens prendre ce qui me revient ». Combien cette idée doit être terrifiante pour ceux qui ont exploité impunément des femmes.

Cette loi, qui était au départ un amendement à un arrêté municipal, a eu un impact global parce qu'elle : (1) dit la vérité au

sujet de ce que la pornographie est et fait ; (2) dit la vérité sur la façon dont les femmes sont exploitées et blessées par l'utilisation de la pornographie ; (3) cherche à étendre la parole des femmes en retirant le bâillon que les pornographes leur ont imposé ; (4) cherche à étendre la parole des femmes et améliorer leur statut social en nous permettant d'utiliser les tribunaux comme un forum où nous obtiendrons reconnaissance et autorité ; (5) il s'agit d'un mécanisme pour redistribuer le pouvoir en le prenant aux proxos et en le donnant à celles qui ont été exploitées pour le profit, à qui on a fait du mal pour le plaisir ; (6) cette loi dit que les femmes ne sont pas des paillasons, même celles qui se font utiliser par la pornographie. Cette loi ainsi que la vision politique et l'expérience qui la nourrissent ne vont pas disparaître. Nous allons faire cesser les pornographes. Nous allons affirmer notre dignité humaine à travers la loi. Une ex-prostituée, qui a pétitionné pour le passage de cette loi sur les droits civils, a écrit : « Regarder en face la réalité des abus que j'ai subis est la chose la plus difficile que j'ai eu à faire dans ma vie. Une vie que je qualifierai déjà de difficile ». <sup>14</sup> Elle a raison. Faire face aux pornographes est plus facile – leur menaces, leur violence, leur pouvoir. Faire face aux tribunaux est plus facile – leur indifférence, leur mépris des femmes, leur profonde stupidité. Faire face au statu quo est plus facile. Faire preuve de patience est plus facile, et il en va de même avec toutes les autres formes d'activisme politique, quelques soient les risques afférents. Minou existe vraiment, bien sûr. C'est une femme sérieuse – voire même formidable – et elle vient prendre ce qui lui revient.

---

<sup>14</sup> Toby Summer, pseudonyme, « Women, Lesbians and Prostitution : A Workingclass Dyke Speaks Out Against Buying Women for Sex » *Lesbian Ethics*, Vol.2, n°3, Summer 1987, p.37

La même nuit [le 20 juillet 1944, la tentative menée par les généraux pour assassiner Hitler], il [Goebbels] transforma sa maison en « une prison, un QG et un tribunal tout à la fois » ; Goebbels se chargea lui-même d'une commission d'enquête ; Himmler et lui interrogèrent les généraux arrêtés pendant la nuit. Ceux qui furent condamnés, à ce moment-là ou bien plus tard, furent exécutés avec une cruauté révoltante. Ils furent pendus à des crochets de boucher puis étouffés lentement. Goebbels ordonna la réalisation d'un film au sujet de leur procès et exécutions : ce film devait être projeté, *in terrorem*, aux spectateurs de la Wehrmacht. Toutefois, la réaction des premières personnes à voir le film fut si négative qu'il n'y eu jamais d'autre représentation.

Hugh Trevor-Roper dans son introduction à *Final Entries 1945 : The Diaries of Joseph Goebbels*

De ce que je peux en dire, ce film de Goebbel où les généraux meurent lentement et de manière épouvantable – leurs entrailles s'effondrant sous le coup de gravité, le lent étranglement forçant leur langue à sortir de leur bouche et leur yeux à sortir de leurs orbites, la montée de leur érection (que l'étranglement provoque inévitablement chez les mâles) – fut le premier snuff movie. Pourtant, cette fois-là, le maître de la

propagande haineuse se planta – une défaillance rare. Le public en fut malade physiquement. Et pourtant, il s’agissait d’un public nazi. Des généraux nazis, des hommes de pouvoir, les patriarches de la société, tellement blancs qu’ils étaient aryens ; des dirigeants, pas des esclaves. Mais voila, ça ne fonctionne que lorsque la torture est infligée à ceux qui ont d’abord été déshumanisés, ceux que l’on a rabaissés – pas seulement pour celui qui regarde, mais dans son monde à lui tout entier. Goebbels a commencé par des dessins-animés de juives avant que les nazis n’arrivent au pouvoir ; il aurait pu continuer sur sa lancée avec les films fabriqués à dachau en 1942 par exemple, à propos des « réactions des hommes que l’on a placés dans des caissons de décompression de la Luftwaffe<sup>15</sup> » ; il aurait pu désensibiliser son public nazi à l’humiliation, la torture, avec des juives ; il aurait pu fabriquer un film qui aurait marché – avec des juives pendues à des crochets de boucher, étranglés lentement. Mais jamais un tel film ne pouvait fonctionner en prenant comme cible le pouvoir, en prenant comme cible des semblables, des personnes qui aux yeux des spectateurs avaient encore la veille le statut d’humains comme eux, en prenant comme cible ceux qui avaient été respectés. Jamais.

Des Pres indique qu’il est plus facile de tuer si « la victime se dégoûte elle-même ; si elle n’arrive pas à lever les yeux devant l’humiliation ou que lorsqu’elle y arrive, ses yeux ne sont qu’un vaste vide<sup>16</sup> ». Il y a une certaine pornographie où les femmes en sont réduites à cet état, où elles sont si faciles à tuer que cela, où elles sont si proches d’être déjà mortes. Cela représente un volume non négligeable de la pornographie ; et cette pornographie est très prisée et très chère. Mais il y a bien plus

---

<sup>15</sup> Roger Manvell et Heinrich Fraenkel, *Himmler* (New York : G. P. Putnam’s Sons, 1965), p.105

<sup>16</sup> Des Pres, *The Survivor*, p.68.

encore de cette pornographie où la femme se mouille les lèvres, met en avant son cul et dit fais-moi mal. Elle est peinturlurée de façon à ce que l'homme ne puisse pas rater la cible : ses lèvres sont rouge vif pour lui permettre de trouver le chemin jusque dans sa gorge ; ses lèvres vaginales sont roses ou violettes pour qu'il ne puisse pas les manquer ; son anus est assombri alors que, dans le même temps, ses fesses son inondées de lumière. Ses yeux brillent. Elle sourit. Tout en enfonçant des couteaux dans son vagin, elle sourit. Elle jouit. Les jui.ves ne se sont pas infligés tout ça elleux-même, et illes n'ont pas joui. Mais dans la pornographie contemporaine américaine, il est évident que les jui.ves se l'infligent à elleux-mêmes – illes, la plupart du temps des femmes, vont chercher les nazis, se rendent de leur plein gré dans des camps de concentration, supplient un nazi dominant de leur faire du mal, de les taillader, de les brûler – et illes jouissent, de manière remarquable, aussi bien du sadisme que de la mort. Mais dans la vraie vie, les jui.ves n'ont pas joui. Et bien sûr, les femmes non plus ne jouissent pas, pas dans la vraie vie. Et personne, pas même Goebbels, n'a dit que les jui.ves aimaient ça. La société s'accordait sur le fait que les jui.ves méritaient ce qu'on leur infligeait, mais pas qu'illes le désiraient et pas non plus qu'illes y prenaient du plaisir sexuel. Il n'y a aucune photo du camp de concentration de ravenbrück où les prostituées qui avaient été incarcérées là avec d'autres femmes se seraient mises à haleter de plaisir ; les tziganes n'ont pas joui non plus. Il n'y a eu aucune photo – prise sur le vif ou mise en scène – de jui.ves souriant et faisant signe aux nazis de se rapprocher, montant dans les trains en train de doigter joyeusement leurs parties génitales découvertes, ou encore utilisant les armes nazies, les swastikas ou des croix de fer pour se pénétrer sexuellement. Ce genre de comportement n'aurait pas été crédible, même dans une société qui pensait que les jui.ves étaient des sous-humain.es au

comportement intensément sexuel dans le sens raciste que prend cette expression, c'est à dire que les hommes sont forcément perçus comme des violeurs et les femmes forcément comme des putes. Les questions que nous devons nous poser sont les suivantes : pourquoi est-ce que la pornographie est crédible dans notre société ? Comment se fait-il qu'il y ait des gens pour y croire ? Puis : à quel degré de sous-humanité les femmes doivent-elles être poussées pour que la pornographie devienne réalité ? Pour les hommes qui font usage de la pornographie : quel degré de sous-humanité les femmes ont-elles atteint ? Si les hommes croient en la réalité de la pornographie parce qu'elle les fait jouir – eux, pas les femmes – alors qu'est-ce que le sexe pour les hommes et comment les femmes peuvent-elles y survivre ?

Ce livre – écrit entre 1977 et 1980 puis publié en 1981 après que deux éditeurs différents soient revenus sur les engagements contractuels qu'ils avaient pris vis-à-vis de la publication (et qu'une douzaine d'autres le refusent tout simplement), aujourd'hui en rupture de stock aux états-unis depuis déjà plusieurs années – prend le pouvoir, le sadisme et la déshumanisation au sérieux. Je suis une de ces femmes sérieuses. Ce livre pose la question du rôle que jouent le pouvoir, le sadisme et la déshumanisation dans la pornographie – aux dépens des femmes, au bénéfice des hommes – pour mettre en place la subordination sexuelle et sociale des femmes par rapport aux hommes. Ce livre se distingue de la plupart des autres livres sur la pornographie par la conviction inébranlable que le pouvoir est bien réel, que la subordination est bien réelle : que le crime politique contre les femmes est bien réel. Ce livre affirme que le pouvoir utilisé pour détruire les femmes est une atrocité. *Pornographie : les hommes s'approprient les femmes* n'est pas, et n'a jamais été pensé comme un exercice intellectuel mollasse. Je veux un réel changement, que le pouvoir des hommes sur les femmes

prenne fin ; pour reprendre une image frappante, je veux qu'il ne puisse plus me tenir en joue. Dans ce livre, je voulais disséquer la domination masculine ; faire son autopsie, mais elle n'était pas morte. On en trouvait encore des produits – films, photographies, livres – toute une collection de preuves et d'archives des crimes commis à l'encontre des femmes. Je me suis retrouvée face à des archives vivantes, vivantes d'un point de vue commercial, carnivores dans l'utilisation qu'elles faisaient des femmes, saturant l'environnement quotidien, explosives et sans arrêt en expansion, vitales car synonymes de sexe pour les hommes qui les avaient fabriquées ainsi que pour les hommes qui les consommaient – des hommes qui ont tellement confiance en leur pouvoir sur nous qu'ils publient les photos de ce qu'ils nous ont fait, de comment ils nous ont utilisées, qu'ils attendent que nous nous soumettions et que nous fassions preuve d'obéissance ; nous étions censées obéir aux ordres tacites de ces photos. Mais à défaut d'obéissance, certaines d'entre nous ont compris que nous pouvions regarder ces photos et les voir eux – voir les hommes. Connais-toi toi-même, si tu es assez chanceuse pour encore avoir une individualité qui n'a pas été détruite par le viol sous toutes ses formes ; ensuite, apprend à connaître le salaud qui te domine. Ce livre parle de lui, le lui collectif ; qui il est ; ce qu'il veut ; ce dont il a besoin (et qui est la clé à la fois de sa rage et de sa vulnérabilité politique) ; comment il te roule et pourquoi cela fait si mal ; ce qui lui permet de rester sur toi ; pourquoi est-ce qu'il ne bouge pas ; jusqu'où il faudra aller pour lui faire foutre le camp. Un autre genre de foutre. A-t-il peur ? Et comment !

*Pornographie : les hommes s'approprient les femmes* replace également la pornographie, enfin, dans un contexte adéquat. La pornographie, en tant que système de domination et de soumission, a le poids et le sens de n'importe quelle autre torture ou châtiment infligé à un groupe de personnes à cause d'une de

leur caractéristique à la naissance ; elle a le poids et le sens de n'importe quel autre exil loin de la dignité imposé à n'importe quel groupe d'êtres humain.es, de leur purge de toute communauté de soins, de droits et de respect. La pornographie est réelle. Elle ne se situe pas en dehors du monde matériel simplement parce qu'elle est infligée aux femmes, et elle ne situe pas plus en dehors du monde matériel parce qu'elle fait jouir les hommes. L'éjaculation de l'homme est réelle. La femme sur laquelle le sperme est répandu, un usage classique des femmes dans la pornographie, est réelle. Les hommes disent que la pornographie se passe dans leur tête parce que leur esprit, leurs pensées, leurs rêves, leurs fantasmes leur paraissent plus réels que les corps et les vies des femmes ; à y regarder de plus près, les hommes ont utilisé leur pouvoir social pour qualifier de fantasme une industrie qui fait le commerce de femmes et qui pèse 10 milliard de dollars par an. Voici un parfait exemple de comment ceux qui détiennent le pouvoir cannibalisent aussi bien les gens que le langage. « Nous ne savons pas », écrivait George Steiner, « si l'étude des sciences humaines, des idées les plus nobles qui ont pu y être déroulées, peut faire grand-chose pour humaniser. Nous ne savons pas ; et il y a certainement quelque chose de terrible lorsque nous doutons qu'un homme qui prend plaisir à étudier Shakespeare soit moins capable de gérer un camp de concentration »<sup>17</sup>. Et pourtant, tant que le langage sera une arme du pouvoir – utilisée pour détruire les capacités d'expression des opprimé.es en détruisant leur perception de la réalité – nous savons. Minou sait.

Quelques personnes ont prétendu que nous nous trompions de cible en attaquant la pornographie ; mais, en réalité, ils ont tort. La pornographie est l'incarnation de la domination

---

<sup>17</sup> George Steiner, *Language and Silence* (New York : Atheneum, 1977), pp. 65-66.

masculine. Elle est l'ADN de la domination masculine. Chaque doctrine d'agression sexuelle ; chaque nuance de sadisme sexuel ; tous les tentatives, directes ou détournées, d'imposer l'exploitation sexuelle, sont encodées dans la pornographie. C'est ce que les hommes veulent que nous soyons, ce qu'ils pensent que nous sommes, ce en quoi ils nous transforment ; comment les hommes nous utilisent ; pas parce qu'ils sont biologiquement des hommes mais parce que c'est ainsi que leur pouvoir social est organisé. Du point de vue de l'activiste politique, la pornographie est le squelette de la domination masculine ; elle met en évidence la façon dont se construit la domination masculine. L'activiste politique doit apprendre à connaître ce squelette. En termes culturels, la pornographie est le fondamentalisme de la domination masculine. Son absolutisme vis-à-vis des femmes et de la sexualité, son dogme, est sans merci. Les femmes sont cantonnées au viol et à la prostitution ; les hérétiques sont portées disparues puis détruites. La pornographie est la sexualité quintessentielle du pouvoir patriarcal : composée de haine, de droit de propriété, de hiérarchie, de sadisme et de domination. Les prémisses de la pornographie tirent les ficelles dans chaque cas de viol, à chaque fois qu'une femme est battue ou prostituée, dans chaque cas d'inceste, même lorsque l'inceste se passe avant que l'enfant ne sache parler, et dans chaque meurtre – les meurtres de femmes par leurs maris, amants, et tueurs en série. Si tout cela n'est que fantasme, alors qu'est-ce qui peut bien être concret ?

Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, je pensais utiliser ces quelques phrases tirées des lettres d'Elizabeth Barrett Browning pour l'épigraphe : « Si une femme choisit d'ignorer ces torts, alors que les femmes en tant que classe continuent à en souffrir ; nous ne recevrons aucune aide – soyons stupides et mourrons<sup>18</sup> ». Je me suis ravisée, parce que j'ai admis qu'aucune femme ne méritait ce que la pornographie fait subir aux femmes : aucune femme, quel que soit son degré de stupidité ou de méchanceté, de trahison ou de lâcheté, de cupidité ou de corruption : aucune femme. J'ai également admis que même dans le cas où quelques femmes le mériteraient, moi non. Je me suis rappelée de ces femmes courageuses, ces femmes qui avaient survécu et s'étaient échappées ; à la fin des années 70, elles étaient encore reléguées au silence, mais j'avais eu l'occasion de les entendre. Je ne veux pas qu'elles se retrouvent, ne serait-ce qu'une fois, à nouveau réduites au silence et qu'elles meurent ; et certainement pas parce qu'il y a une femme quelque part qui fait preuve de lâcheté, de stupidité, de cynisme ou qui agit en kapo. Il y a des femmes qui défendront la pornographie, des femmes qui n'en ont rien à faire. Il y a des femmes qui feront usage de la pornographie, et qui la retourneront même contre d'autres femmes. Il y a des femmes qui travailleront pour des pornographes – pas en tant que "mannequins" mais en tant que managers, avocates, publicistes, faiseuses d'opinion rémunérées et "journalistes". On trouve toutes sortes de femmes, à tout moment ; il y aura toujours des femmes pour ignorer les torts flagrants. Mes aspirations à la dignité et à l'égalité ne dépendent pas du fait que je ou n'importe quelle autre femme soyons parfaites ; mes aspirations reposent uniquement sur l'humanité

---

<sup>18</sup> Elizabeth Barrett Browning, *Letters of Elizabeth Barrett Browning* in Mary Daly, *Gyn/Ecology : The Metaethics of Radical Feminism* (Boston : Beacon Press, 1978), p. 153.

que nous partageons, aussi fragile soit-elle. Je comprends le désespoir d'Elizabeth Barrett Browning et la rage qu'il recouvre, mais je lève sa malédiction. Aucune trahison commise par une femme ne pourra jamais plus nous reléguer au silence et à la mort. Minou a déjà bien trop souffert pour revenir en arrière.

– Andrea Dworkin

New York City

Mars 1989

# Préface

Ce livre parle de la signification de la pornographie ainsi que du système de pouvoir à l'intérieur duquel la pornographie existe. Sa thématique centrale est le pouvoir des hommes dans la pornographie.

Ce n'est pas un livre sur le premier amendement<sup>δ</sup>. Par définition, le premier amendement ne couvre que ceux qui ont déjà la possibilité d'exercer les droits qu'il protège. La pornographie – la représentation graphique des putes – est par définition le commerce d'une classe de personnes qui se sont vues systématiquement renier les droits que garantissent le premier amendement et le reste de la déclaration des droits. La question que pose ce livre n'est pas de savoir si le premier amendement protège la pornographie ou s'il le devrait, mais bien de savoir si la pornographie empêche les femmes d'exercer les droits garantis par le premier amendement.

Ce n'est pas un livre sur l'obscénité. Pour que quelque chose soit considéré obscène, il faut qu'un jugement soit rendu concernant son caractère improprie à son déploiement. Une étymologie possible (bien qu'elle ne fasse pas consensus) du mot obscène est le grec ancien pour *coulisses* – en rapport à ce qui ne devait pas être montré, probablement pour des raisons esthétiques. Une autre étymologie possible est le latin pour *dégoûtant*. On y retrouve notre usage légal moderne : considère-t-on qu'un certain travail soit dégoûtant et que nous, individu.es,

---

<sup>δ</sup> Note de la traductrice : le premier amendement de la constitution américaine est celui qui énonce la liberté d'expression des citoyens et l'interdiction pour le gouvernement d'entraver celle-ci.

nous y opposons ? Si oui, alors ce travail est obscène. Obscénité n'est pas un synonyme de pornographie. Obscénité est une idée ; elle requière un jugement de valeur. Contrairement à la pornographie qui est matérielle, « la représentation graphique des putes ».

Sans vouloir dénigrer l'obscénité et le premier amendement : ce livre n'essaye pas d'établir ce qui devrait pouvoir être montré ou pas ; ce livre a pour sujet la signification de ce qui est montré.

Ce livre n'essaye pas d'établir la différence entre la pornographie et l'érotisme. Certaines féministes se sont honorablement efforcées d'exprimer cette différence, le plus souvent en affirmant que l'érotisme repose sur la réciprocité et le désir mutuel, tandis que la pornographie repose sur la domination et la violence. Mais dans le lexique masculin, qui est constitué du vocabulaire du pouvoir, l'érotisme n'est qu'une pornographie haut de gamme : mieux produite, mieux fabriquée, mieux mise en œuvre, mieux emballée, faite pour une classe de consommateurs plus élevée. Comme pour la call-girl et l'asphalteuse, l'une jouit d'une meilleure image que l'autre, mais elles sont toutes deux produites par le même système de valeurs sexuelles et elles fournissent toutes deux le même service sexuel. Les intellectuels, en particulier, appellent « érotisme » ce qu'ils produisent eux-même ou ce qu'ils apprécient. L'érotisme n'est donc rien d'autre que ce qu'une personne intelligente a fabriqué ou apprécié. L'industrie de la pornographie, qui pèse plus lourd que les industries de la musique et du cinéma réunies, vend de la pornographie, « la représentation graphique des putes ». Dans le système patriarcal, l'érotisme n'est qu'une sous-catégorie de la pornographie.

Enfin, ce livre n'est pas un ouvrage libéral qui expliquerait comment la pornographie nous blesse toustes. Comme l'a écrit en

1913 la féministe militante Christabel Pankhurst au sujet du commerce des femmes : « Les hommes possède une solution très simple à la situation actuelle. Ils peuvent modifier leur façon de vivre ».

# Pouvoir

Car la liberté est toujours liée au pouvoir, et le genre de liberté que l'on défend toujours le plus dépend de la nature du pouvoir qui est implanté et qui prévaut.

R. H. Tawney, *Equality*

Le pouvoir des hommes est avant tout une affirmation métaphysique de leur moi, un *Je suis* qui existe a priori, un enracinement solide et absolu qui se passe de fioritures et de justifications, indifférent à toute forme d'opposition. C'est une affirmation qui exsude l'autorité. C'est une affirmation dont la portée ne cesse jamais d'exister quelle que soit la façon dont elle est attaquée ; et certains affirment même qu'elle survit à la mort. Ce moi ne se limite pas seulement à un ressenti subjectif. Il est aussi protégé par les lois et les coutumes, valorisé dans l'art et la littérature, documenté en histoire, entretenu par la distribution de la richesse. Ce moi ne peut pas être éradiqué ou réduit à néant. Il est, tout simplement. Et lorsque la perception subjective du moi chancelle, les institutions dévouées à sa préservation le remettent à flot.

Le premier fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est que les hommes possèdent ce fameux moi et que les femmes doivent, par définition, en être dénuées. Le moi masculin apparaît alors contradictoire. D'un côté, il flotte dans l'immensité sans attache, rendu éternel comme par magie ; il n'a besoin de rien pour survivre. D'un autre côté, il est en droit de

prendre tout ce qu'il veut pour survivre ou s'améliorer, il a accès à tout sans aucune limite, il pourvoit à n'importe quel besoin à n'importe quel prix. Mais en fait, ce n'est pas contradictoire, il s'agit simplement d'une boucle : il est dans la nature du moi masculin de prendre, de façon à ce que, par définition, le moi absolu existe à travers son droit absolu de prendre ce dont il a besoin pour survivre. Le moi masculin inaltérable se résume donc à un parasitisme totalement inconscient de lui-même. Le moi n'est rien d'autre que la conviction, au-delà de toute raison ou analyse, qu'il existe une équation entre ce qu'une personne veut et le fait qu'elle existe. En paraphrasant Descartes, cette conviction pourrait être exprimée ainsi : je veux et je suis en droit de posséder, donc je suis.

Le moi grossit de manière progressive au fur et à mesure qu'il se nourrit du moi de celles qui n'ont pas le droit d'en avoir un. À lui, on lui offre le moi, que ce soit par des actes ou des croyances, dès la naissance. À elle, on le lui refuse, que ce soit par des actes ou des croyances, dès la naissance. Son moi à lui n'est jamais assez gros ; son moi à elle l'est toujours trop, même riquiqui. Enfant, le premier moi qu'il vampirise est celui de sa mère – quelque soit la taille du moi qu'elle a en réserve, il est pour lui. Il vampirise son travail et ses qualités. Il les consomme. Sa mère est dévouée, plus ou moins, mais plus est une insulte tout autant que moins ; et rien n'est jamais assez sauf dans le cas où le trop est atteint ; bien sûr, tout cela se passe sans que ni la quantité ni la nature de ce qui a été pris ne soient évaluées. Au fur et à mesure que le garçon grandit, il est encouragé à faire « le grand bond dans la vie adulte », qui peut paraître traître et dévastateur ; c'est à dire de transférer son parasitisme de sa mère à d'autres femmes, qui disposent de moi plus succulents et dont elles n'ont pas le droit de disposer. Tout au long de sa vie, il reproduit ce grand bond autant de fois qu'il le désire. Il trouve les

qualités et les services dont il a besoin et il s'en empare. Il utilise tout particulièrement les femmes, comme Virginia Woolf l'a décrit dans *Une chambre à soi*, pour s'étendre. Il panique sans cesse, il ne prend jamais assez de place. Et pourtant, son moi reste inaltérable quelque soit la peur qu'il ressent vis-à-vis de sa disparition car il continue à se servir, et se servir constitue son droit immuable ainsi que son moi inaltérable. Même lorsqu'il est obsédé par son besoin d'être plus et d'avoir plus, il reste convaincu de son droit à être et avoir.

Deuxièmement, le pouvoir est la force physique dont on fait usage à l'encontre ou au détriment d'autrui plus faible, de manière légitime ou pas. Si la force physique n'est pas utilisée à l'encontre ou au détriment d'autrui – par exemple, si un esclave possède une grande force physique – ce n'est pas du pouvoir. Le droit de disposer de la force physique en tant que pouvoir, dans un système où les hommes dominent, est réservé aux hommes. Le deuxième fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est que les hommes sont physiquement plus forts que les femmes et que, pour cette raison, ils les dominent. Lorsque les femmes disposent d'une force physique dont elles ne limitent pas l'emploi aux tâches typiquement féminines, alors cette force est perçue comme une abomination, et son usage à l'encontre des hommes, c'est à dire en tant que pouvoir, est un anathème, interdit, puni de manière épouvantable. La réalité de la force physique des hommes est littéralement moins importante que l'idéologie qui la sacralise et la glorifie.

La supériorité physique des hommes devient une réalité parce que les hommes font en sorte que les femmes restent faibles. Les hommes choisissent des femmes physiquement faibles comme partenaires (sauf dans le cas où elle doit fournir un travail qui requiert de la force); et le développement de la force physique chez les femmes est systématiquement saboté au cours

de leur éducation. Plus les femmes appartiennent à une classe économique supérieure (appartenance qui dépend de leurs liens aux hommes), plus elles sont physiquement faibles ; plus les femmes se rapprochent du pouvoir, plus elles sont faibles. Même les femmes qui sont physiquement fortes doivent faire semblant d'être faibles pour mettre en avant non seulement leur féminité mais également leurs aspirations à l'ascension sociale. L'incapacité physique est une forme de beauté féminine ainsi qu'un symbole de richesse masculine : il est suffisamment riche pour l'entretenir sans qu'elle ait à faire un travail physique, sans qu'elle n'ait d'utilité particulière, en tant qu'ornement. De plus, les femmes subissent souvent des mutilations, par des violences physiques ou par la mode et les coutumes, de sorte que la force physique dont elles disposent est dénuée de signification. À l'opposé, la force physique des hommes est toujours porteuse de sens, quelque soit la force que possède réellement chaque homme. Tout comme le moi masculin, la force physique des hommes affirmée en tant que pouvoir n'est pas un phénomène subjectif ; sa signification n'est pas fantaisiste. Les lois et les coutumes la protègent ; l'art et la littérature la révèrent ; l'histoire dépend d'elle ; la distribution de la richesse lui permet de se maintenir. La valeur réelle de la force des hommes est romancée et mythifiée de façon à ce que les femmes soient intimidées aussi bien par sa réalité matérielle que par les légendes que l'on raconte sur elle. Le pouvoir de la force physique se mêle au pouvoir du moi de sorte qu'il ne se contente pas d'être, il est plus fort ; il ne se contente pas de prendre, il prend de force.

Troisièmement, le pouvoir est la capacité à terroriser, la capacité à utiliser le moi et la force pour inculquer à une classe de personnes la peur *envers* une autre classe de personnes. Les actes de terrorisme vont du viol au tabassage en passant par l'agression sexuelle des enfants, la guerre, le meurtre, la mutilation, la

torture, l'asservissement, le kidnapping, l'agression verbale, l'agression culturelle, les menaces de mort, les menaces de sévices, tout cela étant normalisé par la capacité et la légitimité à mener ces actes. Les symboles de la terreur sont courants et extrêmement familiers : l'arme à feu, le couteau, la bombe, le poing, et ainsi de suite. Plus important encore, il s'agit du symbole latent de la terreur : le pénis. Les actes et les symboles interagissent selon toutes les combinaisons possibles de telle manière que la terreur est le thème principal ainsi que la conséquence de l'histoire des hommes et de leur culture, et cela bien qu'elle soit parée d'euphémismes, de récits héroïques ou glorieux. Même infâme, la terreur est présentée comme admirable et fantastique. La terreur est projetée par les hommes puis met en valeur leur nature fondamentale et leur but premier. Un homme choisit le degré de terreur qu'il va répandre, s'il s'agira d'un jeu badin ou d'une obsession, s'il en fera un usage brutal ou tout en douceur. Mais d'abord, il y a la légende de la terreur, et cette légende est entretenue par les hommes avec des soins infinis. Dans les épopées, les drames, les tragédies, les grands livres, la petite littérature, à la télévision, dans les films, dans l'histoire, qu'elle soit documentée ou inventée, les hommes sont des géants qui détrempent la terre avec du sang. Dans les légendes, les hommes ont de grandes opportunités et incarnent les valeurs. Dans les légendes, les femmes sont des butins, tout comme l'or et les bijoux et les terres et les matières premières. La légende de la violence masculine est la plus révérée de toutes les légendes de l'humanité et c'est d'elle qu'émerge la caractéristique fondamentale de l'homme : il est dangereux. Avec l'essor du darwinisme social au 19<sup>e</sup> siècle puis aujourd'hui avec la pseudoscience qu'incarne la sociobiologie, l'homme-agresseur se situe au sommet de la pyramide de l'évolution, il est le roi de la terre parce qu'il est le plus agressif, le plus cruel. La biologie, qui

reprend à son compte la théorie de la domination masculine et infiltre aujourd'hui les sciences sociales, est en réalité un élément central de cette légende moderne que l'homme a répandu pour se glorifier : il est biologiquement prédisposé (alors qu'avant il était le chevalier de Dieu) à terroriser les femmes ainsi que les autres créatures jusqu'à ce qu'elles se soumettent. Si elles échouent à se conformer, la terreur tiendra sa promesse ; l'homme annihilera tout ce qui n'est pas tombé sous le joug de la terreur. Dans une société laïque où la biologie a remplacé Dieu (et où elle sert à étayer une théologie anachronique dès que nécessaire), le troisième fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est que les hommes sont agressifs à cause de leur biologie, intrinsèquement bagarreurs, toujours dans l'adversité, que la cruauté est inscrite dans leurs gènes, que leurs hormones les poussent aux conflits, irrémédiablement malveillants et belliqueux. Pour ceux qui restent pieux, Dieu a doté l'homme de ce qui doit être universellement considéré, quelque soit la norme, comme un mauvais caractère, mais que ce mauvais caractère est mis à profit par l'asservissement des femmes. Les actes de terreur, les symboles de la terreur et les légendes de la terreur répandent tous la terreur. Cette terreur n'est pas une manifestation psychologique, contrairement à ce que laisse penser l'interprétation qui est couramment faite de cette phrase : la terreur n'est pas apparue dans l'esprit de celui qui la subie, bien qu'elle y retentisse intensément. Au lieu de ça, la terreur est générée par des actes cruels largement approuvés et encouragés. Elle est également générée par sa propre réputation, quelle soit exquise comme chez Homère, Genet ou Kafka ; diabolique comme chez Hitler, le vrai comte Dracula ou Manson. La viande pourrie sent mauvais ; la violence engendre la terreur. Les hommes sont dangereux : les hommes sont craints.

Quatrièmement, les hommes ont le pouvoir de nommer, un grand et sublime pouvoir. Le pouvoir de nommer permet aux hommes de définir le vécu, d'organiser les limites et les valeurs, d'assigner à chaque chose son domaine d'existence ainsi que ses qualités, de déterminer ce qui peut et ne peut pas être exprimé, de contrôler la perception elle-même. Comme l'écrivait Mary Daly, qui fut la première à mettre le doigt sur ce pouvoir, dans *Beyond God the Father* : « ... il est nécessaire de comprendre cette donnée fondamentale : nous les femmes, nous nous sommes vues dérober le pouvoir de nommer<sup>1</sup> ». La domination masculine est mêlée au langage, de sorte que chaque phrase en fait la promotion et la confirme. La pensée, qui passe avant tout par le langage, est infiltrée par la linguistique et les valeurs expressément mises au point pour asservir les femmes. Les hommes ont circonscrit les paramètres de chaque sujet. Tous les arguments féministes, quel que soit le degré de radicalité de l'intention qui les porte ou des conséquences qu'ils entraînent, se positionnent en fonction d'assertions ou de présupposés implicites du système patriarcal, système qui est lui-même rendu crédible ou authentique par le pouvoir de nommer que possèdent les hommes. Aucun dépassement du système patriarcal n'est envisageable tant que les hommes posséderont le pouvoir de nommer. Les noms qu'ils ont donné résonnent partout où l'on trouve de la vie humaine. Tel Prométhée qui a volé le feu aux dieux, les féministes devront également voler le pouvoir de nommer aux hommes, en espérant arriver à de meilleurs résultats. Le pouvoir de nommer semble magique, tout comme le feu lorsqu'il n'appartenait qu'aux dieux : il nomme, ce nom lui survit ; elle nomme, le nom est perdu. Mais cette magie n'est qu'une illusion. Les hommes ne conservent le pouvoir de nommer qu'à travers l'usage de la force, c'est aussi simple que cela. Tout seul, sans la force pour venir à sa rescousse,

<sup>1</sup> Mary Daly, *Beyond God the Father* (Boston : Beacon Press, 1974), p. 8.

il ne s'agit pas d'un pouvoir : confronté à la réalité, il s'agit d'un processus, d'une ampleur bien plus modeste. Mary Daly écrivait que « l'ancien processus de dénomination n'était pas le produit d'un dialogue – une réalité accidentellement admise dans la Genèse, lorsqu'Adam nomme les animaux et la femme<sup>2</sup> ». C'est la légitimité à nommer qui constitue un pouvoir sur et contre celles qui sont empêchées de nommer leur propre expérience ; c'est cette légitimité, entretenue par l'usage de la violence, qui écrit les noms en lettres de sang dans le système patriarcal. Les hommes ne se contentent pas de décréter que les femmes sont le diable, ils ne se contentent pas de leur imposer ce nom et cette description ; ils exterminent neuf millions de femmes en les faisant passer pour des sorcières simplement parce qu'ils ont décrété qu'elles sont le diable. Les hommes ne se contentent pas de décréter que les femmes sont faibles, ils ne se contentent pas de leur imposer ce nom et cette description ; ils mutilent également le corps des femmes, les emmaillotent pour les empêcher de se déplacer librement, les utilisent comme des jouets ou des ornements, les gardent sous clé et chétives, simplement parce qu'ils ont décrété qu'elles sont faibles. Ils disent que les femmes veulent être violées ; alors ils violent. Elles résistent au viol ; alors ils doivent les battre, les menacer de mort, les emmener de force, les attaquer la nuit, utiliser un couteau ou un poing ; et pourtant, ils prétendent encore que c'est ce qu'elles désirent, bien entendu. Elles disent non ; ils affirment que cela veut dire oui. Ils disent d'elles qu'elles sont ignorantes, puis ils les privent d'éducation. Ils les empêchent de faire un usage rigoureux de leur esprit et de leur corps, puis ils les qualifient d'intuitives et d'émotionnelles. Ils définissent la féminité et lorsqu'elles ne s'y conforment pas, ils les nomment déviantes, malades, ils les tabassent, leur coupent le clitoris (siège de masculinité pathologique), leur arrachent

---

<sup>2</sup> Daly, *Beyond God the Father*, p. 8.

l'utérus (source de leur personnalité), les lobotomisent ou les médicamentent (admission perverse qu'elles peuvent penser, bien que penser, pour une femme, est compris comme une déviance). Ce qu'ils appellent « sexe » n'est rien d'autre que l'antagonisme et la violence, pris à divers degrés ; ils les frappent et appellent ça « des preuves d'amour » (lorsqu'elle est sa femme) ou « érotisme » (lorsqu'elle est sa maîtresse). Si elles les désirent sexuellement, ils les appellent « salopes » ; si elles ne veulent pas d'eux, ils les violent et disent qu'elles en avaient envie ; si elles préfèrent étudier ou peindre, ils disent d'elles qu'elles sont coincées et se vantent de pouvoir les guérir de leurs passions avec le tristement célèbre « bon coup de bite ». Ils les appellent « femmes au foyer », faites pour rester à la maison, ils les maintiennent dans la pauvreté et la dépendance totale et si elles quittent la maison, ils pourront toujours les acheter avec l'argent qu'ils possèdent puis les appeler « putes ». Ils les nomment selon ce qui les arrange. Ils font ce qui leur plaît et appellent ça comme ils veulent. Ils recourent à la force pour préserver le pouvoir de nommer et ils justifient l'usage de la force en faisant appel au pouvoir de nommer. Le monde leur appartient parce qu'ils ont nommé tout ce qui s'y trouve, elles également. Elles retournent ce langage contre elles car ce langage ne peut pas être utilisé autrement. Le quatrième fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est que les hommes, parce qu'ils ont une existence intellectuelle et créative, donnent un nom authentique aux choses. Tout ce qui contredit ou subvertit le nom attribué par les hommes est discrédité jusqu'à en disparaître ; le pouvoir de nommer, dans le système patriarcal, est lui-même un genre de force.

Cinquièmement, les hommes ont le pouvoir de posséder. D'un point de vue historique, ce pouvoir a été total ; il fut refusé à certains hommes par d'autres hommes lors des périodes

d'esclavage et d'autres persécutions, mais dans l'ensemble il fut maintenu par la force armée et la loi. Dans de nombreux coins du monde, le droit des hommes à posséder les femmes et tout ce qu'elles fournissent (des enfants et du travail) est toujours absolu, et aucune des considérations sur les droits humains ne semble s'appliquer aux populations de femmes captives. Au cours des 140 dernières années aux états-unis, ce droit de posséder a subi des modifications légales, mais la lettre de la loi, même quelque peu améliorée, n'est pas équivalente à l'esprit de la loi. Les violences conjugales et le viol au sein du couple, aussi répandus ici qu'ailleurs, sont légitimés par l'idée que le droit de propriété qu'un homme exerce sur sa femme l'autorise à lui faire subir tout ce qu'il veut : son corps à elle lui appartient à lui et il peut l'utiliser pour son plaisir sexuel, pour la frapper, pour l'engrosser. Le pouvoir de posséder dont disposent les hommes, parce qu'il occupe une place si centrale dans l'histoire, n'est même pas égratigné par les modestes contraintes légales qui lui sont appliquées. C'est vrai : aujourd'hui aux états-unis, une femme mariée peut posséder sa propre brosse à cheveux et ses propres vêtements, ce qui n'était pas le cas durant la majeure partie du 19<sup>e</sup> siècle ; si l'envie lui prenait de s'enfuir de chez elle, elle ne serait probablement pas traquée comme une esclave en cavale, alors que c'est ce qui se serait passé durant la majeure partie du 19<sup>e</sup> siècle, et elle ne serait pas non plus fouettée en place publique, même si elle serait probablement toujours frappée pour son insolence en privé. Mais le pouvoir de posséder dont disposent les hommes, comme tous les autres pouvoirs des hommes, n'est pas entravé ou limité par des dispositions particulières. Ce pouvoir, comme tous les autres, est plus grand que chacune de ses manifestations ponctuelles. Le cinquième fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est le présupposé selon lequel le droit des hommes de posséder les femmes et ce qu'elles fournissent est

naturel, qu'il fut établi avant l'avènement de l'histoire et qu'il survivra au progrès. Tout ce que les hommes font pour implanter et maintenir leur propriété est également naturel ; il s'agit d'une conduite qui trouve son origine dans une éthique qui n'a rien de relatif. Le pouvoir de posséder provient du pouvoir du moi lorsque le moi est défini comme celui qui s'empare. S'emparer prend ici un sens plus global : il prend, il garde : une fois qu'il s'en est emparé, c'est à lui. Ce lien entre le moi qui s'empare et le fait de posséder se retrouve à l'identique dans le lien qui existe entre le viol et le mariage par exemple. Le mariage en tant qu'institution est mis en place à partir de la pratique qu'est le viol. Le viol, défini à l'origine comme un rapt, est devenu mariage par enlèvement. Le mariage instituait que le fait de s'emparer d'une femme courait maintenant sur le long terme, que s'emparer d'une femme ne se limitait pas à l'usage ponctuel qu'il pouvait faire d'elle, mais qu'il s'agissait bien d'une prise de possession jusqu'à la mort ou, autrement dit, de l'établissement d'un droit de propriété.

Sixièmement, le pouvoir de l'argent est clairement un pouvoir masculin. L'argent parle, mais sa voix est une voix d'homme. Entre les mains des femmes, l'argent reste très terre à terre ; en additionnant la monnaie, l'argent permet d'acheter des choses d'une valeur équivalente ou inférieure. Entre les mains des hommes, l'argent permet d'acheter des femmes, du sexe, un statut social, de la dignité, de l'estime, de la reconnaissance, de la loyauté, tout ce qui est imaginable. Entre les mains des hommes, l'argent ne permet pas seulement d'acheter ; il apporte avec lui des qualités, des réussites, de l'honneur, du respect. La signification de l'argent s'applique avec une nette différence entre les hommes et les femmes, et ce quel que soit le niveau économique considéré. L'argent, lorsqu'il est amassé par les hommes, devient propre même quand il est sale. Les femmes sont

maudites lorsqu'elles réussissent aussi bien que leurs pairs masculins. Les femmes pauvres, en général, utilisent l'argent pour leur survie de tous les jours ainsi que celle de leurs enfants. Les hommes pauvres, en général, utilisent l'argent dans des proportions étonnamment élevées pour le plaisir. Les femmes riches utilisent principalement l'argent pour la parure, de façon à ce que les hommes les trouvent désirables : l'argent ne les libère pas des dictats des hommes. Les hommes riches utilisent l'argent pour le plaisir et pour engendrer encore plus d'argent. Entre les mains d'un homme, l'argent dénote de sa réussite et de sa valeur personnelle ; entre les mains d'une femme, l'argent est la preuve de quelque chose d'ignoble, d'une ambition anti-féminine ou de cupidité. Le sixième fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est que l'argent rend correctement compte de la masculinité. Les hommes gardent l'argent pour eux. Lorsqu'ils en donnent aux femmes et aux enfants, ce sont des doses homéopathiques sous formes d'allocations. Les hommes gardent le marché du travail pour eux : à travail équivalent, les femmes gagnent moins que les hommes, malgré le fait que *tout le monde* est convaincu qu'il faille une paie égale pour un travail égal ; en moyenne, les femmes qui ont un emploi et qui sont diplômées de l'université gagnent moins que les hommes qui ont arrêté leur scolarité en quatrième ; la ségrégation professionnelle ainsi que l'exclusion pure et simple de l'emploi, permises par la discrimination à l'embauche et les grossesses forcées, maintiennent les femmes en tant que groupe social dans un état de pauvreté, loin de l'argent, incapables de gagner des montants convenables ou d'épargner.

L'argent recèle un fort caractère sexuel. Ainsi, Phyllis Chesler et Emily Jane Goodman ont écrit dans *Women, Money and Power* : « Lorsqu'un homme touche une femme, ce contact physique matérialise la domination économique qu'il exerce sur

elle<sup>3</sup> ». Lorsqu'un homme pauvre séduit ou viole une femme plus riche que lui, le fait qu'il la touche doit être compris comme une rébellion économique. L'argent joue un rôle central dans l'acquisition du sexe, et le sexe joue un rôle central dans la fabrication de l'argent : on le retrouve dans toutes les industries via la publicité (cette voiture vous permettra d'appâter des femmes, avez-vous vu cette chose qui se cambre sur le capot ?), ou alors des produits sont érotisés pour et par eux-mêmes à cause de leur cherté. Dans le monde de l'argent, le sexe et les femmes sont la même marchandise. La richesse, d'où qu'elle provienne et qu'elle que soit son étendue, est une manifestation du pouvoir sexuel masculin.

C'est à grande échelle que les hommes donnent corps à la signification sexuelle de l'argent, mais cette signification est également intériorisée et s'applique au fonctionnement interne des processus sexuels masculins. Les hommes sont censés accumuler le sperme de la même manière qu'ils sont censés accumuler l'argent. Un impératif religieux fondamental (aux religions occidentales et orientales) réprime la dépense de sperme qui ne servirait pas à la fécondation, parce que la richesse gaspillée au lieu d'être investie est perdue. L'expression « économie spermatique » reprend cette même idée dans les milieux laïques, tout particulièrement au cours du dix-neuvième siècle. Il s'agit de l'idée selon laquelle, lorsqu'un homme dépense du sperme, il claque la ressource naturelle la plus importante qu'il a à sa disposition – qu'il expulse ses fils et vaporise leur existence potentielle. Cette idée précède aussi bien chaque dogme religieux que les théories pseudo-scientifiques, et elle leur survit également. Un des sens du verbe *to spend*<sup>5</sup> est éjaculer. Un des sens

---

<sup>3</sup> Phyllis Chesler et Emily Jane Goodman, *Women, Money and Power* (New York : William Morrow & Co., 1976), p. 31.

du verbe *to husband*<sup>ç</sup> est conserver ou économiser ; son sens archaïque est "labourer pour faire pousser des céréales". Un mari, selon cette définition, est donc quelqu'un qui conserve et économise son sperme sauf quand il baise dans l'objectif de féconder une femme. Dans le système patriarcal, le contrôle de l'argent, tout comme la capacité de contrôler l'éjaculation, est synonyme de maturité sexuelle. La valorisation et la conservation de l'argent, le fait d'utiliser l'argent pour créer de la richesse – tout comme la valorisation et la conservation du sperme et le fait d'utiliser le sperme pour créer de la richesse – démontre un conformisme vis-à-vis des valeurs sexuelles et économiques que portent les hommes adultes. Un garçon dépense son sperme et son argent dans les femmes. Un homme utilise son sperme et ses femmes pour fabriquer des richesses. Un garçon dépense ; un homme génère. Le fait de dépenser indique une valorisation immature de la jouissance immédiate. Le fait de générer est révélateur d'une volonté infaillible appliquée au contrôle, aussi bien de soi-même que des autres, qui est un élément essentiel de la perpétuation de la domination masculine. La possession et

---

<sup>ç</sup> Note de la traductrice : *To spend*, en anglais, veut dire « dépenser », et est communément employé pour parler de l'argent que l'on dépense. En français, on pourrait comparer le verbe *To spend* à *Soulager*. *Soulager* est utilisé pour parler des bourses que l'on vide (que ce soit les bourses qui contiennent de l'argent, ou de celles qui contiennent du sperme).

<sup>ç</sup> Note de la traductrice : *Husband*, en anglais, veut dire « époux, mari ». *To husband*, en tant que verbe, ne veut pas dire épouser, mais « agir en époux ». Agir en époux, c'est donc pénétrer le vagin de sa femme, mais c'est aussi économiser de l'argent. Pour prolonger la métaphore entre l'acte sexuel et le fait de faire de l'argent, il existe le verbe *domestiquer* en français. La sphère domestique est bien la sphère du foyer, celle à laquelle sont cantonnées les femmes (souvent mariées). Mais *domestiquer*, c'est aussi utiliser des êtres vivants et vivre de ce qu'elles produisent (les animaux domestiques – vaches, cochons, femmes... – produisent du lait, des œufs, de la viande et des enfants..., sur lesquels les maris peuvent ensuite se faire de l'argent).

l'ensemencement d'une femme au travers du mariage ou de n'importe quelle forme de concubinage (aussi informelle soit-elle) sont perçues comme l'acmé de la dépense sans but, la première preuve tangible que la masculinité est établie de manière irréfutable, adulte, imperméable aux ambivalences de la jeunesse encore contaminée par l'érotisme féminin dans lequel le pénis n'a pas de signification intrinsèque. Un tel dévouement à l'argent n'arrive qu'après avoir prêté allégeance, de manière publique, au déploiement de la masculinité en tant que pulsion agressive et glorifiante. Alors que seuls les hommes pauvres ou défavorisés luttent pour trouver l'argent nécessaire à leur survie, tous les hommes (y compris les hommes pauvres et défavorisés) luttent pour trouver l'argent qui leur permet d'exprimer la masculinité, le pouvoir sur les femmes et à l'encontre de celles-ci. Selon la perception des hommes, avoir moins d'argent qu'une femme est honteux : cela veut dire qu'il est moins masculin qu'elle. Dans ce cas, d'autres pouvoirs masculins, comme le pouvoir de terroriser (la violence) ou le pouvoir de nommer (l'insulte), doivent être invoqués pour compenser.

Septièmement, les hommes détiennent le pouvoir du sexe. Ils soutiennent le contraire : que ce pouvoir revient aux femmes, celles qu'ils perçoivent comme synonyme de sexe. Le caractère charnel des femmes, même lorsqu'il apparaît monstrueux, est considéré comme leur aspect fondamental. S'il fallait retenir le plus explicite et le plus absurde des détails, la démonstration à laquelle adhère les partisans du pouvoir des hommes se résumerait ainsi : les femmes disposent du pouvoir sexuel parce que l'érection est involontaire ; une femme en est la cause supposée ; en conséquence, l'homme est sans défense, et la femme dispose du pouvoir. L'homme réagit à une stimulation qu'il n'a pas provoquée ; il est dans sa nature de réagir ; tout ce qu'il fait, il le fait en réaction à une provocation qui trouve sa source dans

une femme. Même à ce niveau de réflexion le plus basique – elle est la cause de l'érection pénienne, donc c'est elle qui dispose du pouvoir sexuel – la démonstration est délibérément simpliste et intéressée. Les hommes, à travers chacune de leurs institutions, forcent les femmes à se conformer à leur définition ridicule d'elles en tant qu'objet sexuel. Il fétichise son corps à elle dans son intégralité mais aussi morceau par morceau. Il l'exile en-dehors de chaque champ d'expression qui ne reprend pas à la lettre la version masculine du sexe ou de la maternité. Il la force à devenir cette chose qui engendre des érections, puis se prétend sans défense et désarmé lorsqu'il est excité par elle. Sa fureur lorsqu'elle n'incarne pas cette chose qu'il attend d'elle – lorsqu'elle est soit plus, soit moins, que cette chose – est intense et répressive.

Lorsqu'on définit cela de manière plus cohérente – c'est à dire, lorsqu'on l'explique en s'extirpant de l'expérience masculine – le pouvoir du sexe que l'on retrouve dans les actions, les attitudes, la culture et les attributs est la chasse-gardée des hommes, leur domaine, jamais profané, sacré. *Sexe*, un mot si évocateur et englobant tant de sens différents, se retrouve restreint par les hommes au sens de « pénétration pénienne ». Communément appelé « l'avoir fait », *sex* est défini sur le moment uniquement par ce que l'homme fait de son pénis. Baiser – le pénis qui va et vient – est la signification magique, occultée, de « l'avoir fait », la raison d'être du sexe, l'expérience tout entière à travers laquelle les hommes matérialisent leur pouvoir sexuel. Dans la pratique, baiser est un acte de possession – et simultanément un acte d'appropriation, un acte d'acquisition, un acte de force ; c'est une conquête ; cet acte manifeste, dans l'intimité, le pouvoir qui s'exerce sur et contre une femme, d'un corps sur l'autre, d'une personne vis-à-vis d'une chose. « L'acte sexuel » est synonyme de pénétration pénienne, suivit du

mouvement de va et vient du pénis, aussi appelé « baiser ». La femme subit des actes ; l'homme agit et c'est à travers l'action qu'il exprime le pouvoir sexuel, le pouvoir de la masculinité. Baiser ne peut avoir lieu que si l'homme agit sur et contre une personne qui détient moins de pouvoir que lui et cette répartition du pouvoir est tellement ancrée, tellement implicite à l'acte de baiser, que la personne qui se fait baiser est renvoyée au pôle féminin pendant l'acte, même lorsque cette personne n'a pas une anatomie femelle. Dans le système masculin, *sexe* est synonyme du pénis, le pénis est synonyme du pouvoir sexuel, son utilisation lors de la baise est synonyme d'appartenance à la classe des hommes.

Le pouvoir sexuel des hommes trouve également son expression dans une attitude ou qualité : la virilité. D'abord entendue comme synonyme d'appartenance à la classe des hommes, la virilité signifie également *vigueur*, *dynamisme* (et dans les dictionnaires patriarcaux, elle veut aussi dire *force*). La vitalité contenue dans la virilité n'est perçue comme une qualité que lorsqu'elle s'applique exclusivement à l'expression de l'énergie des hommes. Cette énergie a pour caractéristique première d'être sexuelle, trouve sa justification dans la biologie et peut être ramenée au pénis. La virilité est, en réalité, une expression de l'énergie, de la force, de l'ambition et de l'aplomb. Définie par les hommes et vécue par les femmes en tant que pouvoir sexuel masculin, la virilité est une dimension de l'énergie et de l'épanouissement interdite aux femmes.

Le pouvoir sexuel des hommes constitue la matière dont est faite la culture. Il résonne partout. La célébration du viol dans la littérature, la chanson et la science est le point d'articulation qui élève le pouvoir sexuel des hommes au rang d'absolu culturel. La conquête des femmes matérialisée durant la baise, leur appropriation, l'usage qui est fait d'elles en tant que choses, est le

scénario qui se répète sans cesse partout dans la culture, que l'on trouve ou non une référence directe à la baise. Dans la baise, ce pouvoir est magnifié. Comme Virginia Woolf l'a écrit, la femme est son reflet ; en la rétrécissant via l'usage qu'il fait d'elle, l'homme en profite pour doubler de volume. Dans la culture, il est un géant, agrandi par sa conquête, qu'elle soit implicite ou explicite. Elle reste pour toujours son reflet et, comme Virginia Woolf en a fait l'hypothèse, « ...les reflets sont essentiels à toutes les actions violentes et héroïques<sup>4</sup> ». Dans la culture, le pouvoir sexuel est le thème des hommes. Dans la culture, les hommes utilisent les femmes pour expliquer leur thème.

Le pouvoir sexuel est également un attribut des hommes, quelque chose qui leur est immanent et qui entre en résonance avec leur capacité à prendre ce qu'ils veulent ou dont ils ont besoin, tout spécialement lorsqu'ils utilisent leur pénis pour prendre des femmes, mais plus généralement lorsqu'ils prennent les terres et l'argent. En tant qu'attribut, leur pouvoir sexuel fait toute la lumière sur ce qu'ils sont vraiment.

Le septième fondement de l'idéologie énonçant la supériorité masculine est que le pouvoir trouve sa source authentique dans le pénis. La masculinité en actes, restreinte à l'acte sexuel tel que les hommes le définissent, ou plus largement entendue comme l'acte de prendre, n'est rien d'autre que le pouvoir sexuel qui s'accomplit, qui reste fidèle à lui-même. La fable masculine selon laquelle les femmes détiennent le pouvoir sexuel (parce qu'elles causent des érections) protègent de manière opportune les hommes en leur évitant d'avoir à faire face à leur responsabilité et aux conséquences de leurs actes, tout spécialement leurs actes de conquête sexuelle. Après tout, la plupart du temps, les corps qu'ils ont utilisés survivent. Parfois,

---

<sup>4</sup> Virginia Woolf, *A Room of One's Own* (New York : Harcourt, Brace & World, 1957), p.36

ces corps parlent, crient ou pleurent. De nos jours, ces choses prétentieuses portent même plainte et intentent des procès. L'accusation impitoyable – « c'est toi qui m'as provoqué » – est employée pour promouvoir le silence individuel et social, un silence qui est l'environnement le plus hospitalier pour poursuivre la conquête.

---

Le thème central de la pornographie est le pouvoir masculin, il s'agit de sa nature, son ampleur, son utilisation, sa signification. Le pouvoir masculin, tel qu'il est exprimé dans et par la pornographie, est perceptible dans différents traits indépendants mais entremêlés, qui se renforcent les uns les autres : le pouvoir du moi, le pouvoir physique sur et contre les autres, le pouvoir de terroriser, le pouvoir de nommer, le pouvoir de posséder, le pouvoir de l'argent et le pouvoir du sexe. Ces aspects du pouvoir des hommes sont intrinsèquement mêlés aussi bien à la substance qui fait la pornographie qu'à sa production ; autrement dit, les méthodes et les moyens de la pornographie sont identiques aux méthodes et aux moyens du pouvoir des hommes. L'harmonie et la cohérence des valeurs haineuses, que les hommes perçoivent comme normales et neutres lorsqu'ils les appliquent aux femmes, distinguent la pornographie en tant que message, chose et expérience. Les différentes facettes du pouvoir des hommes sont incarnées aussi bien dans le fond que dans la forme de la pornographie, dans l'image ou l'histoire en tant que chose, dans le photographe ou l'écrivain ou l'agresseur, dans le critique ou l'intellectuel qui attribuent une valeur en faisant usage de leur pouvoir de nommer, dans l'utilisation matérielle de modèles, dans l'emploi du matériel pornographique lors de ce qui est appelé *la vraie vie* (et que les femmes sont sommées de

différencier du fantasme). Un sabre qui pénètre un vagin est une arme ; il en va de même pour l'appareil photo ou le stylo qui en rend compte ; il en va de même pour le pénis que tous ces outils ne font que remplacer (*vagin* signifie littéralement *fourreau*). Les personnes qui produisent ces images sont également des armes, de la même manière que des hommes envoyés à la guerre deviennent, dans leurs chairs, des armes. Ceux qui défendent ou protègent ces images sont également des armes. Les valeurs qui sous-tendent le travail pornographique se retrouvent également dans les à-côtés de ce travail. La marchandisation des femmes dans la pornographie n'a qu'une importance secondaire car l'avilissement des femmes n'a lieu que pour postuler, exercer et faire l'éloge du pouvoir des hommes. Lors de l'avilissement des femmes, le pouvoir des hommes ne se préoccupe dans un premier temps que de lui-même, de sa continuation, de son expansion, de son intensification, de son accroissement. Dans son essai sur le marquis de Sade, Simone de Beauvoir utilise l'adjectif « autistique » pour décrire la sexualité de cet homme. L'usage qu'elle fait de cet adjectif est figuré, puisqu'un enfant autiste n'a pas besoin d'un objet extérieur à lui-même sur lequel exercer de la violence (la plupart des enfants autistes sont des garçons). Le pouvoir des hommes tel qu'il est exprimé dans la pornographie est autistique au sens où Beauvoir l'entend pour Sade : ce pouvoir est violent et égocentré ; aucun rapport à autrui ne le fera jamais changer ni ne le persuadera de renoncer à la violence en tant que moyen d'obtenir du plaisir. Le pouvoir des hommes est la raison d'être de la pornographie ; l'avilissement des femmes n'est que le moyen d'atteindre ce pouvoir.

Sous la photographie, on peut lire « CHASSEURS DE MARMOTTES ». Deux hommes blancs, habillés en chasseurs, sont

assis dans une Jeep noire. La Jeep occupe presque tout l'espace de l'image. Les deux hommes sont armés de carabines. Les carabines sortent du cadre de l'image et s'étendent jusqu'à l'espace blanc qui l'entoure. Les hommes et la Jeep font face à l'objectif. Une femme blanche est attachée au capot de la Jeep noire. C'est une corde très solide qui la retient. Elle est écartelée. Ses poils pubiens et son entrejambe sont en plein milieu du capot et de la photo. Sa tête est tournée sur le côté, maintenue dans cette position par la corde qui est tendue en travers de son cou, qui s'étend et qui s'enroule plusieurs fois autour de ses poignets, avant de passer autour des rétroviseurs de la Jeep, pour revenir autour de ses bras, zigzaguer sous ses seins et autour de ses cuisses, puis ramenée autour du pare-chocs et noue ses chevilles. Entre ses pieds, sur le pare-chocs, un sticker orange annonce en lettres noires « Je freine que pour Billy Carter ». Le texte qui accompagne l'image indique : « Des sportifs de l'ouest nous font savoir que la chasse aux marmottes fut particulièrement bonne dans toute la région des Rocheuses la saison dernière. Ces deux chasseurs ont facilement atteint leur quota dans les montagnes. Ils ont dit à HUSTLER qu'ils avaient fourrés et montés leur trophée dès qu'ils l'avaient ramenée à la maison ».

Les hommes sur la photo ont la maîtrise d'eux-même ; c'est à dire qu'ils détiennent le pouvoir du moi. Ce pouvoir émane de la photo. Ils sont armés : d'abord, parce qu'ils sont entièrement vêtus ; ensuite, parce qu'ils transportent des carabines, qui ressortent de l'image à la verticale, suggérant une érection ; puis, parce qu'en étant assis à l'intérieur de la voiture, ils se retrouvent protégés par la carrosserie, encadrés par le pare-brise ; enfin, parce que seule la partie supérieure de leurs corps est montrée. La femme, elle, est possédée ; c'est à dire qu'elle ne dispose pas de moi. Elle n'est rien d'autre qu'un animal capturé, elle est nue, ligotée, exposée aux yeux de tous sur le capot de la voiture, les

traits de son visage ne sont pas reconnaissables à cause de la façon dont sa tête est tordue et attachée. Les hommes sont assis, extrêmement droits et confiants, exhibant la proie piégée devant l'appareil photo. L'immobilité de la femme est semblable à l'immobilité de la mort, analogie qui se trouve renforcée par l'évocation de la taxidermie dans le paragraphe qui accompagne l'image. Il est, il prend ; elle n'est pas, elle est prise.

Cette photographie glorifie le pouvoir physique des hommes sur les femmes. Ils sont des chasseurs, ils utilisent des armes. Ils ont capturé et ligoté une femme. Ils vont la fourrer et la monter. Elle est un trophée. Certaines personnes seraient peut-être tentées d'arguer que la victoire de deux hommes armés sur une femme ne prouve en rien leur supériorité physique, mais cette affirmation ne tient pas dès lors que l'on fait l'expérience (ou que l'on se souvient) de cette photo. La supériorité physique des hommes est établie de manière irréfutable par l'existence même de cette photographie et les connaissances que chacun.e y ajoute en en faisant la lecture : l'image actualise une relation banale et bien réelle où l'homme est fort et la femme faible, où la chasse – le fait de cibler, pister, poursuivre, maîtriser, immobiliser et même blesser – est une pratique courante, qu'elle soit appelée poursuite sexuelle, séduction ou romance. Cette photographie trouve ses racines dans un contexte qui renforce l'affirmation de pouvoir physique des hommes ; et dans la société, qui n'est rien d'autre que ce contexte, il n'y a pas de réalité viable et significative pour contredire le pouvoir physique des hommes sur les femmes tel qu'il est montré dans cette photo.

Sur cette photo, le pouvoir de terroriser est réduit à sa plus simple expression. Les hommes sont des chasseurs avec des fusils. Leur proie est une femme. Ils ont attrapé une femme et l'ont ligotée au capot d'une voiture. La terreur est implicite, mais cette image rend les femmes qui la regardent muettes de peur.

N'importe qui comprend que la femme ligotée doit souffrir. Le pouvoir utilisé pour fabriquer cette photo (le pouvoir de faire usage d'un modèle, de l'attacher de cette manière) et les étapes pour arriver à ce résultat (le fait que quelqu'un a réellement utilisé ce modèle, l'a vraiment attachée de cette manière, le fait que la photo est publiée dans un magazine et qu'elle est vue par des millions d'hommes qui l'achètent précisément pour voir ce genre d'images) suscite de la peur chez les femmes qui regardent cette photographie, à moins qu'elle n'ait complètement dissocié l'image de sa propre personne : qu'elle refuse de croire ou comprendre que des personnes bien réelles ont posées pour faire cette photo, qu'elle refuse de percevoir que la personne ligotée est bien une femme, comme elle. Au final, la terreur est le seul message de cette photo, et c'est aussi l'effet que la photo provoque chez les femmes qui la regardent. Le fait que des hommes ont le pouvoir et l'envie de fabriquer, publier et faire de l'argent sur cette photo suscite la peur. Le fait que des millions d'autres hommes se délectent de cette photo rend la peur palpable. Le fait que des hommes qui, généralement, soutiennent les droits civils, se retrouvent à défendre cette photo sans percevoir qu'il s'agit d'une attaque envers les femmes augmente la peur. Car si l'horreur de cette photo n'est pas identifiée comme telle par ces hommes, alors cette horreur n'est pas validée en tant que telle dans la culture masculine, et les femmes se retrouvent a priori démunies. Les vers dévastateurs de Rimbaud reviennent en mémoire : « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée. Je me suis armé contre la justice<sup>5</sup> ».

La menace dans le texte qui accompagne l'image est également féroce et effrayante. Elle est un animal, elle fait penser

---

<sup>5</sup> Arthur Rimbaud, « Jadis » dans *Une saison en enfer*, consulté sur <http://www.mag4.net/Rimbaud/poesies/Jadis.html>

à un chevreuil fuyant le chasseur, elle fait penser aux bébés phoque qui se font exploser le crâne à coup de masse, elle fait penser à une espèce presque disparue. Les hommes vont la fourrer et la monter comme un trophée : elle fait penser aux cadavres que l'on exhibe fièrement comme preuve du triomphe.

Et l'on retrouve le pouvoir de nommer. Ici, on l'appelle « marmotte ». À travers le processus de désignation, elle est atrophiée au point de disparaître ; son humanité est annulée. Au lieu de demander de l'aide à l'Union américaine pour les libertés civiles, elle devrait peut-être s'adresser à un groupe qui tente d'empêcher les actes de cruauté envers les animaux – marmotte, dinde, poule, chienne, morue, minou, et ainsi de suite. Les mots qui l'animalisent ont un caractère pérenne : c'est l'homme qui s'est occupé de nommer. Le pouvoir de nommer contient également la liberté de se moquer. Les chasseurs freineront pour Billy Carter. Le ridicule ne tue pas ; les chasseurs le laisseront donc vivre. Le vrai dindon de la farce est l'idiot qui freine pour les animaux, catégorie qui inclut également les femmes. Le fait que le sticker sur le pare-chocs de la voiture soit écrit au présent suggère que la voiture est en train de rouler. Sans ce sticker, l'idée de mouvement serait absente de l'image. La voiture devient ainsi une arme, un objet qui cause la mort, sa véritable raison d'être lorsque des hommes en font usage. Nous sommes incité.es à nous rappeler des animaux écrasés sur la route, une image obsédante mélangeant sang et mort. Nous visualisons la voiture, avec la femme ligotée sur le capot, en train de rouler et de rentrer dans quelque chose ou quelqu'un.

Chaque détail de la photographie exprime la possession. Ces chasseurs sont des membres d'un club select, leur réussite financière étant suggérée par la chasse en tant qu'activité de loisir et de détente. Ils ont l'équipement nécessaire et les vêtements adéquats. Leur voiture rutilante. Ils ont des armes : des

fusils, une voiture. Ils ont une femme, ligotée et impuissante, et peuvent l'utiliser comme ils veulent. Ils vont la fourrer et la monter. Le fait qu'ils la possèdent n'est pas limité dans le temps, et se prolonge même dans sa mort (à elle). Elle est possédée en tant que chose, en tant que trophée, en tant que chose morte, un oiseau mort, un chevreuil mort ; elle est une marmotte morte. L'appareil photo et le photographe qui se trouve derrière possèdent également cette femme. L'appareil photo l'utilise et en fait une copie. Le photographe l'utilise et conserve une copie d'elle. L'éditeur de la photo peut aussi dire qu'elle est son trophée. D'ailleurs, il l'a déjà montée et exhibée. La chasse perçue comme un sport laisse penser que ce n'est pas la première fois que ces chasseurs partent en chasse et qu'ils chasseront encore, que chaque femme capturée sera utilisée et possédée, fourrée et montée, que ce droit de posséder trouve sa source dans la relation que l'homme entretient avec la nature, que son droit de posséder est tellement naturel et élémentaire qu'il peut être tenu pour acquis, et incidemment, prendre la forme d'un jeu ou d'un sport.

Le fait de posséder induit la richesse. La femme est comparée à de la nourriture (un animal mort), la forme de richesse la plus brute pour un chasseur. En tant que trophée, elle est une richesse que l'on exhibe. Elle est une ressource, une partie de ce qui permet aux hommes de comparer leur fortune. L'homme, en tant que chasseur, possède la terre, les choses qui s'y trouvent, et ses ressources naturelles. Elle fait partie de la faune qui n'est là que pour être pillée pour le profit ou le plaisir, accumulée, utilisée. Le fait qu'ils aient « atteint leur quota », puis qu'ils aient utilisés ce qu'ils avaient attrapé, va de pair avec l'idée que l'économie est un attribut de la masculinité mature.

Le sujet de cette photographie met en évidence la richesse des hommes en tant que classe. En effet, une classe n'en utilise pas une autre, à moins que cette utilisation ait une incidence sur

la distribution de la richesse. Le travail du modèle féminin est le travail de celle qui est dans une détresse économique, c'est le signe d'une situation économique dégradée. Dans la photo, la relation qui existe entre les hommes et la femme n'est pas fictive ; c'est un symbole, et ce symbole est porteur de sens parce qu'il est enraciné dans la réalité. La photo met en scène une relation entre riches et pauvre qui existe réellement dans la société. Le sujet de cette photo relié au contexte dans lequel cette image est produite – une industrie qui génère de la richesse en produisant des images avilissantes où les femmes sont utilisées, une société où les femmes ne peuvent pas gagner leur vie correctement car les femmes sont considérées exactement de la même manière que cette femme sur la photo – fait la démonstration du lien qui existe entre masculinité et richesse et le perpétue. La dimension économique-sexuelle de la photo est si évidente qu'elle est facilement oubliée : cette image ne pourrait pas exister en tant que photo qui produit de la richesse si les hommes ne disposaient pas des ressources nécessaires, et donc de la richesse, pour la produire et la consommer.

Le sexe en tant que pouvoir est la composante la plus explicite de cette photographie. Le pouvoir du sexe se situe sans ambiguïté du côté des hommes, bien que la représentation de la femme en tant qu'animal sauvage sous-entende que la sexualité de cette femme indomptée représente un danger pour les hommes. Mais le triomphe des chasseurs équivaut au triomphe presque universel des hommes sur les femmes, un triomphe qui atteint son paroxysme au moment du bourrage et du dressage. Les chasseurs sont des archétypes de la virilité. Leurs pénis sont cachés mais leurs fusils sont mis en valeur. La voiture, meilleure alliée des hommes dans la vie en général, est également un indice de virilité, et encore plus lorsqu'une femme y est attachée, complètement nue, au lieu de poser dessus en robe de soirée.

L'image pornographique est la clé qui permet de comprendre l'image publicitaire, et l'image publicitaire fait écho à l'image pornographique.

Finalement, le pouvoir du sexe se voit résumé au pouvoir de conquérir. Ils l'ont traquée, capturée, ligotée, fourrée et montée. L'excitation provient précisément du fait que ces actes lui ont été imposés. La chasse, les cordes, les fusils ; autant de témoignages montrant que les choses qui lui ont été faites ou lui seront faites iront contre sa volonté. Ici encore, l'édification de la conquête comme quelque chose de naturel – l'édification de la nature, de l'homme au milieu de la nature, de l'homme naturel – est implicite aussi bien dans le visuel que dans les mots employés.

Le pouvoir du sexe, selon la conception masculine, est également funèbre. Il est complètement imprégné de mort. La trinité érotique des hommes – sexe, violence et mort – règne en maître. Elle sera ou est déjà morte. Ils l'ont tuée ou vont le faire. Tout ce qu'ils lui font n'est que violence. L'expression « fourrée et montée » est particulièrement évocatrice de par son double sens d'agression sexuelle et d'empaillage.

*Whip Chick*, un livre, est construit autour de l'idée centrale selon laquelle, lorsque le pouvoir est assimilé à la cruauté, c'est chez la femme qu'on le trouve, et plus particulièrement chez la femme féministe. Qu'elle soit appelée « amazone » ou « femme libérée », elle dit « Toi, le sale macho » pendant qu'elle enfonce son talon aiguille dans ses couilles. Elle est tout aussi dangereuse que n'importe qui, sa méchanceté dirigée contre les parties génitales des hommes, qu'elle menace d'arracher à mains nues. Elle est une chimère, et non pas un symbole : le pouvoir qui lui est attribué ne résonne aucunement dans le monde réel.

Dans *Whip Chick*, Scott Healy, qui a une grosse bite et qui est un vrai tombeur, baise Mme Alice Waverly dans un motel. Elle

l'en remercie. Là, Alice et Scott sont aperçus par Cora Hertzell, une enseignante à l'université du coin. Alice est scandalisée que Cora, une prof, se trouve dans un motel. Elle décide de débarrasser la ville de Cora. Le neveu de Scott, Chris, a le béguin pour Cora, sa prof. Il pense à elle, à comment elle bouge comme une strip-teaseuse, et se masturbe. Il se dit qu'il est trop vieux pour se masturber mais son reflet dans un miroir lui indique qu'il ne peut pas s'en empêcher. Scott rentre à la maison et prépare un plateau repas. Sandra Waverly, la fille d'Alice, téléphone à Chris. Sandra propose à Chris de lui faire tout ce qu'il voudra. Chris répond qu'il est occupé. Scott dit « La petite tapette ». Scott réussit à convaincre Chris de fréquenter Sandra. Sandra séduit Chris, qui a une grosse bite. Il rentre chez lui et lui téléphone. Elle veut qu'il revienne. Il répond qu'il ne reviendra qu'à la condition qu'il soit son maître et qu'elle fasse tout ce qu'il lui dit : « À présent, sa bite commençait à s'allonger. Il ressentit le besoin irréprouvable de la lui enfoncer dans la gorge ». Il lui ordonne de se pénétrer le vagin avec le combiné du téléphone et de se masturber avec en attendant qu'il arrive. Puis il se rend chez elle. Il lui arrache ses vêtements et la gifle. Il continue à la frapper. Elle hurle. Puis elle dit : « Ooh maître. Faites-moi mal. Punissez-moi ». Elle dit également : « Je veux que mon homme me punisse ». Elle l'appelle Papa. William, le petit copain de Sandra, trouve une lettre que Chris a écrit à Cora et dans laquelle il la vénère. Sandra suggère à Chris de trouver William avant qu'il n'ait pu montrer la lettre à Cora. Chris l'en remercie. Sandra lui attache les mains, puis les couilles, s'éclipse puis revient avec des bas noirs et un fouet et se met à le battre. Dans un restaurant, les parents de Sandra, Alice et Peter Waverly sont en train de dîner. Alice veut que Cora soit renvoyée. Cora se trouve également dans le restaurant. Un clochard fanfaronne à propos de sa masculinité. Cora le fait monter dans sa voiture. Alice envoie Pete surveiller

Cora et le clochard pour obtenir des preuves contre Cora. Scott va parler à Alice, ils se disputent au sujet de Cora, puis Scott se met à doigter Alice sous la table et Alice se met à branler Scott. Ensuite ils montent dans une voiture et baisent ensemble. Cora branle le clochard dans sa voiture. Cora le conduit à un motel. Cora est désignée comme « l'amazone ». Elle tient le clochard par la bite et le fait tourner en rond dans la chambre. Il ne peut pas s'échapper. Elle lui ordonne de la brouter. Elle dit : « C'est la seule utilité d'un homme ». Elle l'autorise à la baiser mais il échoue, alors elle se met à lui broyer les couilles jusqu'à ce qu'il « perde gaiement conscience ». En quittant le motel, Cora aperçoit Pete Waverly. Elle le séduit. Il a une bite énorme. Ils retournent dans sa chambre. Le clochard est en train de prendre une douche. Pete baise Cora. Elle oblige le clochard à lui lécher le cul puis la chatte pendant que Pete la prend par derrière. Une fois qu'ils ont tous joui, Cora ordonne au clochard de nettoyer les parties génitales de Pete. Pete refuse de se laisser faire. Cora sent que Pete a peur et qu'il n'ose pas. Pete va prendre une douche, Cora envoie le clochard dans la salle de bain, des râles et des ahanements finissent par parvenir de la douche. Le lendemain, sur le campus, Chris baise et est globalement malmené par Sandra avant qu'une autre femme libérée prénommée Carol ne les rejoigne. Cora reçoit la lettre de Chris. Elle le séduit et insiste pour qu'il éjacule dans son vagin ; « Je veux que tu m'ensemences ». Carol suit Chris jusque chez lui et le séduit. Carol, conformément à la femme libérée qu'elle est, tente de faire débâter Chris : « Le ton de sa voix se transforma pour devenir le ton pédant de la femme libérée ». Il la baise sur la table de la cuisine et lui enfonce une salière en verre dans le cul. La table s'écroule au moment où ils jouissent. Scott a vu toute la scène. Il dit à Chris : « C'est la meilleure façon d'attraper un de ces oiseaux libérés. Il faut leur saler le derrière ». Scott est seul chez lui. Sandra vient voir si

Chris est là. Chris est chez Cora. Sandra se jette au cou de Scott et le séduit. Elle l'appelle sans arrêt « motherfucker », parce qu'elle sait qu'il a baisé sa mère. Chris est avec Cora. Elle le fait se déshabiller. Elle remarque les marques de fouet laissées par Sandra. Ces marques prouvent qu'il n'est pas le lionceau qu'elle croyait, aussi continue-t-elle à lui frapper les couilles. Elle devient sa maîtresse. Pendant ce temps, alors que Scott et Sandra sont en train de baiser, la mère de Sandra leur téléphone. Tout le monde doit se retrouver chez Cora, alors que Scott est en pleine action avec son « mât cyclopéen » ! Cora demande à Chris : « Es-tu un homme ? ». Sa réponse : « Non ! ». Il ne se sent plus, « dépassé par le stupre, la douleur et la joie ». Cora lui demande : « Es-tu le fils à sa maman ? ». Il réponds : « Oh oui ! Baise-moi maman ! Déchire-moi !! ». Au milieu de tout ça, Cora, s'adressant à Chris, traite Scott de « chauvin répugnant ». Cora continue de frapper le pénis de Chris avec sa jambe. Cora enfonce son doigt dans l'oreille de Chris et son poing dans sa gorge tout en disant : « Je sais ce que tu penses et tu as raison ! Chaque trou, chaque recoin, chaque anfractuosité. Tu vas te faire baiser pour avoir désobéit ». Elle écrase ses couilles dans sa main et n'arrête pas de le gifler. Elle dit : « Maman va te punir maintenant ». Elle lui enfonce un stylo plume dans le cul, il tombe à terre, elle pousse le stylo plume du pied dans son rectum, puis elle fourre son pied dans son cul. Elle dit qu'elle veut voir son oncle. Les Waverly arrivent à la maison de Cora. Ils disent qu'ils cherchent Sandra. Cora commence à se déshabiller. Alice dit qu'elle a mis une drogue dans le château d'eau pour provoquer des comportements bizarres parmi la population et démasquer Cora. Alice dit qu'elle a toujours aimée Cora. Cora va chercher son gode ceinture et baise Alice. Alice a peur que le gode ne soit trop gros puis, finalement, a envie de se le prendre dans le cul. Pete regarde la scène. Sandra et Scott entrent. Cora se relève et défait le gode. Sandra va chercher Chris.

Alice et Pete se disputent. Alice dit qu'elle n'a pas mis de drogue dans l'eau. Elle dit que Pete l'a violée pendant leur nuit de noces et qu'il la viole depuis des années, que la seule chose à laquelle il pense est le sexe. Alice dit : « sale phallocrate ! ». Puis elle enfle le gode ceinture et le prend par derrière. Pete et Alice tombent d'accord sur le fait que leur mariage est maintenant rentré dans l'ordre. Scott et Cora, elle caressant gentiment sa bite, sans que ce geste ne puisse représenter aucune menace mais uniquement la promesse d'un service, entrent dans la pièce et regardent. Ils annoncent qu'ils vont se marier. Les cris de plaisir et de douleur de Chris, entremêlés aux cris de « Sandra, oh Sandra, oui Sandra », envahissent la pièce.

Fin.

Dans *Whip Chick*, le pouvoir des hommes est, dans le meilleur des cas, instable ; les femmes prennent facilement le contrôle lorsqu'elles développent une masculinité plus ambitieuse que celle des personnages anatomiquement mâles. Scott est l'exception. Sa masculinité est tellement inébranlable, tellement exempte de toute corruption homosexuelle, tellement préservée de tout désir pour la mère, qu'il gagne le cœur de Cora. Elle est en quête d'un vrai homme, le baiseur ultime qu'elle ne réussira pas à dominer. Le destin final de Pete – se faire prendre dans le cul par sa femme avec un gode, jusqu'à ce que la mort les sépare – est annoncé par le plaisir homosexuel qu'il ressent avec le clochard que Cora a arrangé pour lui dans le motel. De la même manière, Scott laisse présager du destin de Chris lorsqu'il le qualifie de « petite tapette ».

*Whip Chick* a soi-disant été écrit par une femme, un artifice courant dans la pornographie qui est écrite rapidement avant d'être vendue à un éditeur pour un prix fixe. Cette opération est rentable pour l'auteur à partir du moment où il envoie le maximum de livres dans le laps de temps le plus court possible.

Tous les livres écrits par un même auteur peuvent être publiés sous différents pseudos. En général, les débats concernant le sexe réel des auteurs de pornographie – de *Whip Chick* jusqu'à *Histoire d'O* – n'ont aucun intérêt, puisque le but de ces ouvrages est de contenter le consommateur masculin dont les goûts sont totalement prévisibles, étant donné qu'ils n'existent qu'à l'intérieur de l'espace limité des idées et valeurs sexuelles masculines. Anaïs Nin a essayé de se conformer aux usages de la pornographie pour faire de l'argent rapide, mais a toujours exprimé de la sensibilité d'une manière naïve et ridicule. La plupart des auteurs de pornographie sont des hommes. Le pseudo féminin sur la couverture fait partie du produit, un élément de fiction. Cela vient valider le fantasme des hommes selon lequel l'érotisme des femmes se plie aux injonctions sexuelles masculines.

Comment est dépeint le pouvoir des hommes dans *Whip Chick* ? On pourrait penser que les hommes détesteraient la plupart des scènes sexuelles dans ce livre, car la description d'une femme qui enfonce son talon aiguille dans les couilles d'un homme pour provoquer du plaisir aussi bien chez l'homme que chez la femme fait qu'ils ont tout à y perdre et rien à y gagner. C'est sans compter sur le fait que les ressources du pouvoir masculin n'ont pas besoin d'être toujours évidentes pour produire leurs effets. *Whip Chick* n'est pas une erreur.

Premièrement, *Whip Chick* n'est pas plausible. La prose, l'histoire, l'action, les dialogues, tout est absurde et ridicule. Faire des hommes des victimes sexuelles est tout simplement irréaliste, partiellement grotesque car cela fait difficilement écho au monde réel. La femme ligotée au capot de la voiture renvoyait à notre réalité : la transformation des femmes en marchandise est monnaie courante. *Whip Chick* est un fantasme masculin, sans lien

avec la réalité, sans lien avec la distribution du pouvoir en tant que fait social.

Deuxièmement, les hommes dans *Whip Chick* sont punis par les femmes pour leurs manquements vis-à-vis de la masculinité : ils sont punis parce qu'ils sont des tapettes ou parce qu'ils réclament maman. Lorsque les hommes perdent le contrôle des femmes, ils perdent tout, tous les genres possibles et imaginables de pouvoir que les hommes devraient et doivent posséder. La femme dangereuse, que l'on appelle aujourd'hui *amazone* ou *femme libérée*, rôde sans cesse, prête à bondir à la moindre défaillance des hommes dans la cruauté qu'ils imposent. À la moindre imperfection dans la baise – l'acte qui cimenterait son intégrité d'homme – la chienne qui se cache se transformera en castratrice. Un moment d'immaturation, d'indécision ou de gratitude (comme lorsque Chris remercie Sandra de lui avoir suggéré de récupérer sa lettre adressée à Cora avant qu'elle ne lui parvienne) sera synonyme d'humiliation totale, et de mutilation pénienne.

Troisièmement, toute l'action sexuelle se déroule à l'intérieur du champ de la définition masculine de la sexualité. La cruauté est l'essence de l'action sexuelle ; la baise est l'acte masculin le plus chargé de sens ; le pénis est la source et le symbole de la masculinité réelle ; le châtiment est la prérogative des hommes à moins qu'ils ne perdent cette prérogative en étant défaillants, au quel cas une femme, la plus masculine de toutes, leur vole cette prérogative ; la force fait partie intégrante de la baise ; et la domination est le but ultime de tout comportement sexuel. Voilà les valeurs incarnées dans *Whip Chick*. Voilà ce que construit, en cognant le jour, l'homme qui avait un marteau.

Quatrièmement, *Whip Chick* met particulièrement en garde contre le fait que la féministe veut castrer l'homme et utiliser sa sexualité à lui comme si elle était la sienne pour la retourner

contre lui. Ce livre fait également savoir que si les hommes ne préservent pas l'inviolabilité du pouvoir masculin, les femmes dangereuses et prétentieuses viendront le leur dérober et le retourneront contre eux. Ce livre présume que les femmes feront subir aux hommes ce que les hommes leur ont fait subir jusqu'ici. Cette construction de ce que deviendraient les femmes si elles en avaient l'opportunité (à savoir : des castratrices vicieuses) insinue que la seule défense disponible aux hommes est de continuer à conquérir sexuellement les femmes, et cela sans aucune défaillance.

Cinquièmement, si les hommes se sentent coupables de ce qu'ils font subir aux femmes, le spectre de la femme qui vient leur donner une bonne punition, mais toujours selon des règles accessibles à leur entendement puisqu'ils ont des références limitées, peut leur servir d'échappatoire à ce sentiment de culpabilité, avec l'avantage de ne provoquer aucune perte de confiance en soi. Il n'y a aucune perte de confiance en soi car le style du livre est ridicule et qu'un homme, Scott, finit par triompher de l'amazone.

Sixièmement, *Whip Chick* présuppose que la seule chose que veut une femme – quel que soit son mauvais caractère ou son degré de dangerosité – c'est un homme pour la baiser ou la dominer. N'importe quelle chienne peut être domptée par un homme du moment qu'il est suffisamment viril.

L'incidence finale de *Whip Chick* est d'explicitier la nature du pouvoir des hommes et de montrer comment le conserver. Le fantasme permet aux hommes d'envisager les conséquences, telles qu'ils se les imaginent, qu'auraient pour eux la perte du pouvoir au profit des femmes. Ils peuvent s'attendre à subir ce qu'ils ont fait subir aux femmes. Ils peuvent envisager leur propre dévastation dans leur imaginaire ; l'expérimenter en ayant l'initiative, en se limitant à leur propre code, en la transformant

en une expérience sexuelle masturbatoire puis, arrivés à la fin du livre, du fait de l'avoir lu, être mieux armés pour parer à toute vulnérabilité qui pourrait les mettre en danger. Dès lors, ils seront convaincus que leur pouvoir ne peut être préservé que par un asservissement cruel et impitoyable des femmes. Et ce n'est pas un accident si les « femmes libérées » et les « amazones » seront les plus dangereuses des femmes, celles qui nécessiteront le plus d'être asservies, celles qui représenteront le plus grand et le meilleur test de la masculinité en action. *Whip Chick* fait des féministes le plus dangereux des groupes de femmes pour le pouvoir des hommes, celles qui ont le plus besoin d'être recadrées à l'aide de relations sexuelle humiliantes et violentes. *Whip Chick* – même avec un talon aiguille enfoncé dans l'entrejambe – est un plaidoyer habile et efficace en faveur de la domination masculine.

*I Love a Laddie*, un livre, est composé de trois histoires courtes ainsi que d'une préface écrite par un homme dont le nom est suivi des lettres « M.A. », ce qui veut a priori dire « Maître ès Arts »<sup>1</sup>. L'introduction écrite par cette personne met en garde contre le fait que « la pratique régulière d'actes sexuels pervers peut parfaitement aboutir sur une situation où une pratique indésirable deviendrait totalement habituelle pour un corps et esprit [*sic*]. Être informé du large éventail de perversions sexuelles et de ses dangers devrait être utile pour contrer ces

---

<sup>1</sup> Note de la traductrice : « John Smith, PhD » est une façon de présenter son niveau d'étude qui veut dire que John Smith a fait une thèse et est docteur. De façon similaire, « John Smith, M.A », veut dire que John Smith est l'heureux détenteur d'un « Master en Arts », les Arts regroupant toutes les disciplines littéraires dans la tradition universitaire des états-unis. Ici, il faut voir le jeu de mots à connotation sexuelle entre posséder un master et détenir le titre de maître dans les arts sexuels.

pulsions [sic]... ». Une fois que l'on est informé des dangers du vice, on peut enfin y prendre plaisir.

Dans la première histoire courte, Dave le matelot prend un jour de congé pour se rendre à Londres et bien s'éclater. Ses « envies de chatte » le démangent. Il a une demi-molle. Lorsqu'il descend du train, tous les bagagistes l'ignorent parce qu'il est grand et fort, tous sauf un bagagiste efféminé qui propose de porter le sac de Dave avec « une sollicitude cajolleuse [sic]... ». C'était « comme l'invitation d'une fille à se glisser dans sa chatte ! ». Dave a une demi-molle. Un taxi, qui suppose que les penchants de Dave sont les mêmes que ceux du bagagiste, le conduit dans un hôtel où le gérant a le même genre de voix que celle du bagagiste. Le gérant lui tend un stylo avec un mouvement cajoleur. Dave se rend compte que son congé sera « un festival où il faudra tenir la barre » et affirme que « un trou en vaut un autre ! ». Dave se déshabille puis admire son corps et sa bite bien dure dans le miroir. Dave prend un bain. Le tapis dans sa chambre lui rappelle un homme avec lequel il a dormi en Inde. Sa bite durcit et cette fois prend la couleur d'un « rouge brillant et profond ! ». Dave se masturbe sur le tapis. Dave enfle son seul costard. Le gérant lui propose de le repasser. Dave enlève son seul costard. Garry, le gérant, lui fait des avances discrètes. Dave décide de « lui donner toute la bite qu'il pourra prendre » mais seulement lorsque Garry fera le premier pas. Garry amène de la liqueur et des verres. Ils se déshabillent. Rapidement, « le doigt de David entreprenait de violer consciencieusement [sic] le trou de balle de Garry ». Dave baise Garry qui est désigné par l'expression *sa victime*. Garry jouit mais reste « dévoué à n'importe quel caprice de son maître ». Dave amène sa victime sur le tapis où il l'écartèle. Garry « tressaille et frissonne [sic] sous les assuts [sic] frénétiques infligés à son corps vulnérable ». Dave fait la tournée des bars. Il est excité par les femmes en mini-jupe. Un homme

d'âge moyen tente de le ramener chez lui. Dave sort du bar. Quelqu'un se met à le suivre, un jeune voyou ; Dave se sent insulté. Dave retourne à son hôtel, où la clé de la chambre de Garry, numéro 69, l'attend à côté d'un pot de vaseline. Garry est vêtu d'un négligé. Ils prennent un bain ensemble, puis ils vont sur le lit de deux mètres de large, préparé avec du linge en satin. Dave baise Garry. Garry suce Dave. Le matin suivant, Dave se rend chez un tailleur que lui a conseillé Garry. Puis il va dans un bar où il rencontre Harry, l'homme d'âge moyen qui avait déjà essayé de le ramener chez lui la nuit d'avant. Ils vont dans un strip-club (les strip-teaseuses sont des femmes). Dave a la trique. Harry le branle. Dave retourne à l'hôtel. Garry baise Dave. Dave jouit. Garry continue à le baiser. Dave découvre de nouvelles facettes de lui-même au moment où « l'intensité des coups dans son rectum ainsi que leur violence augmentait [sic] à chaque seconde et à chaque poussées [sic] des hanche [sic] et des reins de l'autre homme ! ». Ils vont dans la chambre de Garry. Ils se regardent. Dave suce la bite de Garry. Garry retourne Dave sur le dos « comme une fille » et le baise. Dave s'en va dans sa chambre, le rectum endolori et prend un bain. Il retourne dans les bars, finit dans un bar homosexuel, trouve un jeune innocent qui n'habite pas la ville, se rend chez le jeune innocent. Dave raconte au garçon plein de genres différents de filles et « toutes les choses bizarres [sic] qu'il les a vues faire ». Le garçon innocent a la trique. Ils se branlent l'un l'autre, puis Dave le baise, en dépit des cris de douleur, qui finissent par se transformer en cris de plaisir. Dave rentre à l'hôtel et dort. Garry amène le petit déjeuner. Dave lui raconte avoir initié un puceau la nuit dernière. Garry baise Dave. Dave va chez le tailleur puis dans un bar. Un inconnu propose de l'emmener dans un club homosexuel. Il propose à Dave de lui donner de l'argent pour le baiser devant trois lesbiennes qui cherchent du fun. Dave accepte. Dave baise le jeune homme.

Lorsqu'il relève la tête, il est entouré de « femmes et files [sic] dont les vêtements sont retroussés et les culottes sont au niveau de leur demi-bas en nylon, qui sont en train de se doigter activement les chattes des unes et des autres ». Les lesbiennes ordonnent au jeune délinquant de laisser le sperme couler de son cul dans plat en verre pour qu'elle puisse l'inspecter. Les lesbiennes « s'arrachaient mutuellement [sic] leur culotte pour se mettre tête-bêche entre les cuisses écartées et commencer un 69 féminin ! ». Dave reçoit l'argent promis ainsi qu'un bonus. Fin.

Dans la deuxième histoire courte, Paul a la quarantaine passée et est riche. Il utilise son argent pour s'adonner à son plaisir favori : enculer de jeunes hommes. Il n'aime pas les femmes et évite les voyous. Il utilise son argent pour pousser de jeunes garçons à s'adonner à ce que lui préfère. Paul attend Bob, un nouveau garçon. Bob arrive. Bob raconte à Paul comment lui et un autre jeune garçon, Robin, avaient trouvé des photos de « filles qui ne portaient rien [sic] d'autre que leurs sous-vêtements et des bas » et qu'ils s'étaient cachés pour les « meuter [sic] » et que, en conséquence, ils s'étaient branlés l'un l'autre. Paul montre à Bob de la pornographie hétérosexuelle et homosexuelle. Paul suce Bob. Bob suce Paul. Bob regarde encore de la pornographie, et plus particulièrement celle d'un homme en train d'enculer une femme puis celle d'un homme en train d'enculer un autre homme. Bob dit : « Ooooh ! Paul, je ne m'étais jamais rendu compte de l'étendue des possibilités ! Est-ce qu'on peut essayer ça nous aussi ? ». Paul invite Bob à venir passer les vacances scolaires sur son bateau. Bob lui suggère d'inviter Robin aussi. Bob lui demande s'ils peuvent le faire maintenant « de la même façon que sur les photos ». Lorsqu'il se fait baiser, Bob réagit de la manière suivante : « Ahhh ! Ça fait un peu mel [sic] ! Mais c'est agréable ! Vas-y ! Enfonce-la moi ! Déchire-moi ! Baise-moi ! ». Bob est désigné en tant que *victime de Paul*, et l'acte sexuel est décrit

comme étant « strictement identique à ce qu'il avait vu sur la photo – avec la fille et le garçon ! ». Une fois que Bob est parti, Paul considère le plaisir qu'il ressent à posséder deux esclaves sexuels. Il décide d'en faire une photo. Bob et Robin arrivent chez Paul. Paul entre dans la pièce alors que Bob et Robin sont en train de faire l'amour. Paul prend une photo. Ils vont sur le bateau. Bob montre à Robin les photos pornographiques. Lorsque Robin voit la sodomie, il se met à sucer la bite de Bob. Paul, de la lucarne en hauteur, prend des photos. Paul interpelle Bob, lui ordonne de faire un soixante-neuf. Paul se masturbe en regardant Bob et Robin et tient aussi la barre du bateau. Tous jouissent. Bob tient la barre du bateau. Paul, Robin et Bob prennent le thé. Ils arrivent sur une île. Les garçons préparent le dîner. Ils sont nus et ont la trique. Paul prend des photos. Ils mangent tout en étant nus. Paul baise Bob et suce la bite de Robin, il enfonce son doigt dans le cul de Robin. Robin regarde à nouveau les photos. Bob regarde à nouveau les photos. Paul prend une photo. Ils vont dormir. Paul prépare le petit déjeuner. Bob fait la vaisselle. Paul fait semblant de donner une fessée à Robin, mais au lieu de ça il lui graisse le cul. Paul baise Robin pendant que Bob les regarde. Paul continue de baiser Robin pendant que Bob baise Paul. Robin et Bob éjaculent au même moment. Paul prend une photo. Ils font le tour de l'île. Les deux garçons séduisent Paul. Paul s'endort. Pour lui faire une blague, les garçon le déshabillent. Paul revient sur le bateau en nageant. Quelle forme prendra sa vengeance ? Il ordonne aux garçons de se déshabiller, les fouette, les oblige à nager pour que le sel pénètre dans les entailles laissées par le fouet. Bob baise Robin. Paul prend une photo. Robin suce Paul. Le lendemain, deux filles arrivent en bateau. Les hommes s'éloignent. Les filles sont allongées sur la plage, nues. Paul en arrive à la conclusion qu'elles doivent penser que l'île est déserte. De par leur attitude, il est clair qu'elles « se sont livrées à

quelques activités de baise ». Paul développe ses photos. Il rejoint les garçons sur le pont. Ils regardent tous les trois les femmes qui sont engagées dans « un 69 lesbien ». Pendant qu'ils regardent les femmes, Paul branle les deux garçons. Ils sont d'accord avec Paul lorsqu'il dit : « Je pense quand même qu'avoir des bites avec lesquelles nous amuser, cela nous donne un large avantage pour baiser ! ». Paul baise Bob et Robin. Robin se fait baiser « comme une fille ». Paul va se promener. Il menace de fouetter les garçons s'il trouve la moindre goutte de sperme sur eux quand il revient. Il regarde les lesbiennes. Leurs culs qui se font griller au soleil lui rappelle qu'il veut griller le cul de ces « femelles qui ont envahi son royaume masculin ! ». Il leur demande ce qu'elles font là, enlève sa ceinture en cuir et se met à les frapper. Il retourne sur le bateau. Bob est en train de sucer Robin. Paul prend une photo. Les hommes quittent l'île. Ils remarquent le bateau des lesbiennes. Paul se félicite qu'elles soient toutes les deux debout, trop amochées suppose-t-il pour s'asseoir, ce qui amène les hommes à s'interroger sur « la capacité des trous de balle des femmes à se faire enculer » pendant le reste de leur vacances. Fin.

Dans la troisième histoire courte, c'est un samedi et Jules Auger est à la barre de son bateau. Le narrateur et Jules retournent dans leur chambre, où le narrateur baise Jules. Ils dorment. Le narrateur prend une douche. Storm le rejoint dans la douche et lui suce la bite. Le narrateur suce la bite de Storm. Le narrateur va passer la nuit avec Gordon puis revient dans le lit de Jules. Dimanche, tout se passe de la même façon, sauf que c'est Patrick qui rejoint le narrateur dans la douche. Lundi, ils accostent et vont au studio. Le narrateur se demande s'il sera capable de quitter la vie homosexuelle, « d'être normal avec une femme, de se marier et d'avoir des enfants ». Le narrateur prend la décision de rester homosexuel juste le temps nécessaire pour devenir un acteur à succès. Le narrateur pense à Mary. Il n'arrive

pas à croire qu'elle soit lesbienne. Elle est « bien trop normale pour ça ». Il veut la baiser. Il échappe à Jules Auger pour faire l'amour à Mary Moray. Jules fait venir le narrateur dans la salle de projection. Le narrateur s'appelle Rod. Gordon, Patrick et Storm sont là également. Jules joue avec les parties génitale de Rod. Rod est très bon sur les épreuves de tournage, très viril. Il n'a plus qu'à faire semblant d'être homosexuel pendant quelques années avant d'atteindre le succès. Rod pense à Mary alors qu'il accepte de participer à un marathon sexuel avec les autres garçons. Dans la cafétéria, Rod aperçoit Mary et devient chaud bouillant. Les hommes se rendent chez Jules à Palm Springs. Ils enlèvent tous leur peignoir en se dirigeant vers la piscine, cette fois en comptant parmi eux « le jeune chauffeur [sic] de couleur » qui est « plus sexy que n'importe quelle femme que tu as jamais eue et il est deux fois mieux membré que la plupart des hommes ». Le chauffeur, George, fait l'amour à Rod. Rod fait l'amour à George. Rod est à fond. Ils font un soixante-neuf. George lui déclare son amour. Rod dit à George qu'il est plus excitant que « les jeunes chattes galbes et désirables [qui] avaient excitées sa bite dans le passé ». Gordon suce Storm. Jules et Patrick se reposent. George s'en va. Gordon baise Storm. Rod dort. Jules réveille Rod pour l'amener au lit. Rod baise Jules. Rod prend une douche. Rod est écœuré par l'amour homosexuel. Rod déménage dans un penthouse que lui paye Jules. Il veut le con de Mary Moray. Gordon fait savoir à Rod qu'il ne doit pas mater Mary. Si Jules apprend qu'un de ses amants baise une femme, leur carrière d'acteur est finie. Rod accepte de se plier aux volontés de Jules. Puis il tombe par hasard sur Mary. Elle propose de passer le week-end ensemble. Ils vont chez lui. Elle dit : « Je pense parfois que tous les homme [sic] sont un peu tordus ». Elle dit : « Je veux que tu m'enfiles. Et je ne laisse pas beaucoup d'hommes me prendre de cette façon ». Il la porte jusqu'à la chambre au moment où Jules

entre dans l'appartement. Jules dit que c'est lui qui a payé et financé ce dont Rod avait besoin. Mary pleure. Jules renvoie Mary. Mary, en pleurs, sort en trébuchant. Rod se déshabille. Il veut infliger à Jules une douleur incomparable. Rod frappe Jules avec une ceinture en cuir. Rod lui suce la bite. Rod le baise de la manière la plus douloureuse possible : « Jules était exactement comme n'importe quelle autre chienne que j'avais déjà baisée dans le cul... J'étais l'étalon et Jules était ma femme ». Rod pense à Mary. Rod pense qu'il a tué Jules. Jules revient à lui, balbutiant qu'il est au paradis. Jules est amoureux de Rod. Rod dit : « Tu es ma femme, n'est-ce pas bébé ? Tu te ramèneras et tu t'étalerat [sic] sur le lit pour moi à chaque fois que je sifflerai, n'est-ce pas ? ». Rod dit à Jules qu'il va aller baiser Mary. Jules dit qu'il la fera tuer. Mary disparaît. Rod doit la trouver pour surmonter « la honte sociale d'être un homosexuel actif ». Rod est invité à une soirée sur le bateau de Jules. Les hommes expliquent que Jules possède un nouveau garçon, Darien. Rod annonce qu'il n'ira pas à la soirée. Jules lui téléphone, ils se disputent, Jules prétend que le nouveau garçon ne signifie rien pour lui, qu'il aime Rod. Rod dit qu'il veut baiser une femme devant Jules. Jules dit qu'il fera tuer toutes les femmes que Rod baisera. Rod retrouve la trace de Mary grâce à son ami hétérosexuel, Larry. Larry reste à l'appartement de Rod. Rod part voir Mary. Des hommes, payés par Jules pour kidnapper Rod et l'amener à la soirée, kidnappent Larry par erreur. En partant, Rod voit les hommes kidnapper Larry, il comprend pourquoi ils sont là et trouve ça drôle. Rod retrouve Mary. Ils vont dans un motel. Mary avoue avoir eu des expériences lesbiennes. Il la lèche. Elle le suce. Ils sont partis pour baiser, mais il est mou. Mary fait tout ce qu'elle peut pour l'exciter, mais rien ne fonctionne. Puis il pense à Jules et s'embrase de désir. Il imagine qu'elle est Jules alors qu'elle est en train de lui sucer la bite. Il la force à avaler le sperme. Elle

s'étouffe et l'insulte. Sur le chemin du retour, ils restent silencieux. Elle s'excuse auprès de lui. Il veut la revoir. Elle est reconnaissante. Ils se donnent rendez-vous dans une semaine. Rod retourne au penthouse, mais il entend Jules et ses amis à travers les murs et décide d'aller ailleurs. Il va chez Andy et George le chauffeur. Ils se déshabillent. Andy baise Rod. Rod suce George. Andy suce Rod. Rod trouve qu'ils sont meilleurs que n'importe quelle femme. Jules croit que Rod est avec une femme. Rod est placardisé au travail. Pour calmer Jules, il fait savoir qu'il était avec deux hommes. Rod rentre chez lui. Larry est là, en érection. Larry, l'hétérosexuel, raconte que Jules et sa clique l'ont violé en réunion. Au bout de deux jours, il a commencé à aimer ça. Il a découvert qu'il a toujours été homo. Il frappe Rod pour lui avoir tendu un piège. Il continue à le frapper. Il le frappe avec une ceinture. Rod sait que Larry a envie de lui. Il veut Larry. Rod suce la bite de Larry. Rod aime Larry. Ils dorment. Rod se réveille, Larry est en train de le sodomiser. Ils se douchent. Ils font chanter Jules en le menaçant de rendre public le kidnapping de Larry et disent qu'ils sont ensemble. En sortant du bureau de Larry, Rod pince les tétons de la secrétaire. Elle crie. Rod et Larry se bidonnent. Larry était « l'agresseur, le membre masculin de notre union ». Rod était « fier d'être sa femme ». Mary vient à une soirée pour les actrices. Rod et Mary marchent ensemble jusqu'à son mobil-home. Mary se déshabille. Il a envie d'elle. Elle a envie de lui. Mais une fois de plus, il reste mou. Il s'endort. Quand soudain, Larry et Mary sont en train de faire l'amour. Larry dit que, finalement, il aime les femmes. Mary dit qu'elle a rendu sa virilité à Larry et est désolée de ne pas avoir pu aider Rod. Larry et Mary annoncent qu'ils vont se marier. Rod ne ressent rien pour eux. Il est déjà en train de penser à « un jeune garçon Noir... Il avait envie de me baiser. C'était tout ce qui comptait ». Rod admet « la vérité ». Il est homosexuel. Il « ne pourra être heureux qu'en

aimant des hommes et en étant aimé d'eux en retour. Que pourrait-on vouloir de plus ? » Fin.

Tout au long de *I Love a Laddie*, la représentation littérale du pouvoir masculin réside dans l'utilisation intense et répétée du pénis, qui ressemble ici à l'Hydre mythologique. Le pénis est au cœur de la mise en scène, quel qu'en soit l'acte ou l'environnement. L'intensité de l'érection et la fréquence avec laquelle il en est fait usage sont synonymes de virilité pénienne, virilité qui ne connaît presque aucune limite dans les scénarios sexuels racontés. Les hommes, qu'ils existent pour eux-mêmes ou pour les relations qu'ils tissent avec les autres, sont les vecteurs du pénis. Le pénis est le personnage principal de chaque histoire. L'emphase ne porte pas tellement sur qui fait quoi à qui, mais plutôt sur le mouvement perpétuel du pénis, son efficacité à produire du plaisir à la fois pour son fier propriétaire mais aussi pour celui qui en est destinataire. Dans la deuxième histoire courte, Paul, l'homme riche d'âge mûr avec les deux garçons, dont la virilité pénienne a été largement démontrée, utilise également un appareil photo comme s'il s'agissait d'un pénis. L'appareil photo devient partie intégrante de l'action sexuelle. L'appareil photo n'est pas un substitut du pénis ; au lieu de ça, c'est comme si Paul avait deux pénis. Il choisit quel pénis il va utiliser. Prendre une photo devient un acte sexuel en lui-même, avec une portée similaire au fait de baiser ou de sucer une bite, plus mature dans le sens où produire une panoplie de photos revient à produire de la richesse.

Le pénis provoque de la douleur, mais la douleur intensifie le plaisir. Tout se passe comme si la capacité du pénis à provoquer de la douleur était une propriété inhérente au pénis, et non pas un usage spécifique qui serait fait de lui. La douleur permet aussi d'authentifier le pouvoir du pénis – sa taille, la force qui l'accompagne. Par conséquent, baiser est fondamentalement

sadique parce que cela allie forcément douleur et plaisir ; et lorsque la douleur provoquée par le pénis est remplacée par de la cruauté intentionnelle, cela entraîne la plus intense extase sexuelle, le plus intense amour émotionnel, ou bien les deux à la fois. La douleur est vécue comme un engagement de la part de celui qui baise vis-à-vis de celui qui est baisé. Le degré de douleur équivaut au degré d'amour que l'amant porte à son aimé du moment. Mais l'aimé n'est en aucun cas annihilé. Sa virilité continue de déterminer son propre comportement, que ce soit en relation vis-à-vis d'autrui ou dans la sphère du pouvoir social. Même l'engagement que prend Rod d'être la « femme » de Larry s'articule comme l'expression de sa volonté. Cette volonté est spécifiquement masculine. Rod, dont le nom signifie, après tout, *verge*, continue d'incarner la virilité masculine à l'écran, et son pouvoir social ne cesse d'augmenter dans sa vie professionnelle. La constatation de son homosexualité – quand il pense au prochain amant qui voudra le baiser – ne fait pas en soi rentrer l'homosexualité dans le champ du féminin, malgré le ruminement constant de Rod concernant sa capacité à devenir un vrai homme en baisant Mary et ses échecs successifs à la tâche (après tout, elle s'appelle Mary). Sa recherche agressive de sexe lui permet de conserver son caractère masculin, et sa virilité – l'énergie du pénis – ne peut pas être remise en question. En fait, ce qu'il fait en admettant qu'il est homosexuel, c'est qu'il rejette totalement le féminin, il modifie son référentiel de sorte que les femmes n'y tiennent plus aucune place. Quand Mary affirme que Larry est redevenu un homme grâce à elle, elle est clairement ridicule, puisque le Larry hétérosexuel (avant de se faire violer en réunion) était manifestement terne et idiot (même dans ce contexte). Sa virilité était représentée de manière saisissante uniquement lors de ses relations sexuelles avec Rod. En réalité, dans le contexte de cette histoire courte, l'alliance de Larry avec Mary le dévirilise,

étant donné que le sexe avec une femme est dépeint de manière fade et stupide car le pénis y est moins présent. Le lesbianisme de Mary renforce cette impression que Larry s'est fait prendre par quelqu'une qui va le rendre moins masculin, qui va l'entraîner loin du pénis, pénis qui n'est rien d'autre que l'essence de l'homme. Le nom de famille de Mary (Mooray), qui signifie *murène*, renvoie également à divers type d'anguilles sauvages et voraces : le vagin denté<sup>0</sup> castre, tout comme la lesbienne.

On retrouve des lesbiennes dans chaque histoire courte. Dans la première, Dave baise le voyou contre de l'argent devant un parterre de lesbiennes grotesques. Dans la deuxième, Paul tabasse les deux lesbiennes qui avaient envahi son territoire masculin ; et ce n'est qu'à la fin, lorsqu'ils aperçoivent leur bateau que lui et les garçons réfléchissent à la possibilité de baiser « les trous de balle des femmes ». Dans la troisième, Mary est d'abord qualifiée de lesbienne par Larry, lors de sa première apparition en tant qu'hétérosexuel, parce qu'elle avait refusé qu'il la baise. Elle reconnaît auprès de Rod avoir eu des expériences lesbiennes et lui dit également qu'elle ne laisse pas souvent un homme la baiser. Tout le long, la supériorité du sexe entre hommes est proclamée, que ce soit de manière explicite ou par inférences et il n'est pas exagéré de dire qu'une haine contre les lesbiennes s'exprime dans chacune des trois histoires. Les lesbiennes sont tour à tour présentées comme des manipulatrices, des contrôleuses d'hommes, des envahisseuses du royaume masculin, ou des adversaires dangereuses qui peuvent arracher un homme à un autre homme si elles en ont envie.

---

<sup>0</sup> Note de la traductrice : le vagin denté, appelé « vagina dentata », renvoie à un mythe que l'on retrouve presque partout sur la planète. Il s'agit du mythe selon lequel une, des ou les femmes auraient des dents à l'intérieur du vagin, ce qui représenterait une certaine menace pour le pénis.

Les femmes sont généralement des causes d'excitation sexuelle dans ces histoires courtes et il semblerait que ce soit également le cas pour le lecteur. Dans ces histoires, l'utilisation hétérosexuelle qui est faite des femmes sert à séduire des garçons ; la présence hétérosexuelle des femmes (des femmes dont la seule utilité est de servir les hommes) est excitante ; les épithètes qui servent à décrire les femmes sont sexuels par nature, insultants, dégradants, violents et complètement méprisants. Garry, le manager de l'hôtel, porte un négligé, mais cela ne le fait pas basculer du côté féminin – sa force pénienne est inlassablement portée aux nues ; au lieu de ça, le négligé évoque le côté féminin dans l'esprit du lecteur. Ce recours au féminin ne sert, par opposition, qu'à exacerber l'extrême masculinité des hommes qui vénèrent la bite. Pas un seul des hommes n'est vraiment dépeint comme étant féminin, malgré les quelques référence méprisantes aux maniérismes ou les descriptions d'un homme se faisant baiser « comme une fille ». La masculinité a besoin de la présence d'une femme pour pouvoir se matérialiser, même lorsqu'il s'agit d'hommes qui désirent exclusivement d'autres hommes ; on fait donc apparaître une femme, pas simplement pour hanter ou menacer, mais bien pour confirmer la supériorité réelle du mâle dans l'esprit du lecteur. Dans une interview pour *Gay Community News*, l'activiste gay et écrivain Allen Young donnait une description et une lecture d'une photo qui contient, dans sa composition, le même genre de référence hétérosexuelle :

Par exemple, [dans la pornographie gay] j'ai vu des photos d'un mec qui se branlait sur une copie de *Playboy* ; autrement dit, un mec mate une femme nue, se branle, et moi, en tant qu'homme gay, je suis censé regarder cette photo et être plus excité parce que le

garçon est hétéro. Le message, c'est qu'un homme hétéro est plus désirable qu'une tapette. Évidemment, c'est une insulte envers l'homme gay<sup>6</sup>.

En fait, l'excitation est censée provenir du rappel visuel de la supériorité masculine sur les femmes, à laquelle les hommes homosexuels participent. Sans ce contexte plus large, la masculinité est essentiellement dénuée de sens. Le féminin ou les références aux femmes dans la pornographie destinée aux hommes homosexuels servent à établir que la signification du pénis ne saurait être remise en cause, quelques soient les mots utilisés pour décrire la position (temporaire) des hommes ou leur état d'esprit. L'évocation de la féminité ou de la présence des femmes font elles-mêmes partie intégrante de l'excitation sexuelle car dominer est synonyme de pouvoir et que, pour les hommes, le pouvoir est excitant. Dans la pornographie, l'homme homosexuel, comme l'homme hétérosexuel, est encouragé à faire l'expérience et à jouir de sa supériorité sexuelle sur les femmes.

Dans *I Love a Laddie*, la séduction des garçons, la taille démesurée des parties génitales d'un homme noir qui se trouve dans une position sociale servile ainsi que la richesse en tant que caractéristique de la masculinité mature achèvent un portrait du pouvoir des hommes. Ce pouvoir est organisé selon des motivations impérialistes, des valeurs implicites qui s'accordent avec les nuances de la domination, et prend racine dans les principes hiérarchiques du pouvoir que les hommes exercent entre eux dans la culture en général.

La photographie montre deux femmes dans un salon élégant. Les deux femmes ont des peaux couleur crème, fermes et

---

<sup>6</sup> Jil Clark, "Circulating Information," interview with Allen Young, *Gay Community News*, May 12, 1979, p. 9.

nettes. La pièce est de couleur crème : c'est la couleur du canapé, de la moquette, de la table et des murs. Les meubles sont frais de par leur design : très moderne et simple. Une femme, blonde, est couchée sur le canapé, son cul en hauteur sur l'accoudoir, ses jambes ramenées contre son ventre, l'écartement de ses jambes est suggéré par la distance qui existe entre ses pieds suspendus en l'air. Elle porte un porte-jarretelles, des bas nylons qui s'arrêtent quelques centimètres au dessus de ses genoux, et des talons aiguilles de la même couleur que ses cheveux. Ses yeux sont fermés, son ombre à paupières est gris foncé. Sa bouche est entrouverte, ses hanches sont clairement rosées. Une des ses mains disparaît entre ses jambes ; l'autre, qui apparaît alors que le bras est caché, semble caresser un de ses seins, non visible sur l'image car il s'agit du côté de son corps le plus éloigné de l'appareil photo. La partie de son corps mise en valeur sur l'image est ses fesses, qui sont élevées, soulignées par l'intensité de l'éclairage qui est jeté dessus. Le reste de son derrière, même de profil, est occulté par la tête de la deuxième femme. La deuxième femme est à genoux à côté de l'accoudoir, ses traits sont impossibles à distinguer, sa bouche semble embrasser les fesses découvertes de la première femme mais en fait son visage est simplement de profil contre les fesses de la première. La deuxième femme est positionnée perpendiculairement à la première, de façon à ce que son cul à elle, complètement visible, fait directement face à l'appareil photo. Elle est vêtue d'une robe de chambre couleur crème qui couvre son dos puis tombe sur le côté de façon à souligner ses fesses dénudées. Ses jambes sont écartées. On distingue des poils pubiens dessous. Elle porte des talons aiguilles de la même couleur que ses cheveux, marron foncé. La lumière se concentre sur les fesses de la femme à genoux.

Sur la photo, l'élément prédominant est le derrière de la femme à genoux, qui se situe au premier plan et qui est mis en relief par la lumière qui s'abat dessus, auxquelles les fesses surélevées de la femme inclinée font écho. L'appareil photo fait office de pénis, le spectateur est l'homme qui participe à l'action sexuelle, action qui ne se trouve pas dans la photo mais dans l'idée qu'il s'en fait. Cette photo n'est pas un témoignage de l'amour lesbien ; en réalité, ce qui est présenté sur la photo n'y ressemble guère. La réalité mise en scène dans cette photo – qui est très graphique – n'est pas celle de la relation entre les deux femmes. Cette mise en scène empêche totalement la reconnaissance de l'authenticité, et même l'existence, de l'érotisme lesbien. Au contraire, la mise en scène n'a qu'un but : exciter le spectateur masculin via le positionnement des fesses des femmes. Les fesses sont dénudées et sans protection ; l'appareil photo en a pris possession ; le spectateur peut en revendiquer la propriété. Les talons aiguilles introduisent l'idée de cruauté qui est associée à la lesbienne, l'archétype de la castratrice. Mais dans le même temps, les talons aiguilles indiquent une conformité servile à la mode imposée par les hommes, une mutilation des femmes, un bandage des pieds, tout cela étant renforcé par le long texte lénifiant qui accompagne la photo et dans lequel on peut lire qu'aucune des deux femmes n'a jamais fait l'amour avec une femme (alors garçon, tout ça c'est rien que pour toi) et que les hommes sont grandioses. Le cul dénudé est un emblème pour l'ensemble des valeurs sur lesquelles la photo est construite. Le contact qui a lieu entre les deux femmes n'exclue pas l'homme ; au contraire, cela le sollicite explicitement. La femme à genoux dont les jambes sont écartées fait penser à la position de soumission que prend un animal lorsqu'il veut calmer un mâle agressif (mais sans les talons aiguilles, que les ethnologues en prennent bonne note). Cette

photo est l'ultime hommage rendu au pouvoir des hommes : l'homme n'est pas présent et pourtant les femmes sont quand même là pour son plaisir. C'est sa richesse qui produit la photo ; sa richesse qui consomme la photo ; il produit et consomme des femmes. Dans cette photo, c'est l'homme qui définit et contrôle l'idée de ce qu'est une lesbienne. Lorsqu'il regarde cette photo, il la possède. La lesbienne est colonisée, réduite à une variante de la femme-en-tant-qu'objet-sexuel, utilisée pour démontrer et prouver que le pouvoir des hommes imprègne et envahit jusqu'aux espaces privés que les femmes partagent avec d'autres femmes. Le pouvoir des hommes s'affirme comme étant omniprésent et capable de contrôler les femmes même lorsque l'homme est physiquement absent et invisible. Il s'agit d'un pouvoir divin, le pouvoir du droit divin au plaisir divin, ce plaisir qui est précisément décrit comme l'avilissement sexuel de celles qui ont été placées en position d'infériorité dès la naissance. Dans la sphère privée, il est fait étalage des femmes. Dans la sphère privée, les femmes se retrouvent toujours à devoir servir sexuellement les hommes ; c'est d'ailleurs leur raison d'être. Le plaisir des hommes requiert l'annihilation de l'intégrité sexuelle des femmes. Pour les femmes entre elles, il n'y a pas d'intimité, aucune porte ne peut rester fermée, aucune création de sens ne peut se faire de façon autonome, dans le monde de la pornographie.

# Les hommes et les garçons

Et ainsi, Miller nous renvoie à la question principale de l'humanisme. Au fond, qu'est-ce qu'un Homme ?

Normal Mailer, *Genius and Lust: A Journey Through the Major Writings of Henry Miller*

C'est avec un dégoût commun à toutes les féministes ayant tenté de participer au soi-disant humanisme des hommes pour finalement découvrir à la suite d'expériences cuisantes que la culture des hommes ne permet pas une honnête participation des femmes, que Virginia Woolf écrit : « Je déteste le point de vue masculin. Son héroïsme, sa vertu et son honneur m'ennuient. Je pense que la meilleure chose que ces hommes pourraient faire est d'arrêter de parler d'eux-mêmes<sup>1</sup> ». Les hommes se sont attribués le point de vue humain ; ils le produisent ; ils le possèdent. Les hommes sont humanistes, humains, humanisme. Les hommes sont violeurs, tabasseurs, pillers, tueurs ; ces mêmes hommes sont prophètes religieux, poètes, héros, symboles de romance, d'aventure, de réussite, des symboles anoblis par la tragédie et la défaite. Les hommes se sont attribués la terre et l'ont appelé *Elle*. Les hommes l'ont détruite. Les hommes possèdent des avions, des fusils, des bombes, des gaz toxiques, des armes si sournoises et

---

<sup>1</sup> Virginia Woolf, *The Pargiters: The Novel-Essay Portion of THE YEARS*, ed. Mitchell A. Leaska (New York: New York Public Library & Readex Books, 1977), p. 164.

morbides qu'elles défient toute imagination réellement humaine. Les hommes se font la guerre entre eux, et ils lui font la guerre à *Elle* ; les femmes luttent pour être intégrées à la définition du mot « humain » aussi bien dans l'imagination que dans la réalité. Les hommes luttent pour que la définition du mot « humain » reste limitée, circonscrite par leurs valeurs et leurs activités ; les femmes luttent pour modifier la définition que les hommes ont donnée à ce mot, pour la transformer en y insufflant leur expérience en tant que femmes.

Les garçons sont mis au monde et élevés par les femmes. Au bout d'un certain temps, les garçons deviennent des hommes et restreignent leur vision du monde pour en exclure les femmes.

Pour les enfants, toutes les choses sont vivantes comme elleux. Ainsi Jean Piaget, dans ses travaux en psychologie du développement, a montré que les enfants entendent le vent murmurer et les arbres pleurer. Bruno Bettelheim le résume ainsi : « Pour l'enfant, il n'y a pas de séparation claire entre les objets et les êtres vivants. Et pour lui, tous les êtres vivant.es le sont d'une manière identique à la nôtre<sup>2</sup> ». Pourtant les hommes adultes traitent les femmes, bien souvent les filles et parfois d'autres représentants du sexe masculin comme des objets. Les hommes adultes sont sincèrement persuadés que les femmes adultes, en particulier, sont des objets. Cette perception des femmes transcende les catégories racistes comme celles des orientations sexuelles, des philosophies politiques, des nationalités, des classes et ainsi de suite. Comment se fait-il que le petit garçon qui ressent si intensément la vie qu'il en vient à attribuer une forme d'humanité au soleil et aux pierres puisse se transformer en un homme adulte incapable d'admettre ni même d'imaginer la banale humanité des femmes ?

---

<sup>2</sup> Bruno Bettelheim, *The Uses of Enchantment: The Meaning and Importance of Fairy Tales* (New York: Alfred A. Knopf, 1976), p. 46.

Dans *La dialectique du sexe*, Shulamith Firestone montre que le garçon doit faire un choix : 1) rester loyal à sa mère qui est en réalité avilie, qui ne peut pas recourir à l'autorité contre le père, qui est dans l'incapacité de protéger l'enfant de la violence de son père ou de la violence d'autres hommes adultes ou 2) devenir un homme, disposer du pouvoir et du droit de faire mal, d'être en capacité de recourir à la force, d'utiliser sa volonté et sa force physique sur et contre les femmes et les enfants. Être la mère – faire les corvées – ou être le père – se faire obéir à la baguette. Être la mère – se faire baiser – ou être le père – baiser autrui. Le garçon doit faire un choix. Le garçon choisit de devenir un homme parce qu'il est préférable d'être un homme plutôt qu'une femme.

Pour devenir un homme, le garçon doit apprendre à rester indifférent au sort des femmes. Pour devenir indifférent, le garçon doit apprendre à percevoir les femmes comme des objets et à se relationner à elles en tant que tels. Le poète, le mystique, le prophète, l'homme « sensible » de tout acabit, continuera d'entendre le vent murmurer et les arbres pleurer. Mais pour lui, les femmes seront muettes. Il aura appris à rester sourd aux bruits, soupirs, murmures et cris des femmes pour pouvoir s'allier à d'autres hommes dans l'espoir qu'ils ne le traiteront pas comme un enfant, c'est à dire pas comme une personne qui fait partie du groupe des femmes.

Un garçon, ou sa mère, est menacé.e, frappé.e ou agressé.e sexuellement. Un garçon fait l'expérience de la force des hommes en tant que victime ou en tant que témoin. Cet événement presque universel est relaté par John Stoltenberg dans un essai, « Érotisme et violence dans la relation père-fils » :

Le garçon sera témoin lorsque son père violentera son épouse – que cela arrive une fois ou des

centaines, il suffit d'une seule fois et le garçon sera rempli de peur, incapable d'intervenir. Puis le père retournera sa colère contre le garçon, une rage incontrôlable, une fureur qui semble sortir de nulle part, une punition démesurée pour tous les manquements aux règles que le garçon connaissait – une fois ou des centaines, il suffit d'une seule fois et le garçon plein d'angoisse se demandera pourquoi sa mère ne l'a pas empêché. À partir de ce moment, la confiance du garçon dans sa mère se délitéra petit à petit, et le garçon appartiendra au père pour le reste de sa vie.<sup>3</sup>

Le garçon cherche à imiter son père parce qu'il est plus sécurisant de ressembler au père plutôt qu'à la mère. Il apprend à menacer ou frapper parce que les hommes peuvent faire ces choses et le doivent. Il se dissocie de l'impuissance dont il a fait l'expérience, l'impuissance à laquelle sont reléguées les femmes en tant que classe. Le garçon devient un homme en adoptant les comportements des hommes – du mieux qu'il peut.

Le garçon fuit, dans la virilité, dans le pouvoir. C'est une possibilité qui lui revient, grâce à la valeur sociale accordée à son anatomie. Ce chemin de la fuite est maintenant le seul qui lui soit indiqué.

Mais le garçon se souvient, il se souvient toujours, qu'il fut un jour un enfant, proche des femmes dans son impuissance, dans l'humiliation qu'il aurait pu subir ou qu'il subissait vraiment, menacé par la violence des hommes. Le garçon doit se construire une identité masculine, un château fort avec des douves

---

<sup>3</sup> John Stoltenberg, "Eroticism and Violence in the Father-Son Relationship" in *For Men Against Sexism*, ed. Jon Snodgrass (Albion, Calif.: Times Change Press, 1977), p. 106.

imprenables, pour devenir inatteignable, pour être totalement hors de portée des souvenirs de son enfance ainsi qu'aux appels tristes et furieux des femmes qu'il a laissées derrière lui. Le garçon, quelque soit son style, adopte une virilité martiale et devient violent, obtus, rigide, sans humour. Sa peur des hommes se transforme en violence à l'encontre des femmes. Il maintient sans faillir la distance entre lui et les femmes, transforme les femmes en cette figure redoutable qu'est le « Elle », ou, comme disait Simone de Beauvoir, « l'Autre ». Il apprend à être un homme – homme poète, homme gangster, homme religieux professionnel, homme violeur, toute sorte d'hommes – et la première règle de la masculinité est que quoi qu'il soit, les femmes ne le sont pas. Il nomme héroïsme sa lâcheté et fait en sorte que les femmes restent *en-dehors* – en-dehors de l'humanité (mythifiée par le concept d'Homme); en-dehors des sphères d'activités qu'il investit, quelles qu'elles soient ; en-dehors de tout ce qui a de la valeur, de tout ce qui est récompensé, de tout ce qui est pris au sérieux ; en-dehors de sa capacité à prendre soin des autres, capacité qui va en s'amenuisant. Les femmes doivent être maintenues en-dehors car, partout où il y a des femmes, un souvenir douloureux et vivace ne cesse de le poursuivre : le souvenir qu'il est cet enfant, impuissant devant l'homme adulte, effrayé devant cet homme, humilié par cet homme.

Les garçons deviennent des hommes pour éviter de devenir des victimes de fait. Les filles deviendraient elles aussi des hommes si elles le pouvaient, parce que devenir un homme serait synonyme de *libération* : être libérée de la plupart des viols ; être libérée des insultes mesquines quotidiennes et de la casse que subit la personne ; être libérée de la dépendance économique et émotionnelle ; être libérée de la violence que les hommes font subir aux femmes dans l'intimité et dans toute la culture.

Mais la violence des hommes est vorace. Elle se déverse, pas par accident, mais bien délibérément. Il y a la guerre. Ce sont des hommes âgés qui lancent des guerres. Ce sont des hommes âgés qui massacrent des jeunes hommes en provoquant des guerres et en les finançant. Mais ce sont les garçons qui vont à la guerre. Ce sont les garçons qui meurent à la guerre. Les hommes âgés détestent les garçons sur qui ils peuvent encore sentir l'odeur des femmes. La guerre purifie, élimine la puanteur des femmes. Le sang de la mort, tellement sacralisé, tellement glorifié, l'emporte sur le sang de la vie, tellement détesté, tellement dénigré. Ceux qui survivent au bain de sang ne se risqueront plus jamais à avoir de l'empathie pour les femmes comme quand ils étaient petits, par peur d'être découverts et punis pour de bon : tués par les gardiens de la virilité, des groupes d'hommes que l'on retrouve dans toutes les occasions de la vie et qui font respecter le code de la masculinité. L'enfant est mort. Le garçon est devenu un homme.

---

Les hommes développent une très grande loyauté vis-à-vis de la violence. Les hommes doivent accepter la violence car elle est l'élément principal de ce qui fait un homme. La violence, qui fait partie intégrante du sport, des armées, de la sexualité telle que nous la connaissons, de l'histoire et de la mythologie des figures héroïques, est enseignée aux garçons jusqu'à ce qu'ils en deviennent les défenseurs – attention, il s'agit bien des hommes, pas des femmes. Ce sont les hommes qui deviennent les défenseurs de ce qu'ils craignent le plus. En faisant l'apologie de la violence, ils apprennent à dominer leur peur. En dominant leur peur, ils s'en libèrent. Les hommes transforment leur peur en

prêtant allégeance à la violence des hommes. La violence devient la grille de lecture pour n'importe quelle expérience un tant soit peu marquante. C'est ainsi que, dans *Le corps d'amour*, le philosophe Norman O. Brown, un défenseur de la libération sexuelle au sein du système patriarcal, suggère que « l'amour est violence. Le royaume des Cieux a souffert de la violence à cause d'un amour ardent et de l'incarnation de l'espoir<sup>4</sup> ». Dans le même ouvrage, Brown définit la liberté de la même façon : « La liberté est poésie, prendre des libertés avec les mots, enfreindre les règles établies du discours, violer le sens commun. La liberté est violence<sup>5</sup> ». À nager dans la culture des hommes, on finit par couler dans la version romantisée de la violence que les hommes construisent. Que ce soit à la gauche, à la droite ou au milieu ; qu'il s'agisse d'auteurs, d'hommes d'état, de voleurs ; de soi-disant humanistes ou de fascistes auto-proclamés ; d'aventuriers ou de rêveurs ; dans chaque domaine où les hommes s'expriment et agissent, la violence est entendue puis exprimée comme de l'amour et de la liberté. Les hommes pacifistes ne sont des exceptions qu'en apparence : bien que certaines formes de violence les dégoûtent, comme c'est le cas pour à peu près tous les hommes, ils restent imperméables à la violence sexuelle, de la même manière que l'immense majorité des hommes.

Les hommes choisissent de faire l'apologie de certaines choses en fonction de ce qu'ils peuvent supporter et/ou des domaines où ils réussissent. Les hommes feront l'apologie de certaines formes de violence et pas d'autres. Certains hommes renonceront théoriquement à la violence, et en feront secrètement usage contre les femmes et les enfants. Certains hommes deviendront des icônes de la culture patriarcale en étant

---

<sup>4</sup> Norman O. Brown, *Love's Body* (New York: Random House, 1966), p. 180.

<sup>5</sup> Brown, *Love's Body*, p. 244.

capables de maîtriser et canaliser leur résolution à la violence à travers l'acquisition d'une compétence violente : la boxe, le tir, la chasse, le hockey, le football américain, entrer dans l'armée, entrer dans la police. Certains hommes utiliseront le langage pour violenter, ou l'argent pour violenter, ou la religion pour violenter, ou la science pour violenter, ou l'influence dont ils disposent pour violenter. Certains hommes commettront des violences contre l'esprit d'autrui, d'autres hommes commettront des violences contre les corps d'autrui. La plupart des hommes, au cours de leur vie, ont commis les deux. En ce qui concerne la sexualité, ce fait fut admis par les chercheurs du Institute for Sex Research (l'institut Kinsey) qui étudiaient les délinquants sexuels, sans pour autant qu'ils n'en mesurent l'énormité :

Si tous les comportements sexuels répréhensibles étaient effectivement qualifiés d'infraction sexuelle, nous nous retrouverions dans la situation grotesque où l'ensemble de nos vécus d'hommes se résumerait presque tous à des vécus de délinquants sexuels. Les quelques hommes restants n'auraient non seulement jamais agressés mais, en plus, seraient anticonformistes. Un homme qui embrasse une fille [*sic*], en dépit du refus qu'elle aura exprimé, commet une agression sexuelle et est passible de poursuites. Cependant, le cataloguer officiellement comme délinquant sexuel reviendrait à restreindre notre étude à un niveau ridicule.<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Paul H. Gebhard, John H. Gagnon, Wardell B. Pomeroy, and Cornelia V. Christenson, *Sex Offenders: An Analysis of Types* (New York: Harper & Row, Publishers, and Paul B. Hoeber, 1965), p. 6.

Plutôt que de « restreindre [leur] étude à un niveau ridicule », ce qui serait inenvisageable, les honorables scientifiques ont fait le choix de valider le recours des hommes à la force en le faisant passer pour normal, comme le montre leur étude.

Les hommes se distinguent des femmes par leur capacité à avoir recours à la violence plutôt que d'en être victime. Dans quasiment tous les domaines, les hommes sont récompensés d'avoir appris à pratiquer la violence par l'argent, l'admiration, la reconnaissance, le respect et les génuflexions qu'ils reçoivent d'autrui en honneur de leur masculinité sacrée et avérée. Dans la culture des hommes, la police comme les hors-la-loi sont des héros ; les hommes qui font respecter les normes sont des héros tout comme ceux qui les violent. Les conflits qui animent ces deux groupes incarnent le dévouement des hommes à la violence : le conflit est action ; l'action est masculine. Ce serait une erreur de percevoir ces deux factions ennemies de la culture des hommes comme étant totalement distinctes l'une de l'autre : en réalité, ces factions ennemies agissent dans une harmonie presque parfaite pour maintenir les femmes sous leur joug, d'une manière ou d'une autre. C'est parce que la domination masculine signifie précisément que les hommes ont appris à faire usage de la violence à l'encontre d'autrui, et tout spécialement contre les femmes, frappant au hasard ou de manière systématique ; parce que la domination masculine est synonyme de loyauté à certaines formes de violence des hommes ; parce que la domination masculine fait l'apologie de la violence des hommes aussi bien dans le langage que par l'action, que la violence est un critère essentiel de l'identité des hommes en tant qu'hommes. En vénérant la violence – de la crucifixion du Christ jusqu'à la représentation cinématographique du général Patton – les hommes cherchent à se vénérer eux-mêmes, ou du moins ces

quelques fragments distordus qui restent après que la capacité à percevoir la valeur de la vie ait été paralysée et mutilée par l'adhésion à la violence que les hommes pensent nécessaire à la vie.

---

Les hommes renoncent à tout ce qu'ils ont en commun avec les femmes de manière à ne plus rien partager avec elles ; et la seule chose qui reste, selon les hommes, est un bout de chair de quelques centimètres de long, le pénis. Le pénis est sensible ; le pénis fait l'homme ; l'homme est humain ; le pénis est synonyme d'humanité. Bien que ce raisonnement par l'absurde soit essentiel à la réalité des hommes, aussi bien dans leur esprit que dans la culture, le réductionnisme des hommes s'exprime de manière encore plus absurde lorsque les hommes franchissent une nouvelle étape et réduisent le pénis à l'éjaculat, ou à l'unique spermatozoïde animé du souffle divin qui parvient à fertiliser l'ovule. Toujours à l'avant-garde, R. D. Laing, dans son livre *Les Faits de la vie : essai sur les émotions, les faits et les fantasmes* publié en 1976, fait part de ce même réductionnisme masculin d'une manière encore plus étrange : « Une personne pourrait rester amoureux de son placenta pour le reste de sa vie<sup>7</sup> ». Laing exprime du chagrin et de la rage à propos de la perte de son placenta à lui [*sic*]\*, mais cette angoisse n'a pas encore réussi à

---

<sup>7</sup> R. D. Laing, *The Facts of Life* (New York: Pantheon Books, 1976), p. 65.

\* Les activistes anti-avortement mettent toute leur énergie à essayer de construire une définition médicale du placenta comme appartenant au fœtus et pas à la mère ; et toute une série de thérapies mises au point par des hommes ayant pour objectif d'explorer les traumatismes précédant la naissance attribuent une identité sociale masculine au fœtus, identité qui s'accompagne implicitement de l'idée de souffrance sociale des hommes, de l'aliénation

supplanter la signification sociale de la douleur de ceux qui, des accusateurs d'Onan jusqu'à nos jours, s'apitoient sur le gaspillage du sperme. Dans les Euménides, Eschyle maintient que toute vie trouve son origine dans le sperme, que l'homme est l'unique source de la vie et que donc l'unique pouvoir d'engendrer la vie se trouve en lui. En vieil anglais et en vieux-haut allemand, les antécédents linguistiques du mot *pénis* comprennent les significations de « descendant » et de « fétus ». Au cours des derniers siècles, rien n'est venu modifier l'obsession des hommes qui consiste à réduire la vie à des fragments de la physiologie masculine ; puis d'octroyer un statut magique à ces fragments qui sont à la fois des sources de pouvoir et de menace. La menace, en tant que modalité porteuse de sens, est particulièrement importante en ce qu'elle permet aux hommes de donner de la valeur à des petits bouts d'eux-mêmes. Le sperme, par exemple, est perçut comme un agent de la mort, de la mort de la femme, même lorsqu'il est considéré comme source de vie, de vie d'homme. Porter un enfant est en partie glorifié parce que des femmes en meurent. Comme l'a dit Martin Luther : « Si une femme s'épuise et, au final, meure alors qu'elle est enceinte, cela n'a aucune importance. Laissons-là mourir de sa grossesse ; elle est là pour ça<sup>8</sup> ». Notre bien-aimé Norman Mailer, dans *Prisonnier du sexe*, considérait que « les femmes ont commencé à perdre le respect qu'elles avaient pour les hommes à partir du moment où la grossesse est devenue moins dangereuse... Si [la mort] avait un jour été une possibilité suffisamment tangible pour qu'elles regardent leur partenaire avec des yeux remplis d'amour ou de haine, mais qu'elles sachent quand même que leur homme pouvait être le responsable de leur mort, alors rendons nous

---

sociale des hommes et du privilège social des hommes.

<sup>8</sup> Martin Luther, cited by Margaret Sanger, *Margaret Sanger: An Autobiography* (New York: Dover Publications, 1971), p. 210.

compte de la gravité dont l'acte a été amputé...<sup>9</sup> ». Dans cet extrait, Mailer ne déplore pas l'avènement de l'autonomie des femmes en matière de contraception – bien qu'il la regrette par ailleurs ; en réalité, ce qu'il déplore ici est la découverte d'Ignace Philippe Semmelweis mettant en cause l'absence d'hygiène au moment de l'accouchement et les épidémies de fièvre puerpérale qui ont fait mourir kyrielles de femmes enceintes, dont Mary Wollstonecraft.

La croyance obsessionnelle selon laquelle le pénis/sperme, une fois logé à l'intérieur du corps de la femme, est un fœtus masculin, couplée à la dimension érotique du pénis/sperme agissant comme agent de la mort de la femme, est la raison principale pour laquelle les hommes continuent sans relâche d'imposer des grossesses non désirées aux femmes. Comme l'a énoncé Erik Erikson, les hommes perçoivent le vagin/utérus comme un espace creux qui doit être rempli par un pénis ou par un enfant (masculin jusqu'à ce qu'il soit fait preuve du contraire, auquel cas la valeur de cette enfant sera dépréciée). Cet acte n'est rien d'autre que l'accomplissement du pénis – la femme elle-même est vide, c'est à dire qu'elle n'a pas d'existence à part entière, elle ne vaut rien.

La force – la violence d'un homme qui atteste de sa masculinité – est perçue comme le but essentiel du pénis, le principe qui lui donne vie, tout comme le sperme féconde idéalement la femme sans faire mention de sa volonté ou en allant contre celle-ci. Le pénis se doit d'incarner la violence des hommes pour leur permettre d'être effectivement des hommes. La violence est un attribut des hommes ; l'homme est le pénis ; la violence est le pénis ou le sperme qui en sort. Tout ce que le pénis peut faire doit être fait de manière violente pour qu'un homme soit un

---

<sup>9</sup> Norman Mailer, *The Prisoner of Sex* (Boston: Little, Brown & Co., 1971), p. 126.

homme. La réduction du potentiel érotique humain au « sexe », définit comme étant la force du pénis appliquée à une femme réticente, est le scénario sexuel dominant dans la société patriarcale. Havelock Ellis, qui est considéré comme féministe par les intellectuels de la tradition patriarcale, conçoit le pénis comme correspondant intrinsèquement à un fouet et, pour lui, le fouet est une expression logique et inévitable du pénis :

Nous devons considérer le fouet comme un symbole naturel du pénis. Une des modalités les plus fréquentes par laquelle l'idée du coït scintille faiblement dans l'esprit infantile – et c'est un scintillement qui, d'un point de vue évolutionnaire, est biologiquement correct – est celle d'une manifestation de la force, d'une agression, de quelque chose ressemblant à la cruauté. Fouetter est la forme la plus évidente que le coït peut prendre dans un jeune esprit. Le pénis est le seul organe du corps qui ressemble vraiment à un fouet.<sup>10</sup>

Le pénis est perçu comme une arme, et plus spécialement comme une épée, dans toute la culture des hommes. Le mot *vagin* signifie littéralement « fourreau ». Dans la société patriarcale, l'acte reproductif en vient à endosser la même connotation : la force qui conduit, inévitablement, à la mort ; le pénis/sperme qui est valorisé en tant qu'agent potentiel de la mort des femmes. Pendant des siècles, la répugnance des femmes à « coucher », le

---

<sup>10</sup> Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, vol. 2, pt. 2 (New York: Random House, 1937), p. 194.

désamour des femmes pour le « sexe », la frigidité des femmes, les astuces des femmes pour échapper au « sexe », ont été légendaires. Il s'agissait de la rébellion silencieuse des femmes contre la force du pénis, des générations de femmes qui faisaient une avec leur corps, qui chantaient en secret un langage qu'elles-mêmes ne pouvaient comprendre, une chanson contemporaine sur la liberté : je ne me laisserai pas faire. L'aversion des femmes vis-à-vis du pénis et du sexe tels que les hommes les imposent, qui n'est surmontée que lorsque la survie et/ou l'idéologie l'exigent, ne doit pas être comprise comme une aversion puritaine (accuser de puritanisme est une stratégie masculine pour garder le pénis caché, tabou et sacré), mais comme un refus des femmes de rendre hommage au principal instrument d'agressivité des hommes, en tête à tête, à l'encontre des femmes. Ainsi, les femmes ont défié les hommes et subverti leur pouvoir. Ce fut une rébellion inefficace, mais ce fut quand même une rébellion.

---

Les garçons et les hommes subissent effectivement la violence sexuelle d'autres hommes. L'homophobe qui limite la violence sexuelle des hommes aux actes que subissent les hommes et les garçons promeut une vision déformante de la réalité, une vision qui ne peut pas et ne doit pas être niée, mais qui permet d'éliminer adroitement les principales victimes de la violence sexuelle des hommes : à savoir les femmes et les filles. Cela va de pair avec le fait que les crimes à l'encontre des femmes et des filles sont perçus comme des expressions de la normalité masculine, alors que les crimes à l'encontre des hommes et des garçons sont perçus comme des perversions de cette même normalité. La détermination de la société à faire tout ce qui sera

nécessaire pour protéger les garçons et les hommes de la violence sexuelle des hommes est la preuve de la valeur accordée à la vie des hommes. Le refus de la société à faire quoi que ce soit pour protéger les femmes et les filles de la violence sexuelle des hommes est la preuve de l'insignifiance de la vie des femmes et des filles. La vie d'un homme doit être protégée pour l'intérêt de sa propre personne. La protection de la vie d'une femme n'est justifiée que tant qu'elle appartient à un homme, en tant qu'épouse, fille, maîtresse, pute ; c'est le propriétaire qui a le droit que soient protégés ses droits en tant que propriétaire de femmes vis-à-vis des autres hommes. Lorsque l'intégrité corporelle d'une femme, ou son bien-être, est protégée, ce n'est pas parce que la société reconnaît l'intérêt d'une femme pour sa propre personne, en tant qu'être humaine indépendante.

L'incidence relativement faible de la violence sexuelle commise par des hommes contre d'autres hommes et garçons, comparée à la violence sexuelle généralisée à l'encontre des femmes et des filles, ne peut pas être attribuée à des interdictions légales. Le viol des femmes, le tabassage des épouses, l'inceste des filles, tous sont interdits par la loi des hommes et pourtant les hommes s'y adonnent largement dans une quasi impunité. Il ne s'agit pas de savoir ce qui est interdit, mais ce qui est permis, vraiment et réellement permis. La violence sexuelle contre les femmes et les filles est permise et encouragée dans un but : diriger de manière active et continue la violence sexuelle des hommes contre les femmes et les filles, c'est protéger les hommes et les garçons plutôt efficacement de cette même violence. Le système n'est pas parfait, mais il est redoutable.

L'homophobe qui fait en particulier référence à la violence sexuelle réelle ou potentielle ou prévisionnelle ou redoutée qui affecte les garçons permet également de maintenir la domination masculine en masquant cet élément crucial : la

violence sexuelle des hommes est le thème unificateur ainsi que la réalité comportementale de la sexualité des hommes ; aucune différence n'est faite entre un homme homosexuel et un homme hétérosexuel ou entre des hommes hétérosexuels et des hommes homosexuels. L'absence ou le rejet de cette violence, qui sont exceptionnels et qui existent au sein d'une minuscule minorité excentrique d'hommes homosexuels et hétérosexuels, distinguent quelques hommes de tous les hommes, ou, pour être plus précise, l'aiguille de la botte de foin.

La prostitution, et plus précisément la prostitution des garçons, ainsi que la prison, sont les institutions sociales de base grâce auxquelles les hommes infligent de la violence sexuelle contre d'autres hommes et garçons. La violence sexuelle des hommes contre d'autres membres de leur classe de sexe a également lieu dans d'autres endroits, mais la fréquence de cette violence, contrairement à ses effets, est inconnue.

Alors que les femmes en tant que classe sont sans arrêt les cibles de la violence sexuelle, les garçons et les hommes ne sont victimes de violences sexuelles que parce qu'ils occupent temporairement une position inférieure au sein d'une hiérarchie exclusivement masculine. La jeunesse, la pauvreté et les distinctions racistes sont les caractéristiques qui font des hommes et des garçons des cibles potentielles pour d'autres hommes. La jeunesse est un critère d'infériorisation car un jeune n'est pas encore totalement dissocié des femmes et des enfants. L'expérience de la violence sexuelle a une dimension initiatique ; le garçon passe de l'autre côté, absorbe la violence de son agresseur et se met à l'utiliser contre autrui. Les garçons, même lorsqu'ils ont traversé ce genre d'épreuve, deviennent malgré tout des hommes prenant sciemment le parti des privilèges sexuels dont disposent les hommes adultes, et ce en dépit des violences qu'ils engendrent. Ces hommes se protègent du statut de victime,

et même du souvenir d'avoir été victime, en devenant eux-mêmes des bourreaux. Certains hommes qui ont été agressés sexuellement lorsqu'ils étaient enfant et dont l'orientation sexuelle, une fois adulte, est clairement homosexuelle, se demandent parfois confusément s'ils ont pris du plaisir à se faire agresser. S'ils hésitent, c'est en partie parce qu'ils ont ardemment désiré avoir des contacts sexuels avec d'autres garçons ou des hommes mais qu'ils étaient effrayés d'en faire l'expérience ou de subir des violences. En règle générale, les garçons et les filles qui ont de vifs désirs sexuels sont à mille lieues de se représenter la sexualité à la hussarde de l'homme adulte. Elles sont encore reliées, à des degrés divers, à l'érotisme non phallique et diffus dont elles ont fait l'expérience avec leur mère. Leurs envies et leurs désirs ne peuvent être réduits au contact sexuel des parties génitales. Les femmes qui ont été agressées sexuellement dans leur enfance se demandent également si, au fond, elles n'en avaient pas envie lorsque l'homme adulte leur a imposé sa volonté sexuelle. Toutefois, les femmes sont dans l'obligation, à travers la féminité qui leur est imposée, d'accepter que l'homme est un agresseur permanent et que le sexe contraint est la norme. Chez les femmes, cette réalité entraîne une passivité qui frise la narcolepsie, un blâme de soi morbide et une haine de soi qui pousse à s'auto-punir. Les hommes victimes de violences sexuelles dans leur enfance résolvent leur confusion par l'action : en passant du côté des adultes, ils s'extraient du vivier de victimes. Puisqu'une fois adulte, ils vivent le fait d'imposer du sexe à autrui comme l'expression de leur liberté, ils peuvent dire, comme le poète Allen Ginsberg lors d'une émission télévisée à Boston, qu'ils ont été agressés sexuellement lorsqu'ils étaient enfants et qu'ils ont aimé ça. Voilà la position que prend publiquement le garçon devenu homme, quelles que soient les ambivalences qui l'animent

secrètement. Contrairement aux femmes, les hommes adultes ne sont pas susceptibles d'être à nouveau agressés sexuellement.

Il est important de souligner que l'inceste père-fils ou l'agression sexuelle des garçons par leur beau-père ou des proches semblent être relativement rares au sein des familles, alors que l'agression sexuelle des filles par leur père, leur beau-père ou des proches est omniprésente. Il est possible que la preuve de l'agression sexuelle généralisée des garçons au sein des familles n'ait pas encore été faite, étant donné que les violences contre les enfants sont le secret le mieux gardé du pays. Mais il est plus vraisemblable que l'agression sexuelle des garçons par des proches reste rare car ce genre de violence représente une menace réelle pour l'homme adulte en devenir et pourrait remettre en cause le pouvoir que les hommes détiennent en tant que classe. Le garçon finira éventuellement par devenir plus fort, plus viril que son père. Il sera également moins socialisé, c'est à dire qu'il n'aura pas complètement laissé derrière lui tout ce qui le liait à l'humanité des femmes. Un garçon qui a été agressé sexuellement peut à son tour devenir un agresseur sexuel, attaquer son père et, sur le plan physique, le battre. Les hommes adultes font plutôt en sorte de ne pas violer leurs propres fils ou des garçons de leur famille proche pour éviter que ceux-ci ne les violent plus tard. Bien que, parfois, les intérêts des hommes s'opposent, voilà un clivage dont le patriarcat ne pourrait pas se remettre. Un combat singulier entre les pères et les fils mettrait en miettes le patriarcat. Dans l'intérêt du père, il faut que l'agressivité sexuelle naissante du garçon, qui est apparue en réponse au père réel ou au père en tant que figure sociale, soit dirigée contre les autres, pas contre le patriarche. Le père engendre le monstre pour le contrôler, pas pour en subir la vengeance sexuelle.

Un autre facteur qui désigne les hommes comme de potentielles victimes est la pauvreté. Les populations incarcérées sont pauvres, tout comme les populations prostituées. L'argent est un agent de la force des hommes. La pauvreté est une condition humiliante et donc féminisante ; l'homme pauvre est moins puissant que l'homme riche. Celui qui possède l'argent contrôle généralement le script sexuel, quelle qu'en soit la nature. Dans une société de l'argent, l'argent est pouvoir, et l'achat d'un autre membre de la classe des hommes, en particulier s'il s'agit d'un garçon, constitue du sexe contraint. Le consentement, correctement défini dans une société où les hommes ont transformé le désir et la liberté en blagues salaces, n'existe réellement qu'entre des pairs ; mais le pauvre et le riche ne sont jamais des pairs. Et les garçons, en particulier les garçons pauvres, ne sont pas et ne peuvent pas être les pairs d'hommes adultes.

Le racisme rend également les hommes plus vulnérables aux agressions sexuelles. Aux États-Unis, les populations incarcérées sont composées majoritairement d'hommes noirs. Le j'menfoutisme de la société vis-à-vis des agressions sexuelles que subissent les hommes en prison trouve son origine dans le fait que ces hommes sont pauvres et/ou noirs. Lorsque l'énormité des viols dans les prisons pour hommes éclate au grand jour, la société ne ressent pas l'indignation qui la fait habituellement réagir aux agressions sexuelles que subissent les hommes ; l'homme sacré est sacré mais son viol, lorsqu'il a lieu en prison, est facile à ignorer ou oublier. Ceux qui prennent à cœur le sujet du viol des hommes en prison proposent en général cette solution tombée du ciel : puisque le viol des femmes est normal, il suffit d'introduire des femmes parmi les prisonniers ; ainsi, les prisonniers peuvent jouir d'un sexe autorisé socialement<sup>α</sup>.

---

<sup>α</sup> Note de la traductrice : Il faut bien se rendre compte que cette solution patriarcale est déjà en place dans les prisons (françaises, au moins) : les

Personne ne connaît réellement les chiffres de la violence sexuelle que les hommes infligent à d'autres hommes. La réalité de cette violence est souvent niée, y compris par ceux qui en ont souffert, pour faire barrage aux préjugés qui touchent de manière endémique les hommes homosexuels aux états-unis et contrer l'idée homophobe selon laquelle les crimes sexuels à l'encontre des hommes seraient commis par des homosexuels. Pour autant, les garçons sont vraiment victimes de violences sexuelles – cette violence est contenue, contrôlée et bridée par l'hétérosexualité obligatoire dont un des principaux objectifs est de protéger les membres de la classe des hommes vis-à-vis de l'agressivité sexuelle qui caractérise socialement les hommes. L'agression sexuelle d'un garçon est considérée comme un crime atroce principalement parce que la vie des garçons vaut bien plus que celle des filles. Plus les hommes sont bas dans la hiérarchie masculine, plus ils ont de risques de subir de la violence sexuelle. Qualifier les homosexuels d'agresseurs d'enfants sert à dissimuler le fait que ce sont bien les femmes et les filles qui sont le plus

---

prisonniers ont accès à des magazines pornographiques (oui, les photos ont été produites avec de vraies femmes, faut-il le rappeler ?), les prisonniers ont accès à des films pornographiques (idem), et surtout l'administration pénitentiaire a mis en place les bien nommés « Parloirs Familiaux » et « Unités de Vie Familiale », des genres de petits studios où les femmes des détenus peuvent venir (seules ou accompagnées des éventuels enfants) pour voir leur conjoint. Les détenus disposent d'un créneau qui peut aller de six heures à trois jours, seul avec la visiteuse. Juste le temps de se vider les couilles et de reprendre du courage pour retourner en taule. Tout le monde y gagne, sauf les femmes. L'administration pénitentiaire y gagne parce que ça permet de pacifier les détenus. Les détenus y gagnent car, grâce à ce dispositif, ils peuvent confirmer qu'ils sont toujours des hommes et qu'ils ont toujours le contrôle de leur femme. Aux crétins qui viendraient me dire que « Il y a aussi des unités de vie familiale dans les prisons pour femmes », je réponds « Oui, ainsi les conjoints qui n'ont pas abandonnés les meufs en taule peuvent eux-aussi venir se vider les couilles. Et puis, ça fait une jolie photo de propagande pour l'administration pénitentiaire, ces femmes condamnées qui peuvent embrasser leurs enfants ».

souvent agressées et violées par les hommes. Tant que la sexualité masculine s'exprimera par la force et la violence, les hommes continueront à stigmatiser l'homosexualité masculine pour éviter de se retrouver eux-mêmes confrontés à cette force et à cette violence. Les femmes seront leur substitut, et chaque institution de la société continuera d'exiger que les hommes infligent aux femmes ce qu'ils ne supporteraient pas qu'on leur fasse à eux. T. E. Lawrence, dont la vie fut recyclée dans la légende de Lawrence d'Arabie et qui fut tabassé et violé alors qu'il était adulte, indiqua dans une lettre adressée à Charlotte Shaw à quel point le viol était une expérience dévastatrice pour quelqu'un qui n'avait pas été élevé à cette fin, c'est à dire pour un homme :

Vous faites référence à la nuit que j'ai passée à Dar'ā. Eh bien, je redoute constamment que l'on me fasse du mal ; et pour moi, tant que je vivrais, le souvenir vivace de cette nuit résidera dans la souffrance qui m'a brisé et qui m'a fait capituler...

A propos de cette nuit. Je ne devrais pas vous raconter cela, car un homme digne de ce nom ne parle pas de ces choses. Je voulais tout relater de manière crue dans mon autobiographie [*Les sept piliers de la sagesse*], je me suis débattu pendant des jours avec mon amour propre... qui ne voulait pas, ne m'a pas, abandonné. Par peur que l'on me fasse mal, ou plutôt pour gagner cinq minutes de répit face à la douleur qui me rendait fou, j'ai renoncé à la seule chose avec laquelle nous naissons tous - notre intégrité physique. Ce renoncement est impardonnable, il est impossible de faire marche arrière : c'est lui qui m'a dépouillé de conditions de vie décentes et qui m'a privé de l'usage de mes talents

et de mon intelligence pas si médiocres au demeurant.<sup>11</sup>

T. E. Lawrence essaya d'exorciser ce vécu en le répétant : il paya un jeune homme pour que celui-ci le fouette, ce qui lui permit de contrôler l'humiliation et les sévices physiques qu'il subissait. Ce comportement met l'accent sur le traumatisme que représente la perte de « la seule chose avec laquelle nous naissons tous – notre intégrité physique » ; ainsi que sur la solution choisie par les hommes pour obtenir les moyens de contrôler la réalité sexuelle, aussi destructrice soit-elle.

Il est important de relever que l'illustre Grèce antique, si souvent présentée comme la société idéale pour l'homosexualité masculine, c'est à dire comme une société où le sexe entre les hommes et les garçons était tout à fait accepté, fonctionnait selon ces mêmes principes : l'agression sexuelle des garçons et des hommes par d'autres hommes était strictement réglementée par la coutume et la pratique ; les relations sexuelles entre les hommes et les garçons étaient l'expression d'une hiérarchie rigide au sein du pouvoir des hommes ; le jeune qui se faisait utiliser était féminisé par rapport aux hommes plus âgés ; le sexe n'était pas consensuel, c'est à dire qu'il n'avait pas lieu entre pairs (en Crète ainsi qu'ailleurs en Grèce, les garçons étaient même kidnappés puis placés de force en apprentissage sexuel) ; le garçon devenait un homme, il changeait de statut, c'était la récompense qui couronnait la fin de son apprentissage ; les populations de femmes et d'esclaves, toutes privées des droits afférents à la citoyenneté, encaissaient le plus gros de la violence

---

<sup>11</sup> T. E. Lawrence, dans une lettre adressée à Charlotte Shaw, 26 mars 1924, British Museum, Department of Western Manuscripts, Additional Manuscripts, cité par John E. Mack, *A Prince of Our Disorder: The Life of T. E. Lawrence* (Boston: Little, Brown & Co., 1976), pp. 419-20.

sexuelle des hommes. Dans les sociétés patriarcales, l'homosexualité masculine a toujours été jugulée et régulée par les hommes en tant que classe, bien que les stratégies d'entrave aient été différentes, pour éviter que les hommes ne se fassent violer par d'autres hommes, pour organiser la sexualité des hommes de façon à la rendre, pour le bénéfice des hommes, prévisible et sans danger. Les femmes, ainsi que les filles et les membres de la classe des hommes en bas de la hiérarchie qui partagent le statut inférieur des femmes, sont les cibles privilégiées de la violence sexuelle des hommes, car la sexualité masculine telle qu'elle existe dans un contexte patriarcal nécessite des cibles. Ces victimes désignées ne sont pas considérées comme des égales, car la sexualité des hommes a besoin de cette hiérarchie pour s'accomplir. Les hommes et les garçons en bas de la hiérarchie peuvent souvent changer de statut, s'échapper ; cela est impossible pour les femmes et les filles. Et quand bien même il serait impossible à un homme ou un garçon en bas de la hiérarchie de changer de statut, il lui est toujours possible de se consoler en dictant sa volonté aux femmes et aux filles de sa famille, de sa classe, de sa race ou de son groupe.

Il est peu probable que l'homosexualité masculine ne soit ou ne puisse être tolérée par les hommes en tant que classe tant que la masculinité sera ce qu'elle est, c'est à dire tant que le viol restera la clé de voûte de la sexualité. Certains hommes gays, qui érigent la Grèce antique en modèle d'utopie, confirment que la résolution de leurs propres problèmes sociaux et sexuels peut s'accommoder de la victimisation des femmes et de l'exploitation sexuelle des hommes et des garçons socialement inférieurs. En tant qu'hommes adultes, ils auraient accès à la liberté telle qu'ils la définissent, la liberté du prédateur sexuel ; les femmes, les filles ainsi que les hommes et les garçons en bas de la hiérarchie

continueraient d'être des proies. Cette faillite morale n'est absolument pas spécifique aux hommes homosexuels ; au contraire, c'est une des choses qu'ils ont en commun avec tous les hommes.

---

J'ai constaté, comme tant de fois auparavant,  
que *sublata nullum discrimen inter feminas*  
(« lorsqu'on éteint la lumière, toutes les  
femmes se ressemblent »).

Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*.<sup>12</sup>

Je suis né à 17h15, le 7 octobre 1927, dans une  
famille composée de ma mère et mon père,  
vivant dans un petit trois pièces au sud de  
Glasgow. Pendant plusieurs jours, mon père fut  
incapable d'annoncer ma naissance à qui que ce  
soit.

La santé de ma mère se mit à « décliner ». On  
amena une femme pour m'allaiter, mais il  
s'avéra que c'était une soûlarde et une pute. On  
amena une autre femme. Elle aussi était une  
soûlarde et une pute.

R. D. Laing, *Les Faits de la vie*.<sup>13</sup>

Et c'est ce qui rend si dangereuses et si  
catastrophiques les femmes fières comme des

---

<sup>12</sup> Giacomo Casanova, *History of My Life*, vol. 11, trans. Willard R. Trask (New York: Harcourt Brace Jovanovich, 1971), p. 15.

<sup>13</sup> Laing, *Facts of Life*, p. 3.

coqs. Leur comportement ne cadre avec rien, il n’y a pas de cohérence avec le reste. Et donc, nous avons la tragédie des femmes fières comme des coqs. Elles se retrouvent si souvent dans une position où, au lieu d’avoir pondu un œuf, elles ont chié un vote, ou une bouteille d’encre vide, ou tout autre objet totalement incapable d’éclore, que pour elles, cela n’a aucun sens.

D. H. Lawrence, « Les femmes fières comme des coqs et les hommes poules mouillées », *Sex, Literature and Censorship*.<sup>14</sup>

L’intérêt de la femme salariée a tendance à ne faire qu’un avec l’intérêt de son employeur ; ils se combinent pour écraser les intérêts de l’enfant qui représente la race, et pour contrecarrer les lois faites pour protéger l’intérêt de la race, c’est à dire les lois qui régissent la communauté tout entière. La femme salariée veut gagner autant d’argent que possible en étant interrompue aussi peu que possible...

Ce besoin de la femme salariée n’est pas forcément induit par la pauvreté, aussi ne disparaîtrait-il pas si son salaire était augmenté... elle se fiche complètement de son foyer ; elle rentre uniquement pour dormir et part aux aurores le lendemain ; elle est incapables de mener à bien les tâches

---

<sup>14</sup>D. H. Lawrence, *Sex, Literature and Censorship*, ed. Harry T. Moore (New York: Twayne Publishers, 1953), p. 49.

domestiques les plus simples ; elle se déplace  
dans sa maison comme un étranger ou un  
enfant maladroit.  
Havelock Ellis, *Études de psychologie sexuelle*.<sup>15</sup>

La folle est la plus dangereuse des créatures.  
Elle est toujours sur la point de mettre en péril  
la virilité de l'homme. Non seulement parce  
qu'elle représente son antipode, le mal  
extrême, qu'il faut à tout prix éviter, puisque  
toute l'éducation américaine tend à faire le  
garçon se distinguer de la fille, mais parce  
qu'elle est si proche de la femme que même un  
hétérosexuel avéré risque de s'y tromper.  
Georges-Michel Sarotte, *Comme un frère, comme  
un amant*.<sup>16</sup>

« - Vous expliquiez qu'un certain nombre de  
magazines vous dérangent. Dans ce cas, pourquoi  
continuer à les publier ?  
- Parce que les hommes de ce pays ont besoin  
de *Hustler*. Ils se sentent inférieurs et,  
effectivement, ils le sont. Les femmes sont  
naturellement supérieures : elles sont notre  
seul espoir. Je veux dire, ma mère vit avec moi.  
J'ai toujours été proche d'elle. C'est une sainte.  
Et je suis en faveur du mouvement des femmes.  
Le problème, c'est qu'elles effraient les hommes

---

<sup>15</sup> Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, vol. 2, pt. 3, p. 21.

<sup>16</sup> Georges-Michel Sarotte, *Comme un frère, comme un amant :  
l'homosexualité masculine dans le roman et le théâtre américains de  
Herman Melville à James Baldwin*, (Flammarion, 1976), p. 185.

et n'en assument pas la responsabilité.  
Pourquoi y a-t-il autant de bisexualité sur les  
campus, à votre avis ? Selon vous, pourquoi les  
hommes agressent-ils sexuellement les  
enfants ? Parce qu'ils ont peur de fréquenter  
des femmes libérées. »  
Larry Flynt, interviewé par Jeffrey Klein.<sup>17</sup>

... Pourquoi Samuel Butler affirme-t-il que « les  
hommes avisés ne disent jamais ce qu'ils  
pensent des femmes » ? Il me semble plutôt que  
les hommes avisés ne font que ça.  
Virginia Woolf, *Une chambre à soi*.<sup>18</sup>

Les hommes ont une image biaisée, violente et inepte des femmes. Les façons dont les hommes représentent les femmes dans l'art, la littérature, la psychologie, les discours religieux, la philosophie, la tendance du moment, quel que soit ce moment, sont bizarres, déformées, au mieux fragmentées, le plus souvent complètement hallucinées. Tout est fait pour maintenir les femmes en dehors du champ de la perception mais, telles des insectes, les femmes s'y faufilent ; il faut la voir chercher la moindre brèche dans l'armure de l'homme et s'y glisser, elle, cette chose ignoble. Rien que cette présence, à quatre pattes au repos, est si perturbante, tellement menaçante, qu'il faut tout de suite l'accuser de malveillance – une accusation immédiate, intense, diffamatoire, ancrée dans le langage qui véhicule le pouvoir absolu des hommes à s'exprimer. Dans la réalité des hommes, les

---

<sup>17</sup> Jeffrey Klein, "Born Again Porn", *Mother Jones*, février-mars 1978, p. 14.

<sup>18</sup> Virginia Woolf, *A Room of One's Own* (New York: Harcourt, Brace & World, 1957), p. 29.

hommes ne peuvent pas avoir conscience des femmes sans que celles-ci ne se soient imposées, sans qu'elles n'aient violé leur esprit. Les hommes sont contaminés et bouleversés par chaque contact avec une femme où celle-ci ne peut être réduite à un objet. Il perd pied. Sa propre masculinité ne peut pas supporter ce qu'il perçoit comme une agression, à moins qu'il n'écrase cette chose prétentieuse, qu'il ne la détruise par tous les moyens, en l'insultant, en la giflant avec le plat de la main ou en lui décochant un bon crochet. L'obscurité le rassure parce qu'elle occulte l'individue ; il baise dans le noir pour se convaincre que toutes les femmes sont pareilles, sans individualité ni importance, à la Casanova. Dépendre des femmes lui fait horreur, c'est pour ça que, à la Laing, il était entouré de salopes soûlardes dès sa naissance. Les femmes qui veulent travailler ou voter sont vicieuses, elles n'ont plus une once de la décence qui sied aux femmes et qui est, aussi bien qualitativement que quantitativement, totalement différente de la décence qui sied aux hommes, à la D. H. Lawrence et Havelock Ellis. La décence qui sied aux hommes survit miraculeusement au fait de violer et tuer ; la décence qui sied aux femmes cesse d'exister dès le moment où elle met un pied en dehors de chez elle pour aller travailler ou voter. Un homme qui se fait passer pour une femme, à la Sarotte, est dangereux parce que les hommes sont incapables de faire la différence entre la copie et l'originale (même originales, les femmes sont toujours des tableaux, des choses, la métaphore doit être prise au pied de la lettre). Les hommes iront même jusqu'à attribuer aux femmes un genre spécial de supériorité pour justifier les violences cruelles qu'ils nous font subir dans la vraie vie, à la Larry Flynt, se permettant au passage de se rappeler en de-de que maman était une sainte. En fait, l'abominable *Elle* est responsable de tout ce qui ne va pas, de tout ce qui fait peur, ou de tout ce qui a aliéné le *Lui* humainement

aboutit. L'affirmation de l'existence des femmes ne peut mener qu'au déclin de la société ; et lorsque l'abominable *Elle* attire l'attention sur elle en tant qu'humaine, pas en tant qu'objet, elle viole l'essence même de la masculinité. À chaque fois qu'elle essaye de récupérer l'humanité qu'il lui a confisqué, elle doit faire face à des insultes, à des moqueries et à de la violence. Selon lui, elle n'est une femme que si elle agit conformément à la définition qu'il donne de *femme*. Cette définition, celle des hommes, n'a pas besoin d'être cohérente. Ni sa logique, ni sa cohérence, ni même son bon sens minimal ne sont analysés. Il peut théoriser, fantasmer, appeler cela de la science ou de l'art ; tout ce qu'il dit sur les femmes devient vrai à partir du moment où il le dit. Il fait autorité sur ce qu'elle est parce que c'est lui qui l'a faite ; il la taille, comme si elle était un bloc de pierre à sculpter, jusqu'à ce qu'il en ait extrait la valeur inanimée. Comme l'a dit la réalisatrice Agnès Varda, qui paraphrasait Simone de Beauvoir dans son film *L'une chante, l'autre pas* : on ne naît pas femme, on le devient.

Les hommes veulent que les femmes soient des objets, contrôlables comme le sont les objets. Les femmes qui s'éloignent de la définition imposée par les hommes sont monstrueuses, des salopes, dépravées. Et puisque toutes les femmes s'éloignent un jour ou l'autre de cette définition, toutes les femmes finissent par être perçues comme des monstres, des salopes, des dépravées, possédant des appétits capables d'engloutir les hommes et de les détruire. Les hommes savent que la femme-objet respire mais, plutôt que de se confronter aux conséquences de ce savoir, ils préfèrent croire que la femme-objet cache une vipère furieuse et affamée ; que la femme-objet est un rocher qu'il ne faut jamais retourner ni soulever sous peine de se faire mordre par la vipère. Et tout d'un coup, nous sommes confrontées à l'homme fragile, vulnérable, menacé par les organes génitaux des femmes-serpents (comme par exemple, le vagin denté), ou menacé par la mère

dévoreuse, ou encore par le désir insatiable de la nymphomane. Les hommes sont terrorisés à l'idée que les femmes pourraient récupérer ce qu'ils nous ont confisqué et que nous puissions nous en servir pour les détruire. Il leur est donc urgent et absolument nécessaire de contrôler les femmes pour que cette peur ne devienne jamais réalité. Ici, les hommes osent non seulement prétendre qu'ils sont fragiles, mais aussi que les femmes exercent sur eux un pouvoir immense et bien réel.

Dans *The Mermaid and The Minator*, Dorothy Dinnerstein pense que la cause de cette imposture réside dans l'expérience infantile de la mère toute puissante ; toutes les colères et les frustrations infantiles viennent s'écraser sur les femmes, et ce pendant toute la durée de vie des hommes. (Selon Dinnerstein, les femmes tomberaient de leur côté dans une logique d'auto-punition, parce que leurs colères seraient toujours prises en charge par des femmes). Pour Dinnerstein, la solution serait que les hommes s'occupent des enfants autant que les femmes, ainsi le sentiment de vengeance de l'enfant pour se répartir équitablement entre l'homme et la femme.

Mais c'est bien l'homme qui détient le pouvoir et l'enfant en a conscience, même très jeune ; il perçoit ce pouvoir, agit pour minimiser le danger, pour s'en protéger. Cela revient à faire alliance avec celui qui détient le pouvoir, le père ; et c'est exactement ce que tous les garçons essayent de faire. Pour comprendre, ou pour savoir sans forcément comprendre, que sa survie passe par cette alliance, le garçon doit avoir dépassé le temps infantile où il faisait l'expérience du pouvoir de sa mère sur son bien-être immédiat. Depuis, il a constaté l'impuissance de sa mère, et c'est cette expérience plus mature de l'impuissance féminine, de l'incapacité des femmes à protéger les garçons du pouvoir des hommes, qui pose les bases de son comportement d'adulte.

Les hommes ont passé un pacte couillon avec et pour le pouvoir patriarcal. Ils sont entrés dans leur royaume et, maintenant qu'ils y sont, ils n'ont pas l'intention de retourner de leur plein gré dans le monde déclassé des femmes. Puisque, en tant qu'hommes, ils ont la capacité de définir la réalité en faisant fi de la vérité, ils renversent leur expérience pour justifier le fait qu'ils aient capitulé face au pouvoir du père, qu'ils aient lâchement abandonné la mère. Leur culpabilité doit être abyssale. Dans tous leurs échanges, criés ou murmurés, quoi que les hommes leur ai fait subir, ils énoncent que le danger vient des femmes, et il est vrai qu'être loyal aux femmes menace la place qu'un homme occupe dans la communauté des hommes. Mais le danger provient toujours des autres hommes. Et quelque soit le degré de peur qu'un homme ressent vis-à-vis des autres hommes, il a prêté allégeance – un pour tous et tous pour un – et ne leur dira rien. Ici encore, les femmes servent de bouc-émissaire. Les hommes disent d'elles qu'elles sont toutes-puissantes tout en sachant très bien à quel point elles sont impuissantes – ils en ont tellement conscience qu'ils sont prêts à mentir et à commettre n'importe quel crime pour éviter d'être frappé par le stigmate de cette impuissance.

---

Tout fait partie de la vie. Rien n'en est exclu, rien n'est isolé du reste. Bien que cela puisse paraître évident, le principe favori de la culture des hommes énonce que le vécu peut être fracturé, qu'il peut être littéralement *désossé*, et qu'il est possible d'examiner les esquilles comme si elles n'étaient pas l'os, ou comme si l'os n'était pas le corps. Ce principe ne fait que reprendre les valeurs et la méthodologie du réductionnisme

sexuel des hommes duquel il est d'ailleurs dérivé. Tout est séparé : l'intellect de l'imagination et/ou des émotions ; les actes des conséquences ; le symbole de la réalité ; l'esprit du corps. Certaines parties se substituent au tout, et le tout est sacrifié au profit des parties. C'est ainsi que le scientifique peut travailler sur une bombe ou un virus, l'artiste sur un poème, le photographe sur une image, sans aucune considération pour ce que ces choses signifient au-delà d'elles-mêmes. Ils réduisent mêmes ces choses à un élément abstrait qui les compose puis se focalisent uniquement sur cet élément abstrait – cela revient, littéralement, à donner du sens à cet élément abstrait ou à en découvrir le sens. Au milieu du vingtième siècle, dans le monde post-Holocauste, il est fréquent que les hommes trouvent du sens dans le rien : le rien signifie quelque chose ; le Rien est le sens. Dans la Russie pré-révolutionnaire, les hommes se donnaient du mal pour être nihilistes ; cela leur demandait des efforts considérables. Dans ce monde, ici et maintenant, après Auschwitz, après Hiroshima, après le Vietnam, après Jonestown, les hommes n'ont plus besoin de se forcer. Le nihilisme, comme la gravité, est une loi de la nature, de la nature des hommes. Bien sûr, les hommes sont fatigués. Ce fut une période épuisante d'extermination et de dévastation, d'une ampleur jamais vue, où de nouvelles méthodes furent employées, où de nouvelles perspectives apparurent. Même lorsqu'ils furent confrontés à l'extinction probable de leur propres personnes par des technologies qu'ils avaient eux-mêmes mises au point, les hommes ont continué à refuser de considérer le tout, ils ont refusé de prendre en compte toutes les causes et tous les effets, ils ont refusé de percevoir les liens complexes qui existent entre leur propre personne et le monde qu'ils fabriquent. Ils disent qu'ils sont aliénés de ce monde de souffrance et de tourments ; mais ils transforment cette aliénation en romance pour éviter d'avoir à assumer la responsabilité de ce qu'ils font et

de ce qu'ils sont. La dissociation des hommes par rapport à la vie n'est ni nouvelle ni particulièrement moderne, mais l'envergure et l'intensité de ce détachement sont sans précédent. Et, au beau milieu de ce meilleur des mondes, que ce doit être réconfortant de pouvoir soumettre les femmes à une cruauté passionnée. Les valeurs aux relents de naphthaline ont toujours cours. La fin du monde peut se produire demain, mais ce soir il y a le viol – un baiser, une partie de cuissage, une main sur le cul, un poing dans la gueule. Dans le monde intime des hommes et des femmes, le milieu du vingtième siècle ne diffère absolument pas de n'importe quel autre siècle. On retrouve seulement les vieilles valeurs : les femmes sont à disposition, à la disposition des hommes. Ce fonctionnement est ancien et moderne ; féodal, capitaliste, socialiste ; il convient aux hommes préhistoriques comme aux hommes qui sont allés dans l'espace, au monde agricole comme au monde industriel, à la vie urbaine comme à la vie rurale. Pour les hommes, le droit d'abuser des femmes est élémentaire, le principe fondamental, qui ne connaît pas de commencement à moins que l'on souhaite en faire remonter la source jusqu'à Dieu et qui ne connaît pas non plus de fin envisageable. Pour les hommes, leur droit à contrôler et abuser du corps des femmes est la seule constante à laquelle ils peuvent se raccrocher dans un monde prêt à exploser à n'importe quel moment.

Dans la pornographie, les hommes expriment les fondements de leur foi immuable. Ils y dépeignent les idées concernant les femmes ainsi qu'eux-mêmes auxquelles ils doivent adhérer pour continuer d'exister tel qu'ils sont ; les idées qui leur évitent de comprendre que prêter allégeance à la masculinité revient à s'engager sur le chemin du suicide et du génocide. Dans la vraie vie, les objets ripostent, se rebellent, exigent que chaque souffle soit perçu comme celui d'une personne vivante, authentique, pleine d'énergie ; pas comme le souffle d'une vipère

tapie sous un rocher. Dans la pornographie, l'objet est salope, qui s'enfoncé des couteaux dans le vagin en souriant. Comme une bible dont les codes s'accumuleraient pendant des siècles, comme un corpus secret rendu public, comme un corpus privé devenu politique, la pornographie est la forteresse des hommes, une retraite monastique pour la virilité sur le point de s'autodétruire. Lorsqu'on passe en revue les images des femmes torturées et mutilées, lorsqu'on lit les histoires de viols collectifs et de bondage, ce sont les hommes qui apparaissent le plus clairement. Le portrait que la pornographie fait d'eux est celui d'hommes ayant besoin de croire en leur pouvoir absolu, immuable, omniprésent, éternel et sans limite sur autrui. Chaque image révèle non pas le soi-disant objet qu'elle contient, mais l'homme qui en a besoin : pour que sa bite garde une taille respectable malgré chaque bombe qui l'amenuise ; pour maintenir son rapport à la masculinité intact alors que, dans le monde qu'il a créé, la masculinité est un anachronisme inutile et ridicule ; pour que les femmes demeurent l'ennemie quand les hommes s'entretueront ; pour continuer à croire en la vertu des violences qu'il impose aux femmes alors qu'en réalité, il serait bien incapable de supporter ces violences s'il les percevait telles qu'elles sont, c'est à dire comme les brutalités d'un lâche qui a trop peur des autres hommes pour les trahir ou les abandonner. La pornographie est le texte sacré des hommes qui préféreraient mourir plutôt que changer. La pornographie, c'est Dachau transposé dans la chambre à coucher puis glorifié, c'est n'importe quelle horrible prison ou cachot transposé dans la chambre à coucher puis glorifié, c'est la torture policière et la mentalité criminelle transposées dans la chambre à coucher puis glorifiées – dans la pornographie, les hommes révèlent leur vrai visage et montrent également ce qui, pour eux, a de la valeur dans ces représentations d'histoires vraies, rendues plastiques et

exceptionnelles, présentées comme le matériel érotique de base pour le désir masculin. Ces images et ces histoires nous ramènent à l'histoire – aux personnes réduites en esclavage, mutilées, tuées – parce qu'elles montrent que, pour les hommes, les atrocités qu'ils prétendent déplorer sont en réalité liées les unes aux autres et totalement intentionnelles à partir du moment où on comprend qu'elles trouvent leur origine dans l'obsession sexuelle des hommes. La pornographie révèle que l'esclavage, le bondage, le meurtre et la mutilation sont des actes qui procurent du plaisir à ceux qui les commettent ou à ceux qui font l'expérience indirecte du pouvoir qu'ils contiennent. La pornographie révèle que le plaisir des hommes est étroitement lié au fait de victimiser, de blesser et d'exploiter ; que l'amusement et la passion sexuels dans le cadre privé de l'imagination des hommes sont inséparables de la brutalité qui jalonne leur histoire. Cette sphère privée de la domination sexuelle que les hommes érigent comme leur droit et leur liberté est le reflet parfait de la sphère publique où s'exercent le sadisme et les atrocités que les hommes déplorent constamment de manière hypocrite. C'est en comprenant par quels moyens les hommes ressentent du plaisir que l'on parvient à saisir le sens de l'histoire des hommes.

# Le Marquis de Sade (1740-1814)

Nous sommes aux dieux ce que les  
mouches sont aux garçons cruels ;  
Une partie de chasse.  
Shakespeare, *Le roi Lear*

Donatien-Alphonse-François de Sade – plus connu sous le nom de Marquis de Sade et adulé par ses nombreuses admiratrices sous le titre de Divin Marquis – est le maître mondial de la pornographie. En tant que tel, il incarne et élabore les valeurs sexuelles des hommes. Chez Sade, on se trouve face à un violeur et un écrivain, deux réalités indissociables l'une de l'autre. Sa vie et ses écrits ne faisaient qu'un, une seule couverture imbibée du sang des femmes qu'il imaginait ou qu'il avait réellement rencontrées. Au cours de sa vie, il a vraiment torturé et violé des femmes. Il était un agresseur, un violeur, un kidnappeur et un pédophile. Dans ses écrits, il n'a cessé de glorifier la brutalité en tant qu'essence de l'érotisme ; la baise, la torture et le meurtre étaient inséparables ; la violence et le sexe étaient synonymes. Ses écrits et sa légende ont survécu pendant près de deux siècles parce que les hommes littéraires, artistes et intellectuels l'adorent et que les penseurs politiques de gauche en ont fait un avatar de la liberté. Charles Augustin Sainte-Beuve<sup>α</sup> proclama que Sade et Byron furent les deux plus grandes sources

---

<sup>α</sup> Note de la traductrice : un critique littéraire français du 19<sup>e</sup> siècle.

d'inspiration pour les auteurs classiques qui suivirent. Baudelaire, Flaubert, Swinburne, Lautréamont, Dostoïevski, Cocteau, Apollinaire et bien d'autres trouvèrent chez Sade ce que Paul Tillich, un énième adepte de la pornographie, aurait pu appeler « le courage d'être ». Simone de Beauvoir publia une longue apologie de Sade. Camus qui, contrairement à Sade, avait une aversion pour le meurtre, romantisa Sade comme l'instigateur de « la grande offensive contre un ciel ennemi<sup>1</sup> » et, possiblement, « le premier théoricien de la révolte absolue<sup>2</sup> ». Roland Barthes se vautra jusque dans les moindres détails des crimes de Sade, ceux qu'il commit aussi bien dans la vraie vie que sur le papier. Sade est le précurseur du théâtre de la cruauté d'Artaud, de la volonté de puissance de Nietzsche et de la frénésie de William Burroughs à violer. En 1966 en Angleterre, un garçon de douze ans et une fille de dix ans furent torturés et tués par un disciple auto-proclamé de Sade. Ces crimes furent photographiés et enregistrés par le meurtrier, qui se les repassait pour le plaisir. En 1975 aux États-Unis, le crime organisé aurait fourni des films snuffs à des collectionneurs privés de pornographie. Dans ces films, les femmes sont réellement mutilées, coupées en morceaux, baisées et tuées – la synthèse sadienne parfaite. Les magazines et les films qui montrent la mutilation des femmes pour le plaisir sexuel sont aujourd'hui pléthore. Un des principaux traducteurs du milliers de pages de la boucherie sadienne en anglais et responsable de leur commercialisation en format poche aux États-Unis n'est autre que Richard Seaver, une personnalité respectée dans le monde de l'édition. Selon les rumeurs, Seaver, qui joua un rôle majeur dans

---

<sup>1</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, 1951, édité par Jean-Marie Tremblay, p.43, <http://www.anthropomada.com/bibliotheque/CAMUS-Lhomme-revolte.pdf>

<sup>2</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, 1951, édité par Jean-Marie Tremblay, p.44, <http://www.anthropomada.com/bibliotheque/CAMUS-Lhomme-revolte.pdf>

la propagation du travail et de la légende de Sade, a écrit un film sur la vie de Sade qui va être réalisé par Alain Resnais<sup>β</sup>. L'influence de Sade sur la culture dans son ensemble est considérable. Son éthique – le droit absolu des hommes de violer et violenter tout « objet de désir » - a imprégné tous les champs de la société.

Sade est né dans une famille de la noblesse française qui partageait des liens de parenté étroits avec le roi d'alors. Au cours de ses premières années, Sade fut élevé avec le prince, qui était de quatre ans son aîné. Lorsque Sade eut quatre ans, sa mère quitta la cour et il dut aller vivre chez sa grand-mère. À cinq ans, il fut envoyé chez son oncle, l'abbé de Sade, un homme d'église dont les loisirs charnels n'étaient pas un secret. Le père de Sade, diplomate et soldat, fut absent pendant l'enfance de Sade. Sans surprise, les biographes font remonter le tempérament de Sade à la personnalité, au comportement et à la prétendue pudibonderie sexuelle de sa mère, en dépit du fait que l'on ne sache presque rien d'elle. En revanche, ce que l'on sait mais qui est bien peu souligné, c'est que Sade fut élevé parmi les hommes puissants. Dans ses dernières années, il a écrit avoir été humilié et contrôlé par ces hommes.

À quinze ans, Sade entra dans l'armée en tant qu'officier. C'est à cet âge qu'il commença apparemment à jouer et à fréquenter des bordels. Acheter des femmes était une des grandes passions de sa vie, et la plupart des femmes et des filles dont il abusa au cours de sa vie étaient des putes ou des domestiques. Sade monta dans la hiérarchie militaire et fut promu plusieurs fois, chaque promotion apportant avec elle plus d'argent.

Ces gauchistes qui prennent le parti de Sade feraient bien de se rappeler que la France pré-révolutionnaire regorgeait de

---

<sup>β</sup> Note de la traductrice : ce film, qui aurait dû s'intituler *Délivrez-nous du bien*, n'a finalement jamais abouti.

gens affamés. Le système féodal était à la fois cruel et brutal. Les droits de l'aristocratie sur le travail et les corps des pauvres étaient incontestés et incontestables. La tyrannie de classe était absolue. Les pauvres vendaient ce qu'ils pouvaient, y compris elleux-mêmes, pour survivre. Sade n'a fait qu'apprendre puis reproduire l'éthique de sa classe.

À presque vingt-trois ans, Sade tomba amoureux d'une femme de sa classe, Laure de Lauris. Sade ressentait le désir ardent de l'épouser, mais ce désir fut contrarié lorsque Laure de Lauris supplia son père de ne jamais consentir au mariage, et ce sous aucun prétexte. Sade fut furieux de sa « trahison », qui intervint possiblement à cause de la maladie vénérienne qu'ils avaient contractée tous les deux. Sade accusa Laure de Lauris de lui avoir transmis la maladie, et ses biographes, toujours crédules, le prennent au mot malgré son passé sexuel déjà long et sordide. Il n'y a aucune preuve que Laure de Lauris ait jamais eu un autre partenaire sexuel.

La même année, Sade conclut un mariage arrangé avec Renée-Pélagie de Montreuil, la fille aînée d'une riche famille. À peine six semaines après s'être marié, Sade loua une maison isolée dans laquelle il réalisa ses désirs sexuels sur les femmes qu'il achetait.

Cinq mois après son mariage, Sade terrorisa et agressa une femme du petit peuple, Jeanne Testard, qui avait vingt ans. Testard, une fabricante d'éventails, avait accepté de se mettre au service d'un jeune noble. Elle fut amenée dans la maison privée de Sade puis enfermée dans une des pièces. Sade lui annonça clairement qu'elle était prisonnière. Elle dut subir des violences verbales et des humiliations. La fureur de Sade se déchaîna en particulier contre ses croyances religieuses chrétiennes traditionnelles. Il lui raconta qu'il s'était masturbé dans un calice dans une chapelle et qu'il avait pris deux hosties, qu'il les avait

mises dans une femme avant de la baiser. Testard dit à Sade qu'elle était enceinte et ne pouvait pas supporter d'être maltraitée. Sade amena Testard dans une pièce remplie de fouets, de symboles religieux et d'images pornographiques. Il voulait que Testard le fouette, puis il voulait la frapper. Elle refusa. Il prit deux crucifix, en brisa un et se masturba sur l'autre. Il exigea qu'elle détruise celui sur lequel il s'était masturbé. Elle refusa. Il la menaça avec deux pistolets qui se trouvaient dans la pièce et avec une épée qu'il portait sur lui. Elle détruisit le crucifix. Il voulut lui faire un lavement pour qu'elle chie sur le crucifix. Elle refusa. Il voulut la sodomiser. Elle refusa. Sade la menaça, la sermonna et lui fit la leçon tout au long de la nuit, pendant laquelle elle ne put ni manger, ni dormir. Avant de la libérer, il lui fit signer une feuille de papier blanche et promettre de ne rien dire de ce qu'elle avait vécu. Il voulait qu'elle accepte de le retrouver le dimanche suivant pour qu'il puisse lui introduire une hostie et la baiser.

Dès qu'elle fut libre, Testard alla trouver la police. Sade fut arrêté, a priori parce que les interrogatoires de prostituées avaient montré que Sade en avait agressé un très grand nombre. Sade se faisait punir car il était devenu imprudent dans ses excès. Il fut emprisonné pour deux mois à Vincennes, dans des conditions extrêmement sordides pour un gentleman. Il écrivit des lettres aux autorités, qu'il supplia de ne rien révéler à sa famille.

Après sa libération, Sade commença à avoir des liaisons avec des actrices et des danseuses qui, au dix-huitième siècle, étaient presque toujours des courtisanes. Il entretint des relations régulières avec plusieurs d'entre elles et, en parallèle, continua d'acheter des femmes de rang inférieur.

Les agressions que Sade faisait subir aux prostituées devinrent si préoccupantes que, un an après la nuit brutale qu'il avait imposé à Testard, la police prévint les mères maquerelles de

ne pas fournir de femmes à Sade. Le valet de Sade ratissait les rues à la recherche de victimes. Certaines d'entre elles, selon les voisins de Sade, étaient des hommes ou des garçons.

À la même époque, il réussit également à faire tomber sa femme enceinte. Elle donna naissance à un fils.

En 1768, au matin du dimanche de Pâques, Rose Keller, la trentaine passée, émigrée allemande, veuve, fileuse de coton qui était employée depuis environ un mois, aborda Sade pour lui demander l'aumône. Il lui proposa de venir faire son ménage. Elle accepta. Il lui assura qu'elle serait bien nourrie et traitée gentiment.

Sade emmena Keller dans sa maison privée. Il la conduisit dans une pièce sombre où les fenêtres étaient condamnées puis annonça qu'il allait lui chercher à manger. Il l'enferma dans la pièce. Keller attendit environ une heure avant que Sade ne vienne la chercher pour l'emmener dans une autre pièce. Il lui dit de se déshabiller. Elle refusa. Il déchira ses vêtements, la jeta sur un canapé le visage le premier, ligota ses bras et ses jambes. Il la fouetta férocement. Il s'empara d'un couteau et lui annonça qu'il était prêt à la tuer. Selon les dires de Keller, Sade la taillada sans relâche et, à chaque fois, versa de la cire sur la plaie. Keller était persuadée qu'elle allait mourir et supplia Sade de ne pas la tuer avant qu'elle ait pu faire sa confession de Pâques. Quand Sade en eut fini avec elle, il la ramena dans la première pièce puis lui donna l'ordre de se laver et de mettre de l'eau-de-vie sur ses plaies. Elle obtempéra. Il étala également sur ses plaies un baume qu'il avait lui-même créé. Il était fier de son invention et prétendait que cela allait accélérer la guérison. Plus tard, Sade prétendit avoir payé Keller pour pouvoir la fouetter et ainsi tester l'efficacité de son baume. Sade apporta à Keller de quoi manger. Il la ramena dans la pièce où il l'avait frappée et l'y enferma. Keller verrouilla la porte de l'intérieur. Elle parvint à créer une

ouverture dans les fenêtres condamnées à l'aide d'un couteau, se blessant au passage, puis fabriqua une corde avec les draps et s'échappa par la fenêtre avant de descendre le long du mur. Le valet de Sade la poursuivit et lui proposa de l'argent pour revenir. Elle le repoussa et courut.

Keller était gravement blessée et ses vêtements étaient déchirés. Elle courut jusqu'à ce qu'elle rencontre une villageoise, sur laquelle elle déversa son histoire. D'autres femmes les rejoignirent. Elles examinèrent Keller et, en l'absence du magistrat local, l'emmenèrent voir un agent de l'état pas qualifié pour ce genre de chose. On fit appeler un fonctionnaire de police d'une autre bourgade et, quand celui-ci arriva, il prit la déposition de Keller. Keller fut ensuite examinée par un chirurgien puis trouva refuge chez les femmes qui s'étaient occupées d'elle.

La belle-mère de Sade, Madame de Montreuil, accorda une grosse somme d'argent à Rose Keller pour la convaincre de retirer sa plainte. Malgré cet arrangement financier, Sade fut emprisonné pendant presque huit mois, pendant lesquels il mit une fois de plus sa femme enceinte. Lorsqu'il rentra à Lacoste, là où il vivait avec sa femme, elle partit pour Paris où, sept mois plus tard, naquit le second fils de Sade. Sade se remit à pourchasser les femmes dès sa libération. En parallèle, il entra et sortait périodiquement de la vie de Renée-Pélagie. En avril 1771, elle donna naissance à une fille. En septembre 1771, Sade débuta une liaison avec la jeune sœur de sa femme, Anne-Prospère.

En juin 1772, Sade se rendit à Marseille avec son valet, connu sous le nom de Latour. Durant le court séjour de Sade, Latour lui amena cinq prostituées. Sade les frappa, les baisa, les sodomisa de force, le tout accompagné de ses habituelles menaces de violences et de mort. Au moins une des femmes, en plus de la sodomie imposée par Sade, dut également subir une sodomie de la part du valet. À Marseille, Sade ajouta une nouvelle pratique à son

répertoire sexuel : il poussa les femmes à manger des bonbons imprégnés de drogues. Les femmes n'avaient aucune idée de ce qu'elles ingéraient réellement. Les défenseurs de Sade prétendent que les bonbons ne contenaient que des aphrodisiaques inoffensifs ainsi qu'un produit provoquant des flatulences, que Sade trouvait particulièrement séduisantes. Deux des femmes tombèrent gravement malades à cause des bonbons ; elles ressentirent des douleurs d'estomac très intenses et vomirent du sang ainsi que du mucus noir. Les femmes étaient persuadées d'avoir été empoisonnées, et il fait peu de doute qu'elles seraient mortes si elles avaient avalé les quantités de bonbons que Sade les encourageait à prendre. Une des femmes se présenta à la police. Une enquête concernant les violences perpétrées par Sade sur les cinq prostituées – la flagellation imposée, la sodomie imposée, la tentative d'empoisonnement – aboutit à l'ordre d'arrêter Sade et Latour. Sade, accompagné de son amante Anne-Prospère et de Latour, s'enfuit en Italie pour échapper à son arrestation.

Sade et Latour furent jugés coupables *in absentia* d'empoisonnement et de sodomie (un crime capital, que l'acte soit imposé ou non). Ils furent condamnés à mort. Mais puisqu'ils étaient introuvables et que la condamnation ne pouvait être réalisée, on brûla leur effigie à la place.

La belle-mère de Sade, Madame de Montreuil, confrontée au caractère indécrottable de son gendre, et peut-être dans un effort pour le séparer d'Anne-Prospère, utilisa sa formidable influence politique pour le faire emprisonner en Italie. Pendant les quatre mois qui suivirent, Sade écrivit des lettres à de hauts fonctionnaires italiens et français dans lesquelles il se lamentait de l'injustice de son incarcération et implorait d'être libéré. Au bout de ces quatre mois, il s'échappa. Peu après s'être enfuit, Sade écrivit plusieurs fois à sa belle-mère pour lui demander de l'argent. Lorsqu'il se rendit compte que l'argent ne venait pas,

Sade rentra à lacoste. Suite à son retour en france, une nouvelle ordonnance fut émise pour son arrestation. Il s'échappa à nouveau. Puis, après quelques semaines, il revint à lacoste. Renée-Pélagie déposa plainte contre sa mère, espérant probablement que cela pousserait Madame de Montreuil à utiliser son influence pour obtenir l'arrêt des poursuites contre Sade. Mais malgré la plainte contre Madame de Montreuil, une nouvelle ordonnance fut émise pour obtenir l'arrestation de Sade. Il se cacha pendant un temps avant de revenir une fois de plus à lacoste. Renée-Pélagie tentait toujours d'obtenir l'arrestation de sa mère. Ses efforts furent récompensés lorsque de hauts fonctionnaires lui promirent qu'un appel serait passé au parlement pour annuler la condamnation de Sade. Cela aurait pour conséquence d'invalider la lettre de cachet (un ordre émanant du roi imposant l'emprisonnement d'une certaine personne sans procès ni limite de temps) qui avait été émise contre Sade.

Sade, qui voyait la fin de ses déboires judiciaires, redoubla dans la poursuite du plaisir. Il obtint, auprès d'une mère maquerelle nommée Nanon, cinq jeunes filles de quinze ans qui furent emmenées à lacoste et qui subirent la violence de Sade. La femme de Sade prenait part à ces nouvelles extravagances sexuelles. Elle devint la plus grande apologue de la violence de Sade à l'encontre des filles bien que, comme l'a raconté l'une d'elles, Renée-Pélagie était « la première victime d'une fureur seulement qualifiable de folie<sup>3</sup> ». Les parents de trois des jeunes filles portèrent plainte contre Sade alors qu'il refusait de les laisser partir. L'une des filles fut gravement blessée. Elle fut envoyée chez l'oncle de Sade, l'abbé, pour l'empêcher de témoigner contre lui. Renée-Pélagie fit tout ce qu'elle put pour empêcher que les filles ne soient soignées par un docteur, puisque

---

<sup>3</sup> Cité par Ronald Hayman, *De Sade: A Critical Biography* (New York: Thomas Y. Crowell Co., 1978), p. 81.

la moindre preuve de blessure corporelle pourrait être utilisée contre Sade ainsi que contre elle. Madame de Montreuil, peut-être pour protéger sa fille, se joignit à Renée-Pélagie et à Sade pour forcer les parents à retirer leurs plaintes. Pendant ce temps, Sade maintenait de force les filles à lacoste. Elles seraient rendues à leurs parents seulement si les plaintes pour enlèvement étaient retirées.

Sade fit venir d'autres femmes et d'autres filles à lacoste. Des ossements humains furent retrouvés dans son jardin ; il prétendit qu'une de ses amantes les avait mis là pour lui faire une farce. Nanon, la mère maquerelle, tomba enceinte de Sade. Madame de Montreuil obtint qu'une lettre de cachet soit émise contre Nanon. Elle fut emprisonnée ; sa petite fille mourut à lacoste peu de temps après sa naissance car la nourrice n'avait plus de lait.

Sade fut à nouveau menacé par une possible arrestation. Il s'enfuit une fois de plus en Italie. En neuf mois, la jeune fille de quinze ans – celle qui avait souffert des plus graves blessures et qui avait été envoyée chez l'oncle de Sade – n'avait pas guéri. Elle fut finalement admise dans un hôpital où la famille de Sade conspira pour qu'elle ne puisse parler à personne et ainsi ne jamais révéler ce qui lui était arrivé. C'est à cette époque que l'abbé changea d'avis sur la personne de Sade et estima que celui-ci devait être mis en prison.

Sade voyagea en Italie durant toute une année. Il se plaignit de la solitude. Une des filles kidnappées, toujours captive à lacoste, mourut. Une autre s'échappa et alla trouver la police. En dépit des conseils de Renée-Pélagie, Sade rentra à lacoste. D'autres femmes lui furent servies. Sade dépensait énormément d'argent pour obtenir des femmes alors que Renée-Pélagie vivait dans un quasi-dénuement. Il embaucha des domestiques, les séquestra, les força à se soumettre à sa volonté. Le père d'une de

ces domestiques tenta de tuer Sade en lui tirant dessus. Sa fille signa une déposition dans laquelle elle défendait Sade. Les autorités ordonnèrent que la fille soit rendue à son père. Il n'en fut rien.

Il y eut une autre tentative pour arrêter Sade. Il se cacha. Lorsqu'il reçut de Madame de Montreuil l'information selon laquelle sa mère était mourante à paris, il s'y rendit. Elle mourut avant qu'il n'arrive, mais Sade fut arrêté à paris par le biais d'une lettre de cachet. Madame de Montreuil avait informé la police de l'endroit où se trouvait Sade. Il fut envoyé à la prison de vincennes, où il resta pendant presque six ans. En 1784, il fut transféré à la bastille. En 1789, les gens en france étaient au bord de la révolution. Sade bricola un mégaphone improvisé et, depuis sa cellule, exhorta les gens à assiéger la bastille. Il fut transféré à charenton, un asile. Le 14 juillet 1789, la bastille fut prise et ses gardiens tués. En 1790, Sade fut libéré de charenton comme tous les autres prisonniers qui avaient été incarcérés suite à des lettres de cachet émises sous l'ancien régime.

Pendant ses années d'emprisonnement à vincennes et à la bastille, Sade écrivit la littérature qui l'a fait connaître (bien que sa carrière littéraire n'ait pas commencée en prison ; il avait déjà écrit quelques textes et avait même produit et dirigé quelques pièces de théâtre avant d'être incarcéré). À la libération de Sade, Renée-Pélagie, que Sade avait soumise à une violence et un mépris extraordinaires durant ses années en prison, le quitta et obtint une reconnaissance légale de leur séparation. La rancœur de Sade à son encontre fut inflexible. Il estimait apparemment lui avoir donné les plus belles années de sa vie, qui auraient pu être parfaites si seulement il n'avait pas été méchamment persécuté. Il tenait Renée-Pélagie personnellement responsable de la perte de ses manuscrits qui avaient été pris ou détruits pendant le siège de la bastille. Elle n'avait pas réussi à les mettre à l'abri comme il le

lui avait demandé, et en avait peut-être brûlé certains. Au cours des années qui suivirent, il se lança dans la reconstitution des écrits perdus. Après sa libération, Sade fit également la rencontre de sa fille adulte pour la première fois. Il la détesta au premier regard. Au début de l'année 1791, Sade se mit à vivre avec Marie-Constance Renelle, à qui *Justine* est dédié et avec qui les biographes de Sade considèrent qu'il a eu une relation sincère, aimante et dévouée. Sade n'était plus un jeune libertin. Il était devenu très gros en prison et la révolution française l'avait dépossédé de ses pouvoirs d'aristocrate. De la nécessité, compagne romanesque de l'invention, est né en quelques mois le citoyen Sade.

Pendant presque quatre ans, Sade dut faire un numéro d'équilibriste politique. Il joua le rôle de celui que l'ancien régime avait persécuté, qui n'avait aucune loyauté vis-vis de la vieille noblesse et qui était entièrement dévoué à la nouvelle société. Il fit des discours politiquement corrects, renomma des rues pour coller à l'idéologie de la révolution tout en travaillant à la préservation de sa propriété pour éviter qu'elle ne soit saisie par la révolution ou par Renée-Pélagie. Selon ses biographes, le profond humanisme de Sade fut démontré pendant la terreur alors qu'il se trouvait dans le tribunal qui devait rendre un jugement sur son ancienne belle-famille, les Montreuil : Sade aurait pu les dénoncer et les faire exécuter, mais il n'en fit rien. Plutôt que de l'humanisme, il est probable que Sade, expert en survie, ait compris que sous la terreur on pourrait éventuellement lui reprocher ses liens passés et que cela pourrait mettre sa vie en danger. Parce qu'il avait été lié à eux, une condamnation de la famille Montreuil aurait pu avoir comme conséquence sa propre mort à lui.

Le chef révolutionnaire Jean-Paul Marat découvrit la nature des crimes pour lesquels Sade avait été emprisonné sous la

royauté. Il dénonça Sade mais, par erreur, ce fut une autre personne avec un nom similaire qui fut exécutée. Bien que Marat se rendit compte de son erreur, il n'eut pas le temps de corriger le tir : il fut assassiné par Charlotte Corday.

Vers la fin de l'année 1793, Sade fut emprisonné. On l'accusait de s'être porté volontaire au service du roi en 1791. Sade insista avoir cru que le régiment dans lequel il s'était engagé était au service de la révolution. Il resta en prison et fut condamné à mort en 1794. L'administration pénitentiaire était si défailante que Sade resta introuvable. Il ne fut pas exécuté. Plus tard dans le mois, c'est Robespierre qui passait à la guillotine et la terreur prit fin. Deux mois plus tard, Sade était relâché.

En 1800, Napoléon prit le pouvoir. En mars 1801, Sade fut arrêté une fois de plus, mais cette fois-ci il était accusé d'avoir écrit de la littérature obscène (*Justine*, qui avait été partiellement publié en 1791 puis en entier dans une version remaniée en 1797 ; et *Juliette*, publié en 1797). À l'exception de sa détention en 1793 pour ses activités antirévolutionnaires, Sade avait jusqu'ici (il avait soixante ans) toujours été emprisonné en France pour avoir commis des crimes violents contre des personnes. Il nia avoir écrit *Justine* et *Juliette* et qualifia *Justine* de tas d'immondices. Il fut incarcéré à Sainte-Pélagie pendant deux ans, pendant lesquels il agressa sexuellement d'autres détenus. À cause de son comportement violent à Sainte-Pélagie et qu'un changement de politique intervint pour différencier le traitement des criminels et celui des fous, Sade fut transféré à Bicêtre, un asile. Il y resta quarante-deux jours avant d'être transféré à Charenton, grâce à l'appel formé par ses fils. Les conditions de vie y étaient bien meilleures – et surtout celles de Sade étant donné que sa famille payait grassement l'institution pour la chambre et la pension. Marie-Constance Renelle obtint l'autorisation d'aller vivre à Charenton avec lui. Sade, de son côté, obtint l'autorisation de

produire d'onéreuses pièces de théâtre qui étaient ouvertes au public.

Il y eu de nombreuses tentatives pour renvoyer Sade en prison, puisque les médecins pensaient qu'il était un criminel et non pas un fou. Mais Sade était utile au directeur de charenton, tout spécialement en tant que metteur en scène de théâtre. Au cours de la dernière ou des deux dernières années de sa vie, alors qu'il vivait toujours avec Renelle, il eut une aventure avec Madeleine Leclerc, âgée d'environ quatorze ans et qui avait grosso modo été vendue à Sade par sa mère. Comme il l'écrivit dans son journal intime, ce qu'il désirait d'elle et qu'il obtint n'était rien d'autre qu'une soumission totale, selon la définition qu'il avait admise et appréciée toute sa vie.

---

Il est indécent de tripoter les poils sur la  
trompe d'un éléphant lorsque celui-ci est  
monté sur le bébé.

John Gardner, *On Moral Fiction*

Il est particulièrement compliqué, dans une culture misogyne, de rendre crédible le fait qu'un crime commis contre une femme doit être pris au sérieux. La croyance selon laquelle les femmes existent pour être utilisées par les hommes est tellement ancienne, si profondément ancrée, si largement acceptée, si banale dans son application quotidienne, qu'elle est rarement remise en cause, même par ceux qui se targuent de finesse intellectuelle et de grâce éthique. Inconsolable, furieuse et

gémissante ou sobre, sévère et rigoureuse ; les féministes pointent toujours vers une femme réelle, qui existe vraiment et qui doit être prise au sérieux. D'autres la regardent et ne voient que des ombres insignifiantes bouger sous les pieds de ces vrais gens à qui il arrive de vraies choses – les hommes – de telle sorte que dans une pièce où se trouvent une centaine de « gens », une moitié d'hommes, l'autre de femmes, un.e observateurice qui adopte le point de vue masculin verra cinquante hommes et cinquante ombres. Viole une ombre et regarde-la disparaître. Viole une ombre, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Parfois, il se trouve que les ombres restent sur les talons. On ne peut pas les semer. Elles s'accrochent, elles suivent. On les accuse alors d'être malveillantes. Les ombres deviennent sinistres, funestes. Dans les fictions et les biographies, dans les essais philosophiques et littéraires, la culture patriarcale perpétue le pouvoir des hommes sur les femmes en les transformant en ombres. Les inégalités honteuses de la vie sont entretenues par les distorsions et les manipulations omniprésentes dans ce que l'on appelle le genre documentaire. Là, ce que vivent les hommes est décrit comme authentique, important, alors que ce que vivent les femmes est escamoté ou présenté comme négligeable. Les femmes sont décrites comme les ombres qui suivent docilement les hommes ou qui les tourmentent vicieusement, mais jamais comme des êtres entières à prendre au sérieux.

C'est ainsi que le philosophe Georges Bataille peut, dans *L'Érotisme*, écrire sans aucune gêne (ou du moins, sans peur de se contredire, avant que le mouvement des femmes ne prennent de l'importance) : « Sade, dans sa vie, tint compte d'autrui, mais l'image qu'il eut de l'accomplissement, et qu'il ressassa dans la solitude du cachot exigeait qu'autrui cessât de compter<sup>4</sup> ». Bien

---

<sup>4</sup> Georges Bataille, 1987, *L'érotisme* dans *Œuvres Complètes*, vol.10, Paris : Gallimard, p.167.

sûr, Sade avait carrément nié dès son enfance les prétentions des autres gens, mais ces « autres gens » étaient avant tout des femmes, des femmes réelles, et donc ne sont d'aucune importance pour Bataille.

De la même manière, Donald Thomas, un des biographes les plus récents de Sade, s'autorise à dire que : « Les cruautés dépeintes dans ses œuvres de fiction sont très différentes de la conduite quotidienne de Sade...<sup>5</sup> ». Thomas insiste également sur le fait que les désirs sexuels de Sade « se réalisaient le plus souvent au travers de la fiction<sup>6</sup> ». Les corps violentés de femmes, entassés au travers d'une vie cruelle et sans empathie, sont balayés au moyen d'une distorsion facile des faits ou de leur négation complète. Sans que réécrire l'histoire pour banaliser la violence de Sade envers les femmes ne lui soit impossible, Thomas, dans un tour de passe-passe intellectuel, fait disparaître la victime :

La vraie difficulté à laquelle était confronté le Marquis de Sade n'était pas son penchant à la violence sur des filles [*sic*] qu'il payait pour cela ou auxquelles il imposait des actes sexuels peu orthodoxes, mais qu'il fit tout cela au milieu du dix-huitième siècle, période pendant laquelle les filles étaient plus susceptibles de se plaindre et d'être entendues.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Donald Thomas, *The Marquis de Sade* (Boston: Little, Brown & Co., 1976), p. 103.

<sup>6</sup> Thomas, *Marquis de Sade*, p. 104.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 7.

Il est important de rappeler que le système féodal décourageait efficacement les putes de se rendre à la police pour porter plainte contre des nobles.

Simone de Beauvoir, dans un essai intitulé « Faut-il brûler Sade ? » et publié dans les années cinquante, réussit également à presque totalement invisibiliser le crime et les victimes : « À vrai dire, c'est un bien petit exploit que de fouetter, moyennant une rétribution convenue, quelques filles [sic] que Sade y attache tant de prix, c'est un fait qui le met tout entier en question.<sup>8</sup> »

Richard Seaver et Austryn Wainhouse, les traducteurs de Sade en anglais, nient totalement les droits des femmes en tant que personnes dans leur avant-propos d'une collection de textes écrits par Sade :

Avec le regard qu'il avait l'habitude de porter sur lui-même, Sade fit remarquer dans une lettre qu'il envoya à sa femme que, si les autorités avaient eu un gramme de jugeote, elles ne l'auraient pas emprisonné quand cela lui laissait le temps de comploter, de rêver et de construire des réflexions philosophiques d'une brutalité, d'une vengeance et d'un absolutisme comme il n'en avait jamais formulées. Au lieu de ça, les autorités l'auraient libéré et lui aurait donné un harem dans lequel il aurait pu se repaître. Mais les sociétés n'accommodent pas les goûts étranges, elles les condamnent. C'est ainsi que Sade devint écrivain.<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade*, 1951, Les Temps modernes, n°74.

<sup>9</sup> Richard Seaver and Austryn Wainhouse, Foreword, *Justine; Philosophy in the Bedroom; Eugenie de Franval, and Other Writings*, Donatien-Alphonse-François de Sade, trans. Richard Seaver and Austryn Wainhouse (New York: Grove Press, 1966), p. ix.

Encore une fois, les violences commises contre des femmes sont minorées. Ici, cette minimisation est conduite en laissant croire que des écrits seraient plus dangereux et plus graves que des coups. Les victimes du terrorisme sexuel de Sade sont moins importantes que des « réflexions philosophiques ».

Livre après livre, les biographes de Sade utilisent soit l'encre invisible soit le spleen pour parler des femmes que Sade a agressées. Norman Gear, dans *The Divine Demon*, est à la fois fantaisiste et charmant :

N'avait-il pas été assez puni pour ses péchés ? Et puis, au fond, à quoi se résumaient-ils ? Il avait fait un peu mal à quelques filles et femmes, mais pas énormément, et aucune d'entre elles n'avait été gravement blessée. Il avait séduit quelques filles, mais n'en avait jamais violé aucune. La plupart des femmes qu'il avait utilisées dans ses orgies étaient suffisamment consentantes, parce qu'elles étaient payées ou, bizarrement, parce qu'elles l'appréciaient... Même la pauvre Rose Keller s'était rapidement remise des coups qu'elle avait reçus et avait été largement récompensée pour avoir eu les fesses douloureuses pendant une semaine. En ce qui concerne les putes à Marseille – elles avaient été payées pour leurs services et n'avaient pas eu à subir pire que ce que leur réservait leur lot quotidien.<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> Norman Gear, *The Divine Demon: A Portrait of the Marquis de Sade* (London: Frederick Muller, 1963), p. 135.

Jean Paulhan, un missionnaire de Sade, est outré que Sade, un individu si important, ait pu être emprisonné pour avoir violé des ombres :

Il semble établi que Sade a donné la fessée à une putain de paris : cela vaut-il un an de donjon ? Des pastilles de Richelieu (des bonbons à la cantharide) à quelques filles [*sic*] de marseille : cela vaut-il dix ans de bastille ? Il séduit sa belle-sœur Louise : cela vaut-il un mois à la conciergerie ? Il ne cesse guère de tracasser ses puissants, ses redoutables beaux-parents, le président et la présidente de Montreuil : cela vaut-il deux ans de château fort ? Il fait évader (nous sommes en pleine terreur) quelques modérés : cela vaut-il un an de madelonnettes ? On admet qu'il a publié des livres obscènes, qu'il s'en est pris à l'entourage de Bonaparte ; il n'est pas impossible qu'il ait simulé la folie. Cela vaut-il quatorze ans de charenton, trois ans de bicêtre, un an de sainte-pélagie ? Comment se défendre du sentiment que tous les prétextes étaient bons aux divers gouvernements de france – il en a vu ! – pour l'enfermer ; qui sait, à Sade pour se faire enfermer ?<sup>11</sup>

Paulhan ne mentionne ni les crimes réellement perpétrés par Sade, ni les peines qu'il a réellement effectuées ; la correspondance qu'il établit entre les crimes et les peines est totalement fantaisiste. Mais les conséquences de ses inexactitudes ne le sont pas, elles : Sade la Victime se taille la part du lion ; les victimes de Sade sont effacées.

---

<sup>11</sup> Jean Paulhan, *Le Marquis de Sade et sa complice ou les Revanches de la pudeur*, Editions Complexe, 1987, p.33

Les biographes de Sade tentent de justifier, minimiser ou nier (bien que des archives sont là pour confirmer les faits) chaque agression que Sade a commise contre des femmes et des filles. Mais ils déploient surtout des efforts inlassables pour faire fi du kidnapping et des tortures qu'a subi Rose Keller, la première victime connue de Sade à ne pas avoir été une prostituée.

La violence contre des prostituées, quelqu'en soit le degré d'atrocité, n'est rien d'autre qu'une facette acceptable de la vie. Qui, demandent les biographes avec dédain, peut oser nier que ces « filles » existent pour être utilisées ? Le droit de l'homme à éprouver du plaisir sexuel selon ses propres règles est l'évidence même, l'expression du droit naturel. Par définition, le plaisir sexuel comprend ou justifie l'usage de la force, de la tromperie ou de la violence. L'impact que cela a sur la santé ou le bien-être de la prostituée ne signifie rien. Sa volonté propre ne vaut rien et ne peut rien espérer valoir. L'utilisation de la force à l'encontre des prostituées ne signifie rien. La liberté, ce mot creux, n'est valorisée que lorsqu'elle est utilisée pour parler du désir des hommes. Pour les femmes, la liberté signifie uniquement que les hommes sont libres de nous utiliser.

Même les biographes de Sade semblent reconnaître que leur héros a fait quelque chose de très grave lorsqu'il décrivent « l'incident Rose Keller » – un superbe euphémisme – à moins que Rose Keller ait été une pute ou une menteuse, car dans ce cas l'usage que Sade a fait d'elle fut sans conséquence. Les biographes s'évertuent alors à prouver qu'elle était les deux, une tâche qui leur est facile non pas parce qu'il s'agit de la vérité (Rose Keller n'était ni prostituée, ni menteuse) mais parce que les biographes disposent du pouvoir de définir leur propre réalité au sein d'une société misogyne. Rose Keller était une pute parce que toutes les femmes, et particulièrement les femmes pauvres, sont des putes ; Rose Keller était une pute parce qu'il n'y a pas de preuve pour

blanchir chaque jour de sa vie ; Rose Keller était une pute parce que Sade a décrété qu'elle en était une ; Rose Keller était une pute parce que, après avoir été torturée et s'être échappée, elle a accepté l'argent que lui proposait la belle-mère de Sade. Rose Keller était une menteuse parce que toutes les femmes sont des menteuses, particulièrement lorsqu'elles accusent les hommes de les avoir contraintes au sexe ; Rose Keller était une menteuse parce que Sade a décrété qu'elle en était une ; Rose Keller était une menteuse parce qu'elle a accepté de l'argent, ce qui prouve bien qu'elle a tout inventé pour obtenir de l'argent ; Rose Keller était une menteuse parce que qui est-elle vis-à-vis du héros Sade ?

Hobart Ryland, le traducteur d'*Adélaïde de Brunswick* en anglais, soutint que Keller « a inventé une histoire formidable<sup>12</sup> ». Geoffrey Gorer mit en doute la crédibilité de Keller en analysant méticuleusement un détail : « Une femme si grièvement blessée aurait sûrement eu des difficultés à escalader les murs<sup>13</sup> ». Thomas reconnut que « la jeune femme avait été grièvement blessée » puis admonesta gravement que « il n'est pas question d'excuser cela quand bien même se fut une pute<sup>14</sup> ». Mais en l'excusant malgré tout, Thomas décrit la torture que Sade a infligé à Keller comme « une ou deux heures plutôt désagréables, et quelques minutes de réel inconfort, proche de ce que l'on aurait pu ressentir en rendant visite au dentiste au dix-huitième siècle<sup>15</sup> ». Au final, l'argent en valait bien la peine, ce que « les hommes intelligents ont bien compris et qui leur a permis de

---

<sup>12</sup> Hobart Ryland, Introduction, *Adelaide of Brunswick*, Donatien-Alphonse-François de Sade, trans. Hobart Ryland (Washington, D. C.: Scarecrow Press, 1954), p. 6.

<sup>13</sup> Geoffrey Gorer, *The Life and Ideas of the Marquis de Sade* (London: Peter Owen, 1953), p. 28.

<sup>14</sup> Thomas, *Marquis de Sade*, p. 47.

<sup>15</sup> Ibid.

déterminer qu'il s'agissait juste d'un accident<sup>16</sup> ». Ronald Hayman, auteur d'une soi-disant biographie critique, dresse le même portrait misérable de la situation : « Nombres d'hommes prenaient du plaisir d'une manière similaire à celle de Sade ; et sans doute nombres de filles [*sic*] en profitaient financièrement. L'argent est un analgésique puissant<sup>17</sup> ». Angela Carter, dans un récent essai littéraire pseudo-féministe, prétend que Keller « s'est mise à faire du chantage, et qui peut lui en vouloir ?<sup>18</sup> ». En entrant dans le domaine de l'affection littéraire qui était, jusqu'ici, réservée aux garçons, Carter écrit : « Cette aventure m'enchant. Elle présente l'intégrité et la lucidité d'un script de Brecht. Une femme du tiers états, une mendicante, une pauvre parmi les pauvres, transforme les vices des riches en armes qu'elle utilise pour les blesser<sup>19</sup> ». Son envolée lyrique atteint presque le niveau de celle d'Hayman, qui met en garde :

Encore une fois, il ne faudrait pas automatiquement penser que Sade prenait du plaisir. Faisait-il vraiment ce qu'il voulait faire ? Comme Gide l'a dit : « Il n'est jamais possible de vraiment différencier le moment où l'on ressent de celui où l'on fait semblant de

---

<sup>16</sup> Ibid., p. 66.

<sup>17</sup> Hayman, *De Sade*, p. 50.

<sup>18</sup> Angela Carter, *The Sadeian Woman and the Ideology of Pornography* (New York: Pantheon Books, 1979), p.29.

<sup>19</sup> Carter, *Sadeian Woman*, p. 29.

ressentir. Le sentiment est fondé sur cette ambivalence<sup>γ</sup> ». <sup>20</sup>

Mais c'est Roland Barthes qui nie le plus impitoyablement la réalité qu'a vécue Rose Keller pour préserver la légende de Sade au travers d'une jolie prose dénuée de sens :

Dans le dégagement de toute valeur produit par le plaisir du Texte, ce qui me vient de la vie de Sade n'est pas le spectacle, pourtant grandiose, d'un homme opprimé par toute une société en raison du feu qu'il porte, ce n'est pas la contemplation grave d'un destin, c'est, entre autres, cette façon provençale dont Sade dénommait « milli » (mademoiselle) Rousset, ou milli Henriette, ou milli Lépinai, c'est son manchon blanc quand il aborda Rose Keller, ses derniers jeux avec la petite lingère de charenton...<sup>21</sup>

Le manchon blanc de Sade est très important.

Toutes les filles et les femmes que Sade a violentées sont traitées avec le même mépris par l'ensemble des biographes et des intellectuel.les. Une transaction monétaire, d'un homme vers une femme, permet d'effacer le crime, d'annuler le préjudice – que le/la commentateurice soit un.e biographe du dimanche ou un.e grand.e critique littéraire. Utiliser de l'argent pour acheter

<sup>γ</sup> Note de la traductrice : J'aurais voulu pouvoir retrouver la citation originale de Gide. Or, Hayman ne donne aucune référence concernant l'extrait qu'il attribue à Gide. Mes recherches n'ont menées à rien. Alors peut-être qu'Hayman a inventé une citation qu'il a ensuite attribué à Gide ; peut-être que la citation existe vraiment et qu'il n'a simplement pas donné la source. De mon côté, j'ai dû traduire la version anglaise attribuée à Gide – ce qui n'est pas l'idéal.

<sup>20</sup> Hayman, *De Sade*, p. 49.

<sup>21</sup> Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, (Préface) 2002, Editions du Seuil

des femmes a apparemment un effet hypnotique. Cela autorise comme par magie que n'importe quel crime soit commis à l'encontre des femmes. Dès qu'une femme reçoit de l'argent, le crime est expié. Qu'elle ait ou n'ait pas subi de graves blessures, peu importe. Ce qui compte, le thème central, c'est bien que la réalité de ce qu'elle a subi n'a strictement aucune importance. Cet aspect est repris dans l'étude sur les délinquants sexuels menée par l'Institut Kinsey (voir page 64) ainsi que dans un large corpus d'analyses sociales contemporaines qui, de manière explicite ou implicite, définissent la liberté sexuelle en tant que capacité des hommes à faire ce qu'ils veulent sans se voir opposer une résistance idiote par des femmes « puritaines » ou « frigides », incapables de connaître ou de d'exprimer la vérité sexuelle. Selon Gear, les prostituées empoisonnées à marseille eurent « mal au ventre et ne s'en portèrent pas plus mal<sup>22</sup> ». Selon Thomas, les prostituées de marseille, dont il reconnaît l'empoisonnement, allèrent voir la police car elles « avaient trop hâte à présent de nommer un coupable à qui elles pourraient faire porter tous leurs maux ainsi que l'opprobre publique<sup>23</sup> ». Selon Hayman, « il était évident que l'empoisonnement était involontaire... [Sade] n'avait aucune raison imaginable de vouloir les tuer<sup>24</sup> ». Toutefois, rendons à César ce qui lui appartient : en 1952, pour répondre aux prises de position aberrantes des gens de lettres en faveur des crimes commis par Sade, Edmund Wilson affirma que « il n'y a pas l'ombre d'une preuve qui permettrait de penser que [les bonbons] n'avaient pas été administrés dans l'intention de provoquer des douleurs, si ce n'était pour tuer les filles [sic]. De plus, le comportement de Sade tel que l'a décrit une des filles [sic] laisse

---

<sup>22</sup> Gear, *Divine Demon*, p. 60.

<sup>23</sup> Thomas, *Marquis de Sade*, p. 76.

<sup>24</sup> Hayman, *De Sade*, p. 64.

plutôt entendre que tout était intentionnel<sup>25</sup> ». Dès que l'on devient familière avec les discours tenus sur Sade, la propension de Wilson à croire le témoignage d'« une des filles » est presque choquante.

Toutefois, le courroux vengeur des sycophantes sadiens s'abat sur une seule personne : Madame de Montreuil, la belle-mère de Sade, la seule femme qui tenta de l'arrêter. Les critiques font leur affaire des victimes sans-le-sou en les effaçant de l'histoire. Mais Madame de Montreuil ne peut pas être effacée. Elle est responsable de l'emprisonnement de Sade en Italie ainsi que l'émission de plusieurs lettres de cachet à son encontre. Elle a également essayé, à plusieurs moments de la vie de Sade, de payer pour le tirer d'affaire, de remettre d'aplomb son mariage et de le réconcilier avec sa femme. En tant que femme d'action, en tant que mère, qui n'hésitait pas à intervenir pour restreindre les plaisirs cruels d'un homme, la vie de Madame de Montreuil est un immense outrage aux biographes de Sade. Selon Gorer, « son objectif était la destruction de Sade<sup>26</sup> ». Il suppose également qu'elle était jalouse de la relation que Sade entretenait avec sa cadette ; cette jalousie « l'a poussée à l'attaquer et le détruire du mieux qu'elle pouvait pendant les trente années qui suivirent<sup>27</sup> ». Selon les différents biographes : Madame de Montreuil brûlait de désir pour Sade mais il s'est refusé à elle ; étant donné qu'elle n'avait rien à faire de sa vie, elle a passé son temps à manigancer contre son gendre ; c'était une femme rancunière et sadique qui a fait de Sade sa victime ; elle était fragile et ne supportait pas les ragots intarissables sur les atrocités commises par Sade, et a donc tenté de le faire assassiner par l'état ; elle ressentait du désir pour

---

<sup>25</sup> Edmund Wilson, "The Vogue of the Marquis de Sade" in *The Bit Between My Teeth: A Literary Chronicle of 1950-1965* (New York: Farrar, Straus & Giroux, 1965), p. 162.

<sup>26</sup> Gorer, *Life and Ideas*, p. 37.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 23.

sa cadette, qui lui fut enlevée par Sade ; elle arrangea le mariage de sa cadette, mais Sade fit tout capoter ; elle était impitoyable et mauvaise parce que les femmes qui se mêlent des affaires des hommes sont ainsi. Edmund Wilson fait preuve d'une certaine bienveillance lorsqu'il écrit : « Non : personne ne peut reprocher à la famille de Sade de l'avoir fait enfermer<sup>28</sup> ». Mais Madame de Montreuil, mère de deux filles qui furent détruites par Sade, qui prit soin de ses petits-enfants lorsque Renée-Pélagie rejoignit Sade et devint sa complice, ne reçoit pas une once de sympathie de la part des critiques. Dans la littérature portant sur Sade, elle est la méchante, celle qui était cruelle, celle qui abusa de son pouvoir, celle qui était sadique, celle qui était dangereuse, celle que l'on aurait dû enfermer.

Tout au long des écrits consacrés à Sade, sa propre mère et Renée-Pélagie se font insulter de manière nonchalante et incohérente. D'autres femmes étaient plus importantes aux yeux de Sade, et ses amis littéraires sont heureux de partager les mêmes priorités. Ceux qui sont incapables d'imaginer la souffrance de celle qui s'est fait kidnapper et torturer, empoisonner et violer, sont également incapables de saisir la souffrance complexe et au long cours des femmes en situation de captivité légale. La mère de Sade est particulièrement décriée pour s'être réfugiée dans la religion. On lui reproche également d'être décédée, puisque Sade fut arrêté alors qu'il essayait de lui rendre une dernière visite à la veille de sa mort. Renée-Pélagie est très critiquée pour avoir quitté Sade et brûlé certains de ses manuscrits, ce qu'elle a peut-être ou peut-être pas fait. Elle est aussi attaquée pour avoir vieilli, être devenue grosse et être devenue aveugle. Elle est également décriée pour son conservatisme sexuel ou, dit autrement, son manque d'enthousiasme à satisfaire les appétits de Sade. En revanche, on

---

<sup>28</sup> Wilson, "The Vogue of the Marquis de Sade", p. 163.

ne lui reproche pas ses années de loyauté envers Sade, ses efforts pour le maintenir hors de prison, ses tentatives pour faire arrêter sa mère, sa participation aux côtés de Sade à la torture physique et sexuelle de jeunes filles de quinze ans. La violence de Sade sur Renée-Pélagie, contrairement à la violence qu'il imposait à d'autres femmes, était entièrement autorisée par la loi. Puisqu'il était son mari, il avait le droit de lui faire ce qu'il voulait. Il avait également le droit de dépenser l'argent qu'elle possédait, ce qu'il ne se gêna pas de faire. La brutalité de sa vie à lui engendra le désespoir étrange de la sienne à elle. Le cauchemar que fut sa vie à elle est perdu dans la glorification de la sienne à lui.

---

*Répète ces syllabes*

*Jusqu'à ce que la leçon parvienne à ton cœur :*

*Nicriven, accusée de débauche, brûlée, 1569.*

*Barbara Gobel, qualifiée par ses geôliers*

*de "plus belle fille de Wurzburg",*

*brûlée, 1629, dix-neuf ans.*

*Frau Peller, violée par des bourreaux de l'Inquisition*

*parce que sa sœur s'était refusée*

*au juge de sorcières Franz Buirman, 1631.*

*Maria Walburga Rung, jugée par un tribunal laïque*

*à Manheim en tant que sorcière,*

*libérée en tant que "simple prostituée",*

*accusée à nouveau par le tribunal épiscopal*

*d'Eichstadt, torturée pour obtenir des aveux,*

*puis brûlée vivante, 1723, vingt-deux ans.*

Que m'ont-elles fait ?

Robin Morgan,  
La Trame de la Mère Imaginaire  
The Network of the Imaginary Mother

Camus a bien saisi ce qui constituait la légende de Sade lorsqu'il écrivit : « La revendication exaspérée de la liberté a mené Sade dans l'empire de la servitude...<sup>29</sup> ». Tout au long des textes portant sur lui, avec quelques exceptions à la marge, Sade est perçu comme un affamé de *liberté* ; et cette faim fut cruellement punie par une société répressive et injuste. Le consensus autour de Sade, qu'Apollinaire qualifiait d'« esprit le plus libre qui ait encore existé<sup>30</sup> », affirmait qu'il était un monstre au sens premier du mot : quelque chose transgressant tellement les lois de la nature qu'il en devient merveilleux. Le fait que Sade ait transgressé les limites sexuelles et sociales, aussi bien dans ses écrits que dans sa vie, est perçu comme intrinsèquement révolutionnaire. Le côté antisocial de sa sexualité est considéré comme une provocation radicale vis-à-vis d'une société mortifère aux conventions sexuelles répressives. Sade apparaît comme un hors-la-loi au sens mythique du terme, une incarnation légendaire de la révolte aussi bien dans les actes que dans la littérature, et dont l'appétit sexuel, telle la bombe d'un terroriste, menaçait de faire exploser l'ordre établi. L'incarcération de Sade semble démontrer le despotisme d'un système qui se doit de

---

<sup>29</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, 1951, édité par Jean-Marie Tremblay, p.44, <http://www.anthropomada.com/bibliotheque/CAMUS-Lhomme-revolte.pdf>

<sup>30</sup> Guillaume Apollinaire, Introduction à *L'oeuvre du Marquis de Sade*, 1909, Collection des Classiques Galants : Paris, p.17.

juguler, contrôler et manipuler la sexualité, l'empêcher de suivre librement son cours vers un accomplissement anarchique. Sade est perçu comme la victime de ce système cruel, qui fut puni à cause de l'audace de son opposition. La légende de Sade est consolidée par la croyance largement répandue, et néanmoins fautive, selon laquelle il a passé la majeure partie de sa vie en prison pour ses écrits obscènes. L'histoire de Sade est généralement présentée ainsi : il était un génie dont l'esprit était trop grand pour les puritain.es minables qui l'entouraient ; il fut enfermé pour ses échappées sexuelles, et notamment ses écrits ; il fut maintenu en prison parce que rien ne pouvait désamorcer la menace qu'il représentait pour l'ordre établi ; il fut une victime, injustement incarcéré, persécuté, pour avoir osé exprimer des valeurs sexuelles radicales aussi bien dans sa vie que dans ses écrits ; en tant qu'« esprit le plus libre qui ait encore existé », sa personne était une insulte envers ce système qui exigeait le conformisme le plus implacable. Erica Jong n'avait plus qu'à insister, dans un article de *Playboy* (*Il faut être libéré pour pouvoir rire*) que Sade avait été emprisonné pour son sens de l'humour.

Ceux qui écrivent sur Sade sont fasciné.es par sa vie et son œuvre, aussi il est impossible de savoir si la légende de Sade aurait pu être entretenue si l'une avait existé sans l'autre. Edmund Wilson, qui trouve l'œuvre de Sade repoussante, est fasciné par sa vie. Simone de Beauvoir, qui trouve la vie de Sade repoussante, est fascinée par son œuvre. La plupart de ceux qui écrivent sur Sade adoptent une position partisane plutôt qu'analytique. Ils sont épris.es de lui en tant que sujet, précisément parce que ses obsessions sexuelles sont à la fois interdites et banales. Les livres et les essais sur Sade partent en croisade, romancent et mystifient au sens littéral du mot (c'est à dire qu'ils font exprès d'embrouiller l'esprit). Imprégnés d'un zèle missionnaire, on peut les résumer ainsi : Sade est mort pour vous

– pour tous les crimes sexuels que vous avez commis, pour tous les crimes sexuels que vous vous imaginez commettre. Sade a souffert parce qu'il a fait ce que vous désirez faire ; il fut emprisonné comme vous pourriez l'être. Ce « vous » est masculin. La liberté que Sade est censé avoir exigée n'est rien d'autre que la liberté telle que les hommes la conçoivent. La souffrance ou le martyr de Sade, quelque soit sa cause ou son intensité, est authentique parce que c'est un homme qui en fit l'expérience (Sade dans sa cellule, les écrivain.es perdu.es dans la contemplation morbide d'un homme tombé en disgrâce). La vie d'aucune femme n'a autant été vénérée ; la souffrance d'aucune femme n'a autant été déplorée ; l'éthique, l'action ou l'obsession d'aucune femme n'a autant été sanctifiée dans la quête masculine du sens de la liberté\*.

La substantifique moelle de la légende sadienne fut créée par Sade lui-même, tout spécialement dans les lettres qu'il écrivait en prison et dans les discours pseudo-philosophiques qui imprègnent ses fictions. Maurice Heine, un libertaire de gauche, ainsi que son disciple Gilbert Lély, le premier des soi-disant spécialistes de Sade, récrivirent les autojustifications nébuleuses de Sade pour les transmuter en faits établis. Sade écrivit sa propre légende ; Heine et Lély la ressuscitèrent ; les écrivains suivants ne firent que la paraphraser, la défendre et l'embellir.

Dans ses lettres, Sade adopte une position militante, avec la fierté de celui qui est martyrisé parce qu'il détient la vérité : « Le malheur ne m'avilira jamais... », écrit-il dans sa *Grande Lettre*, le 20 février 1781, de Vincennes à Renée-Pélagie. « Le malheur ne m'avilira jamais ; "Je n'ai point dans les fers pris le cœur d'un esclave" (Les Arsacides) et ne l'y prendrais jamais. Dussent-ils ces

---

\* « [et] au demeurant, aucun crime commis par une femme n'a été autant légitimé, excusé, romancé et glorifié, c'est certain », m'écrivit Robin Morgan dans une lettre en date du 20 juillet 1979.

fers malheureux, oui, dussent-ils me conduire au tombeau, vous me verrez toujours le même. J'ai le malheur d'avoir reçu du ciel une âme ferme qui n'a jamais su plier et ne pliera jamais. Je n'ai nullement peur d'aigrir qui que ce soit<sup>31</sup> ».

C'est Sade qui a dressé le portrait de Madame de Montreuil, portrait que ses biographes reprennent aujourd'hui en cœur, mais sans la touche du maître. Comme Sade l'a écrit : « Ce supplice affreux n'est pas assez selon cette créature horrible, il faut encore l'aggraver de tout ce qu'elle imagine le plus fait pour en doubler toute l'horreur, mais vous m'avouerez qu'il n'y a qu'un monstre capable de porter la vengeance jusque là<sup>32</sup> ».

Sade construit sa défense selon un schéma très simple : il n'a jamais rien fait de mal. Son plaidoyer est organisé en deux parties. La première : il n'est coupable d'aucun des faits dont on l'accuse et qui pourraient l'envoyer en prison, car personne ne peut prouver qu'il a effectivement commis ces faits, même pas les témoins oculaires dont les propos ne peuvent jouir de la même respectabilité que les siens : « *la déposition d'un enfant* : mais cet enfant était domestique, ainsi à titre d'enfant et de domestique il ne peut pas être cru<sup>33</sup> ». La deuxième : tout ce qu'il faisait n'était rien d'autre que des pratiques répandues. Ces deux lignes de défense contradictoires se rejoignent souvent et révèlent le Sade véritable, autrement camouflé par ses apologues fascinées. Ici, une fois de plus dans une lettre adressée à sa femme, il entreprend de se défendre vis-à-vis des violences qu'il a infligées aux cinq jeunes filles de quinze ans qui lui furent amenées par Nanon, la mère maquerelle qui plus tard fut enceinte de sa fille :

---

<sup>31</sup> Marquis de Sade, *Lettres écrites de Vincennes et de la Bastille*, vol.1, 1966, J. J. Pauvert, p. 235.

<sup>32</sup> Cécile Guilbert, Pierre Leroy, *50 lettres de Sade à sa femme* dans "Ma grande lettre" du 20 février 1781, 2009, Flammarion, p.94

<sup>33</sup> Cécile Guilbert, Pierre Leroy, *50 lettres de Sade à sa femme* dans "Ma grande lettre" du 20 février 1781, 2009, Flammarion, p.106

Je les emmenai, je m'en servis. Au bout de six mois, des parents vinrent me les redemander, m'assurant qu'elles étaient leurs enfants. Je les rendis [*c'est faux*] et tout d'un coup voilà contre moi un procès de rapt et de viol !

Mais c'était une grande injustice ! La règle sur cela, la voici et je la tiens de Monsieur de Sartine, lui-même. Il eut la complaisance de me l'expliquer. Il est expressément interdit en France à une m... de fournir des filles vierges et si la fille fournie est vierge et qu'elle se plaigne, ce n'est point l'homme à qui l'on s'en prend, c'est à la m.. et on la punit rigoureusement sur le champ. Mais l'homme l'eût-il même demandée telle, ce n'est point lui que l'on punit: il fait ce que tous les hommes font. C'est, encore un coup, la m... qui la lui a donnée et qui sait très bien que cela lui est expressément défendu. Donc, dans cette première déposition faite contre moi, à Lyon, de rapt et de viol, il n'y avait rien de légitime; je ne suis coupable dans rien; c'était la m... à qui je m'étais adressée qu'il fallait punir et non pas moi.<sup>34</sup>

En ce qui concernait Sade, utiliser les femmes était un droit absolu, un droit qui ne pouvait être ni limité ni abrogé sous aucune circonstance. L'indignation qu'il ressentait à l'idée d'être puni pour les agressions qu'il avait commises sur des femmes ne s'est jamais atténuée. Au final, son innocence était construite sur une affirmation très simple : « Je ne suis donc coupable que de

---

<sup>34</sup> Marquis de Sade, Alice M. Laborde, *Sade authentique*, 1999, Slatkine, p.261.

simple et pur libertinage et tel qu'il se pratique par tous les hommes, plus ou moins en raison de leur tempérament ou de penchant à cela qu'ils peuvent avoir reçu de la nature<sup>35</sup> ». Les liens fraternels de Sade n'apparaissent que lorsqu'il utilisait les crimes d'autres hommes pour justifier les siens.

Sade fit du « libertinage » le thème principal de son œuvre. Richard Seaver et Austryn Wainhouse, dans une introduction à un recueil des écrits de Sade, insistent avec beaucoup d'emphase sur le fait que « libertin » vient du latin *liber*, qui veut dire « libre ». En réalité, un libertin était, à l'origine, un esclave affranchi<sup>5</sup>. L'utilisation que Sade fait de ce terme va à l'encontre de son sens originel, malgré les déclarations de ses traducteurs exaltés. Pour Sade, le libertinage n'était rien d'autre que la cruelle exploitation d'autrui pour son propre plaisir sexuel. Le libertinage de Sade passait par l'esclavage ; le despotisme sexuel faisant figure de « liberté » est l'héritage le plus tenace que l'on doit à Sade.

L'œuvre de Sade est presque indescriptible. Elle ne connaît aucun équivalent en ce qui concerne le foisonnement d'horreur dans l'histoire de l'écrit. Représenter et révéler, au moyen de la torture et du meurtre : Sade se lança fanatiquement dans ce projet qu'il mena à bien. Mais cela fait surgir la question si centrale au genre pornographique : pourquoi ? pourquoi quelqu'un.e ferait-ille (faire) cela ? En ce qui concerne Sade, la raison la plus souvent invoquée est le désir de vengeance vis-à-vis d'une société qui le persécutait. Cette explication ne prend pas en compte le fait que Sade était un prédateur sexuel et que la pornographie qu'il a créée s'intégrait dans sa partie de chasse.

---

<sup>35</sup> Marquis de Sade, Alice M. Laborde, *Sade authentique*, 1999, Slatkine, p.268.

<sup>5</sup> Note de la traductrice : du latin *libertus-libertinus*, « affranchi », d'où la relation avec la racine *liber*, la liberté accordée par le maître.

Il n'est pas correct de prétendre que l'éthique de Sade était celle du viol. Pour Sade, le viol était du petit jeu, pas une façon totalement satisfaisante de porter atteinte à l'autre. Dans l'œuvre de Sade, le viol est un préliminaire, une mise-en-bouche avant le plat principal, qui consistait à mutiler jusqu'à la mort. Le viol représente une dimension essentielle parce que la force est fondamentale à la façon dont Sade envisageait l'action sexuelle. Mais au fil du temps, à force de répéter les mêmes gestes, le viol perd de sa splendeur, il devient ennuyeux, un incroyable gaspillage d'énergie, à moins d'être accompagné de la torture, et bien souvent du meurtre, de la victime. Sade est le parfait écrivain de livres snuff : l'orgasme ne vient qu'avec le meurtre. Les victimes sont découpées, empalées sur des pieux, brûlées vives, lentement rôties sur des broches, mangées, décapitées, écorchées jusqu'à ce qu'elles meurent. Les vagins et les anus des femmes sont cousus pour être déchirés. Les femmes sont utilisées comme des tables sur lesquelles est servie de la nourriture fumante, sur lesquelles des bougies sont brûlées. Si l'on voulait faire la liste exhaustive des atrocités décrites par Sade, on aurait besoin des milliers de pages qu'il a lui-même noircies. Néanmoins, quelques thèmes sont récurrents.

Dans la fiction sadienne, les hommes, les femmes, les garçons et les filles sont utilisé.es, violé.es et détruit.es. Tout en haut, aux manettes, on retrouve les libertins, pour la plupart de vieux hommes, des aristocrates, à qui le pouvoir est venu en vertu de leur sexe, de leur richesse, de leur position sociale et de leur cruauté. Sade décrit la sexualité de ces hommes comme une addiction : chaque acte sexuel contribue au développement d'une tolérance ; c'est-à-dire que l'excitation requiert à chaque fois plus de cruauté, que l'orgasme requiert à chaque fois plus de cruauté ; les victimes doivent être de plus en plus nombreuses et de plus en plus répugnantes. Chaque personne se retrouvant en position

d'infériorité vis-à-vis des aristocrates (que ce soit en terme de richesse, de statut social, ou de capacité à infliger de la souffrance) se retrouve transformée en produit sexuel. Les épouses, les filles et les mères sont très souvent la cible d'humiliations, de railleries et de mépris. Les domestiques des deux sexes ainsi que les prostituées forment la majorité des personnes violentées, démembrées et exécutées. Des mises en scène lesbiennes viennent orner la boucherie ; elles sont imaginées par un homme pour les hommes ; elles sont tellement enracinées dans l'imaginaire masculin que la baise divine, dont le meurtre fait partie, est le seul dénouement possible.

Parmi tous les écrits de Sade, les victimes de sexe féminin sont largement plus nombreuses que les victimes de sexe masculin. Cependant, Sade fait preuve d'une cruauté inclusive. Il exerce une domination pansexuelle – l'homme qui ne connaît aucune limite mais qui hait quand même plus les femmes.

Alors que les aristocrates en haut de la pyramide ne sont jamais mutilés, il leur arrive d'être, à leur demande, fouettés et sodomisés. Évidemment, ils gardent toujours le contrôle de la situation, même lorsqu'ils se font fouetter ou sodomiser. Tout ce qui leur arrive et tout ce qu'ils font a pour but de les faire jouir, selon les conditions qu'ils auront posées. Sade institua l'idée selon laquelle l'impotence est une caractéristique du libertin vieillissant : des crimes de plus en plus abominables sont alors nécessaires pour réussir à bander puis éjaculer. George Steiner, et c'est peut-être à mettre à son crédit, ne sut pas mesurer la progression de la lubricité que l'on retrouve dans l'œuvre de Sade, et en particulier dans *Les 120 journées de Sodome* : « En bref : étant donné la configuration physiologique et cérébrale du corps humain, les façons d'atteindre ou d'interrompre l'orgasme, ainsi que les manières de mener un rapport sexuel, sont fondamentalement limitées. Les chiffres concernant le sexe

s'arrêtent quelque part autour de *soixante-neuf*<sup>6</sup> ; il n'y a pas de suite transcendante<sup>36</sup> ». Puis, faisant la démonstration de sa propre misogynie, Steiner ajoute que « les choses sont restées relativement les mêmes depuis que l'homme a fait connaissance avec la chèvre et la femme<sup>37</sup> ». Or, Sade dit précisément que les hommes sont trop vite repus de ce qu'ils ont, quoi que ce soit, surtout s'il s'agit d'une femme, mais également d'une chèvre.

Dans la fiction sadienne, les hommes de pouvoir échangent et partagent les victimes dans une tentative de créer un groupe construit sur une sexualité commune et carnivore. La victime que l'on partage entraîne l'orgasme que l'on partage ; il s'agit d'un lien entre les personnages masculins mais aussi entre l'auteur et ses lecteurs masculins.

Les hommes de pouvoir partagent également la merde des victimes. Ils contrôlent leur transit ainsi que leur propreté physique, un stratagème qui rappelle les camps de la mort nazis. Ils mangent leurs étrons et surveille l'alimentation des victimes pour assurer la qualité de leurs selles. Alors que, dans ce contexte, les valeurs freudiennes s'appliquent – l'anal indiquant la voracité, l'obsession avec la richesse matérielle – les excréments, tout comme le sang et la chair, sont ingérés parce que ces hommes ont dépassé le stade du vampirisme pour atteindre une sexualité totalement cannibale.

Il est fait grand cas que deux des personnages principaux sadiens, Justine et Juliette, soient des femmes. Juliette est tout particulièrement décrite comme une femme émancipée parce qu'elle mutile et assassine avec autant d'aisance que les personnages masculins de Sade ; elle est celle qui sait comment

---

<sup>6</sup> Note de la traductrice : en français dans le texte original.

<sup>36</sup> George Steiner, *Language and Silence* (New York: Atheneum Publishers, 1977), p. 69.

<sup>37</sup> Ibid.

prendre du plaisir, comment transformer la douleur en plaisir, l'esclavage en liberté. Selon les ami.es littéraires de Sade, il ne s'agit que d'une question d'*attitude* : d'un côté Justine, violentée, torturée, violée, qui déteste ça et qui, pour cette raison, est une victime ; d'un autre côté Juliette, violentée, torturée, violée, qui adore ça et qui, pour cette raison, est libre. Pour reprendre les mots de Roland Barthes :

Le cri est la marque de la victime : c'est parce qu'elle choisit de crier, qu'elle se constitue victime ; si, sous la même vexation, elle en venait à jouir, elle cesserait d'être victime, se transformerait en libertin : *crier/décharger*, ce paradigme est le départ du choix, c'est-à-dire du sens sadien.<sup>38</sup>

Ainsi, le « sens sadien » se résume au catéchisme habituel : si tu ne peux rien y faire (et je m'assurerai que tu n'y puisses rien), mets-toi à l'aise et profite. Dans les écrits critiques portant sur la pornographie chez Sade, le viol au sens criminel du terme n'existe le plus souvent qu'en tant que jugement de valeur de la personne qui se fait utiliser, et que l'on estime toujours être hystérique. Les femmes, selon Sade, Barthes et le reste de la clique, peuvent et devraient choisir de vivre le viol comme les hommes : en y prenant plaisir.

La vision que Sade avait des femmes fut encensée par Apollinaire qui l'estima prophétique : « Justine, c'est l'ancienne femme, asservie, misérable et moins qu'humaine ; Juliette, au contraire, représente la femme nouvelle qu'il entrevoyait, un être dont on n'a pas encore idée, qui se dégage de l'humanité, qui aura des ailes et qui renouvellera l'univers<sup>39</sup> ».

---

<sup>38</sup> Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, 2002, Editions du Seuil, p.826

Justine et Juliette sont deux archétypes des personnages féminins que l'on retrouve dans la pornographie. Elles sont toutes les deux des poupées de cire dans lesquelles sont fourrés divers objets. L'une souffre et sa souffrance éveille le désir. Plus elle souffre, plus elle pousse les hommes à la faire souffrir. Sa souffrance est excitante ; plus elle souffre et plus ses bourreaux sont excités. Elle devient alors responsable de sa souffrance puisque, en souffrant, elle appelle à elle encore plus de souffrance. L'autre se révèle à travers tout ce que les hommes lui font ; elle est la femme qui aime ça, quel que soit le « ça ». Chez Sade, l'« attitude » (pour reprendre Barthes) qui détermine la position de victime ou de maître dépend de l'attitude vis-à-vis du pouvoir patriarcal. Ce qui caractérise la victime, c'est le refus de s'allier à ce pouvoir, le refus d'endosser les valeurs véhiculées par ce pouvoir. La victime crie, elle refuse. Les hommes perçoivent cette résistance comme un conformisme aux ridicules attributs féminins que sont la pureté et la bonté ; mais en réalité, la victime refuse de s'allier avec ceux qui voudraient qu'elle soit complice de sa propre destruction. La destruction fait implicitement partie d'un univers dans lequel on n'est pas libre de ses mouvements, dans lequel on est simplement libre de l'attitude que l'on adopte (crier, jouir) vis-à-vis de ce qui nous est imposé. Puisque sa résistance n'est pas perçue comme telle, la femme qui souffre n'existe que dans la passivité, sauf quand elle crie.

La soi-disant libertine se réinvente en fonction de l'homme le plus cruel (et le plus puissant) qu'elle trouve et, grâce à l'alliance qu'elle forme avec lui, endosse une partie du pouvoir dont il dispose. Chez Sade, les femmes libertines sont toujours inféodées à leur binôme masculin. Elles dépendent toujours d'eux pour l'argent et le fait de rester en bonne santé. Il a été décrété

---

<sup>39</sup> Guillaume Apollinaire, Introduction à *L'oeuvre du Marquis de Sade*, 1909, Collection des Classiques Galants : Paris, p.18.

qu'elles disposaient d'une anatomie féminine ; Sade les a ainsi faites. Mais pour tout le reste – les valeurs, les comportements, les goûts, et cela va jusqu'au détail symptomatique de l'éjaculation du sperme, dont elles sont toutes capables – les femmes libertines de Sade sont des hommes. En réalité, ils sont des travesties littéraires.

Sade en personne, dans une note à *Juliette*, a revendiqué une forme d'authenticité au personnage de Juliette en se basant sur sa conviction que les femmes sont plus malveillantes que les hommes : « ... plus les individus sont sensibles, et plus la main de cette *nature atroce* les courbe sous les lois invincibles du mal ; et voilà d'où vient que les femmes s'y portent avec plus de chaleur et plus de raffinements que les hommes<sup>40</sup> ». Cette idée selon laquelle les femmes sont malfaisantes et doivent être punies imprègne tout l'œuvre de Sade, et cela touche autant les personnages féminins censés représenter le mal que celles qui sont censées représenter le bien. La vilénie des femmes ainsi qu'une haine intense de la génitalité féminine sont des thématiques récurrentes dans la plupart des ouvrages écrits par Sade. Les personnages masculins et féminins font preuve d'une profonde aversion vis-à-vis du vagin. Ce n'est pas seulement que la sodomie est la forme de pénétration privilégiée ; encore faut-il, le plus souvent, que le vagin soit caché pour que l'homme puisse s'exciter. Les femmes libertines créées par Sade ne tarissent pas quand à l'infériorité du vagin par rapport au rectum. Alors que les garçons et les hommes sont utilisés au cours des meurtres lubriques de Sade, les femmes, elles, sont disséquées pour mettre en évidence la moindre caractéristique qui les différencie des hommes. Dans la vision sadienne, les femmes se font violemment massacrer parce qu'elles sont répugnantes, aussi bien d'un point de vue biologique qu'émotionnel. L'arrogance dont elles font

<sup>40</sup> Sade, *Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice*, 1801, note n°25.

preuve lorsqu'elles exigent de ne plus subir le contrôle de leur corps offense Sade tout particulièrement. Toute revendication présomptueuse visant à assurer l'intégrité physique des femmes doit être férocement punie. Même lorsque Sade, en deux ou trois endroits, soutient le droit des femmes à avorter, il le fait tout en insistant sur le caractère érotique du meurtre. Ainsi, il enferme l'avortement à l'intérieur de son système de valeurs irrémédiablement masculin : dans ce système, les femmes ne connaissent aucune autonomie vis-à-vis de leur corps.

Un érudit religieux, John T. Noonan Junior, a désigné Sade comme étant le « premier en Europe occidentale à faire l'éloge de l'avortement...<sup>41</sup> ». Linda Bird Francke, qui cite Noonan dans *The Ambivalence of Abortion*, prétend que le positionnement de Sade en faveur de l'avortement poussa le pape à déclarer l'avortement illégal dès le début de la gestation. Elle affirme que Sade « exaltait la dimension éthique de l'avortement<sup>42</sup> » et estime que l'œuvre de Sade fait partie intégrante du mouvement en faveur de l'avortement. En réalité, Sade exaltait la dimension sexuelle du meurtre et envisageait l'avortement comme un genre de meurtre. Pour Sade, l'avortement était un acte sexuel, un acte lubrique. Selon sa vision des choses, la grossesse appelait toujours le meurtre ; la plupart du temps, il s'agissait du meurtre de la femme enceinte ; et plus la femme était avancée dans la grossesse, plus le meurtre en était excitant. Rien ne pouvait plus exciter Sade que la mort horrible d'une femme charcutée au cours d'un avortement illégal. Voilà ce en quoi consistait concrètement la sexualité de Sade.

---

<sup>41</sup> John T. Noonan, Jr., "An Almost Absolute Value in History", dans *The Morality of Abortion*, ed. John T. Noonan, Jr. (Cambridge: Harvard University Press, 1970), p. 37.

<sup>42</sup> Linda Bird Francke, *The Ambivalence of Abortion* (New York: Random House, 1978), p. 14.

Dans les écrits de Sade, les enfants des deux sexes sont mutilé.es, violé.es, torturé.es et tué.es. Les hommes s'en prennent tout particulièrement à leurs filles, allant même parfois jusqu'à les élever pour en faire des maîtresses, mais le plus souvent se contentant de les agresser avant de les passer à des amis proches pour qu'ils les utilisent et les tuent. Les laquais littéraires de Sade transforment son obsession pour la violence sexuelle à l'encontre des enfants des deux sexes en une démonstration supplémentaire du progressisme de son radicalisme sexuel. Ainsi, comme l'a écrit Geoffrey Gorer : « Selon Sade, les très jeunes enfants ne connaissent pas la honte. Illes sont très curieu.ses des choses sexuelles et sont doté.es de sentiments sexuels très forts. Les enfants sont des pervers.es polymorphes naturel.les<sup>43</sup> ». Mais Sade va même plus loin car, selon lui, les hommes adultes trouvent particulièrement agréable de kidnapper, violer, torturer et tuer des enfants.

Sade se préoccupe également du viol de la mère – pas seulement en tant qu'épouse de son mari mais aussi en tant que victime de ses enfants. Tout au long de la fiction sadienne, on retrouve l'idée que les pères sont des merveilles sexuelles et que les mères sont des puritaines frustrées et stupides qui s'en tireraient mieux en tant que putes (ou en admettant qu'elles sont vraiment des putes). En tant que philosophe, Sade assure invariablement que personne ne doit rien à sa mère, car c'est le père qui est la source de la vie humaine :

« Adoptez sans crainte ces mêmes sentiments, Eugénie [l'héroïne] : ils sont dans la nature. Uniquement formés du sang de nos pères, nous ne devons absolument rien à nos mères ; elles n'ont fait d'ailleurs que se prêter dans l'acte, au lieu que le père

---

<sup>43</sup> Gorer, *Life and Ideas*, p. 174.

l'a sollicité ; le père a donc voulu notre naissance, pendant que la mère n'a fait qu'y consentir<sup>44</sup> ».

Le mépris de la mère fait partie intégrante du discours de Sade :

« Il est fou d'imaginer qu'on doive rien à sa mère, et sur qui donc serait fondée la reconnaissance ? Sur ce qu'elle a déchargé quand on la foutait ? Assurément il y a de quoi, pour moi je n'y vois que des motifs de haine et de mépris !<sup>45</sup> »

Un des scénarios récurrent chez Sade est celui de la fille qui s'en prend à sa mère, qui force sa mère à subir viol et torture, qui diffame et discrédite sa mère puis, finalement, qui jouit du meurtre de sa mère. Les idées que Sade a des femmes et de la liberté sexuelle sont expliquées tout au long de ses écrits. Il en a d'ailleurs peu et n'a pas peur de se répéter. Les femmes sont faites pour être des prostituées : « songez que toute provocation faite par une fille à un garçon est une offrande à la nature, et que votre sexe ne la sert jamais mieux que quand il se prostitue au nôtre : que c'est, en un mot, pour être foutue que vous êtes née, et que celle qui se refuse à cette intention de la nature sur elle ne mérite pas de voir le jour<sup>46</sup> ». C'est dans le viol qu'un homme exerce son droit naturel à posséder les femmes :

---

<sup>44</sup> Sade, *La philosophie dans le boudoir*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection Libertinage, Volume 6 : version 1.0, p.44, [http://beq.ebooksgratuits.com/libertinage/Sade\\_La\\_philosophie\\_dans\\_le\\_boudoir.pdf](http://beq.ebooksgratuits.com/libertinage/Sade_La_philosophie_dans_le_boudoir.pdf)

<sup>45</sup> Sade, *Les 120 journées de Sodome*, 1904, Dürhen, p.128

<sup>46</sup> Sade, *La philosophie dans le boudoir*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection Libertinage, Volume 6 : version 1.0, p.166, [http://beq.ebooksgratuits.com/libertinage/Sade\\_La\\_philosophie\\_dans\\_le\\_boudoir.pdf](http://beq.ebooksgratuits.com/libertinage/Sade_La_philosophie_dans_le_boudoir.pdf)

S'il devient donc incontestable que nous avons reçu de la nature le droit d'exprimer nos vœux indifféremment à toutes les femmes, il le devient de même que nous avons celui de l'obliger de se soumettre à nos vœux, non pas exclusivement, je me contrarierais, mais momentanément. Il est incontestable que nous avons le droit d'établir des lois qui la contraignent de céder aux feux de celui qui la désire ; la violence même étant un des effets de ce droit, nous pouvons l'employer légalement.<sup>47</sup>

Sade constitue l'avant-garde de ce qui devint la révolution sexuelle sous domination masculine : la possession collective des femmes par les hommes, aucune femme n'étant jamais légitime à se refuser. Sade poussa ses idées jusqu'à leur conclusion logique : des bordels gérés par l'état et dans lesquels les femmes seraient forcées à trimer dès l'enfance. L'idée d'un accès illimité à une population de femmes intégralement disponibles, là pour être violées, à qui les hommes pourraient imposer n'importe quoi, s'est profondément ancrée dans l'imagination masculine, et particulièrement chez la gauche, qui a traduit cette idée par le slogan aseptisé « free sex, free women<sup>ζ</sup> ». La croyance selon

---

<sup>47</sup> Sade, *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection Libertinage, Volume 6 : version 1.0, p.272,

[http://beq.ebooksgratuits.com/libertinage/Sade\\_La\\_philosophie\\_dans\\_le\\_boudoir.pdf](http://beq.ebooksgratuits.com/libertinage/Sade_La_philosophie_dans_le_boudoir.pdf)

<sup>ζ</sup> Note de la traductrice : ce slogan peut se comprendre de deux façons. La première serait « libérez le sexe, libérez les femmes » ou « sexe libre, femmes libres ». La deuxième, tout aussi valable, est « sexe gratuit, femmes gratuites ». En anglais, *free* recouvre à la fois le concept de liberté et le concept de gratuité, l'un ne s'entendant pas sans l'autre. On s'aperçoit alors,

laquelle une utilisation sexuelle illimitée des femmes serait révolutionnaire jette une lumière crue sur ce que signifie vraiment la « liberté sexuelle » dans la théorie et la pratique de gauche. Sade décrète : utilisez les femmes car les femmes existent pour être utilisées par les hommes ; faites-leur ce qui vous plaît, peu importe ce qui leur en coûte. Peter Weiss, dans une pièce de théâtre connue sous le nom de *Marat-Sade*, s'inscrit dans la tradition gauchiste en paraphrasant Sade d'une manière tout à fait hypocrite : « Et à quoi peut bien servir une révolution/sans universelle copulation<sup>48</sup> ».

Sur une variation de ce thème gauchiste, Christopher Lasch, dans *La culture du narcissisme*, ne perçoit pas Sade comme la source d'une nouvelle éthique de l'ordre sexuel. A contrario, Sade est pour lui celui qui prédit la chute de la famille bourgeoise et de son « culte sentimental de la féminité<sup>49</sup> » ainsi que la chute du capitalisme. Selon Lasch, Sade fut le premier à construire une « défense des droits sexuels de la femme [*sic*] – leurs droits à disposer de leur propre corps, comme les féministes diraient aujourd'hui... Il entrevit – avec plus de clarté que les féministes –

---

au-delà des effets d'annonce d'une gauche qui se prétend féministe, qu'il ne s'agit que d'instaurer d'autres formes d'exploitations des femmes, comme ici où la gratuité serait le nouvel horizon de la libération.

Cette revendication du sexe illimité et gratuit *pour les hommes* ne s'est évidemment pas limitée aux états-unis de Dworkin. On la retrouve également en France, en 1968 par exemple (pour prendre une période comparable à celle où Dworkin écrit ce livre), dans les multiples reprises du slogan « jouir sans entrave » qui ont participé à façonner un imaginaire de la disponibilité sexuelle comme étant non seulement positive mais surtout attendue de toute femme qui se voudrait « libérée ».

<sup>48</sup> Peter Weiss, *The Persecution and Assassination of Jean-Paul Marat As Performed by the Inmates of the Asylum of Charenton Under the Direction of the Marquis de Sade*, trans. Geoffrey Skelton (New York: Atheneum Publishers, 1967), p. 92.

<sup>49</sup> Christopher Lasch, *The Culture of Narcissism* (New York: Warner Books, 1979), p. 132.

que dans un système capitaliste, toutes les libertés se résument au final à la même chose, la même obligation universelle de jouir et de servir à la jouissance d'autrui<sup>50</sup> ». L'interprétation très spéciale que Lash fait de Sade semble provenir de son incompréhension obstinée du concept d'intégrité sexuelle tel que le théorisent les féministes. Dans l'univers sadien, l'obligation de jouir s'applique également aux femmes, mais cette injonction s'entend en réaction au fait d'être utilisées par autrui. Et dans le cas où les femmes seraient incapables de jouir de leur propre objectification, le sexe reste ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire une expérience contrainte de la mort. L'idée selon laquelle Sade aurait devancé les exigences féministes vis-à-vis des droits sexuels des femmes est éminemment crétine, et elle n'a d'égale que l'opinion de Gerald et Caroline Greene dans *S-M: The Last Taboo* : « s'il y a bien une chose dont on ne peut accuser Sade, c'est de sexisme<sup>51</sup> ».

Beauvoir avait compris que « le fait est que l'intuition originelle à partir de laquelle s'est élaborée toute la sexualité, et partant toute l'éthique de Sade, c'est l'identité fondamentale du coït et de la cruauté<sup>52</sup> ». Camus, lui, avait compris que « deux siècles à l'avance, sur une échelle réduite, Sade a exalté les sociétés totalitaires au nom de la liberté frénétique que la révolte en réalité ne réclame pas<sup>53</sup> ».

Pourtant, ni eux ni les critiques moins diligents de Sade n'entrevoient que la façon dont Sade traitait les femmes est la seule constante dans l'histoire – fictionnelle ou réelle – et qu'elle

---

<sup>50</sup> Lasch, *Narcissism*, p. 133.

<sup>51</sup> Gerald and Caroline Greene, *S-M: The Last Taboo* (New York: Grove Press, 1974), p. 64.

<sup>52</sup> Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade*, 1951, Les Temps modernes, n°74.

<sup>53</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, 1951, édité par Jean-Marie Tremblay, p.55, <http://www.anthropomada.com/bibliotheque/CAMUS-Lhomme-revolte.pdf>

eut pour conséquence la destruction de vies réelles. Elles ne perçurent pas non plus que la glorification et la justification du viol par Sade sont les deux piliers de l'histoire. La capacité de Sade à se maintenir en tant que force culturelle n'est pas un accident, mais bien une conséquence directe de la violence sexuelle qu'il infligeait aux femmes, aussi bien dans son œuvre que dans sa vie. L'œuvre de Sade incarne les valeurs et les désirs que partagent les hommes. Lorsqu'on décrit son œuvre en parlant « d'excès », comme c'est souvent le cas, on perd complètement de vue que le pouvoir des écrits de Sade réside dans leur capacité à exciter l'imagination des hommes. Aucun élément, dans l'œuvre de Sade, n'est situé en dehors du champ d'appréciation des hommes. Que ce soit dans les fictions qu'il a racontées ou dans les propos qu'il a tenus, Sade envisageait la romance de cette manière : « Je te l'ai dit, la seule façon de se faire aimer des femmes, c'est de les tourmenter : je n'en connais pas de plus sûre<sup>54</sup> ». Et pour ce qui est de la sexualité, voici son opinion :

... il n'y a point de passion plus égoïste que celle de la luxure ; il n'en est point qui veuille être servie plus sévèrement ; il ne faut absolument s'occuper que de soi quand on bande et ne jamais considérer l'objet qui nous sert que comme une espèce de victime destinée à la fureur de cette passion. Toutes n'exigent-elles pas des victimes ?<sup>55</sup>

Ces points de vue sont ordinaires bien qu'ils soient souvent exprimés de manière plus terre à terre. Ils continuent à

---

<sup>54</sup> Sade, *Oxtiern ou les Malheurs du Libertinage* dans *L'œuvre du Marquis de Sade*, 1909, Bibliothèque des curieux (Paris), p.237 (Acte 2, Scène 2).

<sup>55</sup> Sade, *Juliette ou Les Prospérités du Vice* dans la dixième partie, 1800, p.131, numérisé par T. Selva, <http://eisenfaust.free.fr/archives/juliette.pdf>

apparaître bien-fondés à cause de l'application ininterrompue de la loi des hommes, en particulier dans tous les cas ayant trait au viol, au tabassage et à la reproduction. Ils sont en totale harmonie avec les pratiques (et mêmes les prêches) que des hommes ordinaires imposent à des femmes ordinaires. Si l'œuvre de Sade – qui est ennuyeuse, répétitive et sinistre – n'avait pas incarné ces valeurs patriarcales, il y a bien longtemps qu'elle serait tombée dans l'oubli. Si Sade en personne – un terroriste et tyran sexuel – n'avait pas incarné ces mêmes valeurs dans la vraie vie, il n'aurait jamais suscité l'admiration tordue et hypocrite de ceux qui l'ont présenté comme un révolutionnaire, un héros, un martyr (ou, pour reprendre la prose insipide de Richard Gilman, « la première figure des temps modernes à porter de manière convaincante le désir d'être différent de ce que la société avait décidé, d'agir autrement que ce que les structures existantes imposaient<sup>56</sup> »).

Au final, l'importance de Sade ne réside pas dans le fait qu'il ait été un dissident ou un déviant : elle réside dans le fait qu'il est Monsieur-Tout-Le-Monde, un titre que cet aristocrate assoiffé de pouvoir aurait trouvé répugnant mais sur lequel les femmes, après analyse, s'accorderont. Avec Sade, l'équation du fonctionnement patriarcal apparaît clairement : le pouvoir du pornographe est le pouvoir du violeur/tabasseur est le pouvoir de l'homme.

---

<sup>56</sup> Richard Gilman, *Decadence: The Strange Life of an Epithet* (New York: Farrar, Straus & Giroux, 1980), p. 81.

# Objets

La création d'un monde matériel abondant et fiable ; l'assemblage de séquences sécurisées de temps comportemental ; la maîtrise confortable de l'espace ; des liens étroits entre l'organisme agissant et le monde extérieur ; toutes ces choses s'additionnent pour fournir de solides réponses aux quatre problèmes humains que nous avons en commun. « Que suis-je censé faire ? En quoi puis-je espérer ? Que sais-je ? Qu'est-ce qu'est l'homme ?

Ernest Becker, *The Revolution in Psychiatry*

J'étais tellement saoul, sans arrêt, que je prenais les bouteilles pour des filles et les filles pour des bouteilles.  
Anton Chekhov, dans une lettre, le 25 avril 1887

Lorsque tu fais ce que tu considères être du sexe, un sextoy est tout ce qui te passe sous la main et qui n'est pas toi.  
Ian Young, cité dans « Devices and Desires » par Gerald Hannon, *The Body Politic*

Il y a une chose que chaque femme porte autour du cou, pendue à une chaînette de peur

– une amulette de folie. Et chacune d’entre nous vivra un moment d’injure si intense qu’elle attrapera l’amulette et l’arrachera, même si la chaîne lacère son cou.  
Robin Morgan, « Goodbye to All That », *Going Too Far*

Au cours de l’histoire patriarcale, qui selon les estimations dure depuis cinq mille à douze mille ans, les femmes ont toujours eu le statut de biens meubles. Pour faire simple, les biens meubles sont les possessions déplaçables – un troupeau, des épouses, des concubines, des descendant.es, des esclaves, des bêtes de sommes, des animaux domestiques. Les biens meubles sont considérés comme faisant partie du patrimoine d’un homme. Il s’agit de richesses et accumuler ces richesses apportent la preuve de la fortune en même temps qu’elles la constituent. La plupart des biens meubles sont vivant.es et sensibles, mais illes sont perçu.es et considéré.es comme des marchandises. Être un bien, même lorsqu’on est humain.e, revient à être considéré.e et utilisé.e comme une marchandise, comme une chose.

Il est de bon goût de penser que les femmes, qui ont parcouru pas mal de chemin, bébé, ne sont plus du tout assujetties au statut de bien meuble. Il est de bon goût de penser que le statut de bien meuble s’appliquait aux femmes dans des temps anciens, et qu’il est enterré avec les vieilles cités des civilisations disparues. Pourtant, aux états-unis et en angleterre, et pendant la majeure partie du dix-neuvième siècle, les femmes mariées avaient le statut de biens économiques. Les femmes mariées obtinrent l’autorisation de posséder des choses en leur nom seulement à la fin du dix-neuvième siècle – et cela signifiait qu’elles étaient considérées comme des personnes, pas comme des

choses –, mais ce droit ne fut appliqué qu'à partir du vingtième siècle. Aux états-unis, dans certains états, les femmes mariées ne peuvent toujours pas effectuer certaines transactions économiques sans l'accord ou la participation de leur mari.

En ce qui concerne le sexe et la reproduction, le statut de bien meuble des femmes est maintenu, aussi bien dans la loi que dans la pratique. Une femme mariée se voit obligée de prendre part au coït que désire son mari. C'est lui, pas elle, qui contrôle l'accès à son corps. Hormis quelques exceptions, la définition légale du viol implique qu'une femme mariée ne peut pas être violée par son mari, car le mariage institue le droit légal du mari au coït. Du temps où les femmes étaient assujetties de manière claire et sans ambiguïté au statut de bien meuble, l'épouse pouvait être « punie » selon la volonté de son mari – fouettée, battue, cravachée, frappée, ligotée, enfermée – pour des actes qu'elle aurait commis ou pour améliorer son caractère. À l'époque comme aujourd'hui, le « mauvais comportement » d'une femme n'était/n'est la plupart du temps qu'une tentative de se soustraire aux exigences sexuelles du mari. Les suffragistes anglaises pensaient voir le début d'une ère nouvelle lorsque, en 1891, un tribunal limita la force dont un mari pouvait faire usage contre sa femme. Comme Sylvia Pankhurst l'écrivit :

L'affaire Jackson de 1891, que le *Law Times* qualifia de « Charte sur la Liberté Individuelle de la Femme Mariée », au cours de laquelle il fut décidé qu'un mari n'avait pas le droit d'emprisonner sa femme pour en obtenir du sexe, fut largement acclamée, et fut une preuve du changement qui s'installait dans l'opinion publique.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Sylvia Pankhurst, *The Suffragette Movement* (London: Virago, 1978), p. 95.

En réalité, l'opinion publique n'a pas évolué, ni en Angleterre, ni aux États-Unis. Il existe aujourd'hui des lois contre la violence conjugale, qui recouvrent le plus souvent les faits de captivité et de viol : ces lois ne sont jamais appliquées. Dans la pratique, le fait qu'un mari agresse et viole une femme est à la fois monnaie courante et protégé par un système patriarcal qui, en son for intérieur, conçoit toujours le corps de la femme comme la propriété sexuelle du mari. De plus, inutile de le rappeler, le viol que l'on retrouve dans chaque situation de violence domestique n'est presque jamais condamné par la loi. En ayant recours aux statistiques du FBI, les féministes calculent qu'aux États-Unis une femme se fait violer toutes les trois minutes et qu'une femme est victime de violence domestique toutes les dix-huit secondes. Aujourd'hui aux États-Unis, on estime qu'il y a vingt-huit millions de femmes victimes de violence domestique. Dans treize États de ce pays, le droit du mari au viol conjugal a été étendu pour inclure les situations de concubinage. Dans cinq de ces États, un homme qui viole une soi-disant *relation sociale volontaire* bénéficie d'une protection partielle de la loi. Dans un de ces États, la Virginie-Occidentale, il bénéficie même d'une protection totale. Le droit du mari au viol conjugal n'a été complètement abrogé que dans trois États. Le droit d'obtenir un avortement à la demande, que la Cour Suprême des États-Unis définit en 1973 comme un droit à la vie privée, fut limité par certains États en exigeant le consentement d'un homme, et cela malgré une deuxième décision datant de 1976 par la Cour Suprême jugeant que personne n'avait le droit d'exercer un veto sur la décision d'une femme d'avorter. Le statut de bien meuble des femmes, et tout spécialement des femmes mariées, n'est pas mort. Il n'en est même pas au stade de vestiges, où il n'y aurait plus que des restes insignifiants et inutiles qui auraient depuis

longtemps perdus leur fonction et leur importance. Le statut de bien meuble des femmes est toujours essentiel à l'ancrage du contrôle sexuel et reproductif que les hommes exercent sur les femmes.

Si l'on perçoit dans son ensemble tout ce passé historique et la réalité actuelle des femmes vivant sous le statut de la propriété sexuelle, alors il n'est pas surprenant que les hommes se perçoivent eux-même comme des personnes authentiques tout en considérant ceux qui gravitent autour d'eux, et particulièrement leurs partenaires sexuels, et particulièrement les femmes et les enfants, comme des objets.

La tradition de considérer des êtres sensibles comme des objets trouve aujourd'hui un écho particulièrement favorable, et est même prescrite, dans les champs de la psychiatrie et de la psychologie. Les hommes perçoivent l'intégralité du monde qui les entoure comme un monde-objet, un ensemble de choses vis-à-vis desquelles chaque homme/tous les hommes doivent apprendre à se relationner. Cet apprentissage que les hommes doivent entreprendre pour se relationner aux objets est, cela va sans dire, extrêmement difficile mais aussi absolument nécessaire car, selon les termes d'Ernest Becker, un soi-disant humaniste qui navigue dans le champ de la psychologie : « ... nous savons que l'homme a besoin d'objets pour se révéler en tant qu'organisme, et subséquemment pour entretenir sa capacité d'agir et d'engranger des expériences. L'organisme a besoin d'objets pour ressentir ses propres pouvoirs et sa propre présence<sup>2</sup> ». L'homme, l'organisme dont il est question, utilise des objets – des femmes, des enfants, des animaux (le bétail tient toujours une place centrale – le mythe du cowboy), des êtres sensibles qui sont considérés, de facto, comme des objets – pour ressentir son propre pouvoir et sa propre présence. Utiliser le mot *objet* pour

<sup>2</sup> Ernest Becker, *The Structure of Evil* (New York: Free Press, 1976), p. 158.

parler de personnes qui ne sont pas des hommes adultes est considéré normal et opportun. Les psychologues ne font pas de distinction entre les hommes qui se relationnent aux autres personnes en tant que telles et les hommes qui se relationnent aux autres personnes en tant qu'objets. Au lieu de ça, les psychologues considèrent qu'il est acceptable de se relationner à certaines personnes en les traitant comme des objets, qu'il est inacceptable de se relationner à d'autres personnes en les traitant comme des objets, et qu'il est inacceptable de se relationner à certains objets en les traitant comme des objets sexuels. Une des raisons pour laquelle l'homosexualité masculine tient une place si indigne dans le champ de la psychologie est l'interdiction qui entoure le fait qu'un homme se relationne à un autre homme en le traitant comme un objet – cela étant le seul comportement sexuel possible dans le système sexuel actuel. Un homme se doit d'agir en tant que nombril humain doté d'une sensibilité n'existant qu'à travers l'utilisation de biens meubles, entouré d'objets à utiliser pour lui permettre de faire l'expérience de son propre pouvoir et de sa propre présence. Il ne doit pas se rabaisser au niveau des femmes en devenant, par exemple, l'objet d'un autre homme. Car cet avilissement individuel amoindrit l'ensemble du sexe masculin, ce qui est inacceptable.

L'idée selon laquelle le mâle sain d'esprit se reconnaîtrait à l'utilisation appropriée qu'il ferait d'objets adéquats permet à Becker d'écrire :

... Le schizophrène, qui se relationne aux gens sur la seule base de leur sexe, ne fait pas tellement preuve d'hyper-sexualité mais plutôt d'une pauvreté dans

l'éventail de ses comportements : il réduit l'objet à cet aspect qu'il peut gérer.<sup>3</sup>

Même si Becker suggère que réduire les femmes à des vagins n'est pas formidable, le fait que les femmes soient presque universellement réduites au sexe (« cet aspect qu'il peut gérer ») dans la psychologie, dans la culture savante, ou entre collègues ne constitue apparemment pas une pauvreté du comportement. Bien entendu, Becker lui-même ne fait pas preuve d'une pauvreté du comportement lorsqu'il réduit des personnes à des objets parce que ce genre de comportement est normal, neutre et absolument pas réducteur. « La vie d'un homme consiste en un apprentissage qui a pour but d'enrichir ses rapports aux objets<sup>4</sup> » prétend Becker. Dans la même veine, Christopher Lasch estime que les patients, qui affluent en nombre dans les cabinets des psychologues, sont superficiels et creux à cause des rapports inappropriés qu'ils entretiennent avec les objets :

Ces patients, bien qu'ils soient souvent enjôleurs, ont tendance à maintenir un état de vide protecteur dans leurs relations émotionnelles. Il leur manque la capacité de faire le deuil, car l'intensité de leur rage contre des objets d'amour à jamais perdus, en particulier lorsqu'il s'agit de leurs parents, les empêche de revivre des expériences heureuses ou de chérir les souvenirs qu'ils en ont.<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> Ernest Becker, *The Revolution in Psychiatry* (London: Collier-Macmillan, 1964), p. 19.

<sup>4</sup> Becker, *Revolution in Psychiatry*, p. 19.

<sup>5</sup> Christopher Lasch, *The Culture of Narcissism* (New York: Warner Books, 1979), p. 81.

Bien entendu, le fait que Lasch lui-même considère les personnes aimées, en particulier les parents, comme des « objets d'amour » ne fait pas de lui un être creux. Le fait de porter le deuil d'un objet perdu ne lui paraît ni creux, ni superficiel.

Le premier objet à jaloner l'histoire personnelle d'un homme et à revêtir une certaine importance culturelle est la mère. C'est en intégrant correctement que sa mère est un objet qu'un homme apprend tout ce qu'il a à savoir de l'hétérosexualité jusqu'à l'hétérosexualité (l'homosexualité étant généralement perçue comme un échec de l'apprentissage), et cela comprend : comment être un être humain distinct, c'est à dire comment se séparer du premier objet ; comment posséder d'autres objets qui seront les substituts appropriés du premier objet ; et quoi attendre d'un objet sur le plan du soin et de la dévotion, comme par exemple se faire nourrir, se faire dorloter, se faire entretenir, se faire sourire et se faire divertir. Selon Mabler, Pine et Bergman qui utilisent un vocabulaire spécialisé : « La construction d'un lien affectif (émotionnel) stable vis-à-vis d'un objet dépend de l'intériorisation graduelle d'une image intérieure stable et investie positivement de la mère<sup>6</sup> ». L'incapacité à « faire de la mère un objet externe réel et à l'utiliser comme base pour développer un sentiment stable de rupture mais aussi d'appartenance au monde de la réalité<sup>7</sup> » pourrait très bien être la cause de la psychose chez l'enfant (la psychose comprend l'autisme et la schizophrénie). Mais même lorsque le premier objet fait son devoir et, par la grâce divine, parvient à ce que l'enfant investisse positivement une image interne d'elle tout en étant une réalité externe de laquelle il peut se séparer et, à travers cette séparation, être en mesure de se relationner au

---

<sup>6</sup> Margaret S. Mahler, Fred Pine, and Anni Bergman, *The Psychological Birth of the Human Infant* (New York: Basic Books, 1975), p. 109.

<sup>7</sup> Mahler, Pine, and Bergman, *Psychological Birth*, p. 12.

monde entier de la réalité ; même dans ce cas, Becker estime que l'enfant/il ne pourra pas être heureux : « Les longues périodes où l'enfant se retrouve dépendant et sans défense le remplissent d'une immense anxiété : la peur de perdre l'objet, la peur de perdre l'objet maternel secourant<sup>8</sup> ». Au moins, cela précise de quelle manière l'objet prend vie : elle est un objet qui porte *secours*, mot qui signifie « courir à l'aide » en Latin. Il a peur de perdre l'objet qui court pour lui venir en aide : et c'est là que la maternité prend, pour la première fois, le sens de propriété meuble telle qu'elle est entendue dans champ moderne de la psychologie patriarcale – la mère est le premier objet qu'un homme possède dans sa vie, un bien meuble qui court à son aide.

Comme n'importe quel bien meuble humain.e se retrouvant sans révolution au sein de laquelle lutter, toutes les rébellions de la mère revêtiront un caractère personnel, petit, parfois mesquin et resteront relativement inefficaces. Étant donné que l'enfant/il dépend d'elle – tout comme les maîtres dépendent de leurs domestiques et de leurs esclaves – elle subvertira les droits que son enfant garçon exerce sur elle, sa masculinité même, pour qu'il soit un peu moi son maître et un peu plus son égal. L'indignité qui réside dans les efforts futiles que fournit cette adulte pour établir une relation égalitaire avec l'enfant qui dépend d'elle devrait sauter aux yeux. Elle pensera qu'elle est une personne adulte et ce sera une idée bizarre, une idée s'opposant aux exigences de soins qui lui sont imposées, à elle la mère, dans un contexte patriarcal. Elle pensera peut-être que l'enfant/il, en grandissant, finira par la comprendre et l'aimer pour ce qu'elle est, pour ses qualités personnelles. Mais le père, et/ou la société construite sur le pouvoir réel du père, interviendra et détruira toute la subversion contenue dans cette idée en exigeant de son fils à elle qu'il se construise en opposition

---

<sup>8</sup> Becker, *Revolution in Psychiatry*, pp. 32-33.

à sa mère, qu'il devienne son opposé. Il ne peut pas avoir ses qualités à elle ; elle ne peut pas avoir celles de son fils. S'il veut un jour devenir une personne, alors elle doit être considérée comme un objet. Elle sera condamnée et maudite dès qu'elle essaiera de dépasser les limites du regard qu'il porte sur elle ; et le garçon sera encouragé à se venger d'elle en faisant usage de la violence patriarcale dont il est investi. Selon les conseils que fournit Bettelheim :

L'enfant n'a nullement besoin de réprimer ses fantasmes [de vengeance] ; au contraire, il peut les embrasser pleinement, à condition qu'il soit habilement guidé pour les diriger sur une cible suffisamment proche de ses vrais parents sans pour autant qu'il ne s'agisse de ses parents. Et quel objet de revanche plus approprié que la personne ayant usurpé la place des parents : le beau-parent des contes ? Si un enfant décharge ses fantasmes vicieux sur cet usurpateur maléfique, il n'y a aucune raison de se sentir coupable ou craindre des représailles, parce que ce personnage le mérite clairement... Ainsi, les contes permettent à l'enfant de bénéficier d'un double avantage : il peut se lancer dans des fantasmes de revanche vis-à-vis du beau-parent de l'histoire et en profiter, sans pour autant ressentir de la culpabilité ou de la peur vis-à-vis de ses vrais parents.<sup>9</sup>

Remarquez l'incroyable effacement du genre : quels contes comportent un méchant beau-père ? Le garçon est

---

<sup>9</sup> Bruno Bettelheim, *The Uses of Enchantment: The Meaning and Importance of Fairy Tales* (New York: Alfred A. Knopf, 1976), p.134.

encouragé à apprendre que la femme maternante est malfaisante et fait un « objet de revanche approprié » ; il est encouragé à se réjouir des fantasmes de revanche qu'il entretient à l'encontre de ce personnage de conte qui s'apparentera à sa mère mieux que personne ; dans l'idéal, le garçon ne ressentira ni honte ni peur. La stratégie vis-à-vis des contes à laquelle adhère Bettelheim est une pierre angulaire dans toutes sortes d'histoires pour enfants : on enseigne au garçon à percevoir sa mère non pas comme une personne à part entière, mais en tant qu'objet porteur d'une signification symbolique. L'homme adulte ne semble pas aller plus loin que le garçon savourant ses fantasmes de revanche sur un objet femelle, sauf sur un point : il réalise ses fantasmes en utilisant des femmes bien réelles. Cette revanche, il l'appelle toujours *fantasme*. Mais il passe à l'acte.

Les agissements de l'homme adulte sont décrits à coup d'euphémisme merveilleux et de délicatesse par le soi-disant féministe Havelock Ellis : « Elle est inévitablement, physiquement parlant, l'instrument de l'amour ; il faut que ce soit sa main et son archet à lui qui en sortent de la musique<sup>10</sup> ». Ferdinand Lundberg et Marynia F. Farnham, des antiféministes enragé.es, dirent exactement la même chose mais avec moins de classe :

Nous voudrions faire remarquer, une fois de plus, aux femmes égalitaristes que ce texte est le bon endroit pour réfléchir au fait suivant : pour le mâle, le sexe nécessite un acte objectif de sa part, tandis qu'aucun acte objectif n'est requis de la part de la femelle. Étant donné que c'est lui qui orchestre cet acte (il l'orchestre dans les limites de l'accouplement), il est extrêmement important pour le mâle que tout se

---

<sup>10</sup> Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, vol. 2, pt. 3 (New York: Random House, 1937), p. 539.

passé sans incident. Toute défaillance qui l'empêcherait de mener l'acte à bien est son échec à *lui*, pas celui de la femme. Son rôle à elle est passif. Pour elle, ce n'est pas aussi facile que de dormir comme une bûche, c'est *plus* facile. Pour elle, tout cela est aussi facile que d'être la bûche.<sup>11</sup>

Préfère-t-on (quand *on* est une femme) être un violon ou une bûche ? Voilà à quoi se résume l'éventail de choix. Voilà également à quoi se résume la différence politique entre les philosophies sexuelles portées par les psychologues « profémistes » et celle des psychologues antifémistes : les premiers sont persuadés que, pendant l'acte physique d'amour, les femmes sont des instruments à cordes indéterminés ; les seconds pensent plutôt que, au cours de l'accouplement, les femmes sont des bûches. Les discours que les hommes tiennent au sujet des femmes sont grevés par ce genre de controverses épineuses et bouleversantes.

À remarquer également : le mâle commet un acte objectif. Les hommes sont capables d'objectivité, une compétence exaltée, précisément parce qu'ils ne sont pas des objets. Être objectif revient à connaître le monde, le voir tel qu'il est, agir de manière appropriée sur les objets qu'on y trouve. L'objectivité, par définition, requiert la capacité de savoir, la faculté de voir. Les femmes, ces bûches dont il est question, ne peuvent pas être objectives ni agir de manière objective car les objets ne voient pas et ne savent rien. Une bûche ne fait pas preuve d'entendement. Une bûche est ce qu'elle est – une bûche. Par définition, une bûche qui résiste au fait de se faire rouler n'est pas une bûche. Par

---

<sup>11</sup> Ferdinand Lundberg and Marynia F. Farnham, *Modern Woman: The Lost Sex* (New York: Harper & Brothers, Publishers, 1947), p. 275.

définition, une femme qui résiste au fait d'être une bûche n'est pas une femme.

Dès lors, faut-il s'étonner de la confusion qui s'empare de l'étudiant de première année fictif créé par Becker dans *The Revolution in Psychiatry*. Cet étudiant fait la cour à « la jolie blonde de son cours d'anglais » ; il a du mal à interagir avec elle « en tant qu'objet comportemental organismique » ; il est probable « que le magazine *Playboy* lui ait fourni suffisamment de mots et d'images pour savoir "comment sont" les filles (si les penchants de cet américain au sang chaud étaient de cet ordre) » ; et bien que *Playboy* lui ai donné une idée précise de "comment sont les filles", seul « son propre mode de réponse... peut exprimer ce qu'est vraiment "une fille"<sup>12</sup> ». Et si *Playboy* lui a fourni suffisamment de mots et d'images pour savoir comment sont les filles (*sic*), au moment où il surmontera sa difficulté à interagir avec elle en tant qu'objet comportemental organismique, que fera-t-il et que sera-t-elle ? Hannah Tillich nous fournit la fameuse réponse :

À Paris, Paulus m'amena dans une rue où les vitrines, au premier coup d'œil, ressemblaient à celles des grands magasins de la cinquième avenue. Mais les poupées aux accoutrements variés étaient de véritables êtres humaines. J'étais intriguée. C'était la rue où s'incarnait le désir des hommes et la soumission des femmes. On y trouvait aussi bien la fille habillée sans chichi qui aurait pu être la voisine que la belle aux bois dormants dans ses voiles rosés ; la fille avec des cuissardes et un fouet ou la lady en velours violet ; la fille qui suppliait qu'on la punisse.

---

<sup>12</sup> Becker, *Revolution in Psychiatry*, p. 52.

Cette rue était une fenêtre donnant sur une vérité cachée.<sup>13</sup>

L'avantage que représente une poupée vivante par rapport à un modèle inanimé fut exposé par Théophile Gautier, un auteur français de textes érotiques, dans son roman coquin *Mademoiselle de Maupin* publié en 1835. Le personnage-poète D'Albert dit : « Une femme a sur une statue cet incontestable avantage qu'elle se tourne toute seule du côté où l'on veut, et qu'il faut faire soi-même le tour de la statue et se placer au point de vue ; – ce qui est fatigant<sup>14</sup> ». Selon D'Albert, une femme est « un hochet plus intelligent que s'il était d'ivoire ou d'or », et cette intelligence supérieure réside dans le fait qu'il « se relève lui-même si on le laisse tomber à terre<sup>15</sup> ».

Le fait de transformer une personne en objet est intrinsèquement cruel, cela devrait être évident. Mais étant donné que ce rétrécissement, cette dévalorisation, ce travail de sape est normatif, nous n'en percevons pas la cruauté. Au lieu de ça, on ne reconnaît que la cruauté normale et naturelle – le sadisme normal et naturel de l'homme, harmonieusement accompagné par le masochisme normal et naturel de la femme. Chaque psychologue avance ce point de vue sans jamais en assumer les tenants et les aboutissants. Anthony Storr, qui est considéré comme un expert en matière de violence, suggère qu'« il est probablement vrai que les hommes sont généralement plus

---

<sup>13</sup> *NdT* : ce texte est l'autobiographie de celle qui fut l'épouse du théologien Paul Tillich

Hannah Tillich, *From Time to Time* (Briarcliff Manor, N . Y.: Stein & Day, 1974), p. 176.

<sup>14</sup> Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, 1835, consulté sur [http://www.ebooksgratuits.com/html/gautier\\_mademoiselle\\_maupin.html](http://www.ebooksgratuits.com/html/gautier_mademoiselle_maupin.html)

<sup>15</sup> Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, 1835, consulté sur [http://www.ebooksgratuits.com/html/gautier\\_mademoiselle\\_maupin.html](http://www.ebooksgratuits.com/html/gautier_mademoiselle_maupin.html)

"sadiques" et les femmes plus "masochistes"... De nombreuses femmes houspillent leur homme sans relâche dans l'espoir qu'il finira par faire usage de la force qu'elles trouvent excitante<sup>16</sup> ». L'objet est autorisée à désirer si son seul désir est celui d'être un objet : d'être façonnée ; et plus spécifiquement d'être utilisée. La bûche peut désirer être taillée, fendue, roulée, brûlée : façonnée et utilisée selon des manières qui correspondent à sa nature. C'est ainsi que, dans une réponse au féminisme de la première vague, Anthony M. Ludovici écrit :

... Je ne peux pas défendre l'idée selon laquelle la Femme aurait une quelconque destinée à tracer. Elle n'a aucune "Féminité véritable" qu'il lui faudrait chercher et découvrir pendant que nous la laissons tranquille. Nous ne pouvons pas la laisser tranquille. Dès que nous la laissons tranquille, elle cesse d'être la Femme véritable : dans ce cas, où pourrait-elle bien aller chercher et trouver, seule, sa "Féminité véritable" ?<sup>17</sup>

Otto Weininger affirma fougueusement le même point de vue dans *Sex and Character*<sup>\*</sup> (1903), un livre qui a fait autorité dans l'Europe pré-hitlérienne en avançant que les femmes étaient aussi insignifiantes, menteuses, infidèles et trompeuses que les juifs.

---

<sup>16</sup> Anthony Storr, *Sexual Deviation* (Harmondsworth, England: Penguin Books, 1964), pp. 44-45.

<sup>17</sup> Anthony M. Ludovici, *Woman* (London: Constable & Co., 1926), p. 25.

\* Freud trouva ce livre « remarquable » et estima que son auteur était « extrêmement doué mais dérangé sur un plan sexuel ». Voir *Two Case Histories*, vol. 10, *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, ed. et trad. James Strachey et Anna Freud (London: Hogarth Press and Institute of Psycho-Analysis, 1962), p.36n.

Bien que ses émules aient supplanté l'anti-sémite qu'il était, il se distingue toujours en tant que misogyne :

C'est lorsque l'homme devint un être sexuel qu'il créa la femme. L'avènement de la femme est une conséquence directe du fait que l'homme ait accepté sa sexualité. La femme est le simple résultat de cette affirmation ; elle est la sexualité même. L'existence de la femme dépend de l'homme ; lorsque l'homme, en tant qu'homme, en opposition à la femme, est sexuel, il donne forme à la femme, il lui donne vie.<sup>18</sup>

La femme sans corps que semble décrire Weininger – elle n'existe pas avant que l'homme lui donne vie – n'est pas réellement sans corps, elle est juste tronquée : « Pour le dire sans ménagement, l'homme possède des organes sexuels tandis que la femme est possédée par ses organes sexuels<sup>19</sup> ». Et pour le dire encore plus franchement : elle est un con, façonné par les hommes, utilisé par les hommes, ses organes sexuels incarnant tout son être et toute sa valeur.

Et quelle peut bien être la valeur que les hommes accordent à cet objet sexuel, étant donné que ce sont eux qui l'ont façonnée, utilisée, et qu'ils lui décernent une certaine cote ? Leopold von Sacher-Masoch, masochiste pionnier, qui passa la plupart de sa vie à harceler des femmes déboussolées pour qu'elles portent des fourrures et qu'elles le fouettent sans entrain, écrivit innocemment dans son journal intime que « ma femme cruelle idéale est simplement l'instrument par lequel je me

---

<sup>18</sup> Otto Weininger, *Sex and Character* (New York: G. P. Putnam's Sons, 1975), p. 299.

<sup>19</sup> Weininger, *Sex and Character*, p. 92.

terrorise<sup>20</sup> ». La nature de l'acte ne change en rien la nature de l'acte : la femme est l'instrument, l'homme est le centre de la sensibilité et du pouvoir. Roland Barthes, incarnant lui-même l'amant, partage largement le même point de vue concernant la valeur et la fin de l'objet :

Il suffit que, dans un éclair, je vois l'autre sous les espèces d'un objet inerte, comme empaillé, pour que je reporte mon désir, de cet objet annulé, à mon désir lui-même ; c'est mon désir que je désire, et l'être aimé n'est plus que son suppôt.<sup>21</sup>

La finalité de l'objet est d'être le moyen par lequel l'amant, l'homme, fait l'expérience de sa propre personne : son désir. Les filles, qui jouent aussi avec des poupées, n'apprennent qu'à changer des couches et à se coiffer.

L'objet, la femme, parcourt le monde telle que les hommes l'ont façonnée et sera utilisée selon leurs désirs. Elle devient alors une provocation. L'objet provoque l'usage que l'on fera d'elle. Elle provoque l'usage qui sera fait d'elle au travers de la forme qu'elle prend, sa forme ayant été déterminée par celui qui est provoqué. Le menuisier fabrique une chaise, s'assoie dessus, puis blâme la chaise d'être bancale. Lorsque l'objet se plaint de l'utilisation à laquelle elle est soumise, on lui répond, simplement et fermement, de ne pas provoquer. L'antiféministe H. L. Mencken, dans une réponse au féminisme de la première vague, proposa cette généreuse solution :

---

<sup>20</sup> Leopold von Sacher-Masoch, diary, April 15, 1872, cité par James Cleugh, *The First Masochist: A Biography of Leopold von Sacher-Masoch* (1836-1895) (London: Anthony Blond, 1967), p. 96.

<sup>21</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, 1977, Editions du Seuil p. 39

Pour mettre fin aux crimes bigarrés qu'évoquent les suffragistes alarmistes, il faut raser les cheveux de toutes les jolies filles du monde, leur épiler les sourcils, leur arracher les dents, les vêtir de kaki, et leur interdire de se dandiner sur les dance-floors, de se parfumer, de mettre du rouge à lèvres, ou de rouler des yeux.<sup>22</sup>

James Brain, un anthropologue qui soutient la seconde vague du féminisme, affirme que les corps des femmes

peuvent sembler exprimer leur disponibilité sexuelle n'importe quand – un problème pour lequel personne n'a de solution totalement adéquate, à moins de considérer que la solution des musulmans orthodoxes, qui consiste à couvrir les femmes de la tête aux pieds dans de larges vêtements, noirs en soit une.<sup>23</sup>

Brain est très clair sur le fait que « le viol ne peut jamais être toléré, excusé ou justifié. Pour autant, la femme [*sic*] doit prendre conscience de l'effet considérable que leurs vêtements produisent sur les hommes en stimulant leurs désirs sexuels<sup>24</sup> ». Le vaste, vaste monde des idées que portent les hommes ne cessent de nous épater.

Enfin, il revient à Norman Mailer de révéler la vraie nature et le pouvoir des femmes qui sont façonnées et non pas nées : en particulier, se focaliser sur, expliquer et s'enthousiasmer

---

<sup>22</sup> H. L. Mencken, *In Defense of Women* (Garden City, N. Y.: Garden City Publishing Co., 1922), pp. 135-36.

<sup>23</sup> James Lewton Brain, *The Last Taboo: Sex and the Fear of Death* (Garden City, N. Y.: Doubleday, Anchor Press, 1979), p. 55.

<sup>24</sup> Brain, *Last Taboo*, p. 46.

de l'extraordinaire hommage qui réside dans le fait de se faire utiliser en tant que con par un homme (et uniquement lorsque l'on est une femme). Mailer estime que cet hommage prend toute sa force et son ampleur chez Henry Miller :

Avec toutes les pétasses pullulantes sans visage et sans personnalité [d'Henry Miller]; avec toutes les chattes qui ondulent telles des anguilles ; avec toutes ces mixtures de soupe et de graisse et de moelle et de vin, les seules choses qu'il veut bien nous donner d'elles – leur chatte sont toujours plus près de nous que leur visage – ; avec toute les positions avilissantes, les situations humiliantes, les descriptions sans fin de femmes comme simple dindons de la farce, leur cul en l'air, il trouve encore moyen de proclamer dans un rôle barbare qu'il a la plus profonde admiration pour le pouvoir et la gloire et la grandeur de la femme dans tout l'univers, et son génie relève de sa capacité à nous démontrer que ce pouvoir est prêt à survivre à n'importe quel contexte ou violence.<sup>25</sup>

Le pouvoir qu'évoque Mailer est le pouvoir d'exciter le désir, de provoquer la baise, et en particulier le pouvoir de déclencher l'érection : c'est à dire le domaine au sein duquel le pouvoir de la chatte s'avère opportun, que l'on se trouve sur terre ou dans les airs. Pour que la baise puisse exister, il faut que la chatte existe : la violence et l'humiliation ne servent qu'à augmenter la félinité de la chatte, autrement dit son pouvoir, sa

---

<sup>25</sup> Norman Mailer, *The Prisoner of Sex* (Boston: Little, Brown & Co., 1971), pp. 117-18; aussi dans *Genius and Lust: A Journey Through the Major Writings of Henry Miller* (New York: Grove Press, 1976), p. 94.

gloire, et ainsi de suite, quelque soit la façon abjecte selon laquelle elle va être utilisée ou détériorée. L'utilisation sanctionnée d'un objet – qu'il s'agisse d'une chatte, d'un instrument, d'un outil ou d'une femme – ne peut jamais être remise en question si l'objet est utilisé selon sa nature et sa fonction. Les objets existent ou sont fabriqués dans le but précis d'être utilisés : et dans le cas qui nous occupe, l'objet est utilisé pour fournir à l'homme l'expérience de son désir, ou de son désir de désirer, ou de l'aliénation de son désir, ou de son désir de réaliser son désir, ou de son désir de jouer d'un instrument à cordes, ou bien de débiter une bûche, ou de son désir de produire des modes de réponse vis-à-vis d'objets comportementaux organismiques. Les femmes sont utilisées au travers de leur fabrication et sont fabriquées via l'utilisation qui est faite d'elles.

L'amour, le désir ou l'obsession vis-à-vis d'un objet sexuel est perçu, dans la culture des hommes, comme une réaction aux qualités intrinsèques de l'objet. Et puisque la préoccupation principale des hommes réside dans la morphologie de l'objet, ils ont de grandes exigences en ce qui concerne les morphologies qui provoquent le désir ou qui rendent apte à baiser. Ce que Becker, en psychologie sexuelle, appelle un mode de réponse n'est en réalité rien d'autre que de l'objectification. L'objectification est un fait accompli : c'est une réaction internalisée et assez prévisible de l'homme par rapport à une morphologie qu'il estime être, selon son appréciation et son expérience, suffisante pour provoquer son excitation. L'objectification est ensuite présentée comme une réaction appropriée vis-à-vis d'un objet approprié par les psychologues, ces grands prêtres de la culture laïque, qui se chargent d'en définir les limites sociales acceptables. Et ces limites ne sont rien d'autre que la morphologie d'une femme, un mélange des attributs des femmes, une partie du corps d'une femme. Si un autre objet ou une autre personne que la femme et

son corps sexualisé par les hommes était utilisé, cela serait perçu comme une substitution. Substituer est inapproprié. Le patriarcat repose sur la capacité des hommes à percevoir les femmes comme des objets sexuels. Ce comportement permet aux hommes d'asseoir leur pouvoir tout en anéantissant les femmes. Tout écart vis-à-vis de ce comportement est donc dissuadé. Pour autant, l'objectification est menée à grande échelle sur des objets inappropriés : des hommes, du cuir, du caoutchouc, des sous-vêtements et ainsi de suite. L'objectification – cette réaction normée vis-à-vis de la morphologie d'autrui et qui produit inévitablement une érection – est en réalité un système de valeur au sein duquel l'éjaculation, bien que passagère, incarne le dénouement inéluctable. L'objectification – que les hommes ne mettent pas seulement en œuvre en tant qu'expression de leur nature personnelle mais surtout en tant qu'expression de l'ordre naturel des choses – désigne les personnes ou les choses que les hommes adorent détester ; les personnes ou les choses qu'ils veulent posséder, assujettir, conquérir, construire en tant qu'antagonistes ; les personnes ou les choses sur ou dans lesquelles ils veulent répandre leur semence. Les principales cibles de l'objectification sont les femmes. Dans la culture des hommes, ceux-ci débattent des limites acceptables de l'objectification, et particulièrement de l'opportunité d'objectifier d'autres hommes ; mais les hommes ne débattent jamais du phénomène d'objectification lui-même. Il va de soi qu'une réaction sexuelle n'est rien d'autre que de l'objectification : c'est à dire qu'il s'agit d'une réaction vis-à-vis d'un objet présentant certains attributs qui ont provoqué du désir sexuel. *Objectification* est un mot bien aseptisé pour rendre compte du phénomène qu'a exploré Thomas Hardy dans *The Well-Beloved* :

À sa Bien-Aimée, il avait toujours été fidèle, mais elle avait pris de multiples formes. Chaque individualité connue sous le nom de Lucy, Jane, Flora, Evangeline, ou trucmuche, n'avait été qu'un état transitoire d'elle. Il ne voyait pas là-dedans une excuse ou une défense, simplement un fait. Peut-être qu'elle n'avait fondamentalement aucune matérialité ; un esprit, un rêve, un emportement, un concept, un arôme, un sexe quintessentiel, une lumière dans l'œil, un écartement des lèvres.<sup>26</sup>

Parfois, l'objectification s'accomplit à des niveaux qui paraissent banals et ridicules, comme lorsqu'Ernest Hemingway obtint de sa quatrième femme, Mary Welsh, qu'elle teigne ses cheveux roux en blond. Ainsi, elle écrivit : « Profondément enracinée dans son sens de l'esthétique se trouvait une dévotion mystique à la blondeur, plus blonde est la femme plus elle est jolie, je n'ai jamais su pourquoi. Il aurait été extatique dans un monde peuplé de femmes aux cheveux d'or<sup>27</sup> ». Parfois, l'objectification est bien plus sinistre, par exemple lorsqu'elle est le signe, comme elle l'est souvent, de haine raciale. Robert Stoller le démontre, sans forcément en ressentir du dégoût, « ... certaines personnes ont besoin du fécal : ... choisir des personnes qu'ils considèrent fécales (ex : noir.e, jui.ve, pauvre, analphabète, prostituée)<sup>28</sup> ». La formulation de Stoller renvoie à ces moments où l'objectification des groupes méprisés facilite le coït. Jean-Paul Sartre décrit le même genre d'objectification mais avec des

---

<sup>26</sup> Thomas Hardy, *The Well-Beloved* (London: Macmillan London, 1978), p. 34.

<sup>27</sup> Mary Welsh Hemingway, *How It Was* (New York: Alfred A. Knopf, 1976), p. 170.

<sup>28</sup> Robert J. Stoller, *Sexual Excitement: Dynamics of Erotic Life* (New York: Pantheon Books, 1979), p. 8.

conséquences opposées : « Certains hommes sont frappés soudain d'impuissance s'ils apprennent de la femme avec qui ils font l'amour qu'elle est Juive. Il y a un dégoût du Juif, comme il y a un dégoût du Chinois ou du nègre chez certaines gens<sup>29</sup> ». Le lien entre d'un côté l'objectification supposément banale et ridicule des blondes qui incarnent la beauté et de l'autre l'objectification plus sinistre de ceux qui sont perçus d'une certaine manière comme de la merde est évidemment établi : c'est le même système de valeur qui est incarné dans cet éventail d'obsession et réaction sexuelles. Lorsque l'on garde ce système de valeur à l'esprit, il devient évident que l'amour des blondes est tout aussi socialement porteur de sens que, et tout aussi inséparable de, la haine de ceux qui sont perçus comme incarnant des qualités ou des caractéristiques contraires. L'objectification, dans les formes qu'elle prend et dans les conséquences qu'elle induit, n'est jamais triviale.

Les hommes essayent sans cesse de justifier leur quête perpétuelle d'objets grâce auxquels ils vont pouvoir éprouver leur propre désir transmuté en pouvoir. Et pour se justifier, ils prétendent le plus souvent admirer la beauté. Ainsi, en se cachant derrière un certain dévouement esthétique, ils défendent l'objectification ou la font passer pour rien d'autre que l'appréciation du beau. Les femmes incarnent l'idéal de beauté : du moins en théorie, car en pratique, les hommes semblent détester le corps des femmes. L'idée selon laquelle c'est la beauté des femmes qui susciterait l'amour des hommes est extrêmement répandue. Il est très difficile de s'opposer (du moins en apparence) aux valeurs esthétiques portées par les artistes grandioses de la culture des hommes qui figent le corps des femmes pour l'éternité et le rendent délectable, comme avec, par exemple, la Vénus de Milo, l'ancienne Aphrodite, les femmes de

---

<sup>29</sup> Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, 1976, Gallimard, p.11.

Rubens, et ainsi de suite. Il est presque inconcevable de remettre en cause, par exemple, la sensibilité esthétique qu'exprime Keat dans sa délicieuse *Ode sur une urne grecque*, où l'attention se porte d'abord sur l'objet-urne avant de se tourner vers les objets-personnages peints sur celle-ci :

Amant Audacieux, jamais, jamais ne pourras-tu  
l'embrasser ;  
Même touchant au but – pourtant, ne sois pas triste ;  
Elle ne peut disparaître, bien que tu ne connaisses ce  
transport,  
Pour toujours tu l'aimeras, et elle sera belle !<sup>30</sup>

La signification de l'idéalisation de la beauté par les hommes est masquée par la beauté de l'art qui fait de la femme, mise sur un piédestal, un bel objet. Keats a atteint la cristallisation idéale de l'amour objectifiant : l'amant audacieux désire sans cesse la beauté immuable de la femme éternelle figée dans le temps ; il ressentira toujours de l'amour et elle sera toujours belle ; il ressentira toujours de l'amour parce qu'elle sera toujours belle. On retrouve cette même structure de la relation amoureuse dans les séries à l'eau de rose et dans les pubs pour produits de beauté. Chez Keats, l'objectification est élevée à son plus haut niveau esthétique. Mais même avec de simples femmes glacées sur des posters, l'amant audacieux ressentira toujours de l'amour et elle sera toujours belle.

L'amour que ressentent les hommes pour la beauté idéale est évoqué (ou provoqué) par la beauté elle-même. Presqu'aucune femme n'ose ignorer les opinions des hommes concernant la

---

<sup>30</sup> John Keats, "Ode on a Grecian Urn", in *John Keats and Percy Bysshe Shelley: Complete Poetical Works* (New York: Modern Library, n. d.), p. 185.

beauté féminine idéale car ces opinions vont déterminer, dans une très large mesure, les limites et la qualité de vie de n'importe quelle femme. Mais ces opinions – qui varient d'une société à l'autre et d'une époque à l'autre, ou qui existent de manières opposées et contradictoires au même moment et dans la même société – partagent un postulat : l'objet se doit d'être ce qu'il est censé être ; son comportement doit être en adéquation avec sa fonction. Un comportement inadéquat ruine la beauté des femmes. Et puisque les femmes sont capables de tout mais sont autorisées à si peu (sans avoir à subir les conséquences de la revanche ou de la rancune des hommes), les comportements qui décuplent la perception sensuelle ou esthétique d'un homme deviennent de potentielles marques sur le corps d'une femme. La seule norme inébranlable concernant la beauté des femmes est la suivante : la femme doit se conformer à la définition que les hommes ont d'elle, à savoir qu'elle est un objet et qu'elle doit endosser la fonction et la morphologie correspondant à l'objet qu'elle est. George Sand a par exemple estimé que si les hommes (et donc elle-même) ne la trouvaient pas belle, c'est parce qu'elle était trop intellectuelle et avait trop d'activité physique. Avec cette analyse, elle produisit une description toujours valable de ce que doit être la beauté des femmes dans la culture occidentale et de ce que la femme ne doit pas faire :

J'étais fortement constituée, et, durant toute mon enfance, j'annonçai devoir être fort belle, promesse que je n'ai point tenue. Il y eut peut-être de ma faute, car, à l'âge où la beauté fleurit, je passais déjà les nuits à lire et à écrire. [...]

Se priver de travail pour avoir l'œil frais, ne pas courir au soleil, quand ce beau soleil de Dieu vous attire irrésistiblement ; ne point marcher dans de

bons gros sabots, de peur de se déformer le coup de pied ; porter des gants, c'est-à-dire renoncer à l'adresse et à la force de ses mains, se condamner à une éternelle gaucherie, à une éternelle débilité, ne jamais se fatiguer, quand tout nous commande de ne point nous épargner, vivre enfin sous une cloche pour n'être ni hâlée, ni gercée, ni flétrie avant l'âge, voilà ce qu'il me fut toujours impossible d'observer.<sup>31</sup>

Lire et écrire, surtout écrire, ont toujours été perçus comme l'antithèse de la beauté chez les femmes, aussi mortels que le cyanure. L'activité physique, même lorsqu'elle est interdite, a toujours été mieux tolérée.

Les femmes sont élevées pour, et souvent forcées de, se conformer aux exigences particulières de la beauté idéale, quelles qu'elles soient et quel que soit le moment. Du bandage des pieds au corsetage de la taille en passant par la contention des seins, la beauté idéale requiert souvent la déformation du corps naturel. De la clitoridectomie à l'augmentation mammaire, de la réduction mammaire aux nez modifiés par la chirurgie, la beauté idéale requiert souvent la mutilation du corps naturel. De la teinte des cheveux au fardage du visage en passant par le port obligatoire de la parure (par exemple, des talons hauts), la beauté idéale requiert souvent la falsification ou le reniement du corps naturel. L'ensemble de ces stratégies, qui vont de l'idiotie à la cruauté, est utilisé pour que le corps naturel des femmes soit conforme à l'idée que les hommes se font de la beauté idéale des femmes.

La mystification de la beauté des femmes dans la culture des hommes ne connaît qu'une seule limite : la beauté finit

---

<sup>31</sup> Georges Sand, *Histoire de ma vie*, 1855, (Wolfgang Gerhard : Leipzig), vol.3, p. 51, sur [https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire\\_de\\_ma\\_vie\\_\(Sand,\\_%C3%A9dition\\_Gerhard\)/Texte\\_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire_de_ma_vie_(Sand,_%C3%A9dition_Gerhard)/Texte_entier)

toujours par mourir ou par être amputée. Même un matérialiste obstiné comme Herbert Marcuse ne peut s'empêcher de partir dans des envolées lyriques lorsqu'il disserte sur la beauté incarnée par la femme – ici, il s'agit de Méduse, que Persée découpe en morceaux :

En tant qu'objet de désir, la beauté se rapporte au domaine des instincts primaires, Eros et Thanatos. Le mythos réunit ces adversaires : le plaisir et la terreur. La beauté a le pouvoir de déjouer l'agression : elle neutralise et immobilise l'agresseur. La belle Méduse pétrifie celui qui l'affronte. « Poséidon, le dieu aux boucles d'azur, s'étendit avec elle dans une douce prairie sur un lit de fleurs printanières » [Hésiode, *Théogonie*]. Elle est tuée par Persée et, de son corps démembré, sort le cheval ailé Pégase, symbole d'imagination poétique.<sup>32</sup>

La poésie, le genre incarnant la plus pure des beautés, est née d'une femme démembrée, sa tête séparée du reste de son corps par une épée, un pénis symbolique – et ainsi la poésie n'est pas seulement née d'une femme morte, mais d'une femme sadiquement mutilée. Edgar Allan Poe, qui est immensément redevable à Persée, écrit que « la mort d'une belle femme est, assurément, le sujet le plus poétique au monde<sup>33</sup> ». La fonction de la beauté dans le champ du soi-disant érotisme fut expliqué plus amplement par Bataille lorsqu'il écrit : « Si la beauté, dont l'achèvement rejette l'animalité, est passionnément désirée, c'est

---

<sup>32</sup> Herbert Marcuse, *An Essay on Liberation* (Boston: Beacon Press, 1969), pp. 26-27.

<sup>33</sup> Edgar Allan Poe, "The Philosophy of Composition", in *Literary Criticism of Edgar Allan Poe*, ed. Robert L. Hough (Lincoln: University of Nebraska Press, 1965), p. 26.

qu'en elle la possession introduit la souillure animale. Elle est désirée pour la salir. Non pour elle-même, mais pour la joie goûtée dans la certitude de la profaner<sup>34</sup> ». La beauté ne prend donc son sens qu'en relation à la mort ou à l'agression des femmes. Un objet finit toujours par être détruit d'avoir été utilisé ; il en va de même avec la beauté des femmes, où l'ultime valeur de ces objets réside dans leur destruction cruelle et mortelle.

Le plus souvent, les femmes cernent l'objectification en des termes utilitaires et superficiels : la beauté est récompensée, l'absence de beauté est punie. Les punitions sont perçues comme des infortunes personnelles ; leur caractère systématique, institutionnel ou historique n'est pas compris. Les femmes ne comprennent pas que l'utilisation sexuelle qui est faite d'elles sert également à les punir de leur beauté ; et les femmes ne se rendent pas compte de tous les efforts que les hommes déploient pour se protéger, eux et leur société, de la contamination par les femmes laides, celles qui ne suscitent pas chez les hommes un ardent désir de punir, violer ou détruire, bien que les hommes finissent quand même par punir, violer ou détruire ces femmes. Les frères Goncourt, reconnus comme spécialistes aussi bien des femmes que de la France du dix-huitième siècle, saluèrent le couvent du dix-huitième siècle qui leur apparaissait « bien plutôt comme un asile que comme une prison ». À leurs yeux, le couvent était une institution anodine car il permettait aux femmes marquées par la variole de rester hors de la vue des hommes :

[Le couvent] est avant tout le refuge de toutes les existences brisées, le refuge presque obligé des femmes maltraitées par la petite vérole, une maladie

---

<sup>34</sup> Georges Bataille, 1987, *L'érotisme dans Œuvres Complètes*, vol.10, Gallimard : Paris, p.143.

à peu près oubliée aujourd'hui, mais qui défigurait alors le quart des femmes. La société par tous ses conseils, la famille par toutes ses exhortations, poussait vers l'ombre d'un couvent la jeune personne à laquelle arrivait ce malheur. La mère même, par dévouement, consentait à se détacher de cette malheureuse enfant que la laideur retranchait de la société et qui finissait par baisser la tête sans révolte sous l'impitoyable principe du temps: «Une femme laide est un être qui n'a point de rang dans la nature, ni de place dans le monde».<sup>35</sup>

Selon les frères Goncourt, au moins deux cent mille femmes, que l'on appelait *laidérons*<sup>α</sup>, se voyaient enfermées dans les couvents français du dix-huitième siècle. De nos jours, l'ostracisation et l'exclusion des femmes jugées insuffisamment belles et désirables pour participer à la vie sociale n'est que l'équivalent moderne de la mise en quarantaine des *laidérons* : au lieu d'être enfermées dans un lieu clos, la *laideron* moderne est maintenue à l'extérieur du groupe.

Puisque la valeur de l'objet réside dans sa conquête ou sa destruction finale, il n'est pas surprenant de se rendre compte que certains hommes ont objectifié sexuellement la femme qui se trouve être cet objet conquis : tout particulièrement la prostituée ravagée par la vie ou la femme touchée par le racisme, puisqu'elles sont toutes les deux perçues comme l'incarnation de la sexualité pure et dangereuse, faites pour être utilisées, empestant la conquête. Cette femme est l'objet sexuel de ces

---

<sup>35</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *La femme au dix-huitième siècle*, 1890, G. Charpentier et Cie : Paris, p.13. Consulté sur [https://www.gutenberg.org/files/46142/46142-h/46142-h.htm#FNanchor\\_22](https://www.gutenberg.org/files/46142/46142-h/46142-h.htm#FNanchor_22)

<sup>α</sup> En français dans le texte, citation des frères Goncourt, *La femme au dix-huitième siècle*, p.13

hommes qui veulent conquérir, selon les termes employés par Baudelaire, l'abominable :

La femme a faim, et elle veut manger ; soif, et elle veut boire.

Elle est en rut, et elle veut être foutue.

Le beau mérite !

La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable.<sup>36</sup>

La prostituée est l'emblème de la femme-objet, elle est naturelle dans le sens où elle remplit pleinement sa fonction sexuelle ; les personnes prostituées proviennent, pour la plupart, des catégories méprisées – que ce soit sur la base de la race, de la classe ou de l'ethnicité ; la prostitution est synonyme du pouvoir des hommes et constitue un fondement de l'excitation sexuelle. Ainsi, Flaubert écrit : « C'est peut-être un goût pervers, mais j'aime la prostitution et pour elle-même, indépendamment de ce qu'il y a en dessous. Je n'ai jamais pu voir passer aux feux du gaz une de ces femmes décolletées, sous la pluie, sans un battement de cœur<sup>37</sup> ». Pourtant, c'est précisément ce qu'il y a en dessous de la prostitution qui crée l'excitation. À la fin de *L'Éducation sentimentale* – le roman de Flaubert narrant le passage à l'âge adulte de Frédéric et Deslauriers, deux jeunes hommes meilleurs amis – les héros se remémorent leur première visite dans un bordel : « [...] et jusqu'au plaisir de voir, d'un seul coup d'œil, tant de femmes à sa disposition, l'émurent tellement, qu'il [Frédéric] devint très pâle et restait sans avancer, sans rien dire<sup>38</sup> ». Les putes rient, Frédéric part en courant, et puisque Deslauriers n'a

<sup>36</sup> Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu* (deuxième partie des journaux intimes), Edition du groupe « Ebooks libres et gratuits », 2003, p.10, consulté sur

[http://elg0001.free.fr/pub/pdf/baudelaire\\_mon\\_coeur\\_mis\\_a\\_nu.pdf](http://elg0001.free.fr/pub/pdf/baudelaire_mon_coeur_mis_a_nu.pdf)

<sup>37</sup> Gustave Flaubert, *Œuvres complètes*, Arvensa Editions, p. 5274

pas d'argent, il est obligé de suivre son ami. Le roman se termine sur les deux hommes admettant que « C'est là ce que nous avons eu de meilleur !<sup>39</sup> ». Rétrospectivement, ils prennent conscience du fait qu'ils n'ont jamais plus ressenti un tel sentiment de puissance, une telle reconnaissance du sens de leur masculinité, et que ce sentiment correspondait au bonheur.

La prostituée est perçue comme l'antithèse de l'homme. Dans la langue de Baudelaire, l'homme est civilisé, il est dandy ; la femme est naturelle, elle est l'abominable. Les mots changent d'un écrivain à l'autre, mais ce qui reste constant est cette distanciation intense vis-à-vis des femmes, distanciation qui fournit la base nécessaire à l'excitation sexuelle. La femme que l'homme perçoit en tant que personne et pas en tant qu'objet ne pourra jamais, comme l'a dit Havelock Ellis, être « une vraie fille » :

C'est seulement la fille avec laquelle nous n'avons pas vécu depuis l'enfance, et à laquelle nous ne nous sommes pas habitués, qui pourra à nos yeux incarner une vraie fille dans le sens profondément sexuel du terme. C'est à dire qu'elle sera la seule à posséder ces puissants stimuli la rendant sexuellement désirable, essentiels à la fabrication d'une vraie fille, et qui ne se

---

<sup>38</sup> Gustave Flaubert, *L'éducation sentimentale*, eBooksFrance, 2000, p.322, consulté sur [https://www.ebooksgratuits.com/ebooksfrance/flaubert\\_education\\_sentimentale.pdf](https://www.ebooksgratuits.com/ebooksfrance/flaubert_education_sentimentale.pdf)

<sup>39</sup> Gustave Flaubert, *L'éducation sentimentale*, eBooksFrance, 2000, p.322, consulté sur [https://www.ebooksgratuits.com/ebooksfrance/flaubert\\_education\\_sentimentale.pdf](https://www.ebooksgratuits.com/ebooksfrance/flaubert_education_sentimentale.pdf)

développent jamais chez les personnes à qui nous nous sommes inconsciemment habitués.<sup>40</sup>

Ellis poursuit en prétendant que cette incapacité à être excité par une fille (*sic*) avec laquelle un homme aurait grandi prend racine dans la biologie de l'homme et des autres animaux de rang inférieur. La guenon d'à côté n'est, apparemment, pas « une vraie fille » non plus.

Pour Ernest Becker, « la fabrique d'une vraie fille » est ce qui distingue l'homme des autres animaux ; « la fabrique d'une vraie fille » revêt une signification grandiose dans la quête de sens qu'accomplit l'homme, et plus particulièrement pour trouver le sens de sa propre importance. Becker dit la même chose qu'Ellis mais d'une manière plus abstraite :

Aucune ontologie des élans humains ne saurait être complète sans se pencher sur ce qui fait la particularité de l'homme – la pulsion à aimer. Lorsque nous comprenons que l'homme est le seul animal dans l'obligation de *créer* du sens, dans l'obligation d'ouvrir une brèche dans la nature neutre, alors nous saisissons déjà l'essence de l'amour. L'amour est le problème de l'animal qui doit *trouver* la vie, *créer* un dialogue avec la nature pour faire l'expérience de son être propre. C'est une autre facette du besoin d'être mis au monde, en étant mis en contact avec la vie de la manière la plus rapide et la plus frappante qui soit. Comme Spinoza l'envisageait, l'amour est l'agrandissement de soi par l'utilisation d'un objet. L'amour est le sentiment d'un

---

<sup>40</sup> Havelock Ellis, *Sex and Marriage* (Westport, Conn.: Greenwood Press, Publishers, 1977), p. 42.

animal particulièrement aliéné, séparé du monde naturel, séparé des processus instinctifs et qui doit retourner au monde de toute urgence.<sup>41</sup>

L'utilisation intense et obsessionnelle d'une personne en tant qu'objet est perçue comme la solution à l'aliénation des hommes – le fait que cette utilisation puisse être la cause de l'aliénation ou une de ses expressions les plus insensibilisantes n'est pas envisagé.

Ainsi l'amour est non seulement « l'agrandissement de soi par l'utilisation d'un objet » ; mais, de surcroît, l'objectification – cette capacité atrophiée à percevoir la vie et à y répondre – est perçue comme un élément clé et une force de l'individualité. Et puisque les hommes ne réagissent le plus souvent qu'aux fragments sexuels, aux pièces détachées, aux morceaux de chairs accoutrés de telle ou telle manière, cette incapacité relationnelle est constamment présentée comme une caractéristique essentielle à l'amour. Krafft-Ebing, un des premiers sexologues aujourd'hui tombé en désuétude (contrairement à Kinsey et Ellis) pour la simple raison qu'il voulait que la déviance sexuelle ne soit plus considérée comme un crime mais comme une maladie (et pas comme la norme), formula une éloge de la valeur de l'objectification qui demeure d'actualité :

Au premier chapitre de cet ouvrage, dans les considérations relevant de la psychologie de la vie sexuelle normale, il fut montré que, à l'intérieur des limites psychologiques, la préférence prononcée pour une certaine partie du corps des personnes du sexe opposé, et tout spécialement pour une morphologie particulière de cette partie du corps, peut revêtir une

---

<sup>41</sup> Ernest Becker, *Structure of Evil*, p. 177.

très grande importance psychosexuelle. En effet, le pouvoir d'attraction que détiennent certaines morphologies et singularités auprès de nombreux hommes – la majorité d'entre eux en réalité – peut être perçu comme le réel principe d'individualisme en amour.<sup>42</sup>

La réaction automatique, prédéterminée, figée et intransigeante vis-à-vis d'une certaine morphologie ou d'une certaine partie du corps est censée être une manifestation de l'individualité plutôt qu'une paralysie de celle-ci. L'individualité des hommes, dans la réalité, peut être jaugée à l'aune du peu qu'ils perçoivent, du peu auquel ils réagissent, du peu auquel ils accordent de l'importance. La myopie sexuelle devient alors le paradigme de l'individualité.

Le très populaire sexologue C. A. Tripp estime que l'objectification sexuelle conduite par les hommes est un point d'orgue de l'évolution : « ... la sélection d'un.e partenaire sexuel.le spécifique chez qui le moindre détail sera tellement investi de sens que la réaction sexuelle d'une personne [*sic*] atteindra son paroxysme – cela représente bien plus qu'un aboutissement du développement individuel. On peut aussi le comprendre comme l'aboutissement d'un processus évolutif<sup>43</sup> ». Dans le portrait assez surréaliste que Tripp brosse du progrès, la personne dont il est question ne peut être qu'un homme, puisque Tripp, qui fut un disciple de Kinsey, insiste sur le fait que les femmes n'ont presque aucune libido ; et que les psychologues de toutes obédiences s'accordent sur le fait que l'objectification ne peut être conduite

---

<sup>42</sup> Richard Freiherr von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis*, trans. Harry E. Wedeck (New York: G. P. Putnam's Sons, 1965), pp. 244-45.

<sup>43</sup> C. A. Tripp, *The Homosexual Matrix* (New York: New American Library, 1976), p. 19.

que par les hommes, car l'objectification est nécessaire à l'excitation sexuelle et que l'excitation sexuelle est synonyme d'érection. L'objectification est une manifestation de la capacité des hommes à l'individualisme ainsi que de leur grande sélectivité et discernement, discernement qui se révèle d'autant plus pertinent, selon Tripp, dans les relations entre hommes homosexuels où les deux partenaires, par définition, objectifient :

La promiscuité homosexuelle, en particulier, implique très souvent une large part de discrimination. Même lorsqu'une personne ne désire pas revoir une deuxième fois ses partenaires, il pourra passer de nombreuses heures à les sélectionner parmi des douzaines voire des centaines de possibilités. En réalité, parmi les individus les plus actifs sexuellement, certains ressentent une frustration considérable non pas à cause d'un manque d'opportunité mais à cause de leur sélectivité excessive.<sup>44</sup>

Tripp estime que ce point d'orgue de l'évolution trouve sa source dans la biologie : « L'organisation corticale de la sexualité humaine [*sic*] est telle qu'elle finit par être intrinsèquement liée à des messages spécifiques, voire même à l'ensemble des contextes d'association<sup>45</sup> ». L'organisation corticale des hommes – qui, selon Tripp, est responsable du fait d'objectification sexuelle et de toutes les vertus qui y sont attachées (l'individualité, la sélectivité, la discrimination, et même la promiscuité) – est supérieure à l'organisation corticale des femmes, qui se traînent avec leur pauvre capacité à l'orgasme illimité et leur goût fadasse

---

<sup>44</sup> Tripp, *Homosexual Matrix*, p. 142.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 17.

pour la personnalité. L'expression « ensemble des contextes d'association » employée par Tripp pourrait être comprise comme englobant une infinité de possibilités. En réalité, cette expression révèle un programme, un scénario, une réaction à une chaîne d'évènements préétablis qui doit se dérouler selon le script défini par les hommes pour maintenir leur excitation sexuelle. « Après un examen attentif », Tripp explique, en exposant parfaitement la sagesse de notre époque, que « chez presque tous les adultes [*sic*], la plus intense des réactions ne s'exprime que dans quelques situations qui remplissent des exigences personnelles – des exigences qui revêtent une dimension fétichiste<sup>46</sup> ».

---

Et, dans ce cas, qu'est-ce qui, dans ce corps  
aimé, a vocation de fétiche pour moi ?  
Roland Barthes, *Fragments d'un discours  
amoureux*

Le mot *fétiche* vient du portugais *feitiço*, qui signifie "sortilège" ou "artificiel". Un fétiche est un objet magique, symbolique. Son premier sens est religieux : l'objet magique est contemplé avec une confiance ou une révérence irrationnelle, extrême et extravagante (pour paraphraser le Merriam-Webster<sup>β</sup>). Pris dans un sens sexuel, la magie du fétiche réside dans sa capacité à déclencher puis maintenir l'érection pénienne.

---

<sup>46</sup> Ibid.

<sup>β</sup> Note de la traductrice : dictionnaire de référence de la langue anglaise.

Dans *The Outer Fringe of Sex*, Maurice North propose une définition neutre du fétichisme :

une préférence pour une certaine partie du corps qui ne permet pas directement le coït, pour un vêtement ou pour n'importe quel autre objet extra-sexuel, ou pour toute combinaison des choses précitées, jusqu'au point où l'objet-fétiche s'impose dans la vie sexuelle de l'individu, ou bien sans lequel la satisfaction sexuelle est incomplète ou impossible.<sup>47</sup>

Krafft-Ebing, dans sa définition, affiche une certaine préoccupation pour la perpétuation du coït hétérosexuel en tant que norme du comportement sexuel :

La focalisation de l'intérêt sexuel sur une certaine partie du corps qui n'a aucun lien direct avec le sexe (contrairement aux seins et aux parties génitales externes) – une spécificité sur laquelle il faut appuyer – pousse souvent les fétichistes du corps à ne plus considérer le coït comme le vrai moyen d'atteindre la gratification sexuelle, mais plutôt comme une façon de manipuler la partie du corps qui sert de fétiche.<sup>48</sup>

Le fétichisme est perçu comme un rétrécissement inapproprié de l'activité sexuelle ; l'objectification est perçue comme un rétrécissement approprié de l'activité sexuelle. Les deux ne sont pourtant pas vraiment distincts l'un de l'autre ; ils démontrent un continuum de l'incapacité. Le fétichisme, en tant

---

<sup>47</sup> Maurice North, *The Outer Fringe of Sex* (London: Odyssey Press, 1970), p. 61.

<sup>48</sup> Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis*, p. 246.

que caractéristique de la condition des hommes, est lui-aussi encensé comme faisait partie de la condition humaine : « En d'autres termes », écrit Becker, « le fétichisme représente la tentative relativement désespérée d'un organisme limité pour parvenir à comprendre un bout de la réalité d'une manière plus ou moins satisfaisante. Et, bien entendu, plus la réalité est limitée, plus elle est foudroyante et surpuissante – comme lorsqu'un chat s'attaque à un rouge-gorge isolé sur la pelouse<sup>49</sup> ».

L'image du chat chassant le rouge-gorge n'est bien évidemment ni accidentelle, ni dépourvue d'intérêt. Le fétiche est l'objet magique qui déclenche l'érection. Ainsi, la confiance ou la révérence irrationnelle, extrême et extravagante que ressentent les hommes n'est pas dirigée vers l'objet fétiche mais bien vers l'érection. Les hommes accordent de la valeur au fétiche parce que c'est par lui que passe l'érection pénienne. Le sexe en lui-même – c'est à dire le comportement vis-à-vis du fétiche – demeure prédateur et agressif ; il se résume à faire l'expérience de sa propre personne via l'utilisation d'objets. Cette utilisation et cette agressivité sont, le plus souvent, considérées comme anormales lorsqu'elles visent de vrais objets. Pour autant, lorsqu'elles visent des femmes entières, ou simplement leurs seins, ou simplement leurs parties génitales, elles sont considérées comme normales et appropriées.

Freud prétendait que « le fétiche est un substitut pour le pénis de la femme (de la mère) auquel le petit garçon crut un temps et – pour des raisons qui nous sont familières [la peur de la castration] – auquel il ne veut pas renoncer<sup>50</sup> ». Storr suggère que

---

<sup>49</sup> Becker, *Structure of Evil*, p. 179.

<sup>50</sup> Sigmund Freud, "Fetishism," in *The Future of Illusion; Civilization and Its Discontents; and Other Works*, eds. and trans. James Strachey and Anna Freud, *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. 21 (London: Hogarth Press and Institute of Psycho-Analysis, 1968), pp. 152-53.

le fétiche remplace les parties génitales des femmes « puisque le fétichiste ressent vis-à-vis du fétiche la même excitation et la même fascination que ce que ressent l'homme normal vis-à-vis des parties génitales<sup>51</sup> ». Étant donné que, selon Storr, les fétiches servent de substitut aux parties génitales des femmes, les fétiches sont susceptibles d'être des symboles féminins, et tout particulièrement des vêtements considérés comme féminins. « Les femmes », prétend Storr en utilisant l'argument habituel et solipsiste des psychologues, « n'ont guère besoin de fétiches car elles n'ont pas besoin d'atteindre et de maintenir une érection<sup>52</sup> ». Pourtant, Storr affirme que les femmes utilisent des fétiches – pour attirer les hommes : « [un] fétiche peut, pour ainsi dire, être un drapeau hissé par la femme afin d'annoncer sa disponibilité sexuelle...<sup>53</sup> ». Étant donné que chaque partie du corps, chaque type de vêtement, chaque matière est fétichisé.e par au moins un homme quelque part, il est en effet compliqué pour une femme de ne pas hisser un drapeau sans se retrouver nue, ce qui serait définitivement interprété comme l'envoi d'un signal fort. Des sous-vêtements aux bottes en caoutchouc en passant par les imperméables, les ceintures en cuir, les cheveux longs, les chaussures de toutes sortes et les pieds : tous ces éléments et bien d'autres encore sont la pitance des hommes fétichistes. Le fait est que les hommes peuvent tout transformer en fétiche, et ils ne s'en privent pas. Aucune femme ne peut parvenir à s'aligner sur les fétiches de chaque homme, ni les anticiper, ni les éviter, "provoquant" ainsi l'excitation sexuelle des hommes à cause de leur réaction fétichisée. En revanche, ce que les femmes savent sans toutefois en prendre la mesure est que la mode féminine est dessinée en fonction des fétiches des hommes : attirer un homme

---

<sup>51</sup> Storr, *Sexual Deviation*, pp. 55-56.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 56.

via un accoutrement ou un style acceptable revient à se conformer aux attentes d'un ou plusieurs fétiches masculins. Les bottes de combat et les fripes couleur caca ont le même effet.

Kinsey, dans son ouvrage sur la femelle humaine, catalogue le fétichisme comme « un phénomène presque exclusivement masculin » ; avant d'adoucir son propos par une description neutre d'un point de vue du genre sur ce qu'implique le fétichisme :

Les personnes qui réagissent uniquement ou principalement aux objets qui sont séparés du/de la partenaire sexuel.le, ou du moins séparés des activités explicitement sexuelles conduites avec un.e partenaire, ne sont pas rares dans la population. Cela est particulièrement vrai des individu.es qui sont érotiquement excité.es par les talons hauts, les bottes, les corsets, les vêtements moulants, les gants longs, les fouets, ou tout autre objet qui suggèrent des relations sadomasochistes...<sup>54</sup>

Tous les fétiches que liste Kinsey, dans le référentiel masculin, font penser à l'asservissement. Et comme avec la métaphore de Becker où le chat est prêt à bondir sur le rouge-gorge, le sens sexuel attribué au fétiche ne peut pas exister en dehors d'un contexte de pouvoir et de prédation.

La chaussure est un vêtement couramment fétichisé, même si la raison pour laquelle la chaussure en vient à incarner la femme reste un mystère masculin.

Charles Winick estime que

---

<sup>54</sup> Alfred C. Kinsey, Wardell B. Pomeroy, Clyde E. Martin, and Paul H. Gebhard, *Sexual Behavior in the Human Female* (Philadelphia: W. B. Saunders Co., 1953), pp. 678-79.

[l]a chaussure est le vêtement qui reflète le mieux le genre, peut-être parce que la position du pied dans la chaussure est si analogue à la position des organes sexuels durant le coït.<sup>55</sup>

Il y a pléthore d'explications similaires à celle de Winick dans la littérature traitant des pieds et du fétichisme des chaussures : vous pouvez remarquer leur logique ou leur absence de logique. Vous pouvez également remarquer comment les obsessions des hommes font leur entrée au panthéon du sens.

Toutes sortes de chaussures sont fétichisées, mais en occident ce sont les escarpins et les bottes qui se distinguent par leur popularité et leur longévité dans la culture. Lars Ullerstam, dans *The Erotic Minorities*, écrit que « lorsque la mode féminine est aux bottes à talons hauts, bien des hommes arpentent les rues avec une érection permanente<sup>56</sup> ». La "mode féminine" est un euphémisme pour parler de la mode créée par les hommes à l'intention des femmes ; l'incapacité à se conformer aux diktats de cette mode engendre de graves conséquences économiques pour n'importe quelle femme. La préoccupation évidente et incontournable des hommes vis-à-vis des chaussures portées par les femmes rend compte du degré de fascination des hommes pour les pieds des femmes. Hannah Tillich, avec sa bonne humeur habituelle, remarque l'effet extraordinaire qu'ont eu ses pieds nus sur Paul Tillich :

---

<sup>55</sup> Charles Winick, "A Neuter and Desexualized Society?" in *The New Sexual Revolution*, eds. Lester A. Kirkendall and Robert N. Whitehurst (New York: Donald W. Brown, 1971), p. 99.

<sup>56</sup> Lars Ullerstam, *The Erotic Minorities*, trans. Anselm Hollo (London: Calder & Boyars, 1967), p. 103.

Lorsque j'enlevai mes chaussures, Paulus fut transporté par mes pieds. Au cours des années qui suivirent, je dis souvent que si, ce jour là, je n'avais pas marché pieds nus avec lui, nous ne nous serions jamais mariés. C'était après que j'eus appris qu'il avait toujours été fasciné par les pieds.<sup>57</sup>

Les chinois se souciaient des pieds pendant un millier d'années au cours duquel ils bandèrent et mutilèrent les pieds des jeunes filles. Le pied déformé était alors l'aspect central de la curiosité sexuelle. Le pied bandé était le fétiche ; le bandage et l'utilisation sexuelle de la femme mutilée étaient imprégnées par les idées d'asservissement et de conquête.

Le fétiche sexuel a souvent une fonction qui occulte sa dimension magique servant à causer l'érection. La chaussure, par exemple, est perçue de bien des manières par les femmes, mais presque jamais comme une source magique de l'érection chez les hommes. Il y a même quelques femmes qui portent des chaussures parce que les rues sont sales, ou froides, ou trop dangereuses pour qu'elles y marchent pieds nus. Le fétiche peut se manifester dans des contextes culturels extrêmement variés. Paul Tillich, par exemple, était un grand penseur chrétien. Mais sous ses grandes envolées philosophiques humanistes se trouvait une réalité plus sombre, comme l'a révélé Hannah Tillich dans ses mémoires :

Le vieux [Paul Tillich] avait appuyé sur les boutons de l'écran fabriqué tout spécialement pour lui. La croix familière s'étirait le long du mur. « Tellement approprié pour un chrétien doublé d'un théologien », ricana-t-elle [Hannah Tillich]. Une fille nue était

---

<sup>57</sup> Tillich, *From Time to Time*, p. 87.

pendue à la croix, les mains liées devant ses parties intimes. Une silhouette également nue flagellait la fille crucifiée avec un fouet qui était suffisamment long pour atteindre une autre croix, où une autre fille était exposée de dos. De plus en plus de croix appaurent, et sur elles se trouvaient des femmes ligotées et exhibées dans diverses positions. Certaines se trouvaient de face, d'autres sur le côté, d'autres de dos, certaines étaient recroquevillées en position fœtale, certaines avaient la tête baissée, ou les jambes écartées, ou les jambes croisées – et toujours des fouets, des croix, des fouets.<sup>58</sup>

Qu'est-ce qui est arrivé en premier, le fétiche ou la philosophie ? Il est impossible de répondre à cette énigme : mais chaque fétiche, quelque soit le niveau auquel il se manifeste, est une expression du pouvoir du pénis en érection, et tout particulièrement du pouvoir qui détermine la sensibilité de l'homme en personne, sa nature éthique tout comme sa nature sexuelle. Puisque les hommes ne prennent jamais la justice envers les femmes comme étalon de leur capacité éthique, la signification sexuelle du fétiche reste sous-jacente, alors que d'un point de vue culturel, le fétiche est développé pour devenir un mythe, une religion, une idée, une esthétique, autant de choses nécessairement et essentiellement patriarcales. Le fil conducteur qui les unies toutes est la haine exprimée à l'égard des femmes.

---

La culture des hommes est axée sur le raisonnement et s'enorgueillit de faire des distinctions. L'objectification est

<sup>58</sup> Ibid., p. 14.

naturelle, normale, il faut l'encourager ; le fétichisme est contre nature, anormal, il doit être combattu. Mais il est évident que le fétichisme découle de l'objectification : et si percevoir des personnes comme des objets n'est pas un crime contre ces personnes, alors il n'y a aucun crime, parce que chaque agression subie par une femme découle de ce phénomène prétendument normal. Et, au bout du compte, il faut reconnaître que la femme est le fétiche, pas seulement un objet, mais bien un gri-gri magique, gorgée de symbolisme : cette chose façonnée qui provoque l'érection. Pour reprendre les termes de Marcuse (qui se positionne *contre* le mysticisme de Norman O. Brown dans *Love's Body*) : « Et voilà. La femme, la patrie est ici sur terre, se trouve ici sur cette terre, vivant puis mourant, la femelle pour le mâle, distincts, déterminés, une tension à renouveler, celle de Roméo et Don Juan, le moi et une autre individualité, la tienne ou la mienne, la plénitude dans l'aliénation<sup>59</sup> ».

La mère, la pute, la beauté, l'abomination, la nature ou la parure ; elle est la chose qui, par opposition, permet à l'homme d'être humain. Sans elle comme fétiche – l'objet magique – l'homme et le garçon, y compris l'homme et le garçon homosexuels, seraient incapables de faire l'expérience de leur propre personne, de leur propre pouvoir, de leur présence pénienne et de leur supériorité sexuelle. La culture homosexuelle masculine a constamment recours à la femme symbolique – le travestit, le style efféminé, les accoutrements divers qui indiquent l'asservissement des femmes – et cela fait communément partie du décor ; c'est un repoussoir à l'aune duquel la masculinité peut être vécue comme sensée et sublime. Les hommes homosexuels, particulièrement dans la mode et les arts, conspirent avec les hommes hétérosexuels pour imposer la loi patriarcale selon laquelle les femmes doivent être objectifiées afin que les hommes

---

<sup>59</sup> Herbert Marcuse, *Negations* (Boston: Beacon Press, 1968), p. 242.

puissent faire l'expérience de leur masculinité. La femme ne naît pas ainsi ; elle est façonnée. Au cours de sa fabrication, son humanité est détruite. Elle devient le symbole de ceci, le symbole de cela ; mère nourricière, pute de l'univers, mais elle ne devient jamais elle-même car cela lui est interdit. Rien de ce qu'elle entreprend ne peut changer la façon dont elle est continuellement perçue : une sorte de chose. Rien de ce qu'elle ambitionne ne peut in fine supplanter l'idée que se fait l'homme de son utilité : être cette chose qui lui permet d'éprouver son pouvoir phallique. Dans la pornographie, c'est l'idée que l'homme se fait de l'utilité des femmes qui l'emporte. Elle est la pin-up, la double page centrale, l'affiche, la carte postale, l'image cochonne, nue, à moitié nue, allongée, les jambes écartées, les seins ou les fesses mises en avant. Elle est la chose qu'elle est censée être : la chose qui lui fournit une érection. Dans la pornographie littéraire et cinématographique, on lui apprend à être cette chose : violée, frappée, ligotée, utilisée, jusqu'à ce qu'elle reconnaisse sa vraie nature, sa vraie utilité, et qu'elle se soumette – avec joie, avec avidité, en réclamant toujours plus. Elle est utilisée jusqu'à ce qu'elle ne sache plus qu'une chose : elle est un objet, là pour servir. Ce savoir n'est rien d'autre que sa véritable sensibilité érotique : sa destinée érotique. Plus elle est une chose, plus elle provoque l'érection ; plus elle est une chose, plus elle remplit son rôle ; son rôle étant d'être cette chose qui provoque l'érection. Elle commence par chercher l'amour, ou l'amour de l'amour. Elle trouve l'amour tel que les hommes le définissent, c'est à dire en tant qu'objet que les hommes utilisent. Comme le dit Mario, le maître de l'érotisme dans le film *Emmanuelle*, à l'héroïne après l'avoir violée et utilisée à plusieurs reprises : « L'amour véritable

c'est l'érection, ce n'est pas l'orgasme ». Comme l'a écrit Adrienne Rich : « Personne ne nous a encore imaginées<sup>60</sup> ».

---

<sup>60</sup> Adrienne Rich, "Twenty-one Love Poems," *I, The Dream of a Common Language* (New York: W. W. Norton & Co., 1978), p. 25.

# Force

En effet, le Pentateuque est un long et douloureux récit de guerre, corruption, pillage et luxure. Ce qui pousse les chrétiens à envoyer ces livres aux païens qu'ils veulent convertir à notre religion défie l'entendement. Il s'agit de la plus déprimante des lectures pour les enfants et les masses non-éduquées, répandant la pire vision de la femme, qui n'aurait aucun espoir ni aucune ambition passé le mariage avec des hommes qu'elles connaissaient à peine, pour lesquels elles ne pouvait ressentir aucune amitié, sans parler d'affection.

Elizabeth Cady Stanton, *The Woman's Bible*

Il faut comprendre aussi qu'un captif, animal ou homme [*sic*], ne pense pas tout le temps à s'évader, en dépit des apparences, en dépit du va-et-vient derrière les barreaux, d'une certaine manière de lancer le regard très loin, à travers les murailles... Ce sont là des réflexes, imposés par l'habitude, par les dimensions de la geôle. Ouvrez à l'écureuil, au fauve, à l'oiseau lui-même, la porte qu'ils mesurent, assiègent et supplient : presque toujours, au lieu du bond, de l'essor que vous attendez, la bête

déconcertée s'immobilise, recule vers le fond de la cage. J'avais tout le temps de réfléchir, et j'entendais si souvent le grand mot dédaigneux, sarcastique, tout luisant de maillons serrés :

« Après tout, vous êtes bien libre... »

Colette, *Mes apprentissages*

Il y a deux photographies, elles font partie d'un ensemble s'étalant sur quatre pages et comprenant du texte. Sur la première photo, il y a deux femmes. La femme à gauche est la plus vieille. Sa tête est enserrée dans un turban noir. Sa peau est marron cuivré. Il est difficile de déterminer son origine. Une boucle d'argent étincelant en forme de demi-lune pend à son oreille. Autour de son cou, suspendue sur un fil presque invisible, se trouve une petite dent en ivoire. Son corps est enveloppé dans un négligé rouge vif orné de symboles orientaux. Le décolleté descend en un V plongeant, mais on ne peut pas voir ses seins. Elle porte un bracelet d'argent à son poignet gauche. Elle porte deux grosses bagues d'argent à sa main gauche. Elle tient une paire de ciseaux argentés dans sa main gauche. Un doigt de sa main gauche semble toucher le pubis de la deuxième femme. Les ciseaux, pris entre le pouce et l'index, sont légèrement au-dessus du pubis. Dans sa main droite, ornée d'une grosse bague en argent, elle tient une jarretelle noire défaits pour dégager le passage jusqu'au pubis de la deuxième femme. Les yeux de la première femme sont tournés vers le sol, de sorte que seules ses paupières lourdement fardées sont visibles. Ses yeux semblent concentrés sur le pubis de la deuxième femme. La première femme porte un rouge à lèvres éclatant et ses ongles sont vernis, de la même couleur que son vêtement. Cette couleur est

généralement désignée par le terme rouge sang. La deuxième femme a des cheveux bouclés, châains. Sa peau est clairement blanche. Le texte, intitulé « Taille polonaise<sup>a</sup> », indique que la femme est polonaise et fait d'elle une blague raciste. Elle porte un corset en dentelle rouge et noire avec un porte-jarretelle noir. Seule une jarretelle est attachée au bas nylon noir qui remonte le long de sa jambe droite. Sa jambe gauche passe sous le bras puis dans le dos de la première femme, de sorte que ses jambes sont grandes ouvertes. À gauche, la jarretelle est défaite et repoussée par la première femme qui a passé sa main dessous. La deuxième femme porte un rouge à lèvres plus rosé, ses joues sont très roses, ses ongles sont couleur rouge sang. Son pubis est exposé juste en dessous du centre de la photographie. Les ciseaux positionnés au-dessus de son pubis se trouvent pile au centre.

La deuxième photographie est un gros-plan du pubis, qui remplit tout le cadre : la chair, les cuisses écartées, la vulve. La vulve est rose et mise en valeur par la lumière. Les ciseaux se trouvent tout près de la vulve, pointés vers elle. Une brosse avec des poils pris dans ses picots se situe juste au-dessus de l'orifice vaginal. Elle est tenue par une main dont les ongles sont rouge sang, l'un d'eux pointant vers la vulve. La plupart des poils ont été coupés ou rasés (visibles sur les photos complémentaires), à l'exception d'une marque en forme de V juste au-dessus de la vulve. Des petites tâches rouges qui pourraient être du sang ou des bleus ou des entailles sont visibles sur la peau de l'intérieur des cuisses. Une partie du texte annonce ceci : « Lorsqu'on

---

<sup>a</sup> Note de la traductrice : en anglais « Barbered Pole ». Il s'agit d'un jeu de mots avec le terme « barber pole » qui désigne les poteaux de barbiers qui ornent traditionnellement les salons de coiffures pour hommes aux états-unis. Il s'agit de poteaux rotatifs où s'enroulent des bandes bleues, rouges et blanches. Mais « barbered » veut dire « rasé.e » ou « qui s'est fait faire une coupe ». Et si « pole » veut dire « poteau », « **Pole** » veut dire « polonais.e ».

demanda à Katherina pourquoi elle se faisait épiler les poils pubiens, elle nous a répondu que ce n'était que pour son plaisir personnel ».

La première femme est identifiée en fonction de son âge, de la couleur de sa peau, et de sa position active. Elle tombe dans la catégorie « vieille » selon les critères du système patriarcal, c'est-à-dire qu'elle n'est plus sexuellement désirable. Elle est usée, endurcie, potentiellement dangereuse et pourtant, elle se retrouve dans la position de rendre un vil service. Son rôle sexuel à elle est de préparer, de conditionner, une femme plus jeune qui fournira les services sexuels. Elle est la femme de couleur, bien qu'on ne sache pas vraiment de quelle couleur il s'agit. Un turban, une dent en ivoire, de lourds bijoux en argent avec la boucle d'oreille en forme de demi-lune, des symboles orientaux sur son vêtement, son apparence d'inspiration tzigane comme si elle était une diseuse de bonne aventure, tout cela laisse penser qu'elle est une vieille sorcière chargée de mystères raciaux, de malice et de magie – une figure féminine archétypale dans l'imaginaire raciste. Sa servilité et son hostilité vis-à-vis de la femme blanche transparaissent toutes les deux dans l'activité qu'elle conduit : une activité si dégradante par rapport à la femme blanche qui se fait servir mais une activité potentiellement dangereuse pour celle qui se fait épiler. Voici un parfait exemple de la servante racisée avilie : pendant un instant, sa capacité à blesser celui qu'elle sert est totale, mais elle n'a aucun moyen de survivre une fois passé l'acte violent parce que son groupe social est impuissant. Elle serait détruite. Alors, elle obéit.

La femme blanche – une polonaise, synonyme d'idiote selon les codes de l'humour raciste – regarde fixement l'appareil photo sans laisser apparaître la moindre gêne, pudeur ou honte. Elle n'a pas peur. Elle désire vraiment ce qui est en train de lui arriver. Elle est, littéralement, en péril, à la merci de la femme de

couleur, mais ne la remarque même pas. La blague polonaise réside certainement dans le fait que la femme polonaise pense que tout cela n'est « que pour son plaisir personnel ».

La femme blanche est la pute, l'objet sexuel du moment. La femme de couleur est une vétérane du sexe. La femme de couleur est la domestique. La femme blanche est le patron. La femme la plus âgée est parée. La femme la plus jeune se fait parer. Si l'on regarde cette image à travers le spectre de l'âge, la relation qu'entretiennent ces deux femmes parodie le fonctionnement mère-fille au sein du système patriarcal : la mère montre à la fille comment se parer ou la pare elle-même ; la mère est celle qui transmet et fait appliquer les valeurs esthétiques patriarcales à l'encontre du corps féminin ; la réussite de la mère est mesurée à l'aune de la capacité de la fille à devenir ce que sa mère faisait d'elle. La femme la plus âgée tient une arme dans sa main. Et pourtant, la femme la plus âgée a le rôle de servante. Mais celui qu'elle sert vraiment n'est pas sur la photo.

Ces deux femmes sont présentées ensemble et cette présentation, sous le feu du regard masculin, équivaut à une mise en scène lesbienne. Aucun homme n'est présent. Les ciseaux incarnent de manière explicite la présence phallique (*vagin* veut dire *fourreau*). Les ciseaux sont positionnés tout près de l'orifice vaginal, et la brosse, un autre objet phallique, est positionnée juste au-dessus. Fermement appuyés contre la peau, les ciseaux coupent les poils si près de l'épiderme qu'ils occasionnent bleus et entailles. Les picots de la brosse font penser au *vagina dentata*. La dent d'ivoire qui pend au cou de la femme la plus âgée renvoie à la même image, mais cette fois-ci la dent a été arrachée du vagin et sa signification s'étend à toute la femme toute entière.

Les deux photos suggèrent un sadisme intrinsèquement féminin. Le sous-entendu lesbien laisse entendre que les valeurs véhiculées par cette image n'ont rien à voir avec les hommes, que

seules les femmes sont concernées. La menace des ciseaux est une preuve que, pour les hommes, deux femmes ne peuvent être ensemble sans la présence d'un tiers phallique. Et malgré cette démonstration rassurante de la foi phallique, la mise en scène de deux femmes sans homme souligne intentionnellement le caractère féminin de la sexualité qui nous est donnée à voir. La cruauté de la femme la plus âgée est notamment indiquée par les ciseaux, mais la femme la plus jeune est également cruelle, endurcie et résistante. Ces femmes sont les reflets l'une de l'autre ; l'un jeune, l'autre vieille, l'une blanche, l'autre de couleur. Elles incarnent les femmes qui ne ressentent aucune honte vis-à-vis du sexe, les putes dont l'appétit sexuel est tellement agressif qu'il en devient arrogant. Elles sont des salopes lesbiennes – purement femelles. Elles sont des salopes lesbiennes – purement masculines. Les ciseaux suggèrent ou font la promesse de la pénétration phallique mais ils suggèrent ou font également la promesse de la castration – des femmes tenant des ciseaux dirigés vers les parties génitales. Les mutilations génitales féminines (qui sont couramment pratiquées, de mère en fille, dans certaines régions des pays du tiers monde) ainsi que la femme castratrice sont les deux images qui sont simultanément évoquées ici. Les poils en forme de V qui restent sur le pubis peuvent signifier vulve, vagin mais également victoire. La victoire du vagin sur l'homme est une victoire castratrice. Ces femmes sont bien cruelles.

L'absence d'hommes sur la photo nous encourage à penser que les hommes voient ici les femmes telles qu'elles sont, en privé, entre elles – une sexualité féminine pure, un appétit sexuel basique habituellement dissimulé par les conventions sociales ternes qui civilisent les femmes. Le message sous-jacent est que les femmes, via leur vraie sexualité, sont sadiques, une certitude énoncée à tous les niveaux non seulement par les pornographes

mais également par les philosophes savants du sexe. Les chrétiens ont dit que les femmes avaient un appétit sexuel vorace et diabolique, puis en ont tué neuf millions en prétendant qu'elles étaient des sorcières. Les penseurs savants laïcisent cette certitude, transforment la foi en idée. Selon le meilleur ami de la femme, Havelock Ellis, dans ses classiques *Studies in the Psychology of Sex*, le sadisme féminin est une norme biologique évidente, alors que le sadisme masculin est anormal, contre nature, et ne se manifeste que dans le monde civilisé :

Lorsque ce sadisme anormal se manifeste de temps à autre entre êtres humain.es civilisé.es, c'est presque toujours la femme qui devient victime de l'homme. Mais lorsque c'est le sadisme normal que l'on retrouve le plus souvent dans la nature qui se manifeste, c'est presque toujours l'homme qui est victime de la femme. C'est l'araignée mâle qui engrosse la femelle au péril de sa vie et qui y reste parfois ; c'est l'abeille mâle qui, après le coït avec la reine, tombe raide mort de cette étreinte fatale, la laissant l'éviscérer avant de poursuivre son chemin. *Certain.es pourraient penser que le fil de notre réflexion nous mène à percevoir ce qui pourrait passer pour une certaine forme de cruauté de la part des hommes envers les femmes comme une simple chose de la nature, face à laquelle nous resterions impassibles. Nous suggèrerions que ces personnes prennent le temps de réfléchir au fait que ce phénomène n'est qu'une bien mince contrepartie à la cruauté qui est naturellement exercée par la femme*

*envers l'homme, et ce depuis des temps précédant même  
l'avènement de l'homme.*<sup>1</sup> [les italiques sont de moi]

Ellis, comme bien d'autres penseurs masculins contemplant la femme humaine, se penche sur divers insectes et créatures à huit pattes. Il contredit ici sa thèse principale, à savoir que le sexe humain naturel (biologique) a besoin d'un mâle cruel ou brutal et d'une femme qui fait semblant de résister ou qui résiste vraiment et qui doit être conquise. Mais il se contredit dans un but précis : pour justifier la force que les hommes utilisent à l'encontre des femmes durant le sexe, et cela en émettant l'hypothèse d'un sadisme féminin encore plus profond.

Robert Briffault, un autre meilleur ami des femmes et auteur de *The Mothers: The Matriarchal Theory of Social Origins*, s'appuie sur les chameaux et les crabes pour faire l'hypothèse d'une égalité entre le sadisme exprimé par les hommes et celui exprimé par les femmes :

Avec à la fois l'homme et la femme, "l'amour", ou attraction sexuelle, est d'abord et avant tout "sadique" ; cet "amour" est accompli positivement par l'administration de douleurs ; il est aussi cruel que la faim. Il s'agit du sentiment le plus direct, le plus fondamental, le plus durable en lien avec la pulsion sexuelle. L'animal mâle capture, malmène et mord la femelle, qui en retour utilise ses dents et ses griffes sans retenue, et les "amoureux" ressortent du combat sexuel ensanglanté.es et mutilé.es. Les crustacés perdent souvent un membre ou deux lors de la rencontre. Tous les mammifères, sans

---

<sup>1</sup> Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, vol. 1, pt. 2 (New York: Random House, 1936), p. 128.

exception, font usage de leurs dents dans ces moments. Pallas décrit l'accouplement des chameaux : dès que la fécondation a eu lieu, la femelle, dans un rôle vicieux, se retourne et attaque le mâle avec ses dents. Ce dernier est contraint à s'enfuir, terrorisé.<sup>2</sup>

L'idée selon laquelle le sadisme serait ici équitablement partagé entre la femelle et le mâle est fautive : c'est l'animal mâle qui capture ; la pauvre femelle terrorise le mâle bien trop tard – elle est déjà enceinte, même sans l'avoir désiré, même si cela la met en danger. Mais il est déjà clairement établi que le sadisme sexuel de la femelle doit être redouté. Ainsi, la sexualité à la hussarde du mâle humain apparaît comme une tentative raisonnable de sauver sa vie ou ses membres face à la trahison sadique de la femelle. Bien sûr, cela aurait plus de sens si l'homme essayait de baiser une chamelle.

Les plus modernes partisans du recours aux bestioles rampantes, nageantes et volantes pour illustrer le comportement social et sexuel de l'être humain prennent explicitement position en faveur du mâle qui serait le parfait sadique biologique : évidemment, ils choisissent des exemples d'insectes, de poissons et de volailles qui vont dans leur sens. Dans le fond, ils soutiennent que le mouvement des femmes est contre nature : si les femmes étaient en capacité de *prendre* le pouvoir (prendre le pouvoir n'est perçu que comme une fonction inhérente au sadisme sexuel), alors peut être que les femmes seraient même capables d'en faire usage et de le conserver. Étant donné que cette idée est répugnante, la stratégie de cette clique de patriarches consiste à affirmer qu'il est biologiquement impossible pour les

---

<sup>2</sup> Robert Briffault, *The Mothers: The Matriarchal Theory of Social Origins* (New York: Macmillan Co., 1931), p. 48.

femelles de faire usage de la force sexuelle, c'est à dire de contrôler ou dominer de manière sexuelle. Dans *Sexual Politics*, Kate Millet donna un parfait exemple de ce mode de pensée. Elle décrivit ce qui est connu sous le nom d'effet cichildé, « ... une théorie de la sexualité humaine calquée sur les réactions d'un poisson préhistorique sur lequel Konrad Lorenz s'est penché avant de conclure que les cichildés mâles n'arrivaient pas à trouver le courage de s'accoupler tant que les femelles ne tombaient pas "en admiration" devant eux ». Millet fait remarquer qu'« il vaut certainement mieux ne pas se demander comment l'on fait pour mesurer le degré "d'admiration" chez les poissons...<sup>3</sup> ». Le recours aux cichlidés pour étayer la domination sexuelle masculine – sans mentionner les multitudes d'insectes qui peuplent *Sociobiology : The New Synthesis*, l'ouvrage d'Edward O. Wilson – pourrait indiquer une nouvelle forme de militantisme ou de désespoir parmi ceux qui se tournent vers d'autres espèces pour justifier la domination masculine.

Pour autant, les psychiatres et les psychologues continuent de penser qu'il existe un sadisme féminin fondamental. Leurs preuves sont de nature clinique, c'est-à-dire qu'elles sont déduites ou imaginées à partir de ce qu'ils observent chez leurs patientes. Bruno Bettelheim suggère que le sadisme sexuel des femmes pourrait naturellement entraîner les actes d'auto-mutilation :

Les désirs de nos petits garçons laissent supposer que certains hommes pourraient exciser les organes génitaux de la femme si rien ne les en empêchait. Mais l'exemple de cette fille qui devait prendre des précautions particulières pour s'empêcher de s'arracher son propre clitoris nous fait penser que

---

<sup>3</sup> Kate Millett, *Sexual Politics* (New York: Avon Books, 1971), p.209.

cette mutilation extrême pourrait également trouver son origine, au moins en partie, dans des désirs qui surviennent spontanément chez les femmes.<sup>4</sup>

La généralisation que Bettelheim s'autorise à partir du comportement d'une petite fille perturbée rend compte d'un souhait, un souhait qui était également montré sur les photographies, les ciseaux dans les mains d'une femme et pointés vers les parties génitales d'une autre femme.

Robert Stoller, qui ne se préoccupe finalement que des femmes en colère et de leur ajustement paradisiaque à l'hétérosexualité, présuppose, à l'instar de Briffault, qu'un certain sadisme sexuel se manifeste aussi bien chez les mâles que chez les femelles. Il se révèle particulièrement méprisant des femmes qui sont incapables d'atteindre un niveau minimal d'humanité parce qu'elles pensent que seuls les mâles sont sadiques :

Belle [l'archétype de la femme chez Stoller] souffrait sans arrêt de la colère qu'elle ressentait vis-à-vis des hommes et de la jalousie qui la tenait face à leur situation plus enviable, sans qu'elle ne puisse jamais espérer quitter sa position inférieure, et honteuse de mal gérer ces problèmes. Pourtant, elle se rendit compte qu'elle savait que les hommes étaient sadiques (cela, elle ne l'a pas inventé) et qu'elle utilisait ce savoir pour interpréter chacun de nos actes comme une forme de sadisme. Ceci n'est rien d'autre que de la propagande, qu'elle soit utilisée pour les luttes sociales ou pour la masturbation.

---

<sup>4</sup> Bruno Bettelheim, *Symbolic Wounds* (Glencoe, 111.: Free Press, 1954), pp. 64-65.

Les femmes sont elles aussi sadiques ; cela Belle l'ignorait. Les humain.es, que ce soit pour des raisons de nature ou de culture, sont souvent des méchant.es. Quelle grande découverte.<sup>5</sup>

En réalité, il s'agit effectivement d'une "grande découverte" pour les femmes dont les vies sont délimitées par le sadisme sexuel des hommes ; mais il s'agit surtout d'une bonne nouvelle pour ces hommes qui justifient leur violence envers les femmes en se persuadant que les femmes ont le sadisme dans le sang et que le sadisme des femmes est colossal malgré l'absence de preuves sociologiques ou historiques. On justifie la cage en prétendant que l'animal qui s'y trouve est sauvage et dangereux. Il est nécessaire aux philosophes du sexe, comme aux pornographes, de penser que les femmes sont plus dangereuses que les hommes pour justifier la domination sexuelle et sociale qu'ils exercent sur elles. Tant que les hommes contrôlent ce prétendu sadisme féminin, ils peuvent manipuler cette notion pour en retirer du plaisir : et le plaisir, dans le système patriarcal, revient à dominer.

Dans le même temps, l'illusion selon laquelle les femmes ne sont pas contrôlées par les hommes et agissent de manière délibérée doit être maintenue pour assurer le plaisir. Les photographies des deux femmes ne sont qu'un mince aperçu de cette réalité. L'idée sous-jacente est la suivante : puisqu'il n'y a pas d'homme sur la photo, les femmes font ce qu'elles veulent de leur plein gré et pour leur propre plaisir : « Lorsqu'on demanda à Katherina pourquoi elle se faisait épiler les poils pubiens, elle nous a répondu que ce n'était que pour son plaisir personnel ». Ce que les femmes font lorsqu'elles sont en privé s'avèrent être

---

<sup>5</sup> Robert J. Stoller, *Sexual Excitement: Dynamics of Erotic Life* (New York: Pantheon Books, 1979), p. 161.

justement ce que les hommes ont envie qu'elles fassent. Voilà le thème le plus vil de la pornographie : l'élucidation de ce que les hommes présentent comme l'appétit sexuel secret, caché, véritable, des femmes, des femmes libres. Lorsque le secret est révélé, la pute est démasquée. La femme dans sa vie privée (l'intimité des femmes en tant que façon d'être sur laquelle on met l'accent en montrant des femmes ensemble sans homme) n'est, en fait, qu'une salope indécente, toute sa vie et sa valeur ramenées dans son vagin, toute sa fierté résidant dans ses parties génitales, et les ciseaux comme moyen approprié de s'y frayer un chemin. Coupe la femme castratrice avant qu'elle ne te coupe. Le concept de "suspension consentie de l'incrédulité" mis au point par Coleridge s'applique avec encore plus de cohérence au visionnage de matériel pornographique qu'à la lecture de n'importe quel texte. La suspension consentie de l'incrédulité y est cruciale. Sans elle, on pourrait se rappeler que cette mise en scène de femmes entre elles n'a rien de privé, mais que des femmes maquillées et apprêtées sous des projecteurs dans des positions inconfortables devant un appareil photo derrière lequel se trouve un photographe derrière lequel se trouve un éditeur derrière lequel se trouve une industrie qui pèse plusieurs milliards de dollars derrière laquelle se trouvent de riches avocats qui prétendent que les photographes voient leur liberté d'expression protégée par la constitution et que cela est essentiel à la liberté humaine derrière lesquels se trouvent des intellectuels qui considèrent tout cela très révolutionnaire ; et derrière tout ce beau monde – à l'exclusion des mannequins – se trouvent des femmes qui lavent les sous-vêtements de tous ces hommes et récurent leurs toilettes. En effet, pour consommer de la pornographie, il faut être un adepte de la suspension de l'incrédulité. Dans le cas où l'incrédulité s'avérerait retorse et pas très facile à mettre en pause, savoir que les mannequins ont posé

pour de l'argent confirme qu'elles sont des putes et donc que les photographies produites ne sont que l'expression d'une vérité générale. Aux yeux du spectateur qui se souvient que les photos sont des mises en scène artificielles, ces photos ne prouvent que ce qu'elles montrent : à savoir que les femmes sont des putes, débiles et diaboliques de surcroît ; que les femmes aiment être des putes ; que les femmes choisissent d'être des putes. La nature débauchée des femmes est certifiée par l'existence même de ces photos. Un des sens de *débauché* est « détourné de ses obligations, qui se divertit<sup>6</sup> ». L'objectif est donc clair : la nature débauchée de la femme doit être contrôlée ou le potentiel castrateur de ces femmes pourrait se déchaîner. Les ciseaux pourraient être tournés dans une autre direction. L'illusion selon laquelle ces femmes seraient libres et feraient ce qu'elle désirent institue un besoin inévitable : ces femmes, essentiellement cruelles, doivent être contrôlées, et n'importe quelle stratégie qui permettra d'atteindre ce but sera justifiée car elles n'ont aucune sensibilité ou capacité intellectuelle – elles sont sauvages. Enfin, bien sûr, l'homme peut se détendre : ces photos sont la preuve que les hommes ont réussi à endiguer et mater la moindre once de sexualité féminine véritable.

Les photos rendent également compte d'un viol, un viol qui eut d'abord lieu lorsque les femmes étaient préparées puis utilisées : un viol qui se répète chaque fois que le spectateur consomme les photos. Comme l'a décrit Elizabeth Janeway, « ... un des attraits de la pornographie est qu'elle retrace les sessions successives de viols au cours desquelles les puissants ont l'autorisation de disposer des faibles à leur convenance, parce que

---

<sup>6</sup> Note bibliographique et de traduction : voir le site du CNRTL sur <http://www.cnrtl.fr/definition/débauché> En anglais, Dworkin emploie le terme de *harlot* qui est un mix de débauchée et putassière.

les faibles "aiment vraiment ça" »<sup>7</sup>. Les faibles dont il est question ici sont les femmes en tant que groupe social – rabaissées économiquement, socialement et sexuellement, un destin qui les accompagne dès la naissance : et les femmes sur ces photos représentent de manière graphique la dévotion au système sexuel masculin qui fait usage d'elles. « Aimer vraiment ça » est la dernière stratégie de survie de ces femmes qui sont violées si facilement – des femmes qui existent pour être utilisées par les hommes, comme c'est le cas pour ces mannequins. « La nature du viol », comme l'écrit Suzanne Brøgger, « ... ne réside pas dans le niveau de violence psychologique et physique... mais dans l'attitude envers les femmes qui rend le viol possible, qu'il soit dissimulé ou non. Il s'agit de la même attitude que celle qui exige d'une femme qu'elle meure, ou qu'elle ne soit plus que l'ombre d'elle-même, avant qu'on commence à la considérer comme une victime<sup>8</sup> ». Ainsi, la nature du viol repose sur la conviction qu'aucune femme, quelle que soit la violence qu'elle subit, n'est une victime. Si la nature débauchée de la femme est son essence réelle, alors rien de ce qui montre ou révèle cette nature ne peut être considéré comme de la violence. L'essence du viol consiste en la certitude que ce genre de photographies – peu importe la forme qu'elles prennent et le degré de violence qu'elles colportent – montre une sexualité féminine indépendante du pouvoir des hommes, une sexualité qui est libérée des contraintes patriarcales, préservée de la violence masculine. Le viol des femmes qui semblent « aimer vraiment ça » par l'appareil photo est la première définition de la femme victime dans la société contemporaine – pas morte, pas l'ombre d'elle-même. Pas encore.

---

<sup>7</sup> Elizabeth Jane way, *Between Myth and Morning: Women Awakening* (New York: William Morrow & Co., 1974), pp. 197-98.

<sup>8</sup> Suzanne Brøgger, *Deliver Us from Love*, trans. Thomas Teal (New York: Delacorte Press, Seymour Lawrence, 1976), p.113.

Il y a deux photographies, elles font partie d'un ensemble de quatre photos s'étalant sur deux pages et comprenant du texte. Sur la première photo, une femme se tient debout. Le devant de son corps fait face à l'appareil photo. Sa tête est légèrement penchée en arrière et sur le côté gauche, de sorte qu'elle regarde en l'air. Ses yeux sont noirs. Le maquillage de ses yeux est lourd et noir, ce qui renforce la noirceur de ses yeux. Ses cheveux sont noirs, épais et ondulés. Ses lèvres sont charnues. Sa peau est olive à certains endroits, marron à d'autres, en fonction de comment tombe la lumière. Ses tétons sont foncés, de même que ses poils pubiens foisonnants. Ses seins sont très développés. Elle porte de très hauts escarpins noirs ouverts au niveau des doigts de pieds, ainsi que des gants qui remontent légèrement au-dessus de ses coudes. Ses bras sont levés au-dessus de sa tête. Une chaîne encercle ses poignets et l'attache à un poteau horizontal. Son corps est ligoté par des sangles noires : une en forme de V, partant de son entrejambe et faisant le tour de sa taille ; l'autre formant un V à l'envers, zigzaguant entre ses seins et remontant en un autre V qui disparaît dans son cou. Des rayons lasers bleuâtres s'entrecroisent, aussi bien devant que derrière son corps. La femme est maintenue en position par ces rayons lasers. Une deuxième photo montre les fesses et les jambes nues de la femme. Le bord supérieur de l'image est coupé juste en dessous de sa taille. Elle est debout. Ses jambes sont écartées. Elle porte des escarpins noirs. Ses chevilles sont menottées. Les menottes sont reliées par des chaînes à un poteau qui traverse horizontalement le haut de l'image, qui disparaît uniquement derrière les fesses de la femme. Les chaînes qui relient la femme au poteau sont attachées à l'extérieur de chaque cheville et remontent à la verticale jusqu'au poteau, sans aucun mou. La peau de la femme est marron. Plusieurs rayons lasers semblent pénétrer son vagin

par derrière. Les rayons convergent d'en-dessous vers ce qui semble être un point d'entrée dans la femme. C'est comme si la femme était soulevée par les rayons lasers qui pénètrent son vagin. Le texte explique que *Playboy* est décliné en huit éditions étrangères et que la préférée des éditeurs aux états-unis est la version allemande : lorsqu'ils frottent l'édition allemande sur le moteur de leur Porsche, « notre voiture se met – sans qu'on ne sache pourquoi – à bien mieux fonctionner ». Les éditeurs de *Playboy* basés à Munich « ont une approche de l'érotisme sensiblement différente qui s'avère être une bouffée d'air frais par rapport à ce que nous produisons ici. Comme vous pouvez le voir sur ces photos, ils ont un goût prononcé pour la technologie ». La femme est qualifiée d'« exquise volontaire ».

Le laser augure des brûlures. Le mot « laser » est un acronyme pour *light amplification by stimulated emission of radiation*<sup>β</sup>. Le laser est donc une lumière atomique. Alex Mallow et Leon Chabot dans le *Laser Safety Handbook* expliquent que : « La lumière est produite par des actions atomiques internes et un certain type de ces actions internes génère la lumière laser<sup>9</sup> ». Le laser se distingue de la lumière "classique" – comme, par exemple, la lumière émise par une ampoule – par son intensité formidable, le fait que ce soit une lumière d'une couleur très pure, et le fait qu'elle s'étire en un rayon parfaitement rectiligne que l'on peut diriger vers n'importe quelle cible très lointaine avec une précision phénoménale (selon le *New York Times* du 3 mars 1980, le Pentagone s'est déjà attelé à l'élaboration d'armes laser qui peuvent détruire des tanks, des avions, des missiles et des satellites en orbite). L'intensité de la lumière émise par un laser

---

<sup>β</sup> Note de la traductrice : amplification de la lumière par émission stimulée de rayonnement

<sup>9</sup> Alex Mallow and Leon Chabot, *Laser Safety Handbook* (New York: Van Nostrand Reinhold Co., 1978), p. 4.

est telle qu'elle dégage une chaleur incroyable. Le laser est une lumière qui brûle. Dans *La guerre des mondes*, H. G. Wells, avec l'intuition qui le caractérise, parle d'un rayon qui serait capable de brûler tout ce qu'il touche. Il l'avait appelé « cette épée de chaleur impitoyable<sup>10</sup> », une description relativement juste du laser moderne. Dans la culture populaire, et particulièrement dans les films de science-fiction et d'anticipation, un rayon laser, émis par une arme à feu, entraîne la vaporisation de la personne ou de l'objet visé. Les scientifiques ont déjà admis que le laser pouvait être une arme antipersonnel d'une capacité destructrice extraordinaire. Nehrich, Voran et Dessel, dans leur livre intitulé *Atomic Lights : Lasers - What They Are and How They Work*, écrivent que « [i]l est fort probable que le laser sera utilisé comme arme mortelle. Il est logique qu'un rayon lumineux suffisamment puissant pour percer l'acier puisse également servir à brûler la chair tendre d'un être humain.e<sup>11</sup> ».

La quantité d'énergie utilisée par un laser ne donne aucune indication sur son pouvoir. Dans *Lasers : Tools of Modern Technology*, Ronald Brown explique que : « Une seule impulsion d'un laser à rubis, focalisée par une lentille, peut transpercer une plaque d'acier épaisse d'un tiers de centimètre, alors qu'elle ne contient même pas assez d'énergie pour cuire un œuf à la coque. Ce n'est absolument pas contradictoire : bien que l'énergie totale contenue dans une impulsion ne soit pas très grande, elle est extrêmement concentrée<sup>12</sup> ». Selon O. S. Heavens dans *Lasers* :

---

<sup>10</sup> H. G. Wells, *The War of the Worlds in The Invisible Man; The War of the Worlds; A Dream of Armageddon* (London: T. Fisher Unwin, 1924), p. 247.

<sup>11</sup> Richard B. Nehrich, Jr., Glenn I. Voran, and Norman F. Dessel, *Atomic Light: Lasers—What They Are and How They Work* (New York: Sterling Publishing Co., 1967), p. 101.

<sup>12</sup> Ronald Brown, *Lasers: Tools of Modern Technology* (Garden City, N. Y.: Doubleday & Co., 1968), p. 26.

Le danger d'un laser de haute puissance à dioxyde de carbone – capable de percer une brique réfractaire en quelques secondes – ne fait aucun doute dès qu'il s'agit des risques encourus par les humains. Ce qui est moins évident, c'est le danger qu'il y a à regarder, par exemple, un faisceau laser à hélium-néon de seulement *un millième de watt*. Étant donné que le cristallin de l'œil concentre le faisceau sur la rétine en un point minuscule, l'intensité de lumière atteignant les cellules rétiniennes pourrait aisément être suffisamment grande pour endommager la vue.<sup>13</sup>  
[les italiques sont de moi]

En 1964, la marine des états-unis publia un rapport sur les dangers que représentent les lasers pour les soldats :

Que le laser soit utilisé en laboratoire pour la recherche, sur le terrain comme simulateur ou arme réelle, ou dans un véhicule comme moyen de communication, sa capacité à générer une lumière intense, et donc de la chaleur, représente un potentiel danger pour le personnel qui en fait usage.<sup>14</sup>

Il n'est bien entendu pas fait mention de l'utilisation des lasers dans la pornographie, mais personne ne peut penser que ces dangers disparaissent lorsqu'on en fait un usage récréatif.

O. S. Heavens résume les dangers du laser que reconnaissent généralement les spécialistes du domaine :

---

<sup>13</sup> O. S. Heavens, *Lasers* (New York: Charles Scribner's Sons, 1971), p. 140.

<sup>14</sup> P. A. Cirincione, "Biological Effects of Lasers: Safety Recommendations" in *Laser Technology and Applications*, ed. Samuel L. Marshall (New York: McGraw-Hill Book Co., 1968), p. 251.

De quelles manières le rayonnement laser impactera-t-il la matière biologique ? ... D'abord, la grande intensité d'un faisceau laser pourrait produire de la chaleur et entraîner des brûlures ou même la combustion complète de la matière. Ensuite, le faisceau laser pourrait produire des ondes acoustiques de haute fréquence (ondes sonores ou ultrasonores) qui pourraient... entraîner des dégâts matériels à proximité du tir laser... Puis le large champ électrique qui accompagne le rayon intense du laser pourrait impacter la matière biologique. Enfin, une onde de pression pourrait se propager à partir du point d'impact. Notre compréhension actuelle d'un grand nombre de ces effets est encore très limitée...<sup>15</sup>

Nehrich, Voran et Dessel soulignent l'irresponsabilité qu'il y aurait à ignorer le danger de n'importe quel laser, même le moins puissant :

On ne saurait trop insister sur les multiples dangers liés à l'utilisation des lasers. Même le moins puissant des rayons laser doit être manipulé comme un danger potentiel. Il n'est pas nécessaire, par exemple, de regarder directement un faisceau laser pour subir des lésions oculaires. Des réverbérations accidentelles sur des objets comme le cadran des montres, l'attache métallique des bracelets de montres, des boutons, des bijoux, et même une surface laquée brillante peuvent

---

<sup>15</sup> Heavens, *Lasers*, pp. 140-41.

envoyer une partie du faisceau dans l'œil d'une personne.<sup>16</sup>

Mallow and Chabot insistent sur le fait que « l'électrocution est une possibilité réelle. En effet, quatre cas documentés d'électrocution survenue lors de manipulations de laser ont déjà eu lieu aux états-unis<sup>17</sup> ». En sus des dangers pour les yeux et la peaux ainsi que des risques d'accidents électriques, John F. Ready met en garde contre un risque dont il est couramment fait mention dans la littérature relative aux lasers : « Il y a des dangers... associés aux matières toxiques employées dans la fabrication de nombreux lasers ainsi que dans les équipements associés aux lasers. Ces risques potentiels doivent être comparés aux bénéfices retirés de l'utilisation des lasers<sup>18</sup> ». M. Ready, tout comme la marine états-unienne dans ses rapports sur les dangers liés aux lasers, n'avait pas anticipé *Playboy*. Peut-être que dans le domaine scientifique comme dans le domaine militaire, on dresse le bilan des risques et des bénéfices liés à l'utilisation d'une certaine technologie, mais dans la pornographie aucun argument allant à l'encontre de ce qui excite les hommes n'est recevable. L'importance de la pornographie pour les hommes est équivalente à celle de l'or ; les dangers auxquels sont exposées les femmes ne valent pas un rond. Après tout, l'utilisation de rayons lasers pour maîtriser puis apparemment pénétrer une femme est « une bouffée d'air frais par rapport à ce que nous produisons ici » comme pornographie, et dès que le moteur entre en contact avec les photos, « notre voiture se met – sans qu'on ne sache pourquoi – à bien mieux

---

<sup>16</sup> Nehrich, Voran, and Dessel, *Atomic Light*, p. 94.

<sup>17</sup> Mallow and Chabot, *Laser Safety Handbook*, p. 26.

<sup>18</sup> John F. Ready, *Effects of High-Power Laser Radiation* (New York: Academic Press, 1971), p. 345.

fonctionner ». Si une personne osait dire – de manière inexplicable – que l'utilisation des lasers était à la fois risquée et gratuite, et qu'elle était donc trop dangereuse pour être justifiée – cette personne aurait tort. L'utilisation des lasers était risquée. Mais elle n'était absolument pas gratuite.

Les rayons lasers engendrent des brûlures. Certains allemands se sont effectivement illustrés par leur goût pour tout ce qui touchait à la technologie : les fours dans lesquels de très nombreux juifs furent exterminés. Il n'y avait pas de laser au temps d'Hitler, mais lui et ses hommes furent des pionniers en ce qui concerne le champ des technologies relatives à l'extermination de masse. Dans ce contexte, l'identité ethnique ou raciale du mannequin devient évidente : elle ressemble physiquement à une juive. Un stéréotype racial aussi bien que sexuel est alors exploité : elle entre de son propre gré dans le four. Selon le texte, la dimension technologique permet de différencier le massacre des juifs en Allemagne de tous les autres massacres de juifs. Le nombre astronomique de personnes tuées n'a été atteint que grâce à la technologie. Si la volonté des allemands d'exterminer toutes les juives s'est concrétisée avec une telle ampleur, c'est parce que les allemands s'étaient engagés dans la mise au point d'une technologie d'extermination. L'évocation de la Porsche – apparemment gratuite – qui fonctionne mieux « sans qu'on ne sache pourquoi », renvoie au transport des juifs dans l'Allemagne nazie\*. Elle est juive, elle est la victime consentante : les juifs entrèrent de leur plein gré dans les fours. Elle est la femme, volontaire pour se faire ligoter. Les femmes aussi ont été massivement brûlées en Allemagne : au cours des persécutions pour sorcellerie. Le fait que

---

\* Ferdinand Porsche et son fils Ferry mirent au point plusieurs tanks pour Hitler ainsi qu'une voiture de course primée et la Volkswagen. La famille Porsche travailla pour Krupp.

les bûchers étaient montés à la main ne faisait qu'étirer l'agonie avant la mort. Comme l'a décrit Pennethorne Hughes dans *Witchcraft*: « Dans presque chaque province d'Allemagne, la persécution allait croissante. On racontait que six cents personnes avaient été brûlées par un seul évêché de Bamberg, où la prison réservée aux sorcières ne désemplissait pas. Neuf cents personnes furent assassinées en une seule année dans l'évêché de Würzburg et, à Nuremberg ainsi que dans d'autres grandes villes, il y avait entre cent et deux cents bûchers par an<sup>19</sup> ». Toute l'Europe de l'ouest participa aux meurtres des sorcières, mais l'extermination de masse fut horriblement intense en Allemagne. Là, la plupart des sorcières finissaient sur un bûcher. Le laser engendre des brûlures. Les photos imprimées dans la version allemande de Playboy, comme tous les matériaux pornographiques, ne sortent pas de nulle part et sont forcément en lien avec les événements historiques qui les précèdent. Elles sont construites sur l'histoire – et particulièrement l'histoire des haines et des souffrances. Les sorcières furent brûlées. Les juives furent brûlées. Le laser engendre des brûlures. En tant que juive et femme, la mannequin de Playboy est captive, prisonnière, menacée d'être brûlée.

La sexualisation de « la juive » à travers les cultures où les juives sont haïes – ouvertement ou discrètement – constitue le paradigme de la sexualisation de toutes les femmes économiquement ou racialement déclassées. Comme Sartre l'écrivit dans le classique *Réflexions sur la question juive* :

Il y a dans les mots « une belle Juive » une signification sexuelle très particulière... [ces mots] ont comme un fumet de viol et de massacre. La belle Juive, c'est celle que les Cosaques du tsar traînent par

---

<sup>19</sup> Pennethorne Hughes, *Witchcraft* (Harmondsworth, England: Penguin Books, 1971), p. 183.

les cheveux dans les rues de son village en flammes ; et les ouvrages spéciaux qui se consacrent aux récits de flagellation font une place d'honneur aux Israélites. Mais il n'est pas besoin d'aller fouiller dans la littérature clandestine [pornographique]... les Juives ont dans les romans les plus sérieux une fonction bien définie : fréquemment violées ou rouées de coups, il leur arrive parfois d'échapper au déshonneur par la mort, mais c'est de justesse.<sup>20</sup>

À partir de la réflexion de Sartre, Susan Brownmiller, dans *Le viol*, articule l'expérience des femmes noires aux états-unis avec celle de la juive sexualisée :

Il est raisonnable de supposer que, de tout temps, l'image de la femme juive ayant une sensualité débridée... découle de l'expérience historique du viol forcé qu'a subi la femme juive et qu'il s'agit d'une projection des fantasmes sexuels masculins sur elles. Ainsi, les femmes juives et les femmes noires ont ceci en commun : la réputation de débauche et de promiscuité qui poursuit les femmes noires aux états-unis aujourd'hui peut également être relié à leur expérience historique du viol forcé.<sup>21</sup>

Ici, « viol forcé » (le mot « forcé » vient souligner la réalité du viol) ne renvoie ni au viol d'une juive par un juif, ni au viol d'une noire par un noir, ni au viol d'une épouse par son mari, ni

---

<sup>20</sup> Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, 1976, Gallimard, p.56-57.

<sup>21</sup> Susan Brownmiller, *Against Our Will: Men, Women and Rape* (New York: Simon & Schuster, 1975), p. 124.

au viol d'un enfant par son père, ni aucun autre viol ayant lieu eu sein d'une communauté ou d'une famille. Ici, « viol forcé » renvoie au viol commis par une tierce personne qui occupe une position dominante dans un système raciste et qui exprime cette supériorité raciale par le viol. Cette même tierce personne peut également violer des femmes faisant partie de son propre groupe – il s'agit également d'un viol forcé, bien qu'on ait moins tendance à le qualifier de cette manière – mais le viol perpétré pour des motifs racistes est une réalité historique à part et doit être compris comme un phénomène particulier, que ce soit vis-à-vis des violeurs ou des victimes.

La jolie juive ravagée et traînée par les cheveux dans les rues reste encore excitante, encore bien vivante dans toute la multitude d'images sexuelles qui mystifient la femme juive. Mais en réalité, les nazis créèrent un genre d'avilissement sexuel qui n'était – et reste – commun à aucun autre. Ni Sade ni les cosaques n'osèrent imaginer ce que créèrent les nazis. Et ainsi, la sexualisation de la femme juive prit une nouvelle dimension. Elle se mit à porter une nouvelle mémoire sexuelle, une mémoire si brutale et sadique que sa seule existence suffit à modifier le caractère de l'imagination sexuelle mainstream. La femme prisonnière d'un camp de concentration, une juive – d'une maigreur de mort, les yeux exorbités, les seins affaissés, les os lui sortant de partout, le crâne rasé, le corps couvert de crasse, tailladée, fouettée, piétinée, frappée, affamée – devint le secret sexuel de notre époque. Le souvenir à peine effacé et facilement accessible de son avilissement sexuel est au centre du sadisme qui s'exprime contre toutes les femmes et dont la promotion est maintenant assurée par la propagande sexuelle mainstream : elle par millions, elle nue par millions, elle complètement à la merci de – par millions, elle à qui l'on pourrait faire et à qui l'on a fait n'importe quoi – par millions, elle pour qui il n'y aura jamais ni

justice ni revanche – par millions. C’est son existence qui a jeté les bases de la sexualité de masse de notre époque, son existence qui lui a clairement donné son caractère massif et sadique. Les allemands la possédaient, avaient le pouvoir de la fabriquer. Les autres la désiraient, désiraient le pouvoir de la fabriquer. Et il faut reconnaître qu’un homme appartenant à un groupe racisé dominé souffre de ne pas pouvoir la posséder, de ne pas avoir le pouvoir de la fabriquer. Il déplorera peut-être moins ce qu’elle a subi que le fait qu’il n’ait pas eu le pouvoir de le lui faire subir. Lorsqu’il reconquiert sa masculinité, il la récupère et il se venge sur elle : par le viol, la prostitution, les grossesses forcées ; en la méprisant, le dédain qu’il ressent pour elle s’exprimant dans l’art, la politique et le plaisir. Cette vengeance – la reconquête de la masculinité – est manifeste parmi les hommes juifs et les hommes noirs, mais elle ne se limite absolument pas à eux. En fait, en créant une femme avilie au-delà de tout ce que l’être humain peut envisager, les nazis établirent une nouvelle norme de la masculinité, qui se distingue notamment par une conscience insensible incapable de remarquer le sadisme infligé aux femmes parce que cette forme de sadisme est devenue ordinaire.

Dans son essai *Night Words*, le critique littéraire George Steiner reconnaît que la sensibilité érotique actuelle a assimilé les valeurs des camps de concentration :

Les romans produits selon le nouveau code d’injonctions totalitaires crient à leurs personnages : déshabillez-vous, forniquez, engagez-vous dans tel ou tel acte sexuel pervers. Les gardes SS faisaient de même aux hommes et aux femmes vivants alignés devant eux. Les attitudes totalitaires ont des choses en commun, j’en suis persuadé. Il y a certainement des ancrages plus profonds que ce que nous pensons

entre la "liberté totale" de l'imagination érotique non censurée et la liberté totale du sadique. Le fait que ces deux libertés aient émergées à des moments historiques très proches n'est peut-être pas une coïncidence. Les deux sont exercées au détriment de l'humanité de quelqu'un.e d'autre, au détriment du droit le plus précieux de quelqu'un.e d'autre – le droit à une vie émotionnelle privée.<sup>22</sup>

Cette déclaration prudente évite soigneusement les deux paramètres cruciaux : les juives et les femmes. Ces deux paramètres sont importants, mais pas parce que seules les femmes auraient été agressées sexuellement ni parce que le sadisme dans tous les moments de la vie des camps n'aurait touché que les femmes. Au contraire, les hommes et les garçons furent également agressés sexuellement et castrés, ce qui renforce l'idée que le sadisme masculin déchaîné s'abattrait sur toutes sans distinction de genre. Ces deux paramètres sont importants, mais pas parce que seules les juives auraient été emprisonnées et tuées : bien d'autres groupes, comme les tziganes, les polonais.es et les homosexuel.les, furent capturés et massacrés. L'importance des deux paramètres – juive et femme – réside dans le pouvoir de résonance de la mémoire sexuelle. C'est son image à elle – en train de se cacher, de courir, capturée, morte – qui met en scène le triomphe sexuel du sadique. Elle est la mémoire sexuelle du sadique et le sadique vit en chaque homme. Mais cette mémoire n'est pas reconnue comme une réalité sexuelle, ni comme un désir masculin : c'est trop atroce. Au lieu de ça, on préfère dire qu'elle en avait envie, qu'elles en avaient toute envie. Les juives entrèrent de leur plein gré dans les fours.

---

<sup>22</sup> George Steiner, *Language and Silence* (New York: Atheneum Publishers, 1977), p. 76.

La question centrale n'est pas : qu'est-ce que la force et qu'est-ce que la liberté ? C'est une bonne question, mais face à l'étendue de la cruauté humaine – l'étendue de l'histoire – cette question est complètement abstraite. La question centrale est : pourquoi la force n'est jamais reconnue lorsqu'elle est utilisée contre les personnes méprisées racialement ou sexuellement ? La terreur nazie utilisée à l'encontre des juifs n'est pas remise en cause. Et pourtant, il reste une certitude presque universelle – et profondément anti-sémite – selon laquelle les juifs entrèrent de leur plein gré dans les fours. Une analyse rationnelle de la terreur que ressentirent les juifs ne supplante ni ne transforme cette certitude irrationnelle. De la même manière, peu importe l'intensité de la force utilisée contre les femmes (en tant que groupe social ou individuelles), la certitude universelle reste que les femmes désirent ce qui leur arrive (que ce soit en le cherchant ou en y consentant), quel que soit le degré d'horreur, de danger, de destruction, de douleur ou d'humiliation qui leur soit infligé. Une sentence tombe sur la nature des juifs, sur la nature des femmes. Leur nature est d'être des victimes. Une victime métaphysique n'est jamais forcée à quoi que ce soit, elle est seulement concrétisée.

L'idéologie qui justifie l'usage de force à l'encontre de la victime métaphysique puis rend la force invisible semble contradictoire, alors qu'en réalité elle englobe l'ensemble. Hitler présenta l'homme juif comme un violeur, un spoliateur des femmes aryennes. Il présenta la femme juive comme une pute, sauvage, débauchée, l'antithèse sensuelle de la femme aryenne, qui était blonde et pure. L'homme et la femme juifs étaient toutes les deux présentés comme ayant une sexualité bestiale. L'animal sauvage est dangereux et doit être mis en cage. Le premier et le plus basique prétexte anti-sémite d'Hitler n'était pas économique – cette idée selon laquelle les juifs auraient

contrôlé l'argent - ; il était sexuel. Et c'est bien la sexualité des juives, telle qu'Hitler l'avaient décrite, qui entraîna la réponse allemande. La vraie masculinité exigeait que les bêtes sexuelles soient domestiquées pour que les femmes aryennes pures ne soient pas violées par les juifs lubriques, et que le sperme aryen, appâté par la femme juive lascive, ne soit pas gâché par la conception de bâtards. Voilà le paradigme de l'idéologie raciste et sexuelle - chaque groupe dominé d'un point de vue racial est investi d'une nature sexuelle bestiale. Ainsi, la force est canalisée et la terreur est mise en place. Les hommes sont conquis, castrés, tués. Les femmes sont violées, stérilisées, torturées, tuées. Lorsque la terreur reflue, les survivant.es sont réévalués : alors qu'elles étaient précédemment perçues comme des animaux, elles sont maintenant perçues aussi bien comme des animaux que comme des humains. Elles sont des déchets, des restes, leur avilissement les a rendu méconnaissables. Elles sont perçues comme étant dociles, soumis.es, passives. Il n'y avait nullement besoin de les conquérir, de les domestiquer ou de les terroriser : elles font tellement pitié, elles sont tellement démolies. L'usage de la force est éclipsé - il ne veut rien dire - parce que ces survivant.es violentés.es ont sûrement obéi, consenti : comment auraient-elles pu être aviliées à ce point autrement ? C'est la nature sexuelle de la victime métaphysique - violeur ou pute - qui provoque la force. C'est la nature sexuelle de la victime métaphysique - passive, soumise - qui éclipse la force alors qu'il s'agissait de la raison originelle de la docilité ou de la soumission.

L'idéologie sexuelle qui justifie la force tout en la rendant invisible s'applique également à toutes les femmes, sans distinction de race, car toutes les femmes sont des victimes métaphysiques : elles sont concrétisées à travers l'usage qui est fait d'elles, elles ne sont pas forcées.

La femme est perçue soit comme une provocatrice sexuelle (une pute), soit comme une soumise sexuelle, soit comme une combinaison des deux. « La femme bien/la mauvaise femme » ou « madonne/pute » sont des explications simplistes qui ne rendent pas vraiment compte de la conceptualisation masculine de la/les nature(s) des femmes, bien que chacune de ces figures stéréotypées s'insèrent dans une lecture populaire du dilemme qui touche les femmes. Chacune de ces deux expressions est construite autour d'une polarité conceptuelle, qui renvoie à l'image populaire des « deux faces d'une même médaille ». Mais dans l'idéologie masculine, les éléments relatifs à la pute et à la soumise ne sont pas vraiment distincts car ils s'appliquent simultanément ou successivement dans des proportions variables à n'importe quelle femme dans n'importe quelle circonstance. Plutôt que d'être organisées selon le principe des « deux faces d'une même médaille », les notions pute-soumise sont arrangées selon le principe du sablier : toujours les mêmes, toujours présentes, et pourtant leurs proportions évoluent en fonction l'une de l'autre, ces modifications étant entraînées par celui qui renverse le sablier.

Havelock Ellis insistait sur le fait que « ... le rôle principal de la femme lors de la phase de séduction est de jouer le rôle sérieux d'un animal traqué qui attire son poursuivant, pas dans l'objectif de s'échapper, mais bien dans l'objectif de finalement se faire prendre<sup>23</sup> ». Ici, sa résistance se résume à une forme de provocation qui lui permet finalement de se soumettre. Ellis pensait que la « modestie » était la caractéristique la plus importante chez une femme. Selon sa vision du monde, qui tient une place si importante étant donné que ses recherches constituèrent la première codification des valeurs sexuelles masculines, la force est nécessaire pour conquérir la modestie :

---

<sup>23</sup> Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, vol. 1, pt. 2, pp. 68-69.

« La force est le fondement de la virilité, et son expression psychique est le courage. Lors de la lutte pour la vie, la violence est la première des vertus. La modestie des femmes – qui, dans sa forme primaire, consiste en une résistance physique, active ou passive, aux assauts de l’homme – a favorisé la sélection en mettant à l’épreuve la qualité la plus importante de l’homme, la force. C’est ainsi qu’en accordant ses faveurs à un homme parmi plusieurs rivaux, la femme valorise la violence<sup>24</sup> ». Cette vision du sexe existe indépendamment d’une référence aux gènes, aux hormones, etc. Elle est ancienne et récente à la fois. C’est une vision masculine. Elle signifie qu’une femme résiste naturellement à la force parce qu’elle désire au final être conquise par cette même force. Elle signifie que la violence à laquelle la femme résiste est, au final, ce qu’elle valorise. Elle signifie que la femme, en choisissant l’homme le plus violent, est responsable de la valorisation sexuelle de la violence. Cette vision exige que nous soyons convaincues du fait que, après avoir été capturée par l’homme, c’est elle qui l’a choisi, c’est elle qui a pris la décision. Voilà le sort de la victime métaphysique : être perçue comme responsable de la violence qui lui est infligée. Elle en a envie, elles en ont toutes envie. La violence qui lui est infligée n’est jamais un étalon de sa résistance authentique. Sa soumission finale n’est pas perçue comme le triomphe du terrorisme ; elle est perçue comme l’expression de ce qu’elle est, de sa nature, de son choix – en bref, de son essence. L’équation qui existe évidemment entre la force de l’agresseur et la volonté de la victime – le fait que la force signifie une transgression de la volonté – n’est jamais admise lorsque la personne agressée est une femme. Étant donné que les fondements de ce système de pensée sont complètement irrationnels, il est ensuite aisé d’énoncer, comme le fait Ellis, que les femmes apprécient la douleur que leur infligent

---

<sup>24</sup> Ibid., pp. 32-33.

inévitablement les hommes au moyen de la violence sexuelle : « Alors qu'il est possible de retracer chez les hommes une certaine tendance à infliger de la douleur, ou un simulacre de douleur, à l'encontre des femmes qu'ils aiment, il est encore plus facile de retracer chez les femmes un certain régal pour la douleur physique que leur inflige un amoureux, ainsi qu'un certain empressement à se soumettre à sa volonté. Ce genre de tendance est tout simplement normale<sup>25</sup> ».

Le masochisme devient alors synonyme d'une féminité normale telle qu'elle se manifeste chez les femmes normales. Comme l'a écrit Theodor Reik de manière fort peu élégante dans *Of Love and Lust* : « Le masochisme féminin de la femme ? Ça m'a tout l'air d'un pléonasme. C'est comparable à une expression du style "le Nègre a la peau noire". Sauf que la couleur de la peau est déjà donnée par le terme Nègre ; un Nègre blanc n'est pas un Nègre<sup>26</sup> ». Pour un.e blan.che dans une société où règne la suprématie de la race blanche, la couleur de la peau est ce qui détermine la race ; il s'agit du critère de l'opresseur et ce critère ne découle en rien du vécu des personnes auxquelles il est appliqué. Le/la blan.che décide que la couleur de la peau est l'étalon de l'identité, que la couleur de la peau corresponde réellement ou pas à une histoire raciale, sociale, culturelle ou familiale de ceux qui sont catégorisé.es ainsi. L'essence de l'oppression repose sur le fait que certaines personnes se voient imposer des définitions les concernant par ceux qui se positionnent comme étant supérieur.es selon des critères que les dominant.es ont elleux-mêmes choisis. C'est pourquoi les femmes sont définies – par la force, par les hommes – comme étant masochistes. Le masochisme contient en lui à la fois la

---

<sup>25</sup> Ibid., p. 89.

<sup>26</sup> Theodor Reik, *Of Love and Lust* (New York: Farrar, Straus & Co., 1957), p. 341.

provocation et la soumission. L'idéologie qui justifie l'usage de la force contre les femmes, et qui invisibilise la force en même temps, nécessite que le masochisme soit l'état normal des femmes : elle en a envie, elles en ont toutes envie. Mais puisque le masochisme est plus précisément défini comme toute forme de gratification sexuelle résultant de la douleur, et que certains hommes sont masochistes, le masochisme des femmes – même là – doit être perçu comme inférieur au masochisme des hommes. La dichotomie fictive entre les natures sexuelles masculine et féminine, qui seraient absolues et qui trouveraient leur origine dans les différences anatomiques, se doit d'être maintenue ; autrement – particulièrement lorsque l'on reconnaît que l'homme peut être masochiste – la suprématie sexuelle des hommes apparaîtrait comme une simple illusion. Reik propose une explication d'une simplicité déconcertante :

Comment se fait-il que l'on ne retrouve pas la férocité, la détermination, l'agressivité et la vigueur du masochisme masculin dans le masochisme féminin ? Personnellement, je crois que les circonstances anatomiques ne permettent pas l'émergence d'un sadisme fort chez la femme. Le prérequis du pénis comme vaisseau de l'agressivité est absent.<sup>27</sup>

Le masochisme chez les hommes est transformé en un genre de sadisme. Il souffre pour conquérir ; elle souffre pour se soumettre.

Dans *Sexual Excitement*, Robert Stoller psychoanalyse sa patiente fictive mais bien-nommée, Belle. En interprétant la vie

---

<sup>27</sup> Reik, *Of Love and Lust*, pp. 346-47.

sexuelle imaginaire de Belle, Stoller découvre que la souffrance de la femme est une opportunité pour elle de triompher :

Caché dans la souffrance ostensible réside le triomphe. Le chemin vers un plaisir total est libre. Quel meilleur camouflage que de montrer publiquement l'opposé (la souffrance) de ce que l'on ressent secrètement ou inconsciemment : de la revanche, du désaveu, du triomphe. Elle détient bien plus de pouvoir que tous ces hommes brutaux et puissants. Ils essayent de la dominer, mais rien de ce qu'ils tentent... ne la réduit en esclavage. Au lieu de ça, elle n'appartient qu'à elle-même, et ne se retrouve à la merci que de sa propre nature nymphomane.<sup>28</sup>

Ici, le positionnement idéologique de l'intellectuel est clair : Belle choisit de souffrir et les « hommes brutaux et puissants » lui infligent ce qu'elle désire. Le vecteur que Stoller utilise pour véhiculer son idéologie est le "fantasme" : il décrit et analyse les fantasmes sexuels de Belle, fantasmes dont elle est "l'autrice" ; ainsi, la notion de choix est particulièrement mise en évidence. Plutôt que de comprendre les images sexuelles qui jalonnent la vie intime de Belle comme des images symboliques – symboliques de la réalité sexuelle dans laquelle Belle est utilisée, piégée, humiliée, en colère, incapable de changer les valeurs des hommes qui l'avilissent – Stoller met le masochisme sexuel tel qu'il apparaît dans la vie intime de Belle sur le compte de son libre arbitre. L'idée, populaire parmi les psychiatres et les psychologues, est la suivante : un esprit libre peut exister dans un corps colonisé. Selon Stoller, Belle fait le choix du masochisme sexuel car, avec lui, elle triomphe des hommes. En effet, Belle

<sup>28</sup> Stoller, Sexual Excitement, p. 79.

contrôle les hommes car c'est elle qui les provoque et c'est à elle qu'ils réagissent. Ce phénomène est une expression de « sa propre nature nymphomane ». Elle en a envie, elles en ont toutes envie.

Les possibilités illimitées des choix ouverts aux femmes sont exprimés avec un peu moins d'emphase chez Georges Bataille :

... la prostitution est la conséquence de l'attitude féminine. Dans la mesure de son attrait, une femme est en butte au désir des hommes. À moins qu'elle se dérobe entièrement, par un parti pris de chasteté, la question est en principe de savoir à quel prix, dans quelles conditions elle cédera. Mais toujours, les conditions remplies, elle se donne comme un objet. La prostitution proprement dite n'introduit qu'une pratique de vénalité.<sup>29</sup>

Bataille introduit la variante du tout ou rien : elle peut choisir d'être chaste ou elle peut choisir d'être une pute. L'affirmation selon laquelle une femme peut faire ne serait-ce que ce choix – qu'elle peut choisir la chasteté – fait complètement fi de toute l'histoire du monde, où le viol est l'activité sexuelle perpétuelle de l'homme. Le seul choix en ce qui concerne le sexe ne peut être que le choix de la prostitution. Étant donné qu'elle est la proie « dans la mesure de son attrait », elle ne peut choisir l'abstinence que si elle est laide. Dès qu'elle a été violée, elle est de fait attirante, puisqu'elle a attiré un prédateur. Dès qu'elle a été violée, et de façon rétroactive, elle a choisi – choisi d'exprimer sa nature putassière. Étant donné qu'elle est la proie « dans la mesure de son attrait », le sexe imposé permet de révéler la

---

<sup>29</sup> Georges Bataille, 1987, *L'érotisme dans Œuvres Complètes*, vol.10, Gallimard : Paris, p.131.

nature putassière qui est sa vraie nature « dans la mesure de son attrait ». Du moment qu'un homme la désire et la prend, elle est une pute et elle l'a choisi. Peu importe ce qui lui sera infligé, l'idée est qu'elle a choisi son "tarif" et ses "conditions d'exercice".

La signification de la force est également invisibilisée par la position libérale, qui admet l'existence d'une tendance sociale à avilir les femmes mais qui estime que les femmes qui veulent s'opposer à cela peuvent y arriver. Cela veut dire que les femmes qui sont avilies le sont par leur propre faute. Dans *The Homosexual Matrix*, un livre bourré de misogynie et de condescendance envers les femmes, homosexuelles ou non, C. A. Tripp insiste sur le fait que « ... le statut d'une femme est extrêmement variable. Il dépend bien plus de la façon dont se conduit la femme que de la façon dont les autres se conduisent à son égard<sup>30</sup> ». Pour résumer, si elle ne le désire pas, elle ne le subit pas. Si elle le subit, c'est qu'elle en avait envie. Tripp décrit comment une femme finit par toucher le fond volontairement : « Pour prendre un exemple extrême, même dans les sociétés les plus machistes, aucune femme n'est transformée en bête de somme le jour de son mariage, ni dans les jours qui suivent. Tout se passe comme si elle se laissait sombrer (avec, il faut le reconnaître, l'aide de pressions sociales)...<sup>31</sup> ». Pour que Tripp puisse développer cette pensée, il lui faut également exprimer cette conviction construite sur des croyances, pas des faits : « À titre individuel, la femme n'a jamais été reléguée à un statut inférieur, dès lors qu'elle était "volontaire" ou qu'elle détenait simplement le pouvoir – qu'il soit politique, financier, ou social – d'exprimer son indépendance et même ses propres choix<sup>32</sup> ». Le simple exercice de la volonté

---

<sup>30</sup> C. A. Tripp, *The Homosexual Matrix* (New York: New American Library, 1976), p. 56.

<sup>31</sup> Tripp, *Homosexual Matrix*, p. 56.

<sup>32</sup> Ibid.

individuelle permet de soi-disant faire d'une femme l'exception à l'infériorisation qui touche toutes les femmes. Ne pas réussir à exprimer cette volonté est déjà un choix en soi : puisqu'il est possible de le faire, si l'on ne le fait pas, alors c'est qu'on a choisi de ne pas le faire. Le recours à l'exception (en utilisant une femme imaginaire) pour réconcilier le reste de la théorie apparaît pour ce qu'il est vraiment dans cet exemple tiré de *Equality*, une analyse de l'oppression de classe en Angleterre par R. H. Tawney :

Il est possible que des têtards intelligents finissent par s'accommoder des désagréments liés à leur position sociale, en se disant que, bien que la plupart d'entre eux vivra et mourra en tant que têtard et rien d'autre, les plus chanceux de leur espèce arriveront à perdre leur queue, étirer leur bouche et leur estomac, bondir agilement sur la terre ferme et croasser quelques messages à leurs anciens amis sur les vertus qui mènent les têtards les plus forts à devenir des grenouilles. Cette conception de la société peut être décrite sous le nom de Philosophie des Têtards, puisque la seule consolation qu'elle offre vis-à-vis des fléaux sociaux est de savoir que les individus exceptionnels peuvent réussir à les déjouer.<sup>33</sup>

Malheureusement, les femmes deviennent M<sup>me</sup> Grenouille, ou la grenouille fille de quelqu'un. Si la femelle entretenait l'idée de devenir une grenouille à part entière – en tant qu'intellectuelle, artiste, avocate, n'importe quoi qui sorte du champ de la féminité (putasserie ou soumission) – elle serait, comme l'a décrit Mary Wollstonecraft, « chassée de la société

---

<sup>33</sup> R. H. Tawney, *Equality* (London: Unwin Books, 1964), p. 105.

parce que masculine<sup>34</sup> ». La force déployée dans la chasse, une violence qui en fait intrinsèquement partie, est justifiée par le caractère déviant de celle qui est chassée.

Et c'est comme ça qu'une femme se retrouve attachée par des sangles noires, ses poignets encerclés par une chaîne et ses bras tendus au-dessus d'elle, son corps immobilisé par des faisceaux laser qui zigzaguent devant et derrière elle. Elle est une « exquise volontaire ». Ses chevilles sont menottées, plusieurs rayons lasers semblent pénétrer son vagin. Le laser coupe aussi bien qu'il brûle. Le laser est utilisé en chirurgie. Le laser fonctionne comme un couteau. *Vagin* veut dire *fourreau*. Elle est une « exquise volontaire ». Elle se porte volontaire pour être ce qu'elle est, ce que toutes les femmes sont : une pute, soumise qui plus est, sa présence et sa représentation prouvant et faisant écho à son essence de femme – elle en a envie, elles en ont toutes envie. Pour décrire le laser, un chercheur employa ces mots : « la lumière n'est plus simplement ce qui nous permet de voir, mais est devenue une force palpable sur laquelle il faut compter<sup>35</sup> ». Lorsque le laser est utilisé dans la pornographie comme une arme sadique contre une femme, il ne peut être perçu comme une force palpable ni comme aucune autre sorte de force parce que la force n'est jamais réelle lorsqu'elle est utilisée contre une victime métaphysique : elle est toujours une « exquise volontaire » – toujours en position d'exprimer son libre arbitre et/ou de concrétiser sa vraie nature. Elle en a envie, elles en ont toutes envie.

La scène se passe dans une prison mexicaine.

---

<sup>34</sup> Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman* (New York: W. W. Norton & Co., 1967), p. 69.

<sup>35</sup> A. Schawlow, cité par Nehrich, Voran, and Dessel, *Atomic Light*, p. 102.

La première photographie se déploie sur deux pages entières : un policier mexicain maintient la crosse d'un fusil contre le dos d'une femme mexicaine. La crosse la pousse contre les barreaux de la cellule. Un homme anglo-saxon se trouve dans la cellule et tient la femme d'une main par la taille, soulevant son t-shirt de l'autre pour exposer ses seins.

La deuxième photographie se déploie sur une page entière : la femme est à genoux. Son short en jean est ramené sur ses chevilles. Son t-shirt est soulevé au-dessus de ses seins. Ses mains sont jointes, comme si elle priaït. Le policier est assis, son uniforme ouvert révèle sa poitrine velue, ses testicules, et sa bite demi-molle. Dans une main, il tient les clés de la cellule. De l'autre, il montre son pénis.

La troisième photographie se déploie sur une page entière : la femme supporte son propre poids avec ses mains. Elle est à quatre pattes, à cela près que ses genoux sont légèrement surélevés par rapport au sol. Le policier, assis, est apparemment en train de la sodomiser.

Les quatrième, cinquième et sixième photographies se déploient sur deux pages entières : sur la quatrième photo, le policier est assis, en train de boire de la tequila à la bouteille. La femme est assise par terre et se masturbe. Le deuxième homme dans la cellule tient le bras de la femme et la regarde se masturber. Lui et la femme tiennent la clé de la cellule. Sur la cinquième photo, la femme est nue. Ses bras sont en l'air pour attraper la barre transversale au dessus de la porte de la cellule qui est maintenant ouverte. L'homme anglo-saxon lui tient la taille tout en se tenant derrière elle. Il semble la baiser. Sur la sixième photo, l'homme anglo-saxon est assis sur le lit de la cellule. Ses mains couvrent le dos de la femme. La femme est à genoux. Ses fesses sont au premier plan de l'image. Les lèvres de sa vulve pendent entre ses jambes.

La septième photographie se déploie sur deux pages entières : la femme est allongée sur le lit de la cellule, les jambes écartées, la vulve rose vif, en train de se masturber. La peau en dessous de ses genoux est couverte de bleus. L'homme anglo-saxon est à genoux sur le sol. Dans cette position, ses fesses ressortent. Il approche sa bouche des seins de la femme. À l'arrière-plan, on distingue le policier à travers les barreaux de la cellule. Il dort, son fusil en position verticale à ses côtés.

La huitième photographie se déploie sur une page entière : l'homme anglo-saxon et la femme sont sur le lit. Sa vulve, maquillée de rose, est très visible car la femme écarte les jambes. L'homme a posé sa main sur l'intérieur de la cuisse de la femme. Sa main à elle est posée juste au-dessus de ses testicules.

La neuvième photographie se déploie sur une page entière : la femme est au-dessus, l'homme sous elle, ils semblent baiser, il semble être complètement en elle.

La dixième photographie se déploie sur deux pages entières : la femme est allongée au premier plan et se masturbe, sa vulve est extrêmement rose, l'homme est incliné derrière elle. Les bleus sur les jambes de la femme sont au premier plan de l'image.

Si l'on en croit le texte, imprimé sur les images, la femme s'appelle Consuela ("consolation"). Consuela a un petit copain yankee. Il a participé à une bagarre dans un bar et a été arrêté. Consuela ne supporte pas d'être sans lui ; et donc, « n'écoulant que les flammes de sa passion, elle soudoie le geôlier pour rejoindre son amoureux. Le garde n'a aucune difficulté à l'avoir bien dure pour la señorita au sang chaud, mais il est un peu empressé. Au final, il fait une overdose de sexe (et de tequila) ». Le petit copain « a dû regarder et c'est maintenant à son tour d'être empressé ». La morale de l'histoire est que « [u]n tour en prison ne paraît pas si terrible au final ».

La peau de chaque personne est à peu près de la même couleur, marron clair. Consuela et le policier ont les cheveux noirs. Le policier a une moustache noire. Le petit copain a des cheveux plus clairs, mais quand même marrons, et porte également une moustache avec une barbe naissante qui crée une ombre foncée sur son visage. Consuela porte un rouge à lèvres qui tire sur le rose luisant, ses ongles sont d'un rouge moins éclatant que ses lèvres, sa vulve est rose. Elle a une fleur rouge éclatant derrière une de ses oreilles. Les expressions du visage de Consuela indiquent l'extase, sauf sur la photo où elle se fait sodomiser par le policier – là, elle montre à la fois des signes d'extase et de douleur. Les expressions du visage de son petit ami indiquent l'extase. Le visage du policier exprime la dureté et l'indifférence. On ne voit jamais ses yeux. Ils sont soit cachés par la visière du képi qu'il n'enlève jamais, soit fermés. Consuela est « la señorita au sang chaud » ; l'insulte raciste est proférée pour rendre à la fois compte d'une réalité spécifique (elle est mexicaine) mais aussi d'une réalité générique (elle incarne la femme latine ou hispanique au sang chaud, la femme du sud, Carmen Miranda ou la femme étrusque chez D. H. Lawrence). Elle est la femme sexuée par le climat. Le climat rend compte de la couleur de sa peau. Le texte renvoie au « moment de la siesta » et à la « chaleur étouffante » ainsi qu'aux cafards dans la cellule, ce qui a pour effet d'inclure le climat dans l'imagerie sexuelle. La chaleur du climat réchauffe le sang de la « señorita au sang chaud », réchauffe sa peau, réchauffe son sexe. Elle s'offre avec joie au policier car il lui faut se faire baiser par son petit copain. Selon le lexique sexuel anglo-américain, la femme latine ou hispanique est la femme insatiable. Elle en réclame sans-cesse. Lorsqu'on sait que les mexicain.es et les portoricain.es sont parmi les plus pauvres aux états-unis, et que les mexicain.es sont extrêmement méprisé.es et exploité.es en tant qu'immigré.es, ces photos

résonnent de manière insupportable. La représentation de la « señorita au sang chaud » qui est prête à tout – même à se soumettre sexuellement à un homme de son groupe racisé – pour pouvoir se faire baiser par son petit copain anglo-saxon, incarne un retournement colonial. Elle est utilisée par le policier mexicain, mais elle appartient au petit copain anglo-saxon. Elle se prostitue pour son petit copain, pas parce qu’il le veut, mais parce qu’elle le veut.

Lorsque l’homme prend place au sein de l’image pornographique, il ne suffit pas. C’est toute la panoplie de la masculinité qui doit l’accompagner : en particulier les armes à feu et les uniformes. Sa force sexuelle doit être soulignée grâce au phénomène de répétition : les barreaux de la cellule (surtout lorsque le corps de la femme est étiré contre eux), le fusil (surtout lorsqu’on le lui enfonce dans le dos), le policier qui représente la force brute, et même les gigantesques cactus dessinés pour faire penser à des formes phalliques à travers les fenêtres sur les photos. La présence de deux hommes est, en elle-même, une répétition de la force sexuelle masculine, bien que chacun de ces hommes amène avec lui une signification raciale\* différente. Le point de focale de l’image est la femme : elle est plantureuse, elle se fait utiliser sexuellement. Mais l’enjeu réside dans la tension raciale et sexuelle entre les deux hommes.

---

\* La relation de pouvoir est raciste, bien que la distinction qui soit faite entre les deux hommes est ethnique. Le racisme ne peut pas s’entendre comme un phénomène limité à la couleur de la peau : par exemple, l’antisémitisme est une forme de racisme, peu importe que les jui.ves aient ou pas la peau plus foncée que la population non-juive, peu importe que le patrimoine génétique partagé par les jui.ves constitue ou pas une race distincte et vérifiable. C’est le fait de considérer un groupe comme « non-blanc » allié à une histoire du mépris, de l’exploitation et de l’agression établie sur cette considération qui institue comme raciste la relation existant entre le groupe blanc dominant et n’importe quel autre groupe qui est exclu du groupe blanc dominant.

L'homme mexicain représente la force sans limite et la sexualité brutale. Chaque caractéristique de sa posture exprime la brutalité de la baise et l'incapacité à ressentir la moindre émotion qui l'accompagne. Il est la brute épaisse. Il baise la femme sans enlever son pantalon, son chapeau ou son t-shirt. Lorsqu'il en a fini avec elle, il boit de la tequila au goulot. À l'opposé, on a le petit copain anglo-saxon qui est présenté comme une personne sensible : il est, en opposition avec la figure du policier, l'amant délicat. Son visage exprime toujours l'extase. Il est moins corpulent que l'homme mexicain, plus grand, ses traits sont plus délicats. L'opposition élémentaire entre le clair et le foncé est établie, bien que les deux hommes aient des couleurs de peau similaires : les cheveux de l'anglo-saxon sont plus clairs, il a moins de poils sur la poitrine – même la délicatesse relative de sa stature participe au contraste stéréotypé clair-foncé. L'anglo-saxon ne se contente pas de baiser la femme ; il la touche, il s'approche de ses tétons, il met sa main à l'intérieur de sa cuisse, il dort tranquillement pendant qu'elle se masturbe – elle n'est jamais rassasiée. Comparé à l'homme mexicain, il fait preuve de tact, émotionnel et charnel. Ceci constitue évidemment la base de l'idéologie sexuelle raciste : l'homme blanc est l'homme civilisé, le détenteur d'une sexualité civilisée. L'homme à la peau plus foncée, l'homme inférieur, est d'une nature sexuelle brutale. Et pourtant, c'est l'homme blanc qui est au mexique, dans une prison mexicaine. La relation de pouvoir entre les deux hommes place le mexicain au-dessus : c'est l'homme blanc qui, lorsque la femme est absente, est menacé par la sexualité brutale du mexicain. Le danger est très explicite sur la sixième photo où la femme se masturbe pendant que l'homme blanc s'approche de son téton ; il est à genoux sur le sol pendant qu'elle est allongée sur le lit, les jambes écartées ; ses fesses à lui sont alors mises en valeur, et derrière ses fesses dort le policier avec son fusil

redressé contre lui. L'homme blanc, pris comme l'homme délicat, est l'homme qui court un danger sexuel. Le fusil est une présence phallique, prêt à pénétrer les fesses de l'homme blanc. L'homme blanc est captif ; l'homme mexicain est un geôlier. La sexualité de l'homme blanc passe pour être supérieure sur le plan de la sensibilité. La sexualité de l'homme mexicain passe pour être supérieure sur le plan de la force sexuelle brute. En réalité, l'homme avili racialement est toujours représenté de cette façon : sa prétendue nature sexuelle, brutale et donc bestiale, est précisément ce qui autorise l'usage de la violence à son encontre dans un système aux valeurs racistes. Sa sexualité est une masculinité sauvage, tandis que le phallus de l'homme blanc amène avec lui la civilisation dans les contrées reculées. Voilà comment s'articulent le sexe et la race. Si les femmes ne représentent rien, si elles ne valent rien, alors le fait de les conquérir ne signifie rien – sauf pour les quelques plaisirs momentanés que les hommes en retirent –, le fait de les conquérir ne prouve rien. Ça ne pérennise rien. Ça ne peut pas pérenniser la supériorité de la masculinité car la conquête du rien n'est rien. Mais la conquête d'autres hommes, en particulier lorsqu'il s'agit d'hommes disposant d'une sexualité plus massive et brutale, n'équivaut pas à rien. Cela permet de pérenniser la supériorité de la masculinité parce que la conquête d'une meilleure et plus grosse bite est la conquête suprême. C'est là que ce trouve le pot-de-vin. L'homme avili racialement collabore à l'aviissement des femmes – de toutes les femmes – parce que, en retour, il se voit offrir quelque chose d'important : la reconnaissance d'une sexualité enviée par l'homme racialement dominant. Il y a une forme d'éloge dans l'insulte, tellement d'éloges, ou une éloge tellement essentielle, que l'homme avili racialement est fasciné par le mythe de sa propre masculinité, fasciné jusqu'à accepter l'idéologie selon laquelle la violence de son sexe est son identité,

même si ce mythe finit par lui coûter la vie. La solution semble simple : il se vengera sur les femmes du groupe racial dominant via des relations sexuelles taboues, ou alors il prendra les femmes de son propre groupe racial et fera usage de sa sexualité contre elles. Il ne parvient pas à envisager une alliance de justice sexuelle avec les femmes – ne serait-ce que les femmes de son propre groupe racial – parce qu’il a accepté le pot-de-vin : la masculinité est à lui, il l’exprime sous la forme la plus pure qui soit ; contaminer la masculinité avec de l’empathie pour les femmes reviendrait à affaiblir ou perdre cette masculinité, la seule chose qu’il possède. Ainsi, dans les communautés hispaniques aux états-unis, on trouve le culte du machisme, le culte du suicide masculin, brûler la vie par les deux bouts : la guerre des gangs, les bandes hyper-masculines qui s’entre-mutilent et s’entre-tuent parce que la fierté masculine en dépend. Le pot-de-vin, dès qu’il est accepté par les hommes d’un groupe avili racialement, garantit que si l’homme racialement dominant ne tue pas les hommes avilis, alors ils le feront eux-mêmes. Le triomphe de la masculinité se concrétise par le triomphe de l’homme sur l’homme, que le conflit pour dominer ait lieu à l’intérieur d’un même groupe racial ou entre différents groupes raciaux. Le génie du pot-de-vin peut se résumer ainsi : peu importe le gang qui remporte la bataille, l’homme blanc gagne toujours la guerre. La sexualité de l’homme avili racialement – la seule chose qui lui soit reconnue – devient à la fois une excuse pour le discipliner ou le coloniser ou le castrer et le mécanisme par lequel il se détruit, car il honore la masculinité comme son identité authentique.

L’antagonisme sexuel élémentaire qui constitue le fondement du racisme est formulé de façon à faire croire que l’enjeu réside dans la possession des femmes, mais en réalité il réside dans l’homoérotisme. L’antagonisme est un élément clé de la pensée sexuelle masculine en ce qu’il permet l’excitation

sexuelle. L'importance de l'antagonisme, claironnée par les philosophes du sexe lorsqu'il s'agit d'une opposition mâle-femelle, est largement minimisée dès qu'il s'agit de la race, précisément parce que sa dimension fasciste est plus facilement perçue. Par exemple, Tripp assure constamment que frapper sa femme est l'expression d'un antagonisme érotique, sexuellement excitant. Havelock Ellis disait exactement la même chose, et cette affirmation se retrouve régulièrement parmi les ruminations des philosophes masculins du sexe. En décrivant l'avilissement systématique des femmes, Tripp peut mettre en exergue les bénéfiques sexuels de cet avilissement. Il renforce l'antagonisme sexuel qui, à son tour, augmente le plaisir sexuel :

Vues sous cet angle, il est évident que les nombreuses atteintes que subissent les femmes sont bien plus que les simples ramifications secondaires de la domination masculine et de "l'infériorité" féminine. Elles représentent également des stratagèmes qui aiguisent la cassure entre les sexes, augmentant par là même la tension (résistance) entre eux et pimentant leurs relations.<sup>36</sup>

Y a-t-il eu, un jour, un intellectuel libéral sérieux pour postuler que les insultes racistes ou que la violence de la domination blanche "pimentent" les relations de race ? Dans ce cas, l'intellectuel (ici Tripp) se fait plus circonspect : « La confrontation entre les classes, les races et les partenaires amoureux issus de classes ou de races différentes peut conduire à des situations excitantes aussi facilement, voire plus

---

<sup>36</sup> Tripp, *Homosexual Matrix*, p. 56.

facilement, que les contacts entre partenaires traditionnellement compatibles<sup>37</sup> ».

Stoller reprend la notion d'antagonisme, qu'il nomme hostilité ou résistance, et la relie à celle de danger :

Pour moi, "l'excitation" contient en elle le phénomène d'anticipation au cours duquel on passe très rapidement d'un état où l'on est certain que le danger va survenir à un état où l'on est tout aussi certain que le danger va être évité. Et parfois, comme pour l'érotisme, on est certain que le plaisir va remplacer le danger.<sup>38</sup>

Au sein du patriarcat, l'exacerbation du plaisir sexuel passe par une exacerbation de l'antagonisme, une intensification du danger – et dans une société raciste, le conflit racial est la forme d'antagonisme la plus vivement ressentie, la plus dangereuse : dans le patriarcat, cela suffit à lui insuffler sa valeur sexuelle. Dans les sociétés où les classes sont rigides, cette même valeur sexuelle s'applique également à la classe. La possession des femmes est présentée comme la raison de cet antagonisme, alors qu'en réalité c'est l'antagonisme qui donne de la valeur au fait de posséder des femmes. L'antagonisme qui siège au centre de l'ordre sexuel est l'antagonisme entre l'homme et l'homme car il a lieu entre deux êtres vivants réels (c'est à dire deux êtres phalliques). Une hiérarchie masculine raciste ne fait qu'exacerber cet antagonisme et sexualise encore plus les interactions entre hommes qui se servent du corps des femmes comme champ de bataille. Cette sexualisation advient aussi bien chez les hommes dominants que chez les hommes dominés au sein du système

---

<sup>37</sup> Ibid., p. 110.

<sup>38</sup> Stoller, *Sexual Excitement*, p. 4.

raciste. Mais l'homme dominant tient un discours mensonger : il prétend que l'homme avili racialement fera usage de sa sexualité brutale contre "ses" femmes. En réalité, l'homme dominant a peur que cette sexualité soit employée contre lui. C'est précisément ce que signifie la mise en scène pornographique de l'anglo-saxon dans la prison mexicaine, ses fesses mises en valeur à côté du fusil dressé appartenant au policier mexicain – cette mise en scène est publiée aux états-unis, où la relation de pouvoir est totalement à l'opposé de ce qui est montré sur les photos. Puisque la force sexuelle employée contre l'homme blanc est réellement perçue comme de la force, elle n'a besoin que d'être suggérée pour provoquer de la haine raciale – c'est une des principales fonctions de la pornographie puisque cette haine y est extrêmement sexualisée. Pour rendre la tension sexuelle agréable, un dénouement est fourni. La femme est le dénouement. L'utilisation sexuelle de la femme avilie racialement permet au spectateur masculin, quelque soit ses origines ethniques ou les valeurs qu'il endosse, de faire l'expérience de l'antagonisme sexuel homme-homme sans aucune angoisse mais en y prenant du plaisir : la femme peut être baisée par les deux hommes, utilisée par eux deux, parce qu'elle en veut toujours plus, parce qu'elle ne peut pas faire sans. Ici, son utilisation évite à l'homme blanc de se faire violer par l'homme mexicain. Aucun des hommes ne la viole elle parce qu'elle ne peut pas faire sans. Elle n'est pas forcée ; elle en redemande.

L'article s'intitule "L'art de dominer les femmes". Il est formé de quatre photographies en noir et blanc accompagnées de la présentation du cas d'une patiente ainsi que d'une introduction par un certain "Dr". La première photographie se déploie sur une page entière. Une femme blanche, avec la peau très claire, les cheveux foncés, bâillonnée, les poignets ligotés, est pendue à un

luminaire par les poignets. Ses jambes sont écartées. Chaque cheville est rattachée par une corde à la cuisse de la même jambe. Elle porte des collants noirs transparents qui couvrent ses jambes et s'arrêtent à sa taille. Elle porte des talons hauts noirs. Un ouvrier portant une salopette serre très fort un de ses seins dans sa main. Les trois autres photos mesurent sept centimètres et demi sur six centimètres et demi. Elles forment la colonne centrale de chaque page et, de part et d'autre, on retrouve le texte sur la patiente. La deuxième photographie, la première petite image, montre la femme sur le dos, les jambes très écartées, genoux fléchis. Elle porte un corset noir qui part de sa taille et remonte jusque sous ses tétons. Le corset semble lui comprimer fermement les seins. Elle est bâillonnée et le bâillon semble renforcé par un genre de mécanisme en métal qui s'attache derrière sa tête. Ses mains, tendues au-dessus de sa tête, sont attachées par des chaînes blanches qui s'enroulent autour des ses bras et de son cou. Ses jambes, fléchies au niveau des genoux, sont ligotées, chaque mollet collé contre la cuisse de la jambe correspondante, à l'aide de plusieurs mécanismes en métal et de sangles. Il y a tellement d'attaches en cuir ou en métal sur chaque jambe que la peau est à peine visible, à l'exception de la zone pile entre ses jambes, le pubis. Ses chevilles sont menottées. La troisième photographie, la deuxième petite image, montre la femme ligotée des poignets jusqu'aux coudes par une corde blanche, ses bras levés au-dessus de sa tête, bâillonnée. L'ouvrier portant une salopette tient fermement son sein. Il rapproche des pinces de son sein. La quatrième photographie, la troisième petite image, montre la femme bâillonnée. La photo est coupée juste sous ses seins. La main qui tient les pinces se trouve aussi sur l'image. Les pinces semblent couper le sein. L'article promet « des détails intimes à propos d'une femme soumise et les excès incroyables dont elle a besoin pour être totalement satisfaite ». Le

docteur explique que toutes les relations sont en réalité sadomasochistes. Le docteur explique que le sadique est un leader, un guide, et que ce rôle échoue évidemment à l'homme. Le docteur explique qu'avec la montée du mouvement des femmes, les hommes semblent être de plus en plus soumis sexuellement mais, soyons sans crainte, les hommes ne renonceront ni ne perdront jamais leur rôle dominant. Le docteur explique que la plupart des hommes restent attirés par les femmes complètement soumises. Le docteur explique que, lors de ses consultations privées en tant que sexologue, il a rencontré un grand nombre de ces femmes et qu'il va maintenant ouvrir ses dossiers privés pour que le lecteur puisse s'y plonger, s'en émerveiller et se masturber. Le "cas clinique" de la patiente est raconté ainsi. Elle trouve sa vie déconcertante. Elle n'a pas de but. Elle a besoin de conseils. Elle se souvient également de son père qui la serrait quand elle était enfant. Pour toutes ces raisons, elle aime être ligotée, bâillonnée, humiliée et gravement blessée : « rien ne peut me faire plus mouiller ». Elle arrive à jouir tout en se faisant frapper avec une brosse à cheveux si ses mains sont menottées. Le bondage le plus extrême qu'elle ait vécu lui a presque coûté la vie. Elle était alors attachée par les pieds et les poignets et pendue par le cou jusqu'à ce qu'elle s'étouffe. Elle préfère être attachée à un repose-pied, chaque bras et chaque jambe reliés à une patte du repose-pied, tout en portant une camisole de force en nylon. La fois où elle s'est le plus amusée, c'était avec un homme qui possédait une panoplie complète de matériel de bondage provenant d'une certaine marque : elle fait la liste de chaque objet et celle-ci s'étend sur deux très longs paragraphes. Même si elle adore toutes ces choses en elles-même, elle adore aussi le frisson que lui procure la recherche de l'homme qui lui fera toutes ces choses. Elle descend dans la rue et trouve des portoricains. Elle explique que porto rico ne fait pas entièrement parti des états-unis et

dépend d'un statut de commonwealth, elle explique que porto rico se situe dans les caraïbes, elle explique que les portoricains ont des bites énormes et une perception particulière de la masculinité appelée machismo. Elle a dégoté Carlos au coin d'une rue. Il buvait à même la bouteille. Il avait un gros renflement dans son pantalon. Elle lui a dit en espagnol qu'elle était une sorcière et qu'elle voulait qu'il la baise. Illes sont rentré.es chez elle en taxi, se pelotant sur le trajet. Il portait un slip, et elle prétend que c'est également quelque chose typique des portoricains. Illess arrivent chez elle, fument un joint, lancent un CD. Les poils sur son corps étaient couleur cannelle. Elle est très blanche, a vingt-deux ans, très mince, avec de gros seins et de grosses fesses, « le genre de fesses qui implorent qu'on les frappe ». Sa chatte avait une odeur sucrée, une bonne prise, et les poils sur sa tête, sous ses aisselles et sur son pubis étaient de la même couleur. Carlos a sucé ses seins, illes s'embrassèrent et mirent de la salive partout. Il chuchotait beaucoup dans son oreille. Elle ne pouvait plus attendre. Elle attrapa sa bite. C'était *incroyable* ! Elle le suçà et puis c'est lui qui reprit le contrôle. Il l'attrapa par le cou, enfonça ses doigts dans son vagin, puis dans son cul, enfonça sa bite dans sa gorge, la frappa dans l'œil, lui donna quelques fessées. Elle amena sa bite dans sa chatte : « C'était si douloureux. Si [*sic*] ressemblait à un tison brûlant qu'on aurait enfoncé dans mon corps ». Évidemment, c'est parce que la bite de Carlos était tellement grosse. Elle voulait qu'illes puissent tous les deux ressentir l'extase du bondage mais doutait sérieusement que Carlos ait ce genre de penchant. Il accepta de lui menotter les poignets dans le dos, mais elle dut imaginer Carlos « attaché à des piliers gothiques » alors que « ses poignets ligotés se retrouvaient liés à ses pieds pour le plaisir de Carlos ». Puis il la sodomisa et lui donna des fessées en même temps. Puis il lui enleva les menottes et passa un nœud coulant autour de son cou, le nœud coulant

étant relié à une laisse pour chien. Puis il lui ordonna de lui lécher le cul jusqu'à ce que ce soit propre. Elle s'exécuta. Puis il la baisa encore. Puis il la ligota à une table Parsons et la bâillonna avec une ceinture en cuir. Puis il la sodomisa. Lorsqu'il eut fini, elle péta, et donc il la punit pour cette impolitesse en lui mordant les seins et les oreilles jusqu'à ce qu'elle saigne. Puis il lui frappa le visage avec sa bite. Elle essayait de crier « Baise moi. Baise... Baise !! Baise !! BAISE MOI ! », mais le bâillon l'en empêchait. Alors il continua simplement à lui frapper le visage avec sa bite, qu'elle compare au Chrysler Building<sup>γ</sup>. Elle était convaincue qu'il allait lui pisser dans la bouche mais il ne le fit pas, ce qui la déçut. Au lieu de ça, il la baisa pendant une demi-heure : « [c]e genre de sensation, on ne la ressent qu'une fois dans sa vie, je fus chanceuse ». Elle savait ce que c'était que de se soumettre totalement à un homme : « être ligotée, passée à tabac, et se faire baiser par une grosse bite jusqu'à ce qu'il ne reste presque rien du trou... ». C'était une révélation « mystique » qui « marquait en lettres fluorescentes : "Femme, tu es *en vie* !" ». Elle explique ensuite que ce fut également une expérience de vie ultime pour Carlos. Carlos jouit enfin. Carlos s'écrasa sur elle et resta là pendant presque une heure. Elle était toujours attachée à la table Parsons et bâillonnée. Elle avait envie de faire pipi. Carlos la détacha. Elle lui donna un joint et du jus d'orange. Illes quittèrent son appartement ensemble. Lorsqu'illes furent arrivés au métro, elle lui fit une bise pour lui dire au revoir. Sur le chemin du retour, elle vit un magnifique dominicain qui lui demanda si elle était une sorcière. Elle le ramena chez elle. Elle finit par conclure qu'être connue est une chose formidable.

Ici, la force est reconnue. Elle est reconnue à travers sa célébration. La force, qui se trouve invisibilisée ou vidée de son sens dans d'autres contextes d'avalissement des femmes, est ici

<sup>γ</sup> Note de la traductrice : un gratte-ciel à New York City.

l'intérêt et le but du sexe. La force est sexe. La femme qui veut du sexe n'attend rien d'autre que la force. Chaque fois que l'accent est mis sur la force, cela se fait au moyen de la violence infligée au corps des femmes et de l'attention portée aux mécanismes et autres accessoires de bondage. L'originalité réside dans le fait qu'il s'agit de l'histoire d'une femme, racontée par une femme, une femme célébrant la force qu'elle s'en va chercher pour ensuite pouvoir s'y soumettre, être molestée et faire l'expérience de sa féminité transcendante. Cette féminité transcendante est censée être la chasse gardée des femmes blanches, à l'abri, protégées, pourries gâtées, autoritaires. La femme blanche recrute de son propre chef le portoricain à cause de sa grosse bite et de sa « perception particulière » de la masculinité appelée machismo. La femme blanche, la femme complètement soumise, exige que lui soit infligée une force sans limite, une douleur sans limite, une humiliation sans limite, par un homme transformé en brute sexuelle par les stéréotypes racistes. Elle est la femme qui aime ce qui lui arrive. Les deux opposés de son existence en tant que femme blanche sont mis en évidence : elle est la patronne ; elle est complètement soumise. La violence qui lui est infligée est à la mesure de son besoin de se soumettre. Son goût pour la douleur est sans limite. À part la mort, qui ne la vexerait pas si cela se passait dans des conditions suffisamment cruelles, rien de ce qui pourrait lui être infligé ne la blessera assez pour l'empêcher d'aller exiger la même chose auprès d'un autre homme (hispanique), puis d'un autre homme (hispanique), et encore d'un autre homme (hispanique), tant son besoin de se soumettre est grand. Voilà la signification érotique accolée à la peau blanche lorsque celle-ci sert de symbole sexuel pour les femmes dans la pornographie : elle est la patronne qui exige qu'on la serve, qui exige qu'on lui inflige la force et la violence et la douleur ; elle est insatiable ; elle est la soumise qui en réclame

toujours plus et dont la féminité est résolue à travers la violence la plus abjecte. La force devient réalité parce qu'elle l'exige. Dans ce contexte, le viol et le tabassage ne peuvent exister comme des violences envers les femmes parce qu'ils sont perçus comme des expressions de la volonté des femmes. C'est par la célébration de la force – célébration prétendument conduite par la femme – que le viol devient juste une baise améliorée et le tabassage devient une forme formidable de préliminaires. La femme blanche utilise sa supériorité raciale pour réclamer le viol, exiger de se faire passer à tabac, exiger de se faire humilier, exiger la douleur. Elle est volontaire pour toutes ces choses et se révèle en en faisant l'expérience. L'homme ne fait qu'obéir. Il vivait sa petite vie lorsqu'elle intervient et exige ces choses. Elle est l'instigatrice. Elle fixe les règles. C'est cette sexualisation de la femme blanche qui est utilisée en tant que norme de la sexualité de toutes les femmes, sauf quand des caractéristiques raciales sont exploitées pour modifier la sexualité. Comme l'ont montré bien des féministes noires, "les femmes" renvoie presque toujours aux "femmes blanches". Toutes les femmes se retrouvent donc embarquées dans la nature sexuelle supposée des femmes blanches, et les femmes de couleur se voient imposer, en sus, les attributs sexuels qui découlent de la couleur de leur peau dans les sociétés où cette couleur est perçue comme anormale. Inversement, et en même temps, les philosophes du sexe dans les sociétés où les blanches dominant conduisent des recherches sur les soi-disant tribus primitives, les sous-cultures appartenant à des personnes de couleur et les sociétés où les personnes de couleur forment la majorité. Ils conduisent ces recherches pour trouver une infinité d'exemples où les femmes se font tabasser ou subissent d'autres violences sexuelles et ainsi démontrer que cette violence est naturelle (la volonté naturelle de la femme) et qu'elle ne dépend pas de la culture. La sexualité de la femme de

couleur est censée se situer en-dehors des contraintes de la civilisation, c'est à dire qu'elle serait naturelle. La sexualité de la femme blanche est la norme de la sexualité civilisée. Dans les deux cas, la violence que vivent les femmes est présumée être l'expression de la volonté des femmes ; dans les deux cas, elle en a envie, elles en ont toutes envie. La quantité de force (lorsque la force est perçue en tant que telle) employée contre la femme blanche établit la norme de ce qui est acceptable dans toute la civilisation où règne la suprématie blanche. Ainsi, la quantité de force ne connaît aucune limite puisqu'elle en a envie. Rien de ce qui est infligé à la femme ne peut constituer une violence puisque la femme blanche exige la violence et la douleur ; c'est le fait qu'elle l'exige qui confère sa valeur sexuelle à la force. La femme blanche, la femme civilisée, dont la féminité transcendante est concrétisée via la soumission, requiert la force. Pour se matérialiser, la force passe par la violence. La violence signifie inévitablement l'administration de la douleur. La féminité normale telle qu'elle se manifeste chez les femmes normales est le masochisme. La force permet ainsi de concrétiser la féminité. La violence est sexe. Pour la femme, la douleur est plaisir. L'idée derrière la pornographie est que la femme normale exige la force, la violence et la douleur. Ce pilier de la pornographie est repris dans la plupart des œuvres appartenant aux principaux philosophes du sexe qui, en tant que pourvoyeurs du patriarcat, partagent nécessairement ses valeurs. Ce fondement idéologique justifie le fait que les hommes, en général, ne voient pas le viol et le tabassage comme des violences faites aux femmes. Aux États-Unis, Molly Haskell, critique de film, à la fin d'une décennie marquée par un féminisme déterminé, fit part de l'étonnement et de la colère lasse des femmes qui continuaient à se frapper la tête contre ce mur :

Si nous croyons que, au cours des dernières années, vider notre sac nous a rapproché [hommes et femmes], il nous suffit d'aborder le sujet du viol. Les hommes semblent incapables de comprendre ce que représente le viol pour une femme – ce sens de transgression totale, ou même la menace du viol qui plane toute la vie comme une ombre sur la liberté de mouvement des femmes...

La division fondamentale qui existe entre nous est que les femmes perçoivent, comprennent et font l'expérience du viol comme un acte d'hostilité et d'agression alors que les hommes fantasment le viol comme un acte érotique.<sup>39</sup>

Les hommes ne croient pas que le viol ou le tabassage sont des transgressions de la volonté des femmes notamment parce que, pendant des siècles, des hommes influents, dans leurs cercles réservés aux hommes, ont consommé de la pornographie. Des hommes sensibles, intelligents et ayant mené à bien des réussites artistiques ont toujours réinjecté les valeurs de la pornographie dans leurs créations grand public, aussi bien dans le domaine artistique, religieux, légal\*, littéraire, philosophique, et aujourd'hui dans la psychologie, les films, et ainsi de suite. Dans de nombreux cas, c'est la pornographie qui a éduqué ces hommes par ailleurs réfléchis au sujet des femmes et du sexe, et ils perçoivent la pornographie comme l'expression d'une vérité sexuelle interdite, cachée. La vérité sexuelle qui persiste le plus dans la pornographie – largement énoncée par les hommes, au

---

<sup>39</sup> Molly Haskell, "Rape in the Movies: Update on an Ancient War," *The Village Voice*, October 8, 1979, p. 45.

\* La nature putassière des femmes est un fondement des lois sur les violences sexuelles faites aux femmes. C'est pourquoi il est presque impossible, pour une femme, de prouver qu'elle a été forcée.

grand étonnement des femmes, quelque soit l'époque – est que la femme normale désire la violence sexuelle, qu'elle en a besoin, qu'elle la suggère ou l'exige. La femme – toujours effarouchée ou réprimée – nie la vérité que la pornographie révèle. Il s'agit d'une situation de type et/ou. Soit la vérité réside dans la pornographie, soit la femme dit la vérité. Mais ce sont les hommes qui énoncent la vérité et les hommes sont les créateurs et les adeptes de la pornographie. La femme est réduite au silence – elle ne représente pas une voix dans le dialogue culturel, sauf en tant que murmure énervant ou intermittent – et lorsqu'elle parle, elle ment. Elle cache et nie ce que la pornographie révèle et affirme : qu'elle en a envie, qu'elles en ont toutes envie. L'homme a le pouvoir de nommer et, dans la pornographie, il utilise ce pouvoir pour lui donner le nom de salope : une chose lubrique, dissolue, effrontée, une pute toujours en train de réclamer – qui supplie ou qui exige d'être utilisée pour ce qu'elle est. Les femmes, qui pendant des siècles n'ont pas eu accès à la pornographie et qui se retrouvent aujourd'hui incapables de regarder la merde empilée sur les étals des supermarchés, sont abasourdis. Les femmes n'acceptent pas que les hommes puissent réellement croire ce que la pornographie dit d'elles. Pourtant, les hommes y croient vraiment. Du pire au meilleur d'entre eux, ils y croient tous.

*Histoire de l'œil* par Georges Bataille fut publié pour la première fois en France en 1928. Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, Peter Brook et Susan Sontag, entre autres, ont déclaré que ce livre était profond. Certains estiment qu'il s'agit d'un ouvrage érotique, pour l'élever au-dessus du reste de la fange pornographique. D'autres, Sontag étant leur figure de proue, l'utilisent pour prétendre que la pornographie de grande qualité – pensée et écrite avec grâce – est de l'art. Ce livre – comme *Histoire*

d'O, *L'esclave*, et les travaux de Sade – tire son importance culturelle de l'adulation intellectuelle dont il fait l'objet.

L'histoire est racontée par un narrateur à la première personne. Il a grandi tout seul et était terrorisé par le sexe. Lorsqu'il atteint ses seize ans, il rencontra Simone, du même âge que lui. Trois jours après s'être rencontrés, elles se retrouvèrent seules dans la villa de la jeune fille. Simone portait une robe salopette noire. Elles étaient toutes les deux nerveuses. Il voulait qu'elle soit nue sous sa robe. Elle portait des collants noirs en soie. Il voulait soulever sa jupe par derrière pour voir sa chatte, le mot qu'il estime être le plus beau pour parler du vagin. Il y avait une coupelle de lait pour le chat dans le couloir. Simone posa la coupelle sur un banc et s'assit dessus. Il était fasciné. Il avait une érection. Il se mit à ses pieds. Elle resta immobile. Il vit sa chatte dans le lait. Elles étaient tous les deux bouleversés. Elle se leva. Il vit le lait goutter. Elle s'essuya avec un mouchoir. Il se masturba et se tortilla sur le sol. Elles jouirent en même temps sans se toucher. Lorsque la mère de Simone rentra à la maison et qu'elle prit Simone dans ses bras, il souleva sa robe et enfonça sa main entre ses jambes. Il se dépêcha de rentrer chez lui pour se branler à nouveau. Le jour suivant, il était si fatigué de s'être masturbé que Simone lui dit de ne plus se masturber sans elle. Elles étaient intimes et déterminés. Elles ne parlaient jamais de ce sujet. Elles étaient dans une voiture qui roulait trop vite et percutèrent une très jeune et très jolie fille à vélo, ce qui lui trancha presque entièrement la tête. Elles se garèrent près du corps et elles eurent la même réaction que lorsqu'elles étaient toutes les deux : elles eurent un orgasme. Le narrateur se rappelle qu'elles attendirent très longtemps avant de copuler. Au lieu de ça, elles s'adonnaient à des actes inhabituels. Il se rappelle que lorsque Simone lui avait demandé de ne pas se masturber seul, elle lui avait dit de s'allonger par terre, de baisser son pantalon et s'assit sur son

ventre en lui tournant le dos pendant qu'il lui enfonçait des doigts dans la chatte. Puis, toujours en lui tournant le dos, elle baissa sa tête entre ses jambes, ce qui lui fit relever les fesses, et lui demanda de lui pisser dans la chatte. Il fit remarquer que l'urine allait s'étaler sur son visage et sa robe. Mais c'était ce qu'elle voulait. Alors il pissa et en mit partout sur elle, puis il jouit sur elle. Illes restèrent allongé.es un bon moment. Puis illes entendirent un bruit. Illes virent Marcelle qui chancela et cria. Illes s'arrachèrent l'un à l'autre pour lui tomber dessus. Ensemble, illes la frappent. Un orage éclate. Simone s'étale de la boue sur le corps. Simone se fraye un passage entre les cuisses de Marcelle. Puis Simone développa une passion pour le passage d'œufs avec son cul. La mère surprend Simone en train d'en casser un pour le plaisir du narrateur, mais fait semblant de ne rien voir. Pourtant, plusieurs jours après, Simone, qui était montée avec le narrateur sur les poutres du garage, pissa sur sa mère qui marchait en-dessous. Simone rit et le narrateur dénude complètement sa chatte avant d'éjaculer. Illes tombent par hasard sur Marcelle un jour dans la rue. Marcelle est blonde, timide, pieuse, innocente. Marcelle rougit. Simone lui demande pardon et lui promet qu'elle ne s'en prendra plus jamais à elle. Marcelle accepte de prendre le thé avec elleux ainsi que d'autres ami.es. Au lieu de ça, illes boivent du champagne. Le fait que Marcelle rougissent les a complètement ensorcelé.es. Simone et le narrateur ont un but commun et rien ne pourrait les arrêter. Il y avait Marcelle, trois autres jolies filles et deux garçons. Le plus vieux n'avait pas encore dix-sept ans. Illes devinrent toustes saoul.es, mais n'étaient pas suffisamment excité.es. Simone lança un disque et se mit à danser le Charleston. Elle montra ses jambes jusqu'à sa chatte. Les autres filles firent de même. Elles portaient des culottes. Marcelle refusa de danser. Simone prit une nappe et paria qu'elle pouvait pisser dedans devant tous le monde. Un

garçon la mit au défi de le faire. Puisqu'elle le fit aussitôt, elle gagna, et baissa le pantalon du garçon qui lui avait lancé le défi. Elle enleva également sa chemise. Simone pelota le garçon mais était obsédée par Marcelle qui suppliait qu'on la laisse partir. Simone tomba au sol, eut des convulsions sexuelles, et demanda en boucle au garçon déshabillé de lui pisser dessus. Marcelle rougit. Elle annonça qu'elle voulait enlever sa robe. Le narrateur la lui arracha et lui tomba dessus. Là, Marcelle s'enferma dans une très grande et ancienne armoire normande. Elle voulait se masturber et qu'on la laisse tranquille. Marcelle pissa dans l'armoire. Marcelle pleura et pleura. L'armoire était maintenant sa prison. Une demi-heure plus tard, le narrateur la libère. Elle avait de la fièvre. Elle hurla violemment en le voyant. Il était couvert de sang car, au cours de l'orgie, deux participant.es avaient été tailladé.es par des tessons de verre. Une des filles vomissait. Simone dormait tranquillement. Marcelle criait toujours. Des gens commencèrent à arriver. Marcelle criait encore. La police fut appelée. Le narrateur décide qu'il serait mieux pour lui de ne pas rester avec ses parents. Il leur vole une arme à feu et annonce qu'il se suicidera et tuera la police avec lui si ses parents les envoient à sa recherche. Il se rend sur la côte. Il se dit qu'il devrait en finir mais décide finalement que sa vie doit avoir un sens. Il dormait dans les bois pendant le jour et retrouvait Simone la nuit. Ils se rendirent ensemble à la plage. Il n'arrêtait pas de l'attraper par la chatte. Cette nuit, ils ne jouirent pas, mais s'embrassèrent sur la bouche. Simone et lui vécurent dans sa chambre à elle. Sa mère accepta la situation. Marcelle fut envoyée dans un hôpital psychiatrique. Le narrateur essaya de violer Simone dans son lit, mais elle refusa d'être traitée comme une femme au foyer. Simone réclame Marcelle. Il est déçu mais prend son parti. Illes pensent à Marcelle qui pisse. Simone pisse sur le narrateur. Il pisse sur elle. Il lui étale du sperme sur le

visage. Elle jouit. Elle dit que là, lorsqu'elle met son nez dans son cul, il a la même odeur que Marcelle. Illes veulent baiser mais Marcelle se doit d'être là :

C'est ainsi que notre rêve sexuel se transformait continuellement en cauchemar. Le sourire de Marcelle, sa fraîcheur, ses sanglots, la honte qui la faisait rougir et rouge jusqu'à la douleur arracher elle-même ses vêtements, livrer tout à coup de belles fesses blondes à des mains, à des bouches impures, par-dessus tout le délire tragique qui l'avait fait s'enfermer dans l'armoire pour s'y branler avec tant d'abandon qu'elle n'avait pas pu se retenir de pisser, tout cela déformait et rendait sans cesse déchirants nos désirs.<sup>40</sup>

Le narrateur explique que Simone n'arrive pas à oublier que c'est son comportement obscène qui a provoqué l'orgasme de Marcelle, ainsi que ses braillements et ses contorsions, et qu'en conséquence elle avait besoin de la présence de Marcelle pour aller jusqu'au bout et faire pleinement l'expérience de sa propre hardiesse. Ainsi, la chatte de Simone devint, pour le narrateur, « l'empire souterrain et profond d'une Marcelle » qui était emprisonnée :

Je ne comprenais même plus qu'une chose : à tel point l'orgasme ravageait le visage de la jeune fille aux sanglots coupés de cris. Simone de son côté ne regardait plus le foutre que je faisais jaillir sans en

---

<sup>40</sup> Georges Bataille, 1970, *Histoire de l'œil* dans *Œuvres Complètes*, vol.1, Gallimard : Paris, p.25.

voir en même temps la bouche et le cul de Marcelle abondamment souillés.<sup>41</sup>

Illes n'avaient que Marcelle à l'esprit, illes l'imaginaient surtout en train de se pendre et de mourir. Illes se rendirent à l'asile. Le vent soufflait violemment. Une ombre tendit un drap à la fenêtre. Il était mouillé en un endroit. Simone tomba au sol. C'était Marcelle à la fenêtre. La tache n'était rien d'autre que son urine, provoquée par la masturbation. Le narrateur entra dans l'asile. Il se déshabilla complètement. Quelqu'un le suit. Une femme nue se trouve dans l'encadrement de la fenêtre. Elle saute par la fenêtre. Il tient toujours l'arme à feu dans sa main. Il envisage de poursuivre la femme pour la tuer. Il est à bout de souffle. Le revolver l'excite. Une main s'empare de sa bite. Il reçoit des baisers sur les fesses. Il éjacule sur le visage de sa Simone bien-aimée. Il tire à l'aveugle avec le revolver. Simone et lui commencent à courir. Illes lèvent les yeux sur le drap de Marcelle. Une des balles a traversé sa fenêtre. Marcelle vient à la fenêtre. Illes s'attendaient à la voir tomber, morte sous l'effet de la balle. Simone avait enlevé ses vêtements. Marcelle disparaît. Marcelle revient. Illes peuvent voir son corps magnifique. Elle les vit. Elle les appela. Elle rougit. Simone se masturbe. Marcelle fait de même. Simone porte un porte-jarretelles noir ainsi que des bas noirs. Marcelle porte un porte-jarretelles blanc ainsi que des bas blancs. Le narrateur explique quelques symboles personnels : l'urine est associée au salpêtre, l'éclair est associé à un vieux pot de chambre en céramique qu'il avait vu une fois. Depuis qu'il était venu à l'asile, ces images étaient associées à la chatte et aux expressions faciales de Marcelle. Ainsi, son imagination était remplie de lumière et de sang car Marcelle ne pouvait pas jouir

---

<sup>41</sup> Georges Bataille, 1970, *Histoire de l'œil* dans *Œuvres Complètes*, vol.1, Gallimard : Paris, p.27.

sans uriner. Mais à l'asile, Simone et lui avaient dû s'enfuir à vélo, totalement nu.es, fatigué.es, transpirant.es, mais illes continuèrent à se peloter. Le narrateur enleva un des bas de Simone pour essuyer son corps qui sentait la débauche. Illes continuèrent à faire du vélo. Le selle en cuir collait à la chatte de Simone. La fourche de la bicyclette lui rentrait dans le cul. Il lui apparut que, si Simone mourrait, cela serait cosmique. Son pénis était extrêmement dur. Simone se masturbait de plus en plus fort contre la selle en cuir. Elle fut arrachée du vélo dans une grande joie et son corps alla valser plus loin. Le narrateur la trouva en sang et inconsciente. Il se plaça au-dessus d'elle et jouit, ses dents très visibles, de la salive coulant de sa bouche. Simone jouit également, aussi revint-elle à la vie grâce à l'orgasme que lui avait procuré le narrateur alors qu'il pensait avoir affaire à son cadavre. Il la ramena chez elle. Puisqu'il venait de secourir la personne qu'il aimait le plus et qu'il allait bientôt revoir Marcelle, il s'endormit. Simone récupéra lentement. Lui était tranquille. Lorsque la mère venait pour s'occuper de Simone, il s'en allait dans la salle de bain. Dans les journaux, il lisait des articles sur la violence qu'il pourrait infliger à Simone. Elle était faible. Elle insista pour qu'il jette des œufs durs dans les toilettes. Elle regardait les œufs. Il aspirait l'intérieur des œufs à des degrés divers pour qu'ils coulent à différents niveaux. Simone s'asseyait sur les toilettes et regardaient les œufs en-dessous de sa chatte. Puis Simone lui demandait de tirer la chasse. Il cassait des œufs frais sur le rebords du bidet puis les versait sous elle. Ensuite, elle pissait dessus ou bien les avalait dans le bidet. Illes pensaient à Marcelle. Illes voulaient la mettre dans une baignoire pleine d'œufs frais. Illes voulaient que Marcelle pissent tout en cassant les œufs. Simone voulait qu'il tienne Marcelle, qui porterait un porte-jarretelles et des bas ; Simone, dans un peignoir mouillé avec de l'eau chaude, se lèverait alors d'une chaise et titillerait ses

seins avec un revolver qui aurait été chargé et qui aurait tout juste tiré ; Simone déverserait un pot de crème fraîche sur l’anus de Marcelle et urinerait sur sa chemise de nuit, ou sur son dos, ou sur sa tête pendant que le narrateur pisserait également sur Marcelle mais de l’autre côté ou bien sur ses seins. Marcelle pourrait aussi pisser. Après ces rêves si agréables, Simone demanda au narrateur de l’allonger sur des couvertures à côté des toilettes pour qu’elle regarde les œufs. Il s’allongea à côté d’elle. Lorsque la chasse fut finalement tirée, Simone était contente. Simone était fascinée quand un œuf à moitié gobé se remplissait d’eau. Elle jouit. Simone voulait uriner mais se retint pour ressentir du plaisir. Son ventre se gonfla et sa chatte enfla. Le mot *uriner* lui faisait penser à *terminer*. Le narrateur poursuit ses associations : œufs, œil, rasoir, soleil, le blanc de l’œil, le jaune est le globe oculaire. Simone veut que le narrateur lui promette qu’il tirera sur des œufs lorsqu’elles iront dehors. Il refuse. Elle continue à associer des choses : chacune de ses fesses est un œuf dur écaillé, l’urine est un coup de fusil, ainsi de suite. Elles décident de réclamer des œufs mollets écaillés. La mère les leur amène. Elles la traitent comme une domestique. Simone s’assit sur les toilettes et elles mangent chacun.e un œuf. Le narrateur frotte les autres œufs contre le corps de Simone avant de les laisser tomber dans les toilettes. C’est la première fois qu’il se passe ce genre de chose, *sauf en une occasion*, qui sera révélée plus tard. Si, au cours d’une discussion, les gens se mettaient à parler d’œufs, Simone et le narrateur rougissaient. Elles arrivent à l’asile. Marcelle s’échappe. Marcelle veut épouser le narrateur. Il l’embrasse. Marcelle ne comprend pas où elle se trouve, ni avec qui, ni ce qu’elle fait là. Marcelle demande au narrateur de la protéger quand le cardinal sera de retour. Elles étaient étendu.es dans la forêt. Simone demanda qui était le cardinal. Marcelle répond : l’homme qui l’a enfermée dans l’armoire normande. Le

narrateur comprend à présent pourquoi Marcelle était si effrayée lorsqu'il l'a laissée sortir de l'armoire. Il portait une coiffe rouge et était couvert du sang provenant des profondes entailles d'une fille qu'il avait violée. La robe de Marcelle remonta et Simone et le narrateur furent si enchantés par la vue qu'elles restèrent immobiles. Simone urina et jouit, et l'intensité de son orgasme la déshabilla, entraînant l'orgasme du narrateur. Le narrateur fait part d'autres symboles : la voie lactée, le sperme astral, l'urine céleste, œuf cassé, l'œil cassé, le coq, le cardinal, le rouge. Le narrateur disserte sur la nature de la débauche : il n'est intéressé que par le sale ; les personnes décentes ont des yeux castrés ; les gens aiment le plaisir sexuel seulement lorsqu'il est insipide ; sa débauche à lui salit tout, même l'univers entier. D'autres symboles : la lune avec le sang vaginal des mères et des filles. Il aimait Marcelle mais il ne pleura pas sa mort. Elle était morte à cause de lui. Il s'enfermait parfois pendant des heures pour penser à elle mais il voulait quand même tout recommencer, comme par exemple en enfonçant sa tête dans la cuvette. Marcelle s'est pendue lorsqu'elle a reconnu l'armoire normande. Elles l'ont détachée et se sont masturbée sur son corps. Elles ont baisé ensemble pour la première fois. Simone était encore vierge. Elles étaient calmes. Simone pissa sur le corps. Marcelle leur appartenait. Elles s'enfuirent en Espagne. Simone pouvait compter sur un riche mécène anglais, Sir Edmond. Simone se désintéressait de tout mais ses orgasmes devinrent plus violents. Sir Edmond kidnappa une prostituée et l'enferma dans une porcherie où elle fut piétinée dans la fange par les cochons. Simone se fit baiser par le narrateur juste devant la porte verrouillée de la porcherie pendant que Sir Edmond se branlait. Elles se rendirent à plusieurs corridas. Elles baisèrent dans de nombreux endroits, la plupart du temps puants, ou avec des mouches et de l'urine. Simone réclame les couilles fraîches d'un

taureau. Sir Edmond les lui apporte. Elle veut s'asseoir dessus mais ne peut pas parce qu'il y a trop de monde autour. Sir Edmond, Simone et le narrateur sont terriblement excités. Simone mord dans une des couilles fraîches. Le torero se fait tuer. Alors que les gens hurlent, horrifiés, Simone a un orgasme. L'œil du torero pendouille au bout du nerf optique. Ils se rendirent toutes les trois à Séville parce que Simone était d'humeur grincheuse. Simone portait une robe légère qui dévoilait son corps. Simone et le narrateur baisèrent constamment. Sir Edmond les rejoignait et se masturbait. Ils rentrent dans une église. Don Juan est censé être enterré sous l'église. Ils rient. Simone pisse. L'urine colle la robe de Simone contre son corps. Une femme est en train de se confesser dans l'église. Simone veut la regarder. La femme s'en va. Simone va se confesser. Simone se masturbe pendant qu'elle se confesse. Simone confesse qu'elle est en train de se masturber pendant qu'elle se confesse. Simone s'exhibe devant le prêtre. Simone ouvre la porte qui la sépare du prêtre. Simone attrape sa bite. Le prêtre souffle. Simone suce sa bite. Sir Edmond tire le prêtre et le fait sortir du confessionnal. Ils le traînent jusqu'à la sacristie. Ils l'assoient sur un fauteuil en bois. Simone le gifle, ce qui lui donne une autre érection. Ils le déshabillent et Simone pisse sur ses vêtements. Simone le branle et le suce pendant que le narrateur pisse dans ses narines. Puis le narrateur sodomise Simone pendant qu'elle suce la bite du prêtre. Sir Edmond a trouvé la clé du tabernacle. Simone flagelle la bite du prêtre avec ses dents et sa langue. Sir Edmond a trouvé les hosties et le calice. Sir Edmond leur explique la signification du sang du Christ, et que le vin blanc signifie le sperme. Simone frappe le calice contre le crâne du prêtre. Simone suce la bite du prêtre. Simone frappe à nouveau le prêtre avec le calice, au visage cette fois. Simone se déshabille et le narrateur la doigte. Le prêtre pisse dans le calice. Sir Edmond l'oblige à boire son urine. Simone

le branle et lui suce la bite. Le prêtre brise le calice contre un mur. Les deux hommes relèvent le prêtre, le prêtre éjacule sur l'hostie que tenait Simone pendant qu'elle le branlait. Ils laissent tomber le prêtre au sol. Ils lui ordonnent de baiser Simone. Le prêtre refuse. Sir Edmond explique qu'un pendu meurt tout en ayant une érection. Ils bâillonnent et ligotent le prêtre, puis l'étranglent, pendant que Simone lui monte dessus. Le prêtre jouit puis meurt. Le narrateur n'a jamais autant aimé Simone et lui accorde sa demande. Elle veut l'œil du prêtre. Sir Edmond le déluge de son orbite pour elle. Simone caresse l'œil. Simone enfonce l'œil dans son cul. L'œil retombe sur le corps du mort. Sir Edmond déshabille le narrateur. Il se rue sur Simone. Il la baise violemment pendant que Sir Edmond les reluque. Simone dit à Sir Edmond de lui enfonce l'œil dans le cul. Il s'exécute. Simone prend l'œil et le met dans son vagin. Le narrateur lui écarte les jambes : « je vis exactement dans le vagin velu de Simone, l'œil bleu pâle de Marcelle qui me regardait en pleurant des larmes d'urine<sup>42</sup> ». Simone jouit et pisse. Elles quittent la ville pour d'autres aventures, en compagnie de l'équipage de « nègres » sur le nouveau yacht de Sir Edmond.

Parmi la littérature pornographique haut-de-gamme, à laquelle appartient *Histoire de l'œil*, la force est significative parce qu'elle a valeur de mort. La mort est l'essence sensationnelle du sexe. La violence de la mort est la violence du sexe, et la beauté de la mort est la beauté du sexe, et le sens de la vie n'est trouvé qu'à travers le sens du sexe qui n'est rien d'autre que la mort. L'intellectuel qui apprécie ce genre de pornographie est impressionné par la mort. Des symboles complexes sont également essentiels à la pornographie haut-de-gamme : œufs,

---

<sup>42</sup> Georges Bataille, 1970, *Histoire de l'œil* dans *Œuvres Complètes*, vol.1, Gallimard : Paris, p.69.

yeux, œuf dur, œuf mollet, la différence entre un œuf à moitié vide et un œuf à moitié plein lorsqu'ils tombent dans l'eau de toilette, un œil dans la chatte. Les ruminations à propos des étoiles dans le ciel et des prodigieux orages, qui abondent dans *Histoire de l'œil*, permettent également de hisser un ouvrage pornographique au rang des créations majeures. La révolte contre la religion – comme, par exemple, avec la torture et le viol d'un prêtre – sert d'étendard pour un affrontement de classe. Le prêtre, l'homme à jupons, féminisé parce qu'il a choisi une vie loin de l'action sexuelle masculine, est facilement compris comme un symbole de la répression mise en place par la religion, alors qu'il serait plus réaliste – mais moins confortable – de le comprendre comme un substitut de femme. Sa véritable nature sexuelle est révélée par son érection et il est puni pour l'avoir reniée – pour être descendu dans la hiérarchie sexuelle. Marcelle est une victime plus conventionnelle, anatomiquement de sexe féminin, passive, déshonorée par son propre désir sexuel. La transgression de sa volonté et sa mort sont des choses normales, faisant partie intégrante du sexe. En revanche, le viol d'un prêtre passe pour une idée rebelle.

La force dans la pornographie haut-de-gamme est romantisée car elle induit la mort. Elle est romantisée comme s'il s'agissait d'une danse : des mouvements ritualisés qui appartiennent au sexe, et qui mènent inévitablement à la mort, mystérieuse et sublime. Bataille publie un "plan de suite" à *Histoire de l'œil* : Simone finit par mourir dans un camp de concentration ; elle est battue à mort ; « [e]lle meurt comme on fait l'amour, mais dans la pureté (chaste) et l'imbécillité de la mort : la fièvre et l'agonie la transfigurent<sup>43</sup> ». Cette nouvelle fin fut publiée en 1967, dans la quatrième édition de *Histoire de l'œil*.

---

<sup>43</sup> Georges Bataille, 1970, *Histoire de l'œil* dans *Œuvres Complètes*, vol.1, Gallimard : Paris, p.103.

Elle martèle le décompte des morts de figures féminines : la très jeune fille sur son vélo, Marcelle, la pute dans la porcherie, le prêtre en tant qu'homme féminisé, et plus tard – bien plus tard parce qu'elle est si cruelle – Simone. Après Auschwitz, le camp de concentration est érotisé par l'homme d'esprit. Bataille a également publié un essai intime sur sa vie privée, dans lequel il décrit les origines probables des symboles rencontrés dans *Histoire de l'œil*. Le sentiment de l'angoisse de l'auteur ajoute également de la crédibilité à cette œuvre parmi les intellectuels : l'auteur y écrit son propre effroi, sa propre obsession, sa propre douleur, les principaux éléments qui font d'un artiste un héros. Les révélations que contient ce livre peuvent donc apparaître comme courageuses. Elles permettent aux intellectuels de percevoir Bataille, ainsi qu'eux-même à travers Bataille, comme ils l'entendent : et surtout pas comme des violeurs, mais comme des souffre-douleurs. Tout ceci est purement et simplement sentimental, mais la sentimentalité est bien cachée derrière tout un tas d'abstractions – des élucubrations sur la mort et le sexe sans jamais se pencher sur la réalité que ces deux concepts recouvrent. La position intellectuelle envers cet ouvrage est que Bataille a révélé un secret sexuel : le véritable lien entre le sexe et la mort. Parfois cette révélation est présentée comme ce qui fait la valeur de la pornographie haut-de-gamme. Mais en réalité, Bataille a camouflé bien plus de choses qu'il n'en a révélées. Il a camouflé la signification de la force lors du sexe. Il a camouflé le fait qu'il n'existe aucune conception masculine du sexe sans que la force n'en soit la dynamique fondamentale. Il a camouflé tout cela en romantisant la mort. La force ne représente rien lorsque ce sont les forces cosmiques qui s'exercent à travers l'homme lors du sexe. Il est gourde et pénible de réclamer que l'on prête attention à la force. Ce qui compte, c'est la poésie de la violence qui débouche sur la mort et qui procure l'extase. Le langage

stylise la violence et nie ce qu'elle représente pour les femmes, qui finissent effectivement par mourir parce que les hommes adhèrent à ce que Bataille énonce et rend beau : que la mort est le vilain secret du sexe. Parfois, la mort est réelle. Parfois, la mort renvoie à l'annihilation de la volonté des femmes. Les grands concepts – la mort, l'angoisse – camouflent la grande vérité : que la force conduit à la mort ; voilà ce que les hommes chérissent le plus profondément, le plus secrètement, dans le sexe. La mort n'est que l'idée derrière l'action.

Simone existe au sein d'une idéologie sexuelle masculine : elle est la pute sadique dont la sexualité est meurtrière et insatiable ; au bout du compte, elle est également l'exquise victime qui se révèle par l'annihilation, l'hommage tardif et logique de Bataille à la féminité suggéré par l'anatomie de Simone et par le fait qu'elle se fait baiser n'importe où, n'importe quand. Dans l'imaginaire masculin, elle est une figure stéréotypée : la femme sexuelle parce que sa sexualité, de par les valeurs et la violence qu'elle incarne, est masculine. Elle est l'idée que les hommes se font d'une femme débridée.

Lorsque Simone, Sir Edmond et le narrateur s'en vont sur un yacht avec l'équipage de "nègres", une image évoquée plus tôt dans le texte est mise en valeur et se voit attribuer une nouvelle signification : les orgasmes de Simone suite à la mort de Marcelle étaient

incomparablement plus violents qu'auparavant. Ces orgasmes étaient aussi différents des jouissances habituelles que, par exemple, le rire des nègres sauvages est différent de celui des Occidentaux. En effet, bien que les sauvages rient parfois aussi modérément que les Blancs, ils ont aussi des crises de rire durables au cours desquelles toutes les parties de

leur corps se libèrent avec violence, qui les font malgré eux tournoyer, battre l'air à toute volée avec les bras et secouer le ventre, le cou et la poitrine en gloussant avec un bruit terrible.<sup>44</sup>

Ces crises de rire sont mises en parallèle des violents orgasme de Simone. La fuite avec l'équipage de "nègres" promet bien plus que des expériences sexuelles sauvages. La promesse consiste en un usage de la force décuplé qui entraînera plus de mort et qui sera plus excitant à cause du symbolisme clair/foncé – suggéré, dans une histoire se déroulant entre personnages blan.ches, par le tableau que peignent Simone et Marcelle (Simone a les cheveux foncés, Marcelle les a blonds, Simone porte des bas noirs, Marcelle les a blancs, ainsi de suite) – tout cela jette les bases pour que se déroule la conquête. Dans une histoire se déroulant entre personnages blan.ches, Marcelle était la soumise pâle et fragile qui refusait d'accepter sa nature putassière, ce qui a encouragé Simone à exprimer la sienne. Dans une histoire se déroulant entre personnages blan.ches et dans un contexte de suprématie blanche, celui qui a la peau foncée est dangereux. Mais dans un contexte de suprématie blanche, c'est le/la blan.che qui gagne, tandis que le/la racisé.e est conquis.e : Simone est blanche, pas noire ; c'est elle qui l'emporte. L'enjeu d'une sexualité sauvage parmi un équipage racisé au service d'un aristocrate anglais fortuné offre un nouveau cadre à la conquête. La force, qui entraîne le sexe, qui entraîne inévitablement la mort, prend alors une nouvelle dimension ; elle ouvre de nouvelles possibilités, toujours plus sauvages, à l'esprit sexuel colonial. Dans la pornographie, la conquête – thème sous-jacent au viol et à la romance – est mise en scène jusqu'à plus soif et endosse

---

<sup>44</sup> Georges Bataille, 1970, *Histoire de l'œil* dans *Œuvres Complètes*, vol.1, Gallimard : Paris, p.49.

inévitablement une dimension raciste. La mort d'un.e membre de son propre groupe racisé n'est pas suffisant, et c'est ainsi que la romantisation de la mort qui camoufle la signification de la force permet la romantisation de la conquête et du meurtre raciste. La force, qui fut peut être un jour décriée par les intellectuels lorsqu'il s'agissait de la race, est aujourd'hui complètement infusée de signification sexuelle, ce qui lui permet de s'étendre à la race sans être remise en cause, ni être inquiétée. L'admission de la force dans le domaine sexuel permet son extension au domaine racial car les intellectuels jonglent avec des vérités sexuelles métaphysiques qui ne sont en rien impactées par la race et vis-à-vis desquelles la justice est inutile et ridicule. Une conscience qui ne ressent rien par rapport à la force qui s'exprime dans le sexe est inévitablement tout aussi insensible à la force raciste.

---

Et la cruauté [n'est plus que] l'application d'une idée.

Antonin Artaud, *Oeuvres Complètes, Préambule, vol.1*

La femme est faite pour céder à l'homme et pour  
supporter même son injustice.

Jean-Jacques Rousseau, *Émile*

Toutes les femmes qui copulent pour maintenir la  
paix dans le foyer sont victimes de viols. Toutes nos  
grands-mères qui "attendaient que ça passe" se sont  
en réalité faites prendre de force toute leur vie.

Suzanne Brøgger, *Deliver Us from Love*

L'image de la femme en tant que provocatrice sexuelle ou pute, si couramment présentée dans la pornographie comme principe fondamental du sexe, n'est pas vraiment une image largement partagée. C'est du moins le point de vue qui sera défendu ici. Au contraire, il est plus courant de se retrouver face à l'idée selon laquelle les femmes n'aiment pas le sexe ou qu'elles ont besoin de sexe. Trop de migraines au cours de trop nombreux siècles ont attaqué la crédibilité des pornographes et des philosophes du sexe partageant leurs idées. Oui, l'image de la provocatrice sexuelle peut renaître de ses cendres tel le phœnix mythique dans les affaires de viol. Elle peut apparaître magiquement dans les affaires d'inceste, lorsque la personne qui "en avait envie" est une fille prépubère. Pour les femmes, la résurgence soudaine de cette image qui se trouve utilisée contre elles est toujours incroyable et inexplicable, précisément parce que la plupart des femmes sont confrontées au pouvoir que véhicule cette image alors que ce sont elles qui ont été agressées physiquement et qu'elles se retrouvent ensuite accusées et condamnées. Avant que la femme ne soit agressée, cette image ne faisait que limiter sa vie : elle essaye sans cesse de conserver le statut de l'innocente, de celle qui n'est forcée à rien parce qu'elle n'a rien provoqué. Mais les limites imposées par cette image rendent la femme incapable de comprendre ou d'être consciente de ce qui lui arrive, car l'innocence passe par l'ignorance. Dès qu'elle se fait agresser, elle se fait également accuser, et cette image ne délimite plus seulement sa vie : elle la détermine toute entière. En effet, dans les affaires de viol ou d'inceste, comme dans celles de tabassage, la soi-disant victime est isolée des autres femmes par la mention de son attitude provocatrice, qui sert à expliquer le fait qu'elle ait subi une agression, et qui ne peut du coup pas être une agression puisqu'elle l'a provoquée. Il y a toujours ces milliards d'autres femmes qui n'ont pas été violées

ou tabassées à ce moment là par cet homme là. Elles ont été ignorées, ce qui prouve que la soi-disant victime est bien coupable. Quelque chose en elle a provoqué l'agression – en réalité, il s'agit de sa sexualité – et elle se retrouve à devoir convaincre des inconnu.es non seulement que tout ça s'est passé contre sa volonté mais aussi qu'elle n'y a pris aucun plaisir : une indignité qui dépasse l'entendement et presque toujours impossible dans le patriarcat. Elle ne peut pas comprendre à quoi elle s'attaque lorsqu'elle affirme qu'elle n'en avait pas envie. Elle s'attaque au monde entier façonné par les croyances masculines bien ancrées dans la réalité à propos de sa nature réelle, dont l'expression la plus pure se trouve dans la pornographie.

Pourtant, il y a une autre idée, plus proche de nous et donc plus superficielle, l'idée selon laquelle les femmes sont frigides, ou ont peu d'appétit sexuel, ou ne veulent pas de sexe, ou n'ont pas besoin de sexe. Il s'agit peut-être d'un aveu, plus ou moins pervers, que personne ne pourrait aimer et désirer ce que les hommes font subir aux femmes. Cette idée, également présentée comme une vérité universelle, semble aller à l'encontre de l'idée que les femmes sont des putes par nature, qu'elles en réclament toujours plus, en veulent toujours plus, en exigent toujours plus. Mais en fait, il s'agit d'une dualité parfaite. La pute provoque parce qu'elle veut être forcée (le sexe est intrinsèquement défini comme une conquête). Comment un individu peut-il obtenir du sexe de la part d'une femme en chair et en os alors qu'elle exprime si souvent de la réticence, du dégoût, de l'ennui, du refus, du mépris, ou un désir de reprendre ses études, en particulier si cette femme est l'épouse dudit individu, celle qui lui doit des droits conjugaux ? Il fait usage de la force. Le système est sans faille. La femme qui en a envie désire la force. Elle fait part de ce désir pour la force en y résistant, ce qui provoque la force qu'elle désire. La femme qui n'en a pas envie

doit être forcée. Dès que la femme qui n'en a pas envie a été forcée, elle devient impossible à distinguer de la femme qui y résistait parce qu'elle en avait envie. Le patriarcat est vertigineux dans sa circularité.

Kinsey est le philosophe du sexe qui a prétendu avoir quantifié, et donc correctement décrit, le comportement sexuel réel. Lui et ses partisans concluent que les femmes ont un faible appétit sexuel et que leurs personnalités, comportements et valeurs sont définies par des inhibitions sexuelles. L'idéologie sexuelle de Kinsey, reprise sans grande modification par ceux qui ont poursuivi son travail, utilisait l'idée selon laquelle les femmes ont un faible appétit sexuel pour justifier l'usage de la force à l'encontre de la femme qui n'en avait pas envie. Bien sûr, le recours à cette justification est inutile lorsque l'usage de la force s'impose parce qu'elle en a envie mais n'a pas la décence de le reconnaître et fait donc subir tout un tas de problèmes tragiques à l'homme qui l'a forcée car il n'était pas inhibé, lui, et qu'il a fait ce qui était naturel.

Kinsey fit le compte et la classification des actes sexuels, une technique qu'il décrivit comme « taxonomique, selon l'utilisation que les biologistes modernes font du terme... Le transfert d'un sujet d'étude entomologique à un sujet d'étude humain n'est pas illogique, car il s'agit du transfert d'une méthode qui peut s'appliquer à l'étude de n'importe quelle population, quelle que soit le domaine de recherche<sup>45</sup> ». Kinsey passa une bonne partie de sa vie de scientifique à récolter et classer des guêpes à galles, que les scientifiques masculins appellent « guêpes tueuses ». Il reprit les méthodes qu'il avait utilisées pour décrire les guêpes à galles et les appliqua à la

---

<sup>45</sup> Alfred C. Kinsey, Wardell B. Pomeroy, and Clyde E. Martin, *Sexual Behavior in the Human Male* (Philadelphia: W. B. Saunders Co., 1948), p. 9.

sexualité humaine. Kinsey affirma d'abord que sa méthode était scientifique et objective, sans aucun biais dû à des préjugés sociaux ou des jugements moraux : « C'est le minimum requis d'un étudiant qui mesure la longueur des ailes d'un insecte, qui consigne les modifications chimiques dans une éprouvette ou qui observe les couleurs des étoiles. Ce n'est pas trop demander que d'attendre le même genre d'objectivité de la part d'un étudiant du comportement humain<sup>46</sup> ». Le matériel scientifique récolté par Kinsey à propos des actes sexuel le fut lors d'entretiens. Lorsque sa capacité à reconnaître la vérité absolue concernant des actes sexuels au moyen de leur description verbale fut remise en cause, le scientifique objectif rétorqua : « On pourrait tout aussi bien demander à un négociant équestre comment il sait que le moment est venu de conclure une vente<sup>47\*</sup> ».

---

<sup>46</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Male*, pp. 41-42.

<sup>47</sup> Ibid., p. 43.

\* Les sources de Kinsey étaient en réalité bien plus fiables que ce qu'on aurait pu croire en lisant les différents tomes de son travail sur la sexualité humaine. Dans sa biographie, *Dr. Kinsey and the Institute for Sex Research* (New York: Harper & Row, Publishers, 1972), p. 122, Wardell B. Pomeroy, un disciple et collaborateur de Kinsey raconte sans ambages cette histoire : « Nous avons entendu parler, par Dr. Dickinson, d'un homme qui avait conservé un compte-rendu détaillé de toute une vie sexuelle. Lorsque nous avons récupéré le compte-rendu, après un long voyage en voiture, nous restèrent sans voix, nous qui avions déjà tout entendu. Cet homme avait eu des relations homosexuelles avec 600 garçons prépubères, des relations hétérosexuelles avec 200 filles prépubères, des relations sexuelles avec pénétration avec un nombre incalculables de personnes adultes des deux sexes, ainsi qu'avec des animaux de nombreuses espèces, et cet homme avait de surcroît eu recours à des techniques de masturbations élaborées. Il avait dessiné son arbre généalogique jusqu'à ses grands-parents et, parmi les trente-trois membres de sa famille, il avait eu des contacts sexuels avec dix-sept d'entre eux. Sa grand-mère fut la première avec qui il eut une relation sexuelle avec pénétration, et sa première expérience homosexuelle eut lieu avec son père. Si ça fait penser à *La Route au tabac* ou au *Petit Arpent du Bon Dieu*, j'ajouterai qu'il était diplômé de l'université et qu'il était un haut fonctionnaire. Partis de l'Indiana pour atteindre le Sud-Est,

Les deux volumes écrits par Kinsey et ses associés (*Le comportement sexuel de l'homme*, *Le comportement sexuel de la femme*) ainsi qu'un volume écrit par ses disciples sur la base des données qu'il avait récoltées (*Sex Offenders: An Analysis of Types*) classent tous les actes sexuels pratiqués par des personnes blanches. Kinsey fut largement critiqué parce que volume sur les femmes traitait exclusivement de femmes blanches, vivant pour la plupart en ville, et ayant reçu une bonne éducation. Mais en réalité, ces ouvrages traitent des insectes, des animaux et des hommes. Selon Arno Karlen, Kinsey

fit remarquer que ces paramètres étaient moins importants que s'il s'était agi des hommes, car il avait suffisamment de sujets féminins issus des classes pauvres pour montrer que l'éducation et l'implication des parents n'avaient que peu d'influence sur les femmes. Les différents degrés d'éducation et d'engagement des parents produisaient différents schémas d'agressivité et de contrôle chez les hommes, mais les filles [*sic*], quelque soit leur classe sociale, se voyaient inculquer le même genre de modération.<sup>48</sup>

---

chaque kilomètre nous semble avoir valu le coup après que nous ayons pu recueillir cette histoire extraordinaire.

« Lorsque nous l'avons rencontré, cet homme avait soixante-trois ans. Il était réservé, doux, effacé – quelqu'un d'accommodant. Il nous a fallu dix-sept heures pour récupérer son histoire, *qui nous a servie de base pour une bonne part du chapitre cinq dans le volume sur l'homme, à propos de la sexualité des enfants. Grâce au compte-rendu de cet homme, nous fûmes capables de récolter des données sur les comportements de nombreux enfants, ainsi que sur le comportement de notre sujet.* » [les italiques sont de moi]

<sup>48</sup> Arno Karlen, *Sexuality and Homosexuality* (New York: W. W. Norton & Co., 1971), p. 443.

Cela rappelle fortement l'attitude de Freud vis-à-vis de ce qu'il appelait « les servantes » : « Heureusement pour notre thérapie, nous avons tant appris des autres cas que nous pouvons raconter à ces personnes leurs propres histoires sans avoir à attendre leur contribution. Elles sont d'accord pour confirmer ce que nous leur disons, mais on ne peut rien apprendre d'elles<sup>49</sup> ». Les scientifiques semblent plus rigoureux et attentifs lorsqu'ils collectent des informations sur les insectes que lorsqu'ils le font sur les femmes, et Kinsey ne faisait pas exception. Sa curiosité pour les actes sexuels commis par la femelle humaine ne fut jamais aussi grande que celle qu'il avait pour la guêpe à galles. En ce qui concernait les humains, sa préoccupation principale résidait dans la répartition de classe entre hommes. Il trouva des schémas d'interaction sexuelle très différents selon que les hommes appartenaient à ce qu'il appelle « une classe basse » ou « une classe élevée ». Les données de Kinsey confirment que ces hommes avaient plus souvent des femmes pour partenaire. Donc, les comportements des femmes auraient dû également varier en fonction des différentes couches sociales. Ceci fut également confirmé par les données – les données concernant les hommes. Le positionnement de Kinsey vis-à-vis des femmes ne résiste même pas à l'examen de ses propres données.

Kinsey définit la réponse sexuelle comme un phénomène physiologique ayant lieu aussi bien chez les mâles que chez les femelles : « La meilleure comparaison que l'on puisse faire pour illustrer la réponse sexuelle réside dans la physiologie de la

---

<sup>49</sup> Sigmund Freud, *The Freud/Jung Letters: The Correspondence Between Sigmund Freud and C. G. Jung*, ed. William McGuire, trans. Ralph Manheim and R. F. C. Hull (Princeton, N. J.: Princeton University Press, 1974), p. 64.

colère<sup>50</sup> ». Il prétendit que les réponses physiologiques étaient identiques chez les mâles et les femelles, mais que les réponses psychologiques étaient complètement différentes. Il prétendit également que l'attitude des femelles vis-à-vis du sexe (le psychologique) étaient d'origine biologique, et là on en revient à l'arche de Noé. Il prétendit également, bien que personne ne sache si la sexualité des femelles est déterminée par les gènes transmis d'une génération à l'autre (il semblerait qu'il ait voulu dire par l'apprentissage), ou par un savant mélange de nature et de culture, qu'il faille contempler le comportement sexuel d'autres mammifères pour comprendre ce que le comportement sexuel humain devrait être – même s'il prétendait que sa méthode scientifique ne laissait pas de place au conditionnel. Kinsey était convaincu que les comportements sexuels des êtres humains auraient dû se calquer sur ceux des animaux, qui étaient naturels, mais il n'admit jamais qu'il s'agissait de son opinion. En tant que scientifique objectif, il pouvait avancer toutes les idées susmentionnées : sa position d'autorité interdisait toute remarque sur ses contradictions et confusions.

Dans *Sexual Behavior in the Human Male*, Kinsey affirme que l'orgasme masculin se produirait au moins une fois par jour si des restrictions sociales ne l'entravait pas. Dans ce qu'il appelle des « conditions optimales<sup>51</sup> », l'orgasme masculin se produirait même plus d'une fois par jour au cours de l'adolescence et au début de l'âge adulte. L'environnement hétérosexuel, les rites de la séduction, les vêtements provocateurs des femmes et les représentations des femmes dans les films, la publicité, la fiction, etc, suscitent constamment l'excitation : « Pour la plupart des

---

<sup>50</sup> Alfred C. Kinsey, Wardell B. Pomeroy, Clyde E. Martin, and Paul H. Gebhard, *Sexual Behavior in the Human Female* (Philadelphia: W. B. Saunders Co., 1953), p. 705.

<sup>51</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Male*, p. 205.

hommes, qu'ils soient célibataires ou mariés, il y a toujours des stimuli érotiques, et la réponse sexuelle est régulière et intense<sup>52</sup> ». Les hommes issus de la "classe basse" veulent et obtiennent des relations sexuelles avec pénétration. Les hommes issus de la "classe haute", qui se voient refuser ce qu'ils veulent vraiment (le coït), doivent se rabattre sur des substituts. Cela explique l'engagement (relatif, par rapport aux autres hommes) des hommes issus de la "classe haute" par rapport à ce que les femmes considèrent être "faire l'amour" – les baisers, le cunnilingus, les caresses, etc :

Le fait que les hommes issus de la classe haute sont incapables d'obtenir ce qu'ils désirent dans les relations socio-sexuelles [Kinsey arrive à cette conclusion parce qu'il constate que ces hommes ont moins de rapports sexuels avec pénétration aussi bien avant le mariage que lors de leurs relations extraconjugales] fournirait une explication psychologique à leur grande réponse érotique vis-à-vis de tous les stimuli *qui ne relèvent pas du coït*. Le fait que les hommes issus de la classe basse obtiennent presque autant de relations avec pénétration qu'ils le désirent les rendraient moins sensibles à tous les stimuli autres que le coït.<sup>53</sup> [les italiques sont de moi]

Kinsey qualifie ensuite le comportement de l'homme issu de la classe basse pendant la pénétration de "liberté sexuelle". Les critères que Kinsey utilise pour déterminer la liberté sexuelle sont la quantité de relations sexuelles avec pénétration ainsi que le degré de promiscuité (le nombre de partenaires). Kinsey reprend

---

<sup>52</sup> Ibid., p. 217.

<sup>53</sup> Ibid., p. 363.

constamment l'idée selon laquelle « les fréquences moyennes de satisfaction sexuelle concernant le mâle humain sont largement en-dessous de celles que l'on trouve normalement chez d'autres animaux anthropoïdes et qui constitueraient également la norme pour l'animal humain si son activité sexuelle ne souffrait d'aucune restriction<sup>54</sup> ». Les mots que Kinsey choisit pour parler de l'authentique sexualité masculine sont sans équivoque – il s'agit de ses propres spéculations, qui n'ont rien à voir avec son but affiché de décrire objectivement, de chiffrer et de classer les actes sexuels :

Il ne semble faire aucun doute que le mâle humain passerait facilement d'un.e partenaire sexuel.le à un.e autre tout au long de sa vie si aucune restriction sociale ne s'imposait à lui. C'est ce que nous montre partout l'histoire des mâles humains libérés de leurs chaînes.<sup>55</sup>

Kinsey estime que les femmes sont responsables des restrictions sociales contre-nature qui s'abattent sur les hommes. Il blâme les assistantes sociales, les femmes qui siègent aux commissions des libertés conditionnelles, les mères, les institutrices, qui selon lui ont la main sur « les codes moraux, les horaires accordés à l'éducation sexuelle, les campagnes pour le maintien de l'ordre public et les programmes pour combattre la délinquance juvénile. Il est évidemment impossible », affirme-t-il, « que la majorité de ces femmes comprennent le problème auquel le garçon est confronté lorsqu'il est constamment excité et régulièrement en proie à ses réactions biologiques normales<sup>56</sup> ».

---

<sup>54</sup> Ibid., p. 468.

<sup>55</sup> Ibid., p. 589.

<sup>56</sup> Ibid., p. 223.

Kinsey avait un mépris particulier pour les attitudes des femmes de la "classe haute". Ce qui l'offensait le plus, c'était les femmes de la "classe haute" qui ne comprenaient pas (ne cautionnaient et ne défendaient pas) le besoin impérieux des hommes à obtenir des relations sexuelles avec pénétration. Il assura que les inhibitions des femmes de la "classe haute" étaient sans commune mesure. Pour prouver cette affirmation, il avançait qu'un grand nombre d'entre elles avaient refusé le coït dès le début du mariage et qu'elles s'étaient par la suite enlisées dans leur apathie. Certaines s'étaient même plaintes des nouvelles techniques que leurs maris avaient testées sur elles et « accusaient leurs maris d'être obscènes, lubriques, de manquer de considération ; pour résumer, d'être des pervers sexuels. De nombreux divorces amènent les femmes à refuser certaines pratiques relevant du coït alors que ces pratiques semblent être la norme du comportement humain [masculin]<sup>57</sup> ». Pour Kinsey, ces données ne disent rien de la sexualité masculine en tant que telle ; seulement que les femmes bousillent constamment les hommes en s'opposant à leur plaisir sexuel. Kinsey, qui lors de ses recherches objectives et détaillées n'a pas trouvé la moindre trace de viol conjugal ou de tabassage d'épouse, a pourtant relevé « plusieurs cas où des épouses ont assassiné leur mari car ils insistaient pour avoir des contacts sexuels de la bouche sur les parties génitales<sup>58</sup> ». Dire qu'ils "insistaient" pourrait être considéré comme un euphémisme. Lors de ses recherches, il trouva également, et en fut profondément écœuré, que des divorces avaient été accordés à cause de « la fréquence des rapports sexuels avec pénétration que le mari réclamait<sup>59</sup> ». Même le mot "réclamer" pourrait être considéré comme un

---

<sup>57</sup> Ibid., p. 545.

<sup>58</sup> Ibid., p. 578.

<sup>59</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Female*, p. 369.

euphémisme. Les divorces accordés aux femmes parce qu'elles objectaient à l'usage sexuel auquel leur mari voulait les soumettre apparaissaient à Kinsey comme des collusions entre les femme et la loi, les deux forces sociales responsables des restrictions sexuelles imposées aux hommes. Il ne conçoit le refus que comme la marque d'une inhibition sexuelle, d'un moralisme, ou d'une frigidity chez la femme. Il méprise la définition freudienne de l'inhibition sexuelle tout en prétendant que la femme est inhibée sexuellement. Pour Kinsey, l'inhibition n'est rien d'autre que le fait de refuser quelque chose, quelle qu'en soit la raison. Il entreprit de détruire le concept de sublimation élaboré par Freud en faisant remarquer que les histoires sexuelles des artistes hommes confirmaient qu'ils n'étaient pas inactifs sur le plan sexuel, et que la sublimation sexuelle – autrement appelée inhibition ou répression – ne pouvait pas être démontrée en s'appuyant sur les femmes car ce concept ne prend pas en compte « le grand nombre de femmes relativement insensibles qui, de base, n'ont jamais eu une énergie sexuelle assez grande pour être détournée vers d'autres projets<sup>60</sup> ». Selon Kinsey, la psychothérapie est gâchée lorsqu'elle est utilisée auprès de personnes ayant un faible appétit sexuel, et la plupart des femmes sont sexuellement apathiques : « Mais cette absence d'activité sexuelle n'est pas plus de la sublimation [ou de la répression, ou de l'inhibition, Kinsey utilisant ces mots de manière interchangeable] de l'appétit sexuel que la cécité et la surdité ou d'autres déficiences physiques ne sont des sublimations de ces capacités<sup>61</sup> ». Malgré le faible appétit sexuel de la femme, son moralisme consécutif, son inhibition sexuelle qui veut ici dire qu'elle refuse de se rendre sexuellement accessible, « nous ne trouvons pas de preuve... que l'individue, une fois débarrassée de

---

<sup>60</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Male*, p. 207.

<sup>61</sup> Ibid., p. 209.

ses inhibitions, serait incapable de fournir une réponse sexuelle<sup>62</sup> ». Il lui suffit de dire oui. Et dans le système de Kinsey, la soumission mutique passerait également pour une "réponse" car

[o]n ne saurait répéter trop souvent que l'orgasme ne peut pas être le seul critère pour établir le degré de satisfaction qu'une femme peut tirer de l'activité sexuelle. Une femme peut prendre un immense plaisir dans l'excitation sexuelle sans que cela ne se finisse sur un orgasme, ainsi que dans les aspects sociaux de la relation sexuelle. Qu'elle atteigne ou non l'orgasme, plus d'une femme tire sa satisfaction dans la certitude que son mari ou n'importe quel autre partenaire sexuel a prit plaisir au contact sexuel, et dans la constatation qu'elle a contribué au plaisir de l'homme.<sup>63</sup>

Dans le même temps, et sans surprise, « [i]l est inconcevable que les hommes n'atteignant pas l'orgasme poursuivent le coït marital pendant quelque durée que ce soit<sup>64</sup> ».

Dans la relation sexuelle conventionnelle à laquelle la femme ne participe pas pour son propre profit sexuel mais pour celui de l'homme et où son obéissance est récompensée socialement, le rôle des femmes tel que le décrit Kinsey est clairement énoncé en ces mots : dans ces circonstances, il est « impossible d'établir une limite entre la prostitution commerciale la plus flagrante et les relations banales entre mari

---

<sup>62</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Female*, p. 374.

<sup>63</sup> Ibid., p. 371.

<sup>64</sup> Ibid.

et épouse<sup>65</sup> ». La similarité fondamentale entre l'épouse et la pute (Kinsey reprend à son compte que "toutes les femmes sont des putes") est la position qu'adopte Kinsey pour ensuite défendre que la prostitution en tant qu'institution doit être acceptée parce que les hommes ont besoin de satisfaction sexuelle illimitée, ce que l'épouse ne fournit pas parce qu'elle a un faible appétit sexuel et qu'elle est inhibée mais qu'elle serait en mesure de fournir, malgré son faible appétit sexuel, si elle n'était pas inhibée. L'épouse et la pute servent à la même chose. Cette chose est l'expression sexuelle des hommes – le plus souvent au moyen de la pénétration si l'homme n'est pas frustré par l'insubordination de la femme. Tel que le décrit Kinsey, l'essence, la quasi intégralité de la sexualité humaine naturelle, se résume à l'utilisation des femmes par l'homme pour sa propre satisfaction génitale, et ce quel que soit le statut des dites femmes. Le soi-disant faible appétit sexuel de la femme justifie l'usage qui est fait d'elle sans jamais avoir à se soucier qu'elle soit également satisfaite, et sans jamais faire cas de son intégrité sexuelle, qui n'existe tout simplement pas dans le système patriarcal porté par Kinsey. Le moindre refus que pourrait exprimer la femme vis-à-vis des exigences sexuelles masculines est la preuve de son inhibition ou de son incapacité. La femme sexuellement naturelle ne dirait jamais non, précisément parce que sa nature sexuelle est apathique. Si elle fait preuve d'une grande aversion sexuelle – par exemple, si elle n'apprécie pas le sexe parce que cela n'a aucun sens pour elle et qu'elle n'y prend aucun plaisir – alors elle est, par définition, inhibée. L'épouse et la pute ont la même fonction, et elle est ainsi clairement définie : être au service de l'homme au moyen du sexe. Inutile de dire que le viol n'existe pas vraiment dans le système de Kinsey, sauf en tant que construction sociale répressive par laquelle les femmes hantent et punissent et

<sup>65</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Male*, p. 595.

limitent les hommes. Tout ce qui empêche les hommes d'utiliser les femmes comme ils l'entendent – la loi, le refus personnel ou la résistance – est présenté comme un moralisme féminin, de la répression sexuelle ou une restriction sociale qui ignore ou va à l'encontre de la nature sexuelle masculine, nature qui peut se résumer à "prendre et utiliser comme bon me semble". Le fondement de la philosophie de Kinsey est qu'il n'y a aucune raison valable pour empêcher les hommes : les empêcher d'obtenir auprès des femmes, et n'importe quand, des relations sexuelles avec pénétration. Il fait preuve d'un grand sens tragique lorsque des restrictions sociales inutiles (toutes les restrictions sociales en fait) empiètent sur la nature sexuelle des hommes : « Les activités sexuelles provoquent rarement des blessures physiques, mais les désaccords sur ce que signifie le comportement sexuel peut donner lieu à des conflits de personnalité, une perte du statut social, un emprisonnement, un déshonneur et la perte de soi-même<sup>66</sup> ». C'est l'homme qui devient la victime : lui qui ressent des conflits de personnalité, lui qui perd son statut social, lui qui va en prison, lui qui subit le déshonneur et parfois lui qui se fait tuer pour avoir violé. Selon Kinsey, le viol, en supposant qu'il existe (le plus souvent de manière illusoire), ne se produirait pas si les femmes obéissaient, ce qu'elles feraient si elles n'étaient pas tordues. C'est la femme qui refuse puis qui accuse, détruisant ainsi l'homme naturel qui voulait simplement fonctionner en harmonie avec sa sexualité authentique.

Dans le système de Kinsey, les accusations de viol sont presque toujours fausses, résultant de l'hystérie féminine, pas des agressions commises par les hommes. Puisqu'il est incapable d'envisager une volonté sexuelle féminine qui contredise l'homme et qui ne soit pas tordue, il ne peut comprendre ce que

---

<sup>66</sup> Ibid., pp. 385-86.

signifient les abus sexuels sur enfants, que ce soit pour les enfants elleux-mêmes ou pour les femmes – il pense seulement que l'hystérie des femmes frappe une fois de plus pour punir les hommes :

De nombreuses petites filles reprennent à leur compte l'hystérie publique à l'idée "d'être touchée" par une personne [*sic*] inconnue ; et plus d'une enfant, qui n'a pas la moindre idée de comment se passe le coït, prend l'affection et les simples caresses prodiguées par n'importe qui d'autre que ses parents comme des tentatives de viol. En conséquence, de nombreux hommes âgés purgent des peines dans des prisons pour avoir essayé de s'adonner à une activité sexuelle qui, à leur âge, ne les intéresserait pas vraiment, et dont la plupart d'entre eux sont évidemment incapables.<sup>67</sup>

Kinsey n'avait aucun intérêt à se pencher sur et documenter les violences faites aux enfants parce qu'aucun acte sexuel que désire l'homme ne saurait être violent lorsque l'homme est correctement comblé. Il ne pouvait comprendre toute la panoplie de violences sexuelles dirigée contre les filles parce qu'il n'envisageait aucunement la possibilité d'un consentement explicite pour les femmes et les filles, quelque soit leur âge. L'homme était toujours la victime du refus ou de l'antagonisme des femmes. Le refus ou l'antagonisme n'était jamais justifié.

De plus, Kinsey voyait le viol comme un stratagème que les femmes concoctaient pour camoufler leur participation pendant le sexe :

---

<sup>67</sup> Ibid., p. 238.

Chez le babouin comme chez le singe rhésus, on a remarqué que les femelles qui sollicitent de nouveaux partenaires sexuels emploient des stratagèmes très humains pour échapper à la colère de leurs partenaires d'alors. Lorsque les partenaires découvrent la femelle en plein coït avec d'autres mâles, ou qu'ils sont sur le point de les découvrir, les femelles auront tendance à mettre fin à l'acte sexuel et à attaquer leur nouveau partenaire masculin. Une large proportion des affaires de "viol" chez les humains sur lesquelles nous avons pu nous pencher se déroulent en réalité selon ce même modèle.<sup>68</sup>

Lorsque la femelle ne crie pas "Au viol !" pour amadouer le babouin en colère, elle le fait pour se sortir d'une mauvaise passe auprès de ses parents. Dans *Sex Offenders*, les disciples de Kinsey se remémorent la connaissance intime qu'il avait de l'origine du viol :

Comme Dr. Kinsey le disait souvent, la différence entre « avoir passé un bon moment » et « s'être faite violée » dépendait de si les parents de la fille [*sic*] étaient réveillés ou pas lorsqu'elle rentrait enfin à la maison.<sup>69</sup>

Dans l'ensemble, Kinsey pensait que le coït se transformait en viol à cause de la valorisation sociale du coït – et en particulier

---

<sup>68</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Female*, p. 410.

<sup>69</sup> Paul H. Gebhard, John H. Gagnon, Wardell B. Pomeroy, and Cornelia V. Christenson, *Sex Offenders: An Analysis of Types* (New York: Harper & Row, Publishers, and Paul B. Hoeber, 1965), p. 178.

à cause de l'attitude des femmes vis-à-vis d'un acte qui reste le même, qu'on l'appelle coït ou viol. Cela veut dire que le coït, tel qu'il est pratiqué, n'est pas une forme de viol, mais bien que le viol est une représentation erronée du coït. Kinsey n'accordait aucune importance aux torts fait aux femmes :

Les désagréments qui se produisent parfois après le coït ne sont que rarement liés au coït lui-même, ni même à son dénouement physique. Une grossesse non désirée occasionnelle, une occurrence rare de maladie vénérienne ou un cas très rare de blessure physique en sont à peu près les seuls effets physiques indésirables.<sup>70</sup>

Les atteintes de quelque nature que ce soit, comme le viol, ne sont que le fruit de l'imagination féminine. Qui pourrait comparer l'embarras d'une grossesse non désirée (en particulier du temps de Kinsey, où la contraception se trouvait sur le marché noir et où l'avortement était illégal), ou celui des maladies vénériennes (largement non diagnostiquées chez les femmes et les filles du temps de Kinsey, ce qui les rendaient invalidantes), ou les corps mutilés et tabassés des femmes violentées ou violées (que Kinsey n'a jamais découverts, malgré ses méthodes objectives et ses milliers d'entretiens) à la situation tragique des hommes qui sont dérangés ou emprisonnés ou même tués pour avoir simplement fait usage de leur capacité sexuelle naturelle ? Les atteintes infligées aux femmes ne signifient réellement quelque chose que si l'intégrité corporelle des femmes est un fondement du système sexuel. Dans le cas contraire, la femme n'existe que pour être utilisée et toutes les atteintes qui pourraient résulter de son utilisation sont toujours secondaires,

<sup>70</sup> Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Female*, p. 320.

presque toujours de sa faute à elle, et n'appellent aucun abatement, aucune rage, ni même une remise en question. Lorsqu'une femme est morte, il est plus facile de reconnaître le tort qui lui a été infligé, et même qu'elle a réellement été forcée ; mais s'il n'y a pas eu mort, toutes les atteintes, comme la force, sont difficiles à prouver et leur importance n'est presque jamais perçue.

Dans *Sex Offenders*, qui se donne pour objectif de recenser et de classer les actes commis par les délinquants sexuels, ces valeurs sont reprises. Les auteurices établissent une séparation entre l'homme normal qui impose un acte sexuel à autrui – comme un baiser par exemple – et le délinquant sexuel, en invoquant la condamnation en justice ; « Dès qu'il y a eu condamnation, le cas ne peut plus être considéré comme trivial, même si les faits l'ont peut-être été<sup>71</sup> ». *Sex Offenders* est la grande et terrible histoire des hommes qui souffrent d'être emprisonnés pour avoir violé des tabous insignifiants – comme tous les hommes, sauf qu'eux se sont fait pincer. Les grands sujets de cet ouvrage sont la duplicité et l'hystérie des femmes ainsi que la cruauté de la loi. L'histoire est presque entièrement racontée du point de vue du délinquant sexuel, à la différence près que sa voix est confortée par l'autorité des scientifiques objectives qui exposent son cas, sa détresse, son dilemme. Puisque, dans les affaires de viol où l'homme a été reconnu coupable, l'usage de la force est par définition établi, cela entraîne inévitablement une certaine prise en compte de la réalité de la force dans la catégorie des « agresseurs hétérosexuels à l'encontre d'adultes », qui désigne grosso modo les hommes qui violent des femmes adultes :

Les agresseurs hétérosexuels à l'encontre d'adultes  
sont très au courant du scepticisme public à propos

---

<sup>71</sup> Gebhard et al., *Sex Offenders*, p. 6.

du viol, et ils mettent à profit ce scepticisme lorsqu'ils donnent leur version des faits. Peut-être plus que dans n'importe quel autre groupe, ils expliquent leurs actions de manière plausible pour prouver leur innocence ; et lorsque nous nous entretenons avec eux, nous sommes assez facilement persuadés de la véracité de leurs histoires. Plus tard, lorsque nous nous plongeons dans les dossiers officiels, nous nous apercevons souvent que la femme prétendument consentante a dû se faire poser cinq points de suture à la lèvre.<sup>72</sup>

Cette liberté – le crédit accordé aux cinq points de suture – s'avère être l'exception plutôt que la règle. La plupart du temps, selon les scientifiques, la lèvre cherchait les ennuis. En ayant recours au sophisme et à la sournoiserie, les scientifiques nient la réalité de la force dans presque tous les crimes.

Le premier moyen qu'elles emploient pour nier la force réside dans la méthodologie avec laquelle elles ont conduit l'étude. L'homme normal, selon *Sex Offenders*, impose couramment des actes sexuels aux femmes. Pour apparaître comme un délinquant, encore faut-il qu'il soit condamné. Un homme condamné pour cambriolage mais qui avait l'intention de commettre un viol est également inclus dans l'étude ; quelqu'un qui a réellement commis un viol mais qui n'a pas été condamné en est exclu. En soi, c'est regrettable, « mais c'est le prix que nous devons payer, heureusement très rarement, pour aboutir à une définition valable de l'agression sexuelle<sup>73</sup> ». L'idée qui sous-tend cette affirmation est que les violeurs jamais condamnés sont chose rare. La priorité est donnée non pas à la mesure du nombre

---

<sup>72</sup> Ibid., p. 178.

<sup>73</sup> Ibid., p. 9.

de viols ayant vraiment lieu mais à l'obtention « [d']une définition valable de l'agression sexuelle ».

Le sophisme auquel les scientifiques ont recours pour décrire ou déterminer l'usage de la force lors des actes sexuels commis par un homme condamné pour agression sexuelle est particulièrement évident lors de leur tentatives pour catégoriser les actes imposés aux enfants et aux mineures. « Les enfants » renvoient ici aux filles de moins de douze ans, pas aux filles des hommes condamnés. « Les mineures » renvoient aux filles entre douze et quinze ans, pas aux filles des hommes condamnés. Les « délinquants hétérosexuels » n'ont pas fait usage de la force ; les « agresseurs hétérosexuels » si.

Pour décrire les actes sexuels imposés aux enfants, les scientifiques ont eu du mal à construire deux catégories, une où la force avait été employée et l'autre où la force ne l'avait pas été :

La force va de la violence absolue jusqu'à, disons, tenir une enfant par le poignet ; la menace va de la menace verbale spécifique ou le fait de brandir une arme, jusqu'aux sous-entendus les plus subtils. Toutes les relations entre une enfant et un adulte comportent, en arrière-plan, une forme de contrainte ; l'écart inévitable de force physique et de statut social est un facteur omniprésent. Un homme, même s'il est inconnu, se trouve dans une position dominante autoritaire. Même s'il nous était manifestement impossible de prendre en compte ces formes plus diffuses (mais néanmoins efficaces) de force et de menace, nous avons tout de même été capables d'exclure de la catégorie "délinquants hétérosexuels à l'encontre d'enfants" tous les hommes nous ayant affirmé avoir eu recours à la

force ou aux menaces ainsi que ceux dont les dossiers en faisait état.<sup>74</sup>

Cette description de la force masculine, bien qu'elle omette d'inclure le pouvoir direct des hommes et des garçons sur les femmes et les filles, est excellente parce qu'elle rend parfaitement compte à la fois de la brutalité et de la subtilité de cette force. Que, sur la base de cette définition, les scientifiques aient réussi à isoler une catégorie d'hommes délinquants qui s'en seraient pris à des filles de moins de douze ans sans avoir recours à la force est tout à fait remarquable. Les informations sur lesquelles les scientifiques ont fondé l'existence de cette extraordinaire catégorie proviennent des délinquants eux-mêmes ou des dossiers judiciaires. Dans les affaires d'agressions sexuelles, les enfants ne sont pas représentés par leur propre avocat et les normes pour recueillir et enregistrer le témoignage des enfants sont très élastiques. Lorsque l'on parle des agressions sexuelles commises sur des enfants, le plus important n'est pas, comme cela est dit plus haut, le genre ou l'intensité de la force utilisée mais bien le fait que la force est implicite pour toutes les raisons articulées dans la description fournie ci-dessus. Quoi qu'il en soit, les scientifiques ne se sont pas sentis dans l'obligation de recueillir les témoignages des enfants victimes pour déterminer si la force, quelle que soit sa forme, avait été utilisée à leur rencontre. L'invisibilisation des victimes est construite au moyen des données utilisées et des sources à l'origine de ces données. Aucun effort n'est fait pour définir les circonstances dans lesquelles la force serait absente. L'objectif des scientifiques, leur obligation sexuelle, ici, est de créer une catégorie dans laquelle les filles de moins de douze ans font plaisir à l'homme sans qu'il n'ait à faire usage de la force. Le problème n'est pas de savoir si ce

---

<sup>74</sup> Ibid., p. 54.

plaisir prend la forme d'un rapport avec pénétration ; mais plutôt de savoir si ce plaisir est de nature sexuel, ce qui instaurerait pour l'homme une opportunité sexuelle viable vis-à-vis de la fille. La catégorie des « délinquants sexuels » – qui défie autant le bon sens que la description de la force existant entre un homme adulte et une enfant – sert de fondement à la croyance qu'un homme adulte peut, dans des conditions que seules les auteurices de *Sex Offenders* connaissent, faire usage d'une enfant de moins de douze ans sans avoir recours à la force.

La philosophie qui permet l'invisibilisation de la victime et qui met l'accent sur l'exactitude des données et des catégories auxquelles parvient le scientifique objectif est expliquée de manière plus détaillée dans le passage sur les « délinquants hétérosexuels à l'encontre des mineures ». Cette catégorie, telle qu'elle est définie, laisse entendre que l'acte sexuel a été commis sans recours à la force. L'usage de la force, ou plutôt son absence, est soi-disant facile à déterminer parce que les filles entre douze et quinze ans sont perçues comme possédant les caractéristiques sexuelles et les connaissances d'une femme adulte bien informée. Ces filles « sont suffisamment développées physiquement et suffisamment au courant des normes sociales pour qu'un homme doive recourir à une force considérable ou à la menace la plus extrême si elle s'oppose au contact sexuel<sup>75</sup> ». La fille est présumée connaître les intentions sexuelles des hommes. Elle sait aussi « que si elle repousse une proposition sexuelle, la société prendra sa défense<sup>76</sup> ». À moins qu'une force considérable ne soit utilisée contre elle, on part du principe qu'elle a consenti. En fait, si la fille n'en ressort pas couverte de bleus et mutilée, c'est qu'il n'y a pas eu recours à la force. Toutes les données concernant les atteintes qui lui sont portées, souvenez-vous, passent d'abord soit

---

<sup>75</sup> Ibid., pp. 84-85.

<sup>76</sup> Ibid., p. 85.

par le filtre du système judiciaire, soit proviennent directement du délinquant. Pour les scientifiques, cela ne lui porte pas préjudice parce que la société prendra sa défense ; le seul à souffrir d'un préjudice est l'homme. La preuve de la complicité et du consentement de la fille est déduite de la plainte déposée auprès de la police : « Qui a signalé le comportement sexuel aux autorités ? La fille le fait rarement elle-même. D'habitude, la situation est découverte par des ami.es ou des membres de la famille qui font ensuite le signalement. La mère suspicieuse et la copine bavarde sont le plus souvent à l'origine de la descente aux enfers du délinquant<sup>77</sup> ». La figure tragique est ici celle de l'homme. Il subit une « descente aux enfers ». Les femmes et les filles responsables de cette « descente aux enfers » ne sont que des mères pudibondes et intrusives ou des amies jacassières – des empêcheuses de tourner en rond devant l'éternel qui bavent à la police. Rien ne laisse penser que les scientifiques objecti.ves aient cherché à comprendre la fille, bouleversée et désorientée, incapable d'expliquer l'agression qu'elle avait subie, cherchant de l'aide, ou craquant sous l'effet du stress. Parce que les scientifiques objecti.ves la perçoivent comme une femme adulte, bien qu'elle soit socialement une enfant et bien que les femmes et les filles soient toutes maintenues dans une ignorance du sexe et des objectifs génitaux des hommes, elle n'a pas fait l'objet d'une utilisation inappropriée car l'utilisation inappropriée est impossible lorsqu'une femme ou une fille sexuellement viable est utilisée par un homme dans l'exercice naturel de ses fonctions sexuelles. La fille entre douze et quinze ans est donc présumée avoir consenti pleinement et en toute connaissance de cause à l'acte sexuel, après quoi sa mère ou une autre figure féminine encombrante s'immisce dans l'affaire et provoque la « descente aux enfers » d'un homme sans reproche.

---

<sup>77</sup> Ibid., p. 101.

Après s'être rendu compte du grand nombre de filles entre douze et quinze ans qui subissent deux agressions sexuelles ou plus, les scientifiques ont tout de même été en mesure d'instaurer une catégorie nommée « délinquants hétérosexuels », ce qui veut dire qu'il n'y a eu aucun recours à la force, ce qui veut dire que ces hommes ont été condamnés pour avoir eu une relation sexuelle avec une fille consentante – voire même pour s'être simplement trouvés dans les parages :

Au début, on se demande pourquoi des filles entre douze et quinze ans attirent autant l'attention de tous ces hommes, mais il y a une explication très simple : lorsque la société apprend qu'une jeune fille a eu une relation sexuelle de quelque nature que ce soit avec un homme adulte, ce n'est pas seulement cet homme-là, mais bien tous les autres hommes adultes se trouvant dans un rayon de trente mètres, qui sont susceptibles de poursuites. Dans le cas où des associés auraient participé à l'infraction, il n'y en a généralement un seul, quelques fois deux, et très rarement trois ou plus. La "queue leu leu" traditionnelle ou "gang-bang" n'est pas une configuration que l'on retrouve habituellement dans les cas de délinquants s'en prenant à des mineures, mais il semble que les rendez-vous amoureux se passent souvent entre deux couples et que les hommes partent chasser les filles en binôme.<sup>78</sup>

Des criminels, condamnés pour des faits précis à l'encontre de filles entre douze et quinze ans, sont considérés par les scientifiques objectives comme étant tout à fait sains et

---

<sup>78</sup> Ibid.

entretenant d'excellentes relations familiales : mais là encore, personne ne les accusait d'avoir agressé leurs propres parents. Les scientifiques sont, bien évidemment, des experts de la santé ; et le comportement des hommes adultes qui partent chasser les filles entre douze et quinze ans est tout aussi sain que celui des hommes adultes qui partent chasser les femmes. Si le sexe n'est rien d'autre que de la chasse, et que le sexe est la santé, alors la chasse est la santé. Le problème n'est pas que les hommes agressent une femme ou une fille, mais que la société – qui, selon Kinsey, est contrôlée par les femmes sexuellement apathiques ou inhibées – fasse la liste de tous les hommes qui se trouvaient dans un rayon de trente mètres après qu'une fille entre douze et quinze ans ait été utilisée sexuellement. Pour les scientifiques, deux hommes adultes ou plus, se mettant en chasse d'une fille entre douze et quinze ans, n'est pas un exemple de recours à la force. Mais, dans ce cas, qu'est-ce qui peut bien caractériser l'usage de la force contre une fille de douze à quinze ans ? Les scientifiques disposent d'une catégorie, « agresseurs hétérosexuels à l'encontre de mineures », où l'usage de la force est reconnu en tant que tel, même par les auteurices assez bouchées de *Sex Offenders*. Là, le calvaire du pauvre homme est toujours le point central de l'attention :

Lorsqu'il se rend compte, trop tard, que ce qu'il avait pris pour des encouragements n'en était en réalité pas, l'homme se trouve dans une situation extrêmement dangereuse s'il tente, par la force physique, de retenir une fille effrayée pour la calmer et lui présenter ses excuses. Une inculpation pour agression dans l'intention de violer ne requiert que très peu de contacts physiques, et les juges et les jurés peuvent se montrer cyniques envers l'homme qui

dément toute intention de violer. Les hommes, sachant comme ils sont, s'empresent d'imaginer le pire vis-à-vis d'un autre homme accusé de délit sexuel.<sup>79</sup>

L'autorité du scientifique, qui n'est rien d'autre que l'autorité de l'homme, se trouve à l'origine de cette pirouette. Tout d'un coup, l'homme, qui admet sa propre envie de violer, attribuera à d'autres hommes la même envie, possiblement sans preuve. L'homme, condamné pour avoir fait usage de la force (ce qui laisse déjà sans voix), essayait en fait peut-être de reconforter une femme ou une fille hystérique qu'il avait innocemment mal comprise – certainement parce que le comportement provocateur des femmes et des filles est si trompeur. Le recours à la figure du juge ou du juré (une manœuvre nécessaire, étant donné qu'il est difficile de rendre la femme directement responsable alors qu'elle n'a pas le droit de siéger dans un jury ni de porter la robe ; les femmes ont été systématiquement exclues des jurys jusqu'à récemment ; les femmes sont, encore aujourd'hui, systématiquement exclues du système judiciaire) sert à construire, par opposition, l'innocence naturelle de l'homme dont l'usage de la force s'est avéré tellement atroce qu'il fut non seulement condamné pour agression sexuelle mais, en plus, que les auteurices de *Sex Offenders* durent inventer une catégorie juste pour lui où le recours à la force était le paramètre discriminant.

Inutile de le préciser, si certaines personnes sont capables de camoufler le fait que des hommes adultes ont recours à la force contre des filles de douze à quinze ans, il est hautement improbable que l'on considère la force utilisée par des hommes adultes contre des femmes adultes comme un problème urgent.

---

<sup>79</sup> Ibid., p. 156.

Dans la catégorie « délinquants hétérosexuels à l'encontre d'adultes », le recours à la force est, par définition, exclu. Il s'agit d'une catégorie tout à fait remarquable car les scientifiques concluent que les hommes appartenant à cette catégorie ont été condamné pour avoir copulé avec des femmes consentantes – il s'agit, selon leur définition, de femmes et de filles de plus de quinze ans. Cette conclusion, pour les scientifiques, va de soi car trois-quart des femmes et des filles agressées étaient amies avec le délinquant et que l'acte sexuel s'est déroulé à la maison.

D'après les scientifiques, concernant la catégorie des « délinquants hétérosexuels à l'encontre d'adultes », seules 16 des 183 femmes et filles ont résisté pendant l'acte sexuel, mais même lorsqu'elle résiste « sa résistance à elle et sa persévérance à lui ne vont pas plus loin que la joute habituelle de l'homme contre la femme. Il n'y eu ni menace ni violence. Nous incluons quelques cas où la femme n'a absolument pas consenti, mais où la force et la contrainte étaient formellement absentes<sup>80</sup> ». Lorsqu'il n'y avait pas de consentement, mais qu'il n'y avait pas non plus usage de la force ou de la contrainte, c'est que les hommes ont eu recours à « la surprise ou la ruse<sup>81</sup> ». Ceci est illustré par l'exemple d'un homme qui, alors qu'il était saoul, a surpris une fille [*sic*] en l'étreignant. Les auteurices précisent que la fille [*sic*] croyait qu'elle se faisait empoigner. "Étreindre" est le terme neutre qu'emploient les auteurices dans leur livre pour décrire l'acte ; "empoigner" est écrit entre guillemets pour bien montrer que cela n'engage que la femme. Ou, dans un autre exemple, un homme « ne pouvait pas s'empêcher de toucher les jambes d'une femme même dans des situations inappropriées<sup>82</sup> ». L'information centrale à ces deux exemples, selon les auteurices, est que « il n'y

---

<sup>80</sup> Ibid., pp. 128-29.

<sup>81</sup> Ibid., p. 129.

<sup>82</sup> Ibid.

avait rien de fondamentalement antisocial dans leur comportement, mais les circonstances de la situation (en particulier le fait que ces hommes étaient inconnus des femmes) ont constitué les motifs de l'action punitive<sup>83</sup> ». L'hypothèse de départ est que l'accès au corps des femmes et des filles est un droit de l'homme, et que même en l'absence de consentement, la présomption d'un droit d'accès n'est pas antisociale. La surprise et la ruse ne sont pas constitutives de la force. Il y a aussi des cas où, selon les scientifiques, il y avait consentement, puis le consentement a été retiré. L'exemple donné pour illustrer ce cas est celui d'un homme de vingt ans qui, à plusieurs reprises, a pénétré sa petite-amie [*sic*] de dix-sept ans. Une nuit, alors qu'il était saoul, elle lui résista. Il la frappa. Elle appela la police. Il fut arrêté et condamné pour viol. Heureusement, la cour « prit en compte certains aspects fondamentaux de la situation<sup>84</sup> » et condamna l'homme à quatre-vingt-dix jours de prison ainsi que le remboursement des frais judiciaires. Apparemment, pour les scientifiques objectives, lorsqu'on accorde son consentement une fois, on le donne pour toujours. Si, lors d'autres occasions, il y eu pénétrations, alors il ne peut y avoir viol par la suite, puisqu'on suppose le consentement à partir des contacts sexuels antérieurs. Le fait que la femme ait été tabassée ne prouve en rien que l'homme ait eu recours à la force.

Dans 91 pourcent des cas tombant dans la catégorie des « délinquants hétérosexuels à l'encontre d'adultes », l'homme avait prémédité l'acte sexuel. La préméditation n'indique pas non plus la réalité de la force parce que, chez l'homme normal, « l'attirance, l'espoir et la préméditation sont inextricablement liés dès lors qu'il fait face à une partenaire potentielle...<sup>85</sup> ».

---

<sup>83</sup> Ibid.

<sup>84</sup> Ibid.

<sup>85</sup> Ibid., p. 128.

Lorsque deux hommes ou plus font face à une femme ou à une fille, il ne s'agit pas forcément de sexe forcé : ce sont simplement des « situations polyandres<sup>86</sup> ».

Pour créer la catégorie « délinquants hétérosexuels à l'encontre d'adultes », c'est à dire pour créer une catégorie où les hommes sont condamnés pour avoir eu des relations prétendument consensuelles (généralement avec pénétration) avec des femmes et des filles, les scientifiques ont estimé que le recours à la force n'avait pas été *substantiel*, autrement dit que les limites de ce qui est socialement accepté n'avaient pas été dépassées :

Dans les relations hétérosexuelles, notre société s'attend à ce que l'homme soit l'agresseur, et donc qu'une certaine quantité de force physique et de contrainte est acceptable voire même socialement nécessaire. Les filles [*sic*] subissent fréquemment des contraintes assez fortes et efficaces qui peuvent prendre plusieurs formes : des menaces de se voir rejetées, des menaces de nuire à leur popularité en racontant des choses négatives, voire même des menaces de les laisser rentrer à pied – toutes ces contraintes sont non seulement courantes mais surtout socialement acceptées. Il en va de même avec la force physique, mais dans ce cas un jugement éclairé est de mise.<sup>87</sup>

Le jugement éclairé dont ont fait preuve les scientifiques est vraiment aveuglant de lumière : « En ce qui concerne la force, nous avons retenu le cas [dans la catégorie des délinquants, et

---

<sup>86</sup> Ibid., p. 129.

<sup>87</sup> Ibid., pp. 108-9.

pour laquelle la force n'entre pas dans l'équation] d'un homme qui a touché, ou très brièvement tenu, ou tiré une femme ou une fille qui n'en avait pas envie, mais nous avons exclu les cas où elle fut frappée ainsi que les cas où l'homme était plus fort qu'elle physiquement<sup>88</sup> ». Le fait qu'une femme ou une fille ne consente pas à ce qui lui arrive n'est pas pris en compte car il est courant qu'une femme ou une fille ne consente pas à se faire toucher, tenir ou tirer, mais qu'elle le soit quand même.

Lorsque la femme ou la fille se fait frapper ou qu'elle fait face à un homme plus fort qu'elle, c'est à dire lorsque la force est clairement exprimée selon les critères scientifiques, nous serions tentées d'aller regarder du côté de la catégorie « agresseurs hétérosexuels à l'encontre d'adultes », puisque c'est cette catégorie qui est censée inclure les cas de force manifeste. Là, tous nos espoirs sont détruits par un rétropédalage vis-à-vis des premiers principes. En effet, dans la catégorie « agresseurs hétérosexuels à l'encontre d'adultes », où il ne fait aucun doute que la force a été employée, nous pouvons lire que

[l]e phénomène de la force ou de la menace est obscurci par plusieurs choses. Tout d'abord, il y a l'ambivalence de la femme ou de la fille qui est sexuellement excitée mais qui, pour des raisons morales ou autres, ne veut pas aller jusqu'à la pénétration. Elle se bat contre l'homme, mais elle se bat aussi contre elle-même et, après coup, il lui est excessivement facile de se convaincre qu'elle a succombé à la force plutôt qu'à la persuasion. Cette illusion est facilitée par le schéma du comportement féminin validé socialement, selon lequel la femme est au moins censée faire semblant de résister, en

---

<sup>88</sup> Ibid., p. 109.

murmurant « Non, non » ou « Il ne faut pas ! ». Chaque homme possédant un peu d'expérience a appris à faire fi de ces petites protestations, tandis que l'homme naïf qui obéi aux injonctions de sa partenaire s'arrête et renonce, souvent consterné lorsque sa partenaire semble s'énerver sans raison après qu'il se soit exécuté.<sup>89</sup>

Non seulement elle en avait probablement envie depuis toujours – elle faisait semblant du contraire pour des raisons morales, qui n'ont aucune importance, ou parce qu'elle est inhibée, ce qui n'a pas non plus d'importance – mais une accusation contre un homme (quand l'usage de la force ne fait aucun doute) fait état de la lutte qu'elle mène contre elle-même. On présuppose alors que la femme va refuser et que l'homme devra évidemment recourir à la force, puisque la résistance de la femme et son absence de consentement ne veulent rien dire étant donné qu'ils indiquent soit des valeurs morales sans lesquelles elle consentirait, soit une lutte interne parce qu'en réalité elle a vraiment envie de ce contre quoi elle résiste.

De plus, même lorsque l'usage de la force ne fait aucun doute selon la catégorie, le recours à la force contre la femme adulte est « obscurci » par le masochisme inhérent à la femme :

... Il y a une certaine fibre masochiste chez bien des femmes : elles désirent parfois être dominées et un petit peu brutalisées. Après tout, il est très gratifiant pour l'ego de la femme de se rendre compte qu'elle est tellement attirante sexuellement que l'homme ne peut pas se retenir et régresse au niveau des "hommes des cavernes". En effet, quelques femmes se

---

<sup>89</sup> Ibid., p. 177.

plaignent que leur partenaire soit trop doux :  
« Pourquoi me demandes-tu toujours la permission,  
pourquoi n'y vas-tu pas franco de temps en temps ?<sup>90</sup> ».

Lors d'une étude ayant précisément pour sujet l'usage de la force par les hommes à l'encontre des femmes adultes, les scientifiques objecti.ves introduisent la figure de la femme dégoûtée par la douceur, la femme qui aime être « un petit peu brutalisée », la femme qui ne peut être satisfaite sans la force. Puisque « un stratagème classique du flirt féminin consiste à irriter l'homme et à le provoquer pour qu'il aille au contact physique...<sup>91</sup> », il est difficile de juger coupable l'homme qui a recours à la force brute contre une femme – en lui faisant mal, en la frappant, en s'imposant à elle : parfois, les personnes dénuées d'objectivité et qui ne sont pas des scientifiques appellent cela "viol". Ainsi, les scientifiques n'estiment pas que l'homme soit coupable, et ne le tiennent pas non plus responsable de ses actes. La femme masochiste avec son faible appétit sexuel, ses inhibitions ou sa morale, qui fait semblant de résister ou qui résiste vraiment mais sans raison valable, est en réalité responsable du mal qui lui est fait ; et ce n'est même pas vraiment du mal étant donné qu'elle est correctement utilisée, en accord avec sa nature de femme.

Le destin de la femme qui n'en a pas envie – pour des raisons morales, parce qu'elle est inhibée, ou parce qu'elle n'a pas d'appétence pour le sexe – est le destin habituel de la femme car, sous le vernis, se cache la masochiste qui en a envie, et avec force. Le destin de la femme qui n'en a pas envie – une façon de la décrire très réductrice puisqu'en réalité elle en a envie, ou du

---

<sup>90</sup> Ibid.

<sup>91</sup> Ibid., p. 178.

moins elle en aurait envie si elle n'était pas moraliste ou inhibée – est précisément le même destin que celui de la pute qui provoque pour qu'on la force. La femme n'a jamais le droit de ne pas vouloir de sexe. La force utilisée contre elle lorsqu'elle refuse est toujours légitime parce qu'elle n'a jamais de bonnes raisons ou qu'elle n'est jamais sérieuse quand elle s'oppose au sexe. Elle n'a jamais la possibilité de prétendre à son intégrité physique. La force n'est rien d'autre que la victoire de la nature sur les restrictions de la civilisation. La force est fondamentale à la sexualité masculine, et la force qui est utilisée contre elle ne fait pas d'elle une victime : cette force la concrétise. Les scientifiques objectives et les pornographes tombent d'accord : elle aime ça bien profond, elle aime quand ça fait mal, elle provoque parce qu'elle aime ça. Même l'argument de l'apathie sexuelle avancé par Kinsey n'est qu'une raison de plus pour passer outre sa volonté ; parce que toute affirmation de sa volonté – c'est à dire tout refus – est une déformation de sa nature sexuelle, qui ne peut s'accomplir que lorsqu'elle se fait utiliser par un homme pour sa satisfaction à lui, et notamment lors de la pénétration.

# Pornographie

Ayons aussi une pensée pour notre volonté qui se brise un peu plus chaque fois que nous nous voyons enchaînées, chaque fois que notre vulve s'affiche pour le spectateur conquérant, que nous sommes couvertes de bleus ou à genoux, que nous crions une douleur réelle ou feinte pour faire plaisir au sadique, que nous faisons semblant d'apprécier ce que nous détestons, que nous faisons semblant de ne pas voir les images de nos sœurs qui viennent nous hanter – humiliées que nous sommes par l'idée vraiment obscène selon laquelle le sexe et la domination des femmes ne font qu'un.  
Gloria Steinem, "Erotica and Pornography"

Ainsi, chaque ignominie que subit la femme se retrouve au bout du compte symbolisée dans une sexualité qui passe pour être sa responsabilité à elle, sa honte à elle. Même le dénigrement de soi qui est attendu de la prostituée est une émotion attendue chez toutes les femmes, mais rarement avec autant de succès : pas aussi franchement, pas aussi ouvertement, pas aussi efficacement. Ceci peut être résumé en un mot de six lettres. Et il ne s'agit pas du mot *baiser*, mais bien du mot

*chatte*. Le mépris que nous ressentons vis-à-vis de nous-même provient de là : nous savons que nous sommes des chattes. C'est ce que nous sommes censées être – notre essence, notre souillure.

Kate Millet, *The Prostitution Papers*

Je ne suis jamais rassasié de tuer des putes.

L'Oreste d'Euripide, *Oreste*

Le mot *pornographie*, qui vient du grec ancien *pornê* et de *graphos*, veut dire « écrire au sujet des putes ». *Pornê* veut dire "pute", et pour être précise, il renvoie exclusivement à la catégorie de putes la plus basse dans la hiérarchie sociale, qui dans la grèce ancienne se trouvait être la pute de bordel, accessible à tous les citoyens. La *pornê* était la moins chère, la moins considérée, la moins protégée des femmes, même parmi les esclaves. Elle était, de manière très simple et très limpide, une esclave sexuelle. *Graphos* veut dire "écrire, graver ou dessiner".

Le mot *pornographie* ne veut pas dire "écrire au sujet du sexe" ni "représentations érotiques" ni "représentations d'actes sexuels" ni "représentations de corps nus" ni "représentations sexuelles" ni tout autre euphémisme. Ce mot signifie la représentation graphique des femmes en tant que putes exécrables. Dans la grèce ancienne, toutes les prostituées n'étaient pas exécrables : seulement les *porneia*.

La pornographie contemporaine ne fait qu'entériner le sens premier de ce mot : la représentation graphique des femmes en tant que putes exécrables ou, comme on dit dans notre langue, des salopes, des truies (sous-entendu : bétail sexuel, bien sexuel), des chattes. Le mot n'a pas changé de sens et il renvoie toujours

au même genre. Le seul changement qui soit intervenu concerne le deuxième morceau, *graphos* : maintenant, il y a des caméras – en plus des appareils photo. Les méthodes pour représenter les putes se sont multipliées et diversifiées : le contenu reste le même ; le sens reste le même ; le but poursuivi reste le même ; le statut de la femme sur les images reste le même ; la sexualité de la femme sur les images reste la même ; la valeur de la femme sur les images reste la même. Mais, avec les avancées technologiques en matière de représentation graphique, il faut maintenant faire appel à des femmes réelles pour produire ces représentations.

Le mot pornographie ne possède qu'un seul sens, celui explicité ici, la représentation graphique des putes les plus bas dans l'échelle sociale. Les putes existent pour servir sexuellement les hommes. Les putes existent uniquement à l'intérieur du système patriarcal. En effet, à l'extérieur de ce système, la notion de pute serait absurde et l'utilisation des femmes en tant que putes serait impossible. Le mot *pute* ne veut rien dire à moins de baigner totalement dans le lexique de la domination masculine. Les hommes ont créé le groupe, la catégorie, l'épithète, l'insulte, l'industrie, le commerce, la marchandise, la réalité des femmes en tant que putes. Les femmes en tant que putes n'existent qu'au sein du système patriarcal, réel et objectif. La pornographie est elle-même réelle et objective, comme elle est essentielle au système patriarcal. La valorisation de la sexualité des femmes dans la pornographie est réelle et objective parce que c'est ainsi que les femmes sont considérées et valorisées. La force représentée dans la pornographie est réelle et objective parce que c'est ainsi que la force est utilisée contre les femmes. L'avilissement des femmes représentées dans la pornographie est réel, objectif et fondamental à celle-ci parce que c'est ainsi que les femmes sont avilies. L'usage qui est fait des femmes dans la pornographie est réel et objectif parce que c'est ainsi que les femmes se font

utiliser. Les femmes utilisées dans la pornographie sont utilisées pour de vrai dans la pornographie. La définition des femmes que fournit systématiquement et constamment la pornographie est réelle et objective parce que cette définition limite l'existence de toutes les femmes. La pornographie est largement perçue comme une multitude de "représentations sexuelles" ou de "descriptions du sexe" et cela met l'accent sur deux points. Le premier : l'idée, très répandue, selon laquelle les femmes n'ont de la valeur qu'en tant que putes méprisables. Le deuxième : la sexualité des femmes est perçue comme méprisable et putassière. La pornographie est aussi largement perçue comme une multitude de "descriptions de l'érotisme", et cela signifie uniquement que l'avalissement des femmes est perçu comme le fondement du plaisir dans le sexe. Comme l'a écrit Kate Millet, la sexualité des femmes est ramenée à un seul point essentiel : « la chatte... notre essence, notre souillure<sup>1</sup> ». L'idée selon laquelle la pornographie est "sale" trouve son origine dans la certitude que la sexualité des femmes est sale, et que c'est cette sexualité qui est représentée dans la pornographie. Que les corps des femmes (en particulier les parties génitales) sont sales et obscènes. Contrairement à ce que certain.es prétendent, la pornographie ne s'oppose pas à l'idée que la sexualité des femmes est sale : au contraire, la pornographie incarne et exploite cette idée ; la pornographie vend et promeut cette idée.

Aux états-unis, l'industrie de la pornographie pèse plus lourd que l'industrie du cinéma et celle de la musique réunies. À l'ère de l'appauvrissement généralisé, l'industrie de la pornographie se développe : un nombre croissant de consommateurs masculins sont prêts à dépenser toujours plus pour de la pornographie – pour des représentations de femmes en

---

<sup>1</sup> Kate Millett, *The Prostitution Papers* (New York: Avon Books, 1973), p. 95.

tant que putes exécrables. La pornographie est maintenant retransmise par la télévision câblée ; elle est également commercialisée pour un usage domestique au moyen des magnétoscopes. Les produits technologiques qui nous entourent réclament toujours plus de *porneia* pour assouvir la demande, elle-même créée par les évolutions technologiques. Des femmes réelles sont ligotées, étirées, pendues, baisées, gang-banged, fouettées, frappées, et toujours elles en redemandent encore. Sur les photos et les films, des femmes réelles sont utilisées en tant que *porneia*, et des femmes réelles sont représentées comme *porneia*. Pour faire du profit, les proxénètes doivent pourvoir à la demande en *porneia* en s'adaptant à l'accroissement des technologies et donc au développement du marché où des femmes qui sont violentées et qui adorent ça sont consommées visuellement. Une image vaut tous les mots. Le nombre d'images nécessaires pour répondre à la demande du marché détermine le nombre de *porneia* nécessaires pour répondre à la demande de représentations graphiques. Ces nombres augmentent au fur et à mesure que la technologie se diversifie et qu'elle devient de plus en plus accessible. La technologie, de par sa nature, encourage une acceptation de plus en plus passive des représentations graphiques. La passivité rend le consommateur crédule encore plus crédule. Il se présente à la pornographie en tant que croyant ; il la quitte en tant que missionnaire. La technologie légitime l'utilisation des femmes qu'elle donne à voir.

Dans le système patriarcal, les femmes sont le sexe ; le sexe est la pute. La pute est *pornê*, la plus basse dans la hiérarchie sociale, la pute qui appartient à tous les citoyens masculins : la pétasse, la chatte. L'acheter elle revient à acheter de la pornographie. La posséder revient à posséder de la pornographie. La voir revient à voir de la pornographie. Voir son sexe, en particulier ses parties génitales, revient à voir de la pornographie.

Voir son sexe revient à voir la pute pendant le sexe. L'utiliser elle revient à utiliser de la pornographie. La désirer revient à désirer la pornographie. Être elle revient à être de la pornographie.

# Putes

Les meilleures adresses sont celles où les femmes ne sont pas présentées dans des cages.

*The nightless City or the History of the Yoshiwara*

Yukwaku, rapport datant de 1899 sur un quartier rouge au Japon.

Le patriarcat est un système matériel, avec une idéologie et une métaphysique. La colonisation sexuelle du corps des femmes est une réalité matérielle : les hommes contrôlent les usages sexuels et reproductifs des corps des femmes. Les institutions qui permettent ce contrôle incluent la loi, le mariage, la prostitution, la pornographie, le système de santé, l'économie, la religion organisée et l'agression physique systématique à l'encontre des femmes (comme par exemple le viol ou le tabassage). La domination masculine sur le corps des femmes est une réalité matérielle constitutive de la vie des femmes ; toutes se battent pour la dignité ainsi que pour l'autodétermination qui se trouve au centre de la lutte pour le contrôle de nos corps. L'idéologie patriarcale part du principe que les hommes sont supérieurs aux femmes en vertu de leur pénis ; que la possession physique des femmes est un droit naturel des hommes ; qu'en réalité, le sexe est la conquête et la possession des femmes, en particulier lorsqu'il s'agit de conquête et de possession au moyen du phallus ; que l'utilisation du corps des femmes pour des objectifs sexuels et reproductifs est un droit naturel des hommes ;

que la volonté sexuelle des hommes détermine naturellement et correctement l'existence sexuelle des femmes, qui s'avère être la totalité de leur identité. La métaphysique du patriarcat est que les femmes sont des putes. Cette vérité fondamentale transcende toutes les autres vérités périphériques du patriarcat. Il est impossible de violer une chose si on l'utilise en accord avec ce qu'elle est : ni le viol ni la prostitution ne sont des violences envers les femmes car ils permettent à la femme de remplir sa fonction naturelle. C'est pourquoi le viol, présenté comme une violence patriarcale, est absurde et incompréhensible. Il en va de même pour la prostitution, qui passe pour être désirée même lorsque la prostituée se fait frapper, menacer, droguer ou séquestrée. Les efforts des femmes pour rester innocentes, leurs efforts pour prouver leur innocence, les efforts qu'elles déploient pour prouver que toute utilisation sexuelle s'est faite contre leur volonté, tout cela a clairement pour objectif de démontrer qu'elle n'est pas une pute. Qu'elle passe pour une pute, avant toute chose, est un présupposé métaphysique : un présupposé qui vient souligner le système régissant la réalité dans laquelle elle vit. Une pute ne peut pas être violée, seulement utilisée. Une pute ne peut naturellement pas être forcée à faire la pute – les circonstances ne font que la montrer telle qu'elle est. Il s'agit ici de sa nature, qui est une nature putassière. Le mot *pute* peut être interprété comme voulant dire qu'elle est une chatte avec suffisamment d'intelligence pour manipuler, marchander ou vendre. La chatte en a envie ; la pute est suffisamment maligne pour s'en servir. *Chatte* est le plus réducteur des mots ; *pute* lui amène du caractère – vénale, manipulatrice, pas gentille. Le mot *pute* révèle sa nature sensuelle (chatte) ainsi que son caractère naturel.

« Aucune prostituée avec la moindre lueur d'intelligence », écrivait Mencken, « ne se trouve contrainte à

quoi que ce soit...<sup>1</sup> ». « Qu'est-ce qu'une prostituée ? », demandait William Acton dans son grand classique sur la prostitution. « Il s'agit d'une femme qui donne contre de l'argent ce qu'elle ne devrait donner que contre de l'amour...<sup>2</sup> ». Jane Addams, qui a travaillé contre ce que l'on appelle la traite des blanches, fit remarquer que « [l]a seule impression que le procès [des souteneurs] nous a laissée fut que tous les hommes visés par des poursuites étaient indignés par les méthodes employées pour mettre la fille à l'abri [la kidnapper], mais qu'ils considéraient comme normale la vie qu'elle s'apprêtait à mener, du moment qu'elle avait choisi cette vie volontairement<sup>3</sup> ». Seul le côté maternel peut atténuer le côté putassier, une opposition qui fonctionne mieux en théorie qu'en pratique, et qui est fondée sur l'idée que les mères ou les femmes plus âgées ne sont plus désirées. Freud écrit à Jung qu'un fils approchant de l'âge adulte perd naturellement les désirs incestueux envers sa mère « avec son ventre pendouillant et ses varices<sup>4</sup> ». René Guyon, qui se fit l'avocat d'une libération sexuelle pour et par les hommes, écrit que « [l]a femme vieillit plus vite que l'homme. On veut dire par là qu'elle a, beaucoup plus tôt que lui, perdu sa fraîcheur, ses charmes, et pris figure de personne mûre et indésirable<sup>5</sup> ». La

---

<sup>1</sup> H. L. Mencken, *In Defense of Women* (Garden City, N. Y.: Garden City Publishing Co., 1922), p. 187.

<sup>2</sup> William Acton, *Prostitution* (New York: Frederick A. Praeger, Publishers, 1969), p. 118.

<sup>3</sup> Jane Addams, *A New Conscience and an Ancient Evil* (New York: Macmillan Co., 1914), p. 40.

<sup>4</sup> Sigmund Freud, *The Freud/Jung Letters: The Correspondence Between Sigmund Freud and C. G. Jung*, ed. William McGuire, trans. Ralph Manheim and R. F. C. Hull (Princeton, N. J.: Princeton University Press, 1974), p. 503.

<sup>5</sup> René Guyon, *Études d'éthique sexuelle*, vol. 2, 1933, Imprimerie Dardaillon, p.271.

mère n'est plus la pute uniquement lorsque les hommes cessent de la désirer.

Guyon, selon qui les sociétés libres sur le plan sexuel existent bel et bien, prétendait que les femmes se définissaient exclusivement par leur sexualité, qui n'était rien d'autre que la sexualité de la prostituée. « Le parasitisme sexuel de la femme », écrivait Guyon, « est une propension innée, qui existe chez elle, à compter naturellement sur l'homme pour subvenir à ses besoins et à son entretien, en utilisant pour cette fin l'action et l'influence de son sexe, dont elle lui offre en échange une possession complète ou partielle<sup>6</sup> ». Cette propension à échanger son corps contre des biens matériels n'est rien d'autre que sa sexualité, son but, sa passion et, en conséquence, « ce monnayage du sexe, cette spéculation sur le désir masculin expliquent qu'en réalité on ne rencontre pas chez la femme, pendant des siècles, cette prétendue répugnance pour des formes d'appropriation masculine contre lesquelles les théoriciennes de la "dignité féminine" s'élèvent aujourd'hui à grands cris. Les modalités lui ont importé beaucoup moins que les résultats pratiques<sup>7</sup> ». Pour cette raison, Guyon estime que même ce qu'on appelle la traite des femmes – le kidnapping organisé de femmes isolées, jeunes ou sans ressources à des fins prostitutionnelles – ne peut être considéré comme de la prostitution forcée :

Ainsi la femme monnaie le désir de l'homme :  
l'industrie naturelle c'est l'homme. Il a servi à  
liquider des dettes, à éteindre des haines locales ou  
nationales, à sortir des familles de la pauvreté et de la

---

<sup>6</sup> René Guyon, *Études d'éthique sexuelle*, vol. 2, 1933, Imprimerie Dardaillon, p.226.

<sup>7</sup> René Guyon, *Études d'éthique sexuelle*, vol. 2, 1933, Imprimerie Dardaillon, p.228.

déchéance, à édifier des maisons puissantes... Hypocrisie de parler de la traite des femmes dans la "prostitution" ; cette traite existe, avec d'ailleurs le consentement des intéressées et souvent leur enthousiasme, par le fait que chaque femme a, sexuellement, une valeur spécifique. Elle doit trouver le meilleur preneur, — dût-elle, pour y arriver, tromper éventuellement sur la qualité de la marchandise.<sup>8</sup>

Comme la plupart des défenseurs de la liberté sexuelle (l'expression débridée de la sexualité masculine), Guyon déplore de manière répétée et théorique l'usage de la force ; il ne reconnaît tout simplement pas son existence dans l'utilisation sexuelle des femmes.

Ce qui se passe, c'est que les plaintes des femmes vis-à-vis de la force qui sert à les abuser – par le viol, le tabassage ou la prostitution – sont balayées d'un revers de la main grâce à l'hypothèse d'une nature féminine se concrétisant essentiellement par l'agression. Cela permet ensuite de transformer les agressions en simple utilisation d'une chose en accord avec sa fonction. Enfin, la chose en question est rendue responsable de ce qu'elle subit quand elle n'est pas suffisamment femme pour prendre plaisir à ce qui lui arrive.

Parfois le "consentement" est supposé exister. Bien souvent, la femme est perçue comme ayant envie de se faire utiliser par l'homme, selon les règles qu'il aura posées. Le rapport britannique Wolfenden, célèbre pour avoir proposé l'arrêt des persécutions légales à l'encontre des homosexuels consentants, traitait également de la prostitution des femmes. Le rapport

---

<sup>8</sup> René Guyon, *Études d'éthique sexuelle*, vol. 2, 1933, Imprimerie Dardaillon, p.233.

Wolfenden insistait sur le fait qu' « il y a des femmes qui, même lorsqu'aucun besoin économique ne les y oblige, font le choix de ce gagne-pain<sup>9</sup> ». Le rapport Wolfenden recommandait de durcir les sanctions judiciaires à l'encontre des prostituées et proposait une application plus stricte des lois s'appliquant aux prostituées. Le privilège sexuel des hommes se trouvait réaffirmé à la fois par la justification de l'homosexualité masculine consentie et par la préconisation d'une plus grande persécution des prostituées. En même temps, on validait le statut déclassé de la femme. La pute choisit la prostitution parce que c'est dans sa nature. Elle devrait être punie pour cette nature, qui la pousse à faire certains choix et qui existe indépendamment de toute nécessité sociale ou économique. L'homosexuel masculin dispose également d'une certaine nature, mais lui ne devrait pas être puni pour ça.

Ce désir des femmes à se prostituer est souvent représenté comme une expression de la vénalité, que ce soit pour l'argent, le plaisir, ou les deux. La femme naturelle est une pute, mais la prostituée professionnelle est une pute vénale : avide de sensations, de plaisir, d'argent, d'hommes. Le romancier Alberto Moravia, comme de nombreux écrivains de gauche obsédés par la prostituée, raconte en empruntant la voix d'une femme et en rédigeant à la première personne du singulier le plaisir que procure la prostitution à ce personnage féminin :

Le sentiment que j'avais ressenti à ce moment là me désempara et depuis, peu importe comment ou quand les hommes m'ont donné de l'argent, je n'ai plus jamais refait l'expérience aussi clairement et aussi intensément de ce sentiment. C'était un sentiment de complicité et de complot sensuel... C'était un

---

<sup>9</sup> John Wolfenden, *Report of the Committee on Homosexual Offences and Prostitution* (London: Her Majesty's Stationery Office, 1957), p. 80.

sentiment de sujétion inévitable qui me révélait dans un flash un aspect de ma propre nature que j'ignorai jusqu'ici. Bien sûr, je savais que je devais refuser l'argent, mais en même temps j'avais envie de l'accepter. Et pas tellement par vénalité, mais surtout parce que ce présent me procurait un plaisir nouveau.<sup>10</sup>

Le plaisir de la prostituée est le plaisir de n'importe quelle femme qui se fait utiliser lors du sexe – mais plus intense. Le cas particulier – celui de la pute professionnelle – n'existe que dans le contexte global – les femmes sont des putes par nature. Il y a un plaisir supplémentaire à se faire acheter parce que l'argent entérine son statut d'individue faite pour le sexe, pas seulement une femme mais l'essence de la femme, la femme confirmée par deux fois. La prostituée professionnelle est différenciée des autres femmes, pas en terme de nature, mais en terme de degré. « Cela paraît évident qu'aucune femme n'est totalement dépourvue de l'instinct de la prostituée, d'aspirer à être excitée sexuellement par n'importe quel inconnu<sup>11</sup> », écrivait Weininger, mettant l'accent sur le plaisir et la vanité. « Lorsqu'une femme n'a pas la moindre once de pute en elle », écrivait D. H. Lawrence, « elle est, en général, sèche comme un haricot<sup>12</sup> ». L'once dont parle Lawrence ne doit pas être mal interprétée : « vraiment, par le passé, la plupart des épouses se sont vendues, lorsqu'elles en avaient envie, pour rien<sup>13</sup> ». L'once est sa nature sexuelle : sans

---

<sup>10</sup> Alberto Moravia, *The Woman of Rome*, trans. Lydia Holland (New York: Manor Books, 1974), p. 88.

<sup>11</sup> Otto Weininger, *Sex and Character* (New York: G. P. Putnam's Sons, 1975), p. 219.

<sup>12</sup> D. H. Lawrence, *Sex, Literature and Censorship*, ed. Harry T. Moore (New York: Twayne Publishers, 1953), p. 69.

<sup>13</sup> Lawrence, *Sex, Literature and Censorship*, p. 69.

une once de pute, « elle est, en général, sèche comme un haricot ».

Il y a une idéologie de droite et une idéologie de gauche. L'idéologie de droite prétend que la séparation entre la mère et la pute est phénoménologiquement réelle. La vierge est une mère potentielle. L'idéologie de gauche prétend que la liberté sexuelle n'est rien d'autre que l'utilisation illimitée des femmes, l'utilisation des femmes en tant que ressource naturelle collective, et non pas privatisée, pas possédée par un seul homme mais au contraire accessible par tous les hommes. La métaphysique est la même à gauche comme à droite : la sexualité de la femme concrétisée comme telle n'est que la sexualité de la pute ; le désir qu'elle ressent est la luxure de la pute ; dès qu'elle est disponible sexuellement, peu importe comment elle se fait utiliser, pourquoi, par qui, par combien de personnes, à quelle fréquence. Sa volonté sexuelle ne peut exister que sous la forme d'une volonté d'être utilisée. Quoi qu'il lui arrive, peu importe. Si elle en a horreur, c'est que le problème vient d'elle.

Dans ce système, jusqu'à présent, le seul choix pour les femmes était d'embrasser la pute en elles, de se reconnaître en tant que dévergondées sexuelles ou marchandises sexuelles à l'intérieur du cadre phallique, ou bien de renier leur désir et leur corps. L'utilisation la plus cynique des femmes se trouve à gauche – cynique, parce que le mot *liberté* est employé pour faire main-basse sur la loyauté des femmes qui veulent, plus que tout, être libres et qui se retrouvent à servir en tant que putes de gauche : des chattes collectivisées. L'utilisation la plus cynique des femmes se trouve à droite – cynique, parce que le mot *respectable* est employé pour faire main-basse sur la loyauté des femmes qui veulent, plus que tout, être respectables et qui se retrouvent à servir en tant que putes de droite : des épouses, des putes pondeuses. Comme l'a écrit Kate Millet : « ... à travers l'histoire, la

plupart des femmes ont été limitées à la vie culturelle partagée par les animaux : fournir à l'homme la décharge sexuelle et exercer les fonctions animales de la reproduction et de l'élevage des enfants<sup>14</sup> ».

Les hommes de droite comme les hommes de gauche partagent un attachement indéfectible à la prostitution, indépendamment de leur position théorique concernant le mariage. La gauche envisage la prostituée comme la femme publique et libre qui s'adonne au sexe, excitante parce qu'elle s'affiche, parce qu'elle est éhontément disponible. Pour la droite, la prostituée incarne le pouvoir des femmes corrompues qui s'adonnent au sexe, et l'utilisation que l'homme fait d'elle reste bien calfeutrée entre quatre murs. La vieille industrie de la pornographie était une industrie de droite : des financements occultes, des désirs secrets, une promiscuité secrète, l'achat et la vente des femmes passés sous silence, des profits secrets, des plaisirs secrets découlant pas seulement du sexe mais aussi du fait d'acheter et de vendre. La nouvelle industrie de la pornographie est une industrie de gauche : promue par les garçons des années soixante comme un plaisir simple, un amusement lubrique, du sexe en public, la pute tirée de la demeure du bourgeois (*sic*) jusque dans la rue pour être démocratiquement consommée par tous les hommes ; sa liberté à elle, sa sexualité libre à elle, n'existe que tant qu'elle est sa pute à lui – et elle aime ça. C'est sa volonté politique à elle autant que sa volonté sexuelle ; c'est la libération. La nouvelle industrie de la pornographie, celle de gauche, a un petit secret : et il ne s'agit pas du sexe, mais du commerce.

Les hommes de gauche estiment que la nouvelle industrie de la pornographie est fondamentalement radicale. La gauche prétend que le sexe est un phénomène de gauche ; le commerce des femmes est essentiellement un commerce du sexe. La gauche

---

<sup>14</sup> Kate Millett, *Sexual Politics* (New York: Avon Books, 1971), p. 119.

prétend que les politiques de la libération ne peuvent être que de gauche ; au centre des politiques de libération, on retrouve la commercialisation massive de matériel où les femmes sont présentées et utilisées en tant que putes. Les proxénètes de la pornographie sont encensés par les gauchistes, qui les perçoivent comme des sauveurs et des savants. Larry Flynt s'est vu proclamé défenseur de la contre-culture, héros de la classe ouvrière, et même – dans une publicité pleine page du *New York Times* signée par des littéraires de gauche renommés – « dissident américain » persécuté comme le sont les dissidents soviétiques. Hugh Hefner est perçu comme un pionnier de la liberté sexuelle qui a démontré, selon les termes de l'éditorialiste Max Lerner, « comment la judiciarisation de la sexualité pouvait être combattue, comment la morale absurde anti-séduction et anti-plaisir pouvait être transformée en un hédonisme raffiné et en un style de vie qui combine la badinerie et le travail<sup>15</sup> ». Lerner estime également qu'Hefner était un précurseur du mouvement des femmes.

À gauche, la femme libérée sexuellement est la femme de la pornographie. La sexualité libérée réclame, produit et consomme la pornographie parce que la pornographie est plaisir. La sensibilité de gauche promeut et protège la pornographie parce que la pornographie est liberté. La pornographie abondante est le pain et les roses<sup>a</sup> des masses laborieuses. Ce que l'on appelle

---

<sup>15</sup> Max Lerner, "Playboy: An American Revolution of Morality", *New York Post*, January 10, 1979.

<sup>a</sup> Note de la traductrice : en anglais, *bread and roses*, un slogan utilisé pour la première fois en 1912, dans la ville de Lawrence au Massachusetts. Les ouvrières de l'industrie textile lancèrent une grève pour protester contre les conditions de travail, les rémunérations toujours plus basses et les discriminations (les enfants étaient payés bien moins que les adultes, les immigrées bien moins que les autres). Elles lancèrent la grève en faisant fi des syndicats. Elles réclamaient non seulement suffisamment d'argent pour survivre (le pain), mais aussi pour vivre (les roses). Le slogan est

liberté n'est que la commercialisation massive des femmes en tant que putes. Pour une femme, avoir une sexualité libérée revient à se faire massivement consommer, se voir nier son individualité, se voir refuser toute sensibilité sexuelle autre que celle qui plaît à l'homme. Le capitalisme n'est plus ni mauvais ni cruel dès lors que la pute se trouve être la marchandise ; le profit n'est plus ni mauvais ni cruel dès lors que le travailleur aliéné est un morceau de viande femelle ; le vampirisme institutionnel n'est plus ni mauvais ni cruel dès lors que les institutions dont il est question, les syndicats du crime organisé, vendent de la chatte ; le racisme n'est plus ni mauvais ni cruel dès lors que la chatte noire, jaune, rouge, hispanique ou juive écarte les jambes pour le plaisir d'un homme ; la pauvreté n'est plus ni mauvaise ni cruelle dès lors qu'il s'agit de la pauvreté de femmes démunies qui n'ont qu'elles-mêmes à vendre ; la violence des puissants contre les faibles n'est plus ni mauvaise ni cruelle dès lors qu'on l'appelle "sexe" ; l'esclavage n'est plus ni mauvais ni cruel dès lors qu'il s'agit d'esclavage sexuel ; la torture n'est plus ni mauvaise ni cruelle dès lors que ce sont des femmes, des putes, des chattes, que l'on torture. La nouvelle pornographie est de gauche ; et elle est aussi ce grand cimetière où la gauche est allée mourir. La gauche ne peut pas avoir en même temps les putes qu'elle réclame et l'idéologie qu'elle proclame.

---

---

aujourd'hui passé dans le langage courant et désigne le fait de vivre confortablement. Ici, il est employé dans le même sens que l'expression « du pain et des jeux ».

Nous devrions nous arrêter un instant sur l'exemple de Barbe bleue. Pour une raison ou une autre, il a, pendant des années, tué ses épouses. À présent qu'il trouve sa vie répugnante, vide de sens, il contemple son passé pour en tirer une leçon ; il remarque qu'il a, à chaque fois, tué ses épouses ; il en conclut que, la fois prochaine, il tuera également son épouse mais que cette fois-ci, il le fera exprès.

Tada !

John Gardner, *On Moral Fiction*

Dans l'introduction du livre *Black Fashion Model*, les lectrices sont prévenues que cette histoire « fut forgée par le feu de l'expérience, moulée dans le chaudron de l'intense désir adulte... ». Il est conseillé aux timides et à ceux qui veulent voir le monde en rose de ne pas lire ce livre. L'affaire du Watergate a ébranlé la confiance que le public portait au président et aux autres élus. *Black Fashion Model* analysera « les différentes tragédies qui peuvent se produire lorsque le pouvoir public devient un outil à usage privé ». Un des grands autres thèmes de ce livre est « la couleur [de la protagoniste principale], un fait simple et inaltérable, – elle est une Négresse, un jeune femme noire magnifique ». Les abus de pouvoir et les préjugés sont au centre de sa vie. Elle s'appelle Kelly Morris. Elle se déplace tel un oiseau ou un serpent. Lorsqu'elle avait cinq ans, elle remporta un concours de danse dans le ghetto. Elle commença à apprendre la danse à huit ans. La mère de Kelly voulait qu'elle devienne une danseuse professionnelle, mais Kelly avait déjà ses propres idées sur la question étant donné qu'elle était « une des plus charmantes femmes noires à avoir jamais réussi à quitter les rues du ghetto ». Son corps est longiligne, ses seins sont gros. Ses traits

font d'elle « une beauté parfaite, sauvage ». Elle a des lèvres noires et charnues, un nez épais et un peu écrasé. Elle est belle et innocente. Sa peau est couleur « chocolat noir velouté » et marron profond. Kelly se promène dans la rue avec ses talons hauts et sa jupe la plus moulante. Les hommes se racontent comment ils ont envie d'elle, et qu'elle sera célèbre un jour. Kelly en a marre de la danse. Lorsqu'elle eut dix-sept ans, elle autorisa quelqu'un à la prendre en photo. La beauté sauvage de son visage prit de l'importance devant l'objectif. Les hommes la respectaient pour son innocence mais l'appareil photo fit de Kelly « une *femme* dévergondée et lubrique ! ». Kelly devint une des plus célèbres mannequins du pays et la plus célèbre des mannequins noires. Elle conserva son innocence, tout en étant une beauté sauvage, un diamant noir. Robert Grey regarde Kelly qui prend la pose. Robert Gray l'imagine à genoux, entre ses cuisses blanches. Robert Grey l'imagine en train de toucher sa bite. Robert Grey imagine sa langue rose lui léchant la bite. Robert Grey imagine ses deux tétons rouge ardent. Robert Grey imagine ses deux seins noirs dénudés et sa bite rose durcissant. Robert Grey l'imagine en train de dire : « J'aime les grosses bites dures comme la vôtre, Monsieur Robert Grey. J'aime vraiment ça... ». Kelly arrête son travail de mannequin. Kelly a un faible pour les hommes comme Robert Grey qui ont l'air tellement perdu. Kelly pense à son amoureux, Doug, qui est blanc. Robert Grey dit à Kelly que Doug a été arrêté pour une affaire de mœurs. Robert Grey contemple ses seins luisants. Doug a fait quelque chose à une petite fille. Robert Grey se demande ce que ça ferait d'être photographe et, toute la journée, de prendre en photo des filles nues. Robert Grey demande au photographe s'il en a déjà eu l'occasion. Eric le photographe – ah, ah – rougit. Kelly réapparaît, vêtue d'un manteau en fourrure et d'un bikini. Kelly croit que Robert Grey est un policier. Elle monte avec lui dans sa voiture, croyant qu'il

va l'amener voir Doug en prison. Robert Grey kidnappe Kelly. Robert Grey force Kelly à entrer dans une maison en ruine. Une femme blanche s'y trouve déjà. Elle tient dans ses mains des photos mouillées et brillantes. Elle traite Kelly de chienne. Kelly exige une explication. La fille blanche lance un clin d'œil à Robert Grey. La fille blanche dit à Kelly qu'elle lui en fournira une plus tard. Elle montre à Kelly des photos de Doug avec une enfant, puis une autre enfant, et encore une autre. Kelly se sent mal. Robert Grey ferme les stores et verrouille la porte à double tour. Robert Grey appelle Kelly « petite fille noire ». Ses seins noirs luisent. La femme blanche va prendre des photos de Kelly. Les seins de Kelly sont dénudés. La doigts de la femme blanche touchent les gros seins noirs de Kelly. Elle se fâche. Elle se débat pour se libérer. Robert Grey la frappe. Il la frappe à nouveau. Elle crie et ressent « de la douleur ainsi que l'humiliation de sa position de soumission ». Elle s'effondre en un tas de « chair noire à moitié dévêtue », ses cuisses ondulent. Robert Grey défait son pantalon. Robert Grey dit : on sait que t'en as envie. Angela, la fille blanche, est nue elle-aussi. Angela fait semblant de parler en argot pour se moquer. Kelly dit qu'elle a toujours essayé d'être gentille envers les blanches. Angela lui répond que cela n'a rien à voir avec la race. Angela veut utiliser les photos qu'elle va prendre de Kelly pour se construire une carrière, mais elle prend également plaisir à ce que Kelly soit là, nue. La bite de Robert Grey devient encore plus dure. Robert Grey enlève le bas du bikini de Kelly. Il voit les hanches noires de la jeune fille. Il veut poser sa bouche sur ses tétons. De la main, il touche ses seins noirs. Elle se tortille tel un serpent noir. Elle est comme un animal dans un zoo. Angela prend des photos. Les doigts de Robert Grey sont posés sur ses chevilles noires et ses douces lèvres blanches sont sur sa bouche noire charnue. Il frotte sa bite contre ses cuisses noires. Angela lui dit de prendre Kelly dans la chatte. Robert Grey la doigte, entre ses

reins noirs. Elle hurle. Robert Grey la relâche et regarde son anus qui se trouve entre ses fesses noires. Il appelle Kelly « mon petit papillon marron ». Il l'attrape et l'oblige à se baisser d'une manière humiliante. Kelly leur dit que ce qu'ils font n'est pas correct. La fille blanche lui rétorque : « Ah bon ? C'est pas un rassemblement pour promouvoir les relations entre les noirs et les blancs ? ». La fille blanche veut ligoter Kelly. L'homme blanc ligote « la jeune et jolie Nègresse ». Elle est attachée avec ses jambes grandes ouvertes. « Sa chair noir à nu luisait... ». Angela l'embrasse et la touche partout. Robert Grey prend des photos. Un frisson remonte le long de « la petite colonne vertébrale noire » de Kelly. Angela suce le vagin de Kelly. Kelly gémit : vas-y, vas-y. La main d'Angela descend le long du ventre et des hanches de la fille noire. La main d'Angela agrippe son sein noir. Angela écarte sa langue des « lèvres de la chatte noire de Kelly » et dit à Kelly qu'elle est sa petite princesse noire. Robert Grey est excité. Kelly « commence à perdre la tête suite aux puissants effets érotiques du léchage de chatte ! ». Angela continue d'embrasser Kelly autour de la chatte pendant que Kelly se demande comment, en quelques heures, elle s'est retrouvée dans cette situation cauchemardesque à poser pour un photographe de scènes lesbiennes alors qu'elle était une mannequin de mode pour un magazine national. Robert Grey estime que c'est maintenant son tour. Angela lui dit de laisser un peu de répit à notre petite amie noire. Robert Grey exige qu'Angela le suce. Kelly regarde la scène malgré elle. Angela suce sa bite. Angela se demande si notre petite chienne peut sucer des bites aussi bien qu'elle. Angela continue à sucer. Kelly trouve cela répugnant de devoir regarder un couple blanc faire du sexe oral alors qu'elle est attachée comme un animal. Mais une voix intérieure masochiste lui dit qu'elle adore se faire forcer la main. Angela suce toujours. Robert Grey se met à la doigter. Robert Grey peut voir la fille noire ainsi que ses

hanches noires. Angela suce encore. Et suce encore. Robert Grey contemple le visage vicieux d'Angela. Angela suce avec une « frénésie dévergondée ». Kelly est dégoûtée. Kelly ressent une excitation érotique. Kelly continue à regarder. Angela continue de sucer. Les joues d'Angela boursouflent. Angela s'est transformée en un animal sauvage en chaleur, une chienne. Angela suce toujours. Robert Grey lui enfonce les doigts dans le vagin. Angela suce plus fort. Du sperme jaillit de la bite de Robert Grey. Kelly essaye de se détourner mais il est trop tard. Angela continue à sucer. Robert Grey lui enfonce violemment sa bite dans la gorge. Robert Grey dit qu'il aurait mieux fait de réserver tout ça pour notre petite fille noire. Kelly essaye de ne pas penser. Robert Grey décide de baiser la fille noire. Il lèche ses seins noirs et ses lèvres noires. Robert Grey se réjouit qu'elle soit la plus célèbre et la plus riche de toutes les mannequins noires. Kelly se débat alors qu'il viole sa chair noire. Il se fraye un chemin entre ses jambes. Il n'a jamais vraiment vu le vagin d'une fille noire auparavant. C'est identique à la chatte de sa femme, à l'exception près que sa femme est une vieille bique. Il la lèche. Elle ressent un frisson entre ses reins noirs. Du pénis, il touche sa jambe noire. Elle prie. Ses lèvres se cramponnent à son clitoris. Kelly ressent une excitation érotique ainsi qu'une frustration morale. Elle prie. Robert Grey lèche. Il contemple sa chatte. Sa peau et ses poils sont noir de jais. Ses poils pubiens forment une fourrure noire. Il apprécie le rouge pourpre de « la zone interne de la chatte ». Il lèche. Robert Grey retire sa langue pour dire que « c'est dans des moments comme ça que j'aimerais être un homme noir ». Il se mordille les lèvres. Ses lèvres et sa langue sont obscènes et lubriques. Il lèche. Elle le supplie d'arrêter. Elle est chaude. Robert Grey lui intime de « serrer les dents et d'endurer comme une petite négresse ». Kelly est blessée. Il est en train de la souiller physiquement mais aussi moralement, en atteignant son amour-

propre. On la force à aimer ça. Elle pleure. Il continue à l'appeler sa « petite négresse ». Il met ensuite ses doigts dans sa chatte. Il la traite de salope stupide. Elle ressent le désir brûlant de l'excitation. Robert Grey lui fait mal avec ses doigts. Kelly prie. Kelly pense qu'elle va se faire mettre en pièces. Kelly pense qu'elle va s'évanouir. Robert Grey est sadique et tout rouge. Il l'oblige à sentir ses doigts. Elle lui lèche les doigts. Elle le supplie d'arrêter. Il lui demande ce qu'elle aimerait faire à la place. Il lui demande s'il ne devrait pas lui enfoncer son poing dans la chatte, ou utiliser un godemiché géant, ou encore faire venir le Grand Danois qui baise les femmes pour la baiser elle. Elle demande où est Doug. Robert Grey a un plan. Kelly regarde en l'air. Elle voit son ventre noir et lisse. Robert Grey la doigte. Il n'arrête pas de retirer ses doigts. Il étale la mouille qu'il prend dans sa chatte sur sa bite à l'aide de ses doigts. Il lui dit qu'elle trouve ça excitant. Son monstrueux manche blanc se trouve entre ses cuisses noires. De ses doigts, il pince son clitoris. Il enfonce un doigt dans la chatte. « Sa bite gorgée de sang ramonera bientôt sa chatte ». Robert Grey ne veut pas la baiser en enfonçant trop vite sa bite. Il veut qu'elle aussi y prenne plaisir. Mais Kelly est tellement excitée qu'elle ne peut attendre. Lorsque sa bite se retrouve au fond de son ventre, elle a le sentiment de se faire écarteler. Elle adore cette sensation. Robert Grey continue de la baiser. Kelly essaye de résister à son désir mais n'y parvient pas. Robert Grey est deux fois plus excité parce qu'elle est noire et qu'il est blanc ! Robert Grey la pénètre de plus en plus fort. Elle est irrémédiablement empalée. Angela revient de la chambre noire avec des photos qu'elle vient de développer. Elle rit en voyant « le corps de Kelly se contorsionnant, heureux d'accueillir les violents élans de la bite de Robert Grey. La petite déchirure brûlante de jeune fille noire semblait béer d'un désir avide ». Angela est excitée. Kelly a honte tout en étant excitée. Kelly se met à crier : Baise-moi, baise-

moi, baise-moi. Robert Grey s'arrête, sadique. Robert Grey reprend, sadique. Il continue à la baiser jusqu'à ce que le corps de Kelly devienne flasque. « Son corps était abattu et couvert de bleus et rassasié de plaisir mais, lentement, elle se remémora qui elle était et qui était l'homme avec qui elle se trouvait ». L'appareil photo émet des clics successifs. Angela lui montre les photos d'elle se faisant baiser par Robert Grey. Kelly demande où est Doug. Ils appellent Bart, l'ancien petit ami de Kelly. Bart va avoir le rôle du tiers. Bart Kurtis se tient au-dessus de Kelly. Il se déshabille. C'est un policier avec un calibre 38. C'est lui qui a arrêté Doug. Il veut se venger de Kelly. Ils défont les liens qui l'entravent. Ses seins pendent comme des fruits noirs. Angela suce Bart. Il veut que Kelly le suce. Elle est ravagée de désir. Il la force à le sucer. Ses lèvres noires s'exécutent. Sa bite est trop grosse pour n'importe quel orifice naturel. Sa bite touche sans arrêt le fond de sa gorge. Elle est très excitée. Elle se considère comme « la pire négresse de toute la ville ». Bart s'enfonce vicieusement dans sa gorge, mais elle suce déjà comme une forcenée. Elle souffre terriblement mais son excitation est plus forte que tout. Elle se retire et parvient à empêcher Bart de jouir dans sa bouche. Le sperme, semblable à un magma blanc, surgit. Il essaye d'en mettre sur ses joues noires. Elle se demande comment un homme noir et un homme blanc peuvent tous les deux avoir du sperme de la même couleur. Robert Grey fait monter Kelly sur Bart. La bite longue et épaisse de Bart est presque à nouveau mûre. Elle est trop grosse pour tenir dans son vagin. Angela enfonce la bite de Robert Grey dans la chatte de Kelly. Bart dit : « OK, petite pute noire, qu'est-ce que tu dirais de te la prendre dans le cul... juste pour se rappeler du bien que ça fait d'être à la maison, hein ? Je parie que t'aimerais vraiment avoir ma bite dans le fion, hein ? ». Elle hurle. Bart a une érection énorme et charnue. Bart s'enfonce, s'enfonce et s'enfonce encore. Elle réalise

avec effroi que la bite de Bart n'en est qu'au début. Il continue de la pénétrer, toujours plus loin. C'est comme de se faire crucifier, « le clou la pilonnant... profanant son trou du cul ». Puis elle commence à être excitée et à aimer ça. Elle hurle, baise-moi, baise-moi, baise-moi, fais-moi mal, baise-moi le cul mon amour. Robert Grey baise plus fort. Angela force Kelly à lui brouter la chatte pendant que les deux hommes baisent Kelly. Bart éjacule. Kelly mouille et mouille et mouille. Elle mouille tellement que les deux hommes ont à nouveau une érection. Tous les quatre, illes poursuivent leurs ébats sauvages et lubriques. Le lendemain, Kelly retourne travailler. Elle essaye de garder le secret de son « agression et de l'horrible agonie consécutive à son avilissement et son humiliation ». Un journal national publie une des photos lascives et la carrière de Kelly est ruinée pour toujours. La plus célèbre des mannequins noires se retire dans l'anonymat avec Doug, l'amoureux blanc qu'elle a tenté de protéger.

Le lien qui existe entre toute cette histoire et le scandale du Watergate n'est pas clair.

En revanche, au centre de l'histoire, on retrouve « la couleur [de la protagoniste principale], un fait simple et inaltérable ».

Tout le sexe que l'on retrouve dans *Black Fashion Model* constitue la norme de la pornographie : viol, ligotage, humiliation, douleur, baise, sodomie, doigtage, fellation, cunnilingus, séquestration, tabassage, la cruauté sexuelle d'une femme envers une autre, le sexe à deux, le sexe en groupe.

Toutes les valeurs exprimées constituent la norme de la pornographie : l'excitation provoquée par l'humiliation, prendre du plaisir à la douleur, prendre du plaisir dans l'agression, la gloire de la bite, la femme qui résiste seulement pour découvrir qu'elle aime ça et qu'elle en veut plus.

La femme est qualifiée selon la norme habituelle (« une femme dévergondée et lubrique ! »), sauf qu'ici, son attribut sexuel le plus important est sa peau, la couleur de sa peau. Sa peau et sa couleur n'est rien d'autre que son sexe et la nature qui l'accompagne. Elle est punie par le sexe lors du sexe, et sa punition est une conséquence du sexe : elle perd son statut. Et ce châtiment est mérité, à cause de son sexe, qui est sa peau. La honte génitale de n'importe quelle femme est transférée à la peau de la femme noire. La honte du sexe est la honte de sa peau. Le stigmate du sexe est le stigmate de sa peau. L'utilisation de son sexe est l'utilisation de sa peau. La violence à l'encontre de son sexe est violence contre sa peau. L'excitation provenant de la torture de son sexe est l'excitation provenant de la torture de sa peau. La haine de son sexe est la haine de sa peau. Son sexe s'étire sur sa peau comme un gant, et lorsqu'un homme touche sa peau, il enfle ce gant. Elle donne forme à sa peau, à son sexe. Son sexe est aussi proche, aussi accessible, que sa peau. Son sexe est aussi foncé que sa peau. La mannequin noire n'a pas besoin de poser nue pour être sexy ; chaque exposition de sa peau est sexe. Son sexe est tout juste là à la surface – son essence, son offense.

Bart, le policier noir avec une arme à feu, la punie de l'avoir quitté, d'avoir quitté la maison, d'être partie en le laissant derrière elle. La première fois qu'il est fait allusion à la race de Bart correspond au moment où la taille de sa bite est très précisément décrite. Plus tard, le texte révèle qu'il s'agit d'un homme noir ; mais le lecteur, ayant déjà en tête la taille de sa bite (« Sa bite est trop grosse pour n'importe quel orifice naturel »), est censé déjà le savoir. C'est lui le chef. Les protagonistes blancs sont sous ses ordres et font ce qu'il veut. Il est au-dessus, il est le plus méchant ; il sodomise la femme noire pour lui faire le plus mal possible. Il venge sa masculinité et sa race en lui passant dessus – en faisant usage de son énorme bite. Elle finit par

l'appeler son amour et le supplie de lui faire mal : avec eux deux, la race est neutralisée – illes sont juste homme et femme après tout.

Kelly est une gentille fille (*sic*). Ce n'est que devant l'appareil photo qu'elle devient lubrique, débauchée, obscène – une femme quoi ! Sa nature sexuelle réside dans ce que l'appareil photo saisit – sa peau. Dès qu'elle s'est faite utiliser – que la preuve est faite qu'elle est dans le sexe ce qu'elle est dans sa peau – elle perd tout. L'appareil photo saisit sa peau pendant l'acte sexuel, sa peau concrétisée, utilisée pour ce qu'elle est. La bite énorme fait la preuve de l'homme noir. La peau fait la preuve de la femme noire : sa peau n'est qu'une chatte ; sa peau détient une valeur propre. Son visage est l'expression d'une beauté sauvage, d'une chatte sauvage. Chaque partie de son anatomie est chatte, sans exception. On la désire ; on veut sa peau. On la possède ; on possède sa peau. On la viole ; on viole sa peau. On l'humilie ; on humilie sa peau. Tant que sa peau est visible ; sa chatte est visible. Voilà la valeur particulière de la femme noire dans la pornographie aux états-unis, une société raciste dévouée de manière fanatique à avilir sexuellement la peau noire, perçue comme un organe sexuel et détenant soi-disant une nature sexuelle. Dans ce pays, aucune femme, quelque soit le groupe racial auquel elle ait été assignée, ne porte un fardeau identique. La peau n'est le sexe d'aucune autre femme, sa chatte par nature – son essence, son offense. Cette signification de la peau des femmes noires est révélée par l'utilisation qui a été faite des femmes noires dans l'histoire, puis elle est ensuite entérinée par l'histoire. Cette caractérisation des femmes noires est réelle, particulièrement frappante dans les aires urbaines où elles sont utilisées en tant que prostituées de rue de manière extravagante et sans scrupule. La pauvreté les contraint à se prostituer ; mais c'est bien la caractérisation de leur peau qui les prédétermine à la

pauvreté et autorise leur utilisation, facile et sanctionnée, en tant que putes.

Comment peut-on, dans ces conditions, combattre le racisme tout en se branlant sur des femmes racisées ? La gauche ne peut pas avoir en même temps les putes qu'elle réclame et l'idéologie qu'elle proclame. Les états-unis impérialistes ne peuvent maintenir le système raciste qu'avec les putes noires, qui forment le dessous de la pile, la sous-classe sexuelle. La sexualisation de la race, au sein d'un système raciste, est un des objectifs majeurs ainsi que la conséquence de la pornographie. En utilisant une femme noire, la pornographie met en scène la pute en mettant en scène sa peau ; en utilisant la pornographie, les hommes crachent sur son sexe et sur sa peau. Le lien entre le sexe et la mort ne pourrait être plus clair : cette utilisation sexuelle de la femme noire est la mort de la liberté, la mort de la justice, la mort de l'égalité.

---

GENA COREA : Suggérez-vous que certains médecins estiment devoir avoir recours à la césarienne pour préserver le vagin et la vulve ?  
Dr. HERBERT RATNER : Ils y a certains docteurs qui défendent cette idée – que c'est un progrès sur la nature. Moi je suis convaincu, qu'au fond, les docteurs en sont persuadés, même s'ils ne l'expriment pas. Quelque part, ils pensent qu'ils préservent le vagin et la vulve, en prétendant que la césarienne évite des pathologies ultérieures, comme une cystocèle ou une

descente d'organes, ce qui n'a jamais été démontré – mais ils pensent également, même s'ils ne l'expriment pas, que la césarienne contribue à la qualité des rapports sexuels... Au fond, le médecin américain est persuadé qu'il fait une fleur à la femme en préservant son vagin pour les activités sexuelles. Il ne peut pas recoudre l'hymen [*rires*], donc il ne peut pas ramener la femme à un vrai état virginal, mais si c'était en son pouvoir, il le ferait probablement.

GENA COREA : À votre avis, c'est à la femme qu'ils font une fleur ou bien à son mari ?

Dr. HERBERT RATNER : Je pense qu'ils le font en priorité pour le mari, mais derrière ça il y a l'idée que si l'épouse sert mieux son mari, elle aussi est plus heureuse. Ils le font pour les deux.

Entretien mené par Gena Corea, jamais publié,  
20 septembre 1979

Voici le magazine *Mom*. Il a pour sous-titre "Des mamas au gros ventre". La mannequin qui pose en couverture est blanche. Elle est présentée comme étant douée avec les enfants. Elle touche son énorme ventre et joue avec. Ses ongles sont recouverts d'un vernis violet. Elle est nue, à l'exception d'un porte-jarretelles défait qui pendouille, mettant en valeur son énorme ventre. À l'intérieur du magazine, cette mannequin est identifiée en tant qu'Anna. Il y a vingt-trois pages de photos mettant Anna en scène, certaines en couleur, d'autres en noir et blanc. Sur la plupart des photos, Anna montre son énorme ventre comme s'il s'agissait – pour reprendre le vocabulaire pictural de la pornographie – de ses

seins, de son cul ou de sa chatte. Sur les autres photos, Anna joue avec d'autres parties de son anatomie, et en particulier sa vulve, ou bien elle expose sa vulve. Sur de nombreuses photos, Anna porte des sous-vêtements – jarretelle, soutien-gorge, bas, négligé. Dans tous les cas, l'ajustement des sous-vêtements sur et autour de son corps suggère qu'elle est ligotée. Anna porte un stéthoscope sur deux photos : le stéthoscope repose sur son ventre tandis qu'elle écarte les jambes et que ses sous-vêtements la ficellent sur la première photo ; le stéthoscope s'approche de son vagin tandis qu'elle écarte les jambes et que ses sous-vêtements la ficellent sur la seconde. Anna se fait asperger par une grande quantité d'eau sur trois photos. On ne sait pas vraiment d'où vient cette eau : la légende des photos laisse entendre qu'elle provient des "sports nautiques", une catégorie pornographique pour parler de l'urine. Sur une des photos, il y a son cul en haut de l'image, l'orifice de son vagin juste en-dessous, puis son ventre qui pend entre ses jambes. En d'autres termes, la mannequin se tient sur le ventre, ses jambes écartées, son vagin exposé, prise en photo par derrière de telle sorte que seuls son ventre, l'orifice de son vagin, son cul et ses cuisses sont visibles. Son porte-jarretelles, qui doit se trouver autour de sa taille, est présenté de telle façon qu'on dirait une corde nouée autour de son ventre. Sur une photo, Anna se tient debout, le ventre de profil, en train de contempler plusieurs godemichets de grandes tailles. Le texte qui accompagne les images explique que même si la plupart des grossesses se déroulent sans accrocs, il y a toutefois quelques exceptions. Anna souffre de troubles au niveau des glandes endocrines. On retrouve la liste des maladies touchant la glande thyroïde. Anna a d'abord eu de terribles douleurs au dos et à l'estomac. Il s'agissait de l'hypophyse qui était « hors service », la « glande maîtresse » qui produit « environ six hormones connues ». Anna en a parlé à son docteur mais il s'est contenté de

hocher de la tête puis de prendre sa température, ce qu'elle n'a pas estimé être une attitude professionnelle. Au cours de son quatrième mois, elle a senti le bébé bouger. Le docteur lui a expliqué que l'embryon avait évolué pour être maintenant un fœtus, et qu'il « s'étirait dans sa poche d'eau ». Anna, qui est curieuse, voulait en savoir plus. Pouvait-elle faire une radio du fœtus ? Non. Anna devrait se contenter des images dans les ouvrages médicaux. Anna, comme toutes les femmes enceintes, mit au point une théorie personnelle. Jusqu'ici, elle avait eu une attitude fataliste. À présent, elle était convaincue qu'elle contrôlait le cours de sa vie. Avant, Anna avait des pensées morbides, mais plus maintenant. Elle ne se préoccupe plus de l'échec parce qu'elle a réussi à tomber enceinte. Anna « attire à présent un nouveau genre d'attention. Rien qu'en regardant les yeux d'un homme, elle sait ce qu'il pense. La maternité a éveillé en elle de forts instincts maternels. Les hommes ne ressentiraient pas toutes ces choses pour elle si son ventre avait été plat ». Bientôt, Anna accouchera. D'autres femmes l'ont mise en garde. Cela peut déclencher des problèmes métaboliques qui entraînent la toxémie. « Et puis il y a la lutte pour maintenir l'équilibre du pouvoir entre les œstrogènes et la progestérone ». Cette lutte « irrite » l'utérus et provoque l'accouchement. Bien qu'Anna ait plutôt tendance à écouter les mises en garde, elle est bien décidée à prendre en compte les conseils tout en restant calme vis-à-vis de « ces pronostics catastrophiques ». L'attitude d'Anna est totalement positive. Elle a des palpitations cardiaques quand elle ne s'y attend pas et est souvent essoufflée. Pendant plusieurs semaines, elle était très inquiète car une amie proche avait fait une hémorragie et qu'elle en était presque morte : « Elle apprit, grâce à son docteur, qu'il y avait deux types d'hémorragies : ante-partum, pour désigner les hémorragies qui surviennent avant la naissance du bébé et post partum, pour désigner celles qui

surviennent après ». La rupture utérine est également une triste possibilité. Anna ne peut s'empêcher d'y penser. Mais depuis qu'Anna fait de la méditation, elle arrive à faire des siestes. Étant donné que l'utérus distendu appuie sur le reste de l'abdomen, le besoin d'uriner est très fréquent. Anna ne veut pas avoir à se lever au beau milieu de la nuit pour aller aux toilettes. Elle réclame un « réceptacle portatif » à roulettes. Mais elle n'a pas trouvé de magasin qui en vende. Anna est très intéressée par la réaction des hommes vis-à-vis de sa grossesse. Elle aborde des inconnus et leur demande ce qu'ils en pensent. Les réponses peuvent varier mais la plupart des hommes sont intrigués par la forme et la taille de son corps. Jusqu'ici, Anna n'a pas été confrontée aux nausées matinales. Elle a des difficultés à estimer l'heure qu'il est. « Tout cela fait partie de la grossesse, bien sûr ». L'histoire d'Anna laisse place à vingt-deux pages de photos mettant en scène Abbey, une femme blanche à gros seins ayant pour signe particulier une grande auréole foncée autour de chaque téton. Le ventre d'Abbey, qui est gros mais pas aussi gros que celui d'Anna, est le centre de l'attention, sauf quand elle se masturbe ou que ses jambes sont écartées pour laisser voir sa vulve. Les photos sont en couleurs ainsi qu'en noir et blanc. Abbey ne pouvait pas croire qu'elle était enceinte. Elle s'envoyait un nombre impressionnant de comprimés pour stimuler sa fertilité. Abbey a ovulé quatorze jours avant ses règles. Abbey n'avait pas directement conscience que ce miracle était en train de se dérouler, mais son instinct le lui soufflait : « Elle se percevait en train de contempler cette petite part d'elle-même au tout début d'un incroyable voyage ». La vie de l'ovule est expliquée. L'éjaculat de l'homme (« à peu près une cuillère à café de fluide ») est expliqué. Abbey se rappelle à quoi ressemble une éjaculation et est à chaque fois impatiente qu'elle survienne. Les « spermatozoïdes masculins » sont « semblables à des anguilles

avec des têtes en forme de flèche et ils savent parfaitement ce qu'ils sont et ce qu'ils ont à faire ». Leur voyage est raconté en détail. Abbey a le vertige rien que de penser « qu'elle est le réceptacle de toute cette agitation ». Les spermatozoïdes finissent tous par mourir, sauf un. Il trouve un lit. Un jour, Abbey a été informée du fait qu'elle avait une petite tumeur à l'utérus et que cela l'empêcherait de tomber enceinte. Mais cet « obstacle s'est complètement dissout » et « il n'y avait plus aucune obstruction à la jonction de ses trompes de Fallope ». Abbey n'arrivait pas à croire qu'elle était enceinte. « Et puis, Boom ! ». Abbey s'était faite insuffler de l'air dans les trompes pour voir si le passage était libre. Les trompes étaient débouchées mais Abbey devait quand même « se soumettre à des examens postcoïtaux ». Ils avaient pour but de déterminer si les sécrétions de son vagin détruisaient les spermatozoïdes – Abbey s'inquiétait que ce ne soit le cas – ou bien s'il n'y avait pas assez de spermatozoïdes dans l'éjaculat. Pendant ces examens, Abbey ne pouvait pas avoir de rapports sexuels avec pénétration. Des frottis allaient montrer si les spermatozoïdes étaient viables lorsqu'ils rencontraient « le milieu vaginal ». Abbey s'inquiétait. Elle faisait « d'étranges rêves érotiques ». Elle rêvait que ses membres étaient séparés de son corps. Dès qu'elle apprit qu'elle était enceinte, elle devint forte. Toutes les épreuves passées tombèrent dans l'oubli. Elle ne pouvait plus s'habiller comme avant mais connaissait un styliste qui confectionnait des vêtements pour femmes enceintes qui mettraient en valeur sa féminité. Elle devait s'adapter à un nouveau rythme de vie. Elle ne pouvait plus se lever tard et enchaîner sur une promenade. Bouger n'était plus si simple. Abbey devait s'adapter aux nouvelles sensations que lui procurait son corps. Avant la grossesse, son corps était magnifique et attirait l'attention où qu'elle aille. Elle ne portait pas de soutien-gorge parce qu'elle voulait que ses seins soient libres. « Et, bien

sûr, ses longues jambes élancées avaient pour habitude de s'étirer, offrant une liberté illimitée à sa croupe ». Parfois, le vent soulevait sa jupe et révélait sa culotte en soie : « Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour visualiser sa chatte pleine d'entrain bien au chaud derrière ce tout petit morceau de tissu ». À présent, ce « divertissement de plein air » est révolu. Mais Abbey recommencera un jour à « s'afficher ». Abbey ne regrette rien. Être enceinte est tellement excitant que « puisque son corps change si rapidement, elle n'a plus le temps d'en parler à qui que ce soit ». Avant, elle était toujours pendue au téléphone avec d'anciens amants. Aujourd'hui, elle n'a plus le temps. La grossesse a mis fin à ses bavardages : « L'état dans lequel se trouve Abbey restreint ses mouvements... Même composer un numéro de téléphone peut devenir une corvée lorsqu'une fille doit supporter tout ce poids supplémentaire ». Toutefois, l'esprit d'Abbey ne ralentit pas. Elle s'imagine en train de faire toutes les choses qu'elle faisait quand elle était plus mince. Abbey a quelques conseils pour les femmes qui ont peur de tomber enceinte. Abbey les a même consignés par écrit « car elle veut les transmettre à toutes les futures mères ». Abbey veut que sa joie soit communicative. Quiconque regarde son visage doit conclure que « [c]ette fille adore être enceinte ! ». Étant donné que son métabolisme s'est modifié, elle ne s'alimente plus comme avant. Elle mange des cornichons et de la glace ; elle ingurgite toujours les deux mille cinq cents calories nécessaires chaque jour, et c'est tout ce qui compte.

La pornographie portant sur la grossesse – la représentation graphique des mères en tant que putes – vient couronner le tout. Le côté maternel ne sert pas de rempart contre le côté putassier ; au lieu de ça, le côté maternel fait partie intégrante du côté putassier tant que l'homme désire se servir de la femme. La malveillance du corps de la femme est mise en

exergue : ce corps représente un danger pour les spermatozoïdes ainsi que pour la femme elle-même. Ses glandes, son métabolisme, ses hormones, ses trompes, ses ovaires, son « milieu vaginal » – ils représentent tous un danger réel ou potentiel. C'est comme si elle était gonflée et qu'elle allait exploser d'un moment à l'autre.

Les spermatozoïdes sont mâles. Le vagin va les détruire. La grossesse est le triomphe du phallus sur le vagin mortifère.

Les femmes s'exhibent, montrent leur sexe, montrent leur ventre. Le ventre énorme est fétichisé mais la pute à qui ce ventre appartient reste la même : la chatte qui s'affiche.

La grossesse est perçue comme une circonstance du ligotage et de l'humiliation : le texte s'appesantit avec une joie non-dissimulée sur sa difficulté à bouger ainsi que sur son infection de la vessie.

Les hommes qui théorisent le sexe présentent leurs réflexions comme deux camps opposés : d'un côté, ceux qui croient seulement au sexe à visée reproductive et de l'autre, ceux qui croient seulement au sexe pour le plaisir et sans lien avec la procréation. Mais en réalité, il n'y a pas deux camps : il n'y a qu'un continuum où s'exprime le contrôle phallique. Dans le système patriarcal, le sexe à visée reproductive comme celui sans lien avec la procréation sont deux types de sexe phallique, où la pute est utilisée pour le plaisir masculin. La femme enceinte se révèle être la femme dont la chatte est prête à exploser, celle qui a rassemblé tellement de l'homme en elle qu'il s'y est implanté et qu'il y grandit.

La pornographie portant sur la grossesse, telle qu'elle existe aujourd'hui, est une pornographie de droite : elle est gardée secrète, le commerce dissimulé des salopes qui se font engrosser. L'emphase sur la grossesse est, en terme de valeur sexuelle, clairement de droite. Cette pornographie est gardée secrète pour cacher la vérité qu'elle énonce. La grossesse

n'absout, ne purifie, ne blanchit pas les femmes. La grossesse ne fait que confirmer que la femme a été baisée : elle confirme que la femme est une pute, un sexe. Dans le système patriarcal, la femme enceinte est un objet sexuel particulier : elle expose sa sexualité par sa grossesse. Et c'est le fait d'exposer sa grossesse qui la fait passer pour une pute. Son ventre est son sexe. Son ventre est la preuve qu'elle a été utilisée. Son ventre représente le triomphe phallique de l'homme. Personne ne peut faire avorter sa victoire. La droite se doit d'obtenir la preuve qu'elle réclame, la victoire qu'elle attend ; elle, une femme de sexe, se doit d'être marquée dans sa chair. L'homme de droite, dans sa façon d'envisager la sexualité, est obsédé par la femme enceinte : cette obsession est gardée secrète mais concrétisée par les politiques publiques qui interdisent l'avortement. La grossesse est la punition infligée aux femmes pour avoir pris part au sexe. Les femmes tomberont malades, leur corps débloquent de mille façons, elles mourront. L'excitation sexuelle réside dans l'idée de leur mort – de leur corps ayant essayé d'éradiquer les spermatozoïdes qui les tuent à présent. La possibilité de leur mort est même constitutive de l'excitation sexuelle pendant la grossesse. Et à présent, les docteurs ont ajouté encore plus de sexe – dans l'accouchement. *Vagin* signifie *fourreau*. Ils ouvrent directement l'utérus avec des scalpels – une baise chirurgicale. Elle est attachée au lit – littéralement menottée et ligotée, immobilisée par des sangles, les sangles de l'accouchement, ses jambes écartées ; ils la gavent de drogues pour provoquer l'accouchement ; leurs sangles et leurs drogues entraînent d'extrêmes souffrances ; l'accouchement naturel lui est refusé ; elle est droguée puis se fait découper, baiser de manière chirurgicale. L'épidémie de césariennes dans ce pays est un phénomène sexuel, pas médical. Les docteurs préservent le vagin – l'ancien canal de naissance – pour le mari ; ils baisent directement l'utérus, avec un scalpel. L'accouchement

moderne – l'accouchement chirurgical – provient de la métaphysique de la domination masculine : elle est une pute, faite pour être utilisée, l'utérus de la pute est pris par le nouveau violeur, le chirurgien ; le vagin est préservé pour le mari.

---

Dans le système patriarcal tel que l'explique la pornographie, il n'y a pas d'échappatoire, pas de salut : ni au moyen du désir, ni au moyen de la reproduction.

Le sexe de la femme est approprié, son corps est possédé, elle est utilisée et elle est méprisée : la pornographie est responsable de cela et la pornographie en amène la preuve.

Le pouvoir des hommes dans la pornographie est un pouvoir impérial, le pouvoir des souverains cruels et arrogants, qui conquièrent et s'accaparent pour le plaisir du pouvoir et pour le pouvoir du plaisir.

Les femmes sont la patrie, comme Marcuse l'écrivait. Mais il n'a pas écrit la suite : les hommes sont l'armée ; les pénis et leurs représentations symboliques sont les armes ; la terreur est le moyen ; la violence est le soi-disant sexe. Et, au cœur de ce système, les femmes sont les *porneia*, la représentation graphique des putes dans nos chairs, utilisées comme le sont les putes, valant ce que valent les putes.

---

Nous saurons que nous sommes libres lorsque la pornographie n'existera plus. Tant qu'elle existe, nous devons comprendre que nous sommes les femmes qu'elle dépeint : que nous nous faisons utiliser par le même pouvoir, qu'une valeur marchande nous est assignée de la même façon, de manière identique à la pute qui en veut toujours plus.

Les garçons font le pari que nous leur obéiront, que nous resterons dans l'ignorance, que nous resterons dans la peur. Nous avons toujours refusé de regarder en face les pires atrocités que les hommes nous ont infligées. Les garçons comptent là-dessus. Les garçons font le pari que nous sommes incapables d'affronter les horreurs de leur système sexuel et d'en sortir vivantes. Les garçons font le pari que leurs représentations de nous en tant que putes suffiront à nous mater et arrêter nos cœurs. Les garçons font le pari que leurs pénis et leurs poings et leurs couteaux et leurs parties de baise et leurs viols nous transformeront en ce qu'ils disent de nous – des femmes sexuelles obéissantes, les chattes voraces de la pornographie, les salopes masochistes qui résistent mais qui, en réalité, en veulent toujours plus. Les garçons font des paris. Les garçons ont tort.

# Remerciements

Les difficultés qui ont accompagné l'écriture et la publication de cet ouvrage furent colossales. La pornographie que je dus étudier prit une place centrale dans ma vie et me provoqua de grands tourments. J'eus énormément de mal à gagner ma vie pendant que j'écrivais ce livre, notamment parce que les magazines et les journaux, dans l'immense majorité, refusèrent de publier mon travail. Les éditeurs de livres ne voulaient pas le publier non plus. Terminer ce livre fut, pour moi, le triomphe de ma survie en tant qu'écrivaine. De nombreuses personnes m'ont aidée et je ne les oublierai jamais. Il est à fois vrai et juste de dire que, sans elles, j'aurais sombré.

John Stoltenberg et Elaine Markson : je ne pourrai jamais exprimer l'étendue de ce que je leur dois.

Pendant l'écriture de ce livre, toutes ces personnes m'ont grandement aidée : Kathleen Barry, Raymond Bongiovanni, Gena Corea, John Corwin, Sheryl Dare, Margaret Desmond, Wendi Dragonfire, Joanne Edgar, Sandra Elkin, Ellen Frankfort, Leah Fritz, Robert Gurland, Susan Hester, Lin Hill, Shere Hite, Patricia Hynes, Karla Jay, Eleanor Johnson, Judah Kataloni, Barbara Levy, Catharine MacKinnon, Donna Mages, Julie Melrose, Robin Morgan, Bert Pogrebin, Letty Cottin Pogrebin, Janice Raymond, Adrienne Rich, Florence Rush, Anne Simon, Gloria Steinem, Margaret Stoltenberg, Vincent Stoltenberg, Geri Thoma, Laurie Woods et ses collègues du National Center on Women and Family Law.

Des groupes de femmes de tout le pays m'ont également apporté leur aide – leur activisme fut un soutien constant. Je

remercie Women Against Pornography, Women Against Violence in Pornography and Media, Women Against Violence Against Women, Women Against Pornography, People Against Pornography, Feminists Against Pornography, Women Against Sexist Violence in Pornography and Media ainsi que toutes les féministes aux côtés desquelles j'ai eu l'honneur de défilier, préparer des actions, faire des piquets de grève, discuter et plein d'autres choses. Et je remercie celles qui ont organisé des allocutions, des conférences et des séminaires sur les violences faites aux femmes auxquels j'ai pu participer.

Je remercie tout spécialement Gena Corea pour avoir contribué à ma compréhension de la pornographie portant sur la grossesse.

Je remercie également les centaines de femmes, peut-être plus d'un millier, qui m'ont confié leur vécu du viol et du tabassage au cours de ces dernières années. Elles sont inscrites dans chaque page de ce livre et m'accompagnent à l'instant où j'écris ces mots. Je suis particulièrement reconnaissante envers les femmes qui m'ont parlé de l'utilisation de la pornographie que faisaient leurs maris, leurs pères, leurs fils, leurs frères et leurs amants, ainsi que l'utilisation de la pornographie dans les abus sexuels qu'elles avaient traversés. Je remercie les travailleuses féministes en charge de la question du viol et du tabassage pour avoir partagé avec moi leur connaissance du sujet. Je remercie, encore et toujours, les écrivaines féministes qui ont écrit à propos de la violence faite aux femmes. Je remercie les nombreuses lectrices de mon travail qui m'ont encouragée pendant que je rédigeais ce livre. Je remercie les nombreuses personnes qui ont lu ce livre, aux divers stades de son élaboration.

Je remercie également Linda Marchiano qui, dans les dernier mois de l'écriture de ce livre, fut à la fois une source d'inspiration ainsi qu'un exemple.

Et, pour finir, je remercie Sam Mitnick, qui eut le courage de publier ce livre, ainsi que toute l'équipe de Perigee.

Andrea Dworkin  
New York City